

Les Artocrates

tome I

La Part Obscure

Pauline Pucciano

Chapitre 1 - Le Prince Prodigue

Bleue et rose était l'aube sur la mer. Bleue d'une pâleur liquide, rose d'une vapeur aérienne. Le bleu et le rose, fondus en une matière éthérée, dont ils n'étaient plus les simples couleurs, mais la substance ineffable. L'horizon brumeux et nacré lavait les yeux et l'âme de Guasparre, et il se sentait, comme à chaque matin en mer, pur et recommencé.

Une vague angoisse l'étreignait cependant, aujourd'hui. Selon ses cartes et ses instruments, selon ses mathématiques qui jamais ne se trompaient, il verrait la côte, plein est, dans les heures à venir. Les dix-huit mois qu'il avait passés en mer étaient comme un songe qu'il avait du mal à quitter - et lorsqu'il porta les yeux vers l'Orient, et qu'il vit des flamboiements incendier le ciel à l'horizon, il ne put s'empêcher d'y lire un avertissement funeste. La lumière cuisante du soleil, celle qui dardait ses rayons brûlants sur la peau salée des marins, et qui asséchait leurs lèvres, allait détruire l'équilibre merveilleux du point du jour. Le retour à Marsilia allait détruire, aussi impitoyablement, la fragile paix intérieure qui rayonnait en lui. Le Capitaine qu'il était se sentirait déguisé dans les vêtements du Prince qu'il ne voulait pas être. Des vêtements trop précieux, trop brodés, trop chatoyants, qui jureraient avec sa peau hâlée, ses cheveux à la diable. Il lui faudrait se réaccoutumer au feu ininterrompu des saillies et des railleries - et abandonner le silence de la mer, la contemplation muette, la méditation où l'esprit, touché par la grâce de l'humilité, s'abîme dans le corps.

Il la devina, longtemps avant de l'apercevoir. Puis il entendit la vigie crier « Terre ! » et, dédaignant de prendre sa longue-vue, il attendit qu'elle grossisse lentement, comme dans une monstrueuse et inéluctable gestation, jusqu'à atteindre une taille suffisante pour boucher l'horizon, encombrer tout l'espace, étincelante, aveuglante, fascinante de couleurs et de reflets, de formes et de détails, au pied du volcan impassible.

Marsilia.

La cité des Artocrates.

Célèbre dans toute la Baie, de Port-Kharis jusqu'aux confins cartographiés, la Cité exportait dans tout le monde connu ses tableaux, ses statues, ses poèmes et ses partitions... Dix-huit mois auparavant, Guasparre avait affrété la Libertà, et rempli ses cales de trésors artistiques. Aujourd'hui, il revenait pour déverser des flots d'or, d'argent, de

bronze, dans les caisses inépuisables de la Cité. On murmurait, dans tous les ports, que les Artocrates possédaient tellement d'or qu'ils faisaient couler les pièces de monnaie pour en faire des statues qu'ils jetaient au fond de la baie. On racontait que la Reine, Lorenza Albaregno, se baignait dans des essences rares, et brûlait ses vêtements de soie après les avoir portés une seule fois. Quand il entendait de pareils contes, Guasparre, qui savait que sa mère avait des goûts simples, et que l'eau dans laquelle elle se baignait n'était même pas parfumée, souriait d'un air énigmatique, et s'amusait parfois à ajouter un détail fabuleux. On disait aussi, à voix plus basse, qu'aucune jeune fille nubile n'était vierge dans Marsilia, et que les Artocrates se livraient à des actes de fornication effrénés dans des bassins d'émeraude emplis de vin capiteux...

Guasparre ne donnait jamais son nom de famille. Dans toute la Baie, les marins le connaissaient sous le nom de Capitaine Guasparre, et rares étaient les étrangers qui savaient qu'il portait le nom des Albaregno. Les membres de son équipage, par une sorte d'accord tacite, n'en soufflaient mot. Guasparre s'était étonné, tout d'abord, de cette discrétion inusitée, puis il avait fini par comprendre que la honte qu'il ressentait lui-même - cette honte particulière liée à la célébrité - avait fini par rejaillir sur ses matelots. La proximité d'un Albaregno les exposait à toutes sortes de questions pénibles, à des demandes louches, à des agressions injustifiées. Les Artocrates étaient admirés de loin, dans la poudre d'or de leur île lointaine - mais s'ils s'étaient avisés de se mêler à la plèbe, on les eût détroussés, frappés, peut-être tués, par dépit de les voir si proches, et de ne pas être eux. Le statut de marin les préservait de tout cela - les marins n'étaient ni d'ici ni d'ailleurs; ils étaient de la mer avant tout. Ce n'était malheureusement pas le cas des Princes, même si leur cœur avait été trempé dans l'océan.

Le second avait déjà prévenu les quelques voyageurs qui avaient payé leur place à bord de la Libertà. Guasparre les considéra un moment, conscient que leurs existences, artificiellement mais agréablement soudées par le compagnonnage du voyage, allaient s'éparpiller aux quatre vents.

Le jeune Adrieyn, du haut de ses onze ans, avait enchanté leurs veillées sur le pont principal, lorsque le temps le permettait. Son chant d'une incroyable pureté allumait quelque chose dans la nuit, quelque chose qui vous prenait à la poitrine et vous élevait vers le ciel. Originaire d'un port lointain, il avait passé près de six mois à bord de la Libertà, et ses yeux brillaient ce matin d'une excitation qu'il avait peine à contenir. La gloire de

Gabbriello Bascio, surnommé l'Ange de Marsilia, avait rayonné jusqu'à lui, et un arrangement, probablement ruineux pour sa famille, avait été trouvé pour qu'il pût perfectionner son chant auprès du grand *cantatore*. Guasparre ne connaissait pas très bien Bascio, même s'il l'avait de nombreuses fois entendu et admiré, mais il connaissait suffisamment le quartier dell'Arte pour ne pouvoir imaginer sans douleur ce qu'il adviendrait là-bas de ce jeune garçon sensible et crédule.

A quelques pas de l'enfant se tenaient, un peu en retrait des autres, un couple de voyageurs venus d'une obscure Cité des montagnes. Guasparre avait d'abord éprouvé une certaine méfiance envers eux, à cause de cette pierre précieuse étrangement greffée sur leur front, qui émettait parfois une lueur surnaturelle. Mais cette méfiance avait été vaincue par la cordialité et la simplicité de leurs manières, ainsi que par l'intelligence très vive de leur conversation. C'étaient là des manières qui n'avaient pas cours à Marsilia, où l'intelligence servait toujours à se faire valoir, soit comme un plumage de parade, soit comme une armure de combat. Il avait passé de nombreuses soirées seul avec eux, à les entendre parler avec passion des intrigues politiques de leur minuscule Cité, et s'était promis de les présenter à sa mère s'il en avait l'occasion, car ils maîtrisaient un Art qui n'existait pas encore à Marsilia, et dont la Reine serait sans doute friande.

Une prêtresse de la Mère, plutôt silencieuse, avait embarqué à Port-Sylla, et un groupe d'érudits qui s'exprimaient, entre eux, avec animation, en faisant usage d'une langue que Guasparre ne connaissait pas, étaient également à bord depuis plusieurs semaines. Ils avaient négocié un tarif spécial pour avoir le droit d'emporter une grande charge matérielle. Leurs caisses de bois, lourdes à hâler, et visiblement très fragiles, avaient été l'objet de toutes leurs attentions pendant l'embarquement. Guasparre était content de ne pas assister à l'opération inverse- il fallait bien que le fait d'être Capitaine, et le fait d'être Prince, eussent quelques avantages : il avait prévenu son Second qu'il serait attendu au Port et qu'il quitterait le navire le premier.

La terre ferme, qu'il avait délaissée si longtemps, se vengea dès la première seconde. Le mal de terre le prit dès qu'il posa le pied sur le quai. Cette immobilité soudaine, cette solidité du sol, était un véritable supplice. Il avait conscience que sa démarche, habituée à épouser inconsciemment le roulis perpétuel de l'eau, faisait l'effet, sur la jetée, d'une danse d'automate. Pour la première fois depuis dix-huit mois, il se posa également la question de

son apparence physique, de ses vêtements et de sa barbe - et ce fut dans une grande confusion du cœur et des sens qu'il aperçut la silhouette, gracieuse entre toutes, de sa soeur.

Gemma avait encore embelli - du moins si l'on devait appeler beauté cette délicatesse, cette sophistication, cet artifice de chaque détail, qui faisaient d'elle une poupée vivante, c'est-à-dire une oeuvre d'art à part entière.

- Grands Dieux, Guasparre ! fit-elle d'un ton de tendre reproche. Tu as dû utiliser intensivement tes dix-huit mois d'absence pour parvenir à ce résultat ! C'est très impressionnant.

Guasparre était heureux de la revoir, malgré le petit air ironique qui flottait toujours sur ses lèvres peintes.

- Tu m'as reconnu, Gemma, c'est le signe que je n'ai pas encore atteint mon objectif...
- Rassure-moi, tu ne comptes pas te présenter comme ça devant Maman ?

Guasparre haussa les épaules.

- S'il ne tenait qu'à moi... Comment va-t-elle ?
- Je la trouve fatiguée, en ce moment. Mais elle est égale à elle-même, elle dévore toujours les livres, les concerts et les jeunes hommes. J'en serais presque jalouse, si j'étais capable d'un sentiment aussi laid.

Il lui avait emboîté le pas, sans un regard pour la Libertà dont les passagers commençaient à débarquer. Marsilia venait de se refermer sur lui comme un piège de velours; il reconnaissait tout - le tumulte du port, le parfum des épices, ainsi que l'odeur entêtante des pigments, et même l'ombre du palais qui, à cette heure, empêchait le soleil d'atteindre le rivage. Il entendait les échos lointains d'instruments et de chants, des rires, des tintements de verre, de cristal, de porcelaine, mêlés à ces voix plus mélodieuses et aux intonations plus marquées qu'en n'importe quelle autre Cité, comme si la vie était ici une pièce de théâtre dans laquelle il fallait toujours donner la réplique la plus spirituelle.

- Tu as fait bon voyage, mon frère ? J'espère que tu rapportes de quoi renflouer durablement les caisses de la Cité, et que nous n'aurons pas le déplaisir de devoir te renvoyer commercer de sitôt.

- Ne t'inquiète pas, je vous rapporte de l'or à ne savoir qu'en faire. Mais la vérité est que vous vous portez très bien sans moi, Gemma, et moi - encore mieux sans vous.

Elle fit mine d'être piquée, et lui sourit un instant après avec coquetterie.

- Viens, nous devons faire plusieurs haltes avant d'oser nous présenter au palais. Cela fait au moins dix ans que je n'ai pas marché côte à côte avec un rustre dans ton genre... Cela me donne l'impression de m'encanailler.

Elle le poussa presque dans l'échoppe d'un barbier, qui se répandit en courbettes à destination de la « *Principessa* », et qui, très poliment, s'occupa de laver, de parfumer et de tamponner les cheveux emmêlés de sel de Guasparre - le contact du métal contre sa nuque et son cuir chevelu lui parut très froid, et la perte de ses cheveux lui fut désagréable.

- Et pour la barbe, Signore ? demanda le barbier.
- Signore ? le gronda Gemma. Est-ce ainsi qu'on s'adresse à un Albaregno, maintenant, à Marsilia ?

Le barbier, rougissant de confusion, commença une litanie d'excuses et de titres princiers qui mirent Guasparre au comble du malaise.

- Toutes mes excuses, *Monsignore*, je n'avais pas reconnu *Vostra Eccellenza*, j'ose implorer le pardon de *mio Principe*...
- Rasez-tout, qu'on en finisse... maugréa Guasparre.
- Vraiment ? fit Gemma d'un ton un peu contrarié. Non, personne ne porte plus le menton lisse, c'est affreusement passé de mode. Faites-lui un bouc à la manière d'Apollonio Vitelli.
- Pourquoi veux-tu que je ressemble à un Artocrate ?
- Tu devrais te sentir flatté, Vitelli est mon amant... Ce qui veut bien dire qu'il est aussi un arbitre des élégances. Et quant à répondre à ta question, je suis désolée de te décevoir, mais tu es un Artocrate.
- Je n'ai rien d'un artiste, Gemma. Cela fait quinze ans que je n'ai rien créé.

- Tu es le Prince des Artocrates, Guasparre, que tu le veuilles ou non. Tu ferais bien de t'en souvenir avant d'arriver là-haut.

Guasparre soutint le regard de sa soeur.

- Je suis le Prince des Artocrates, répéta-t-il à destination du Barbier. Et je décide que cette saison, on portera le menton lisse. Rasez tout.

Puis il ajouta, à l'adresse de sa soeur : « Je ne sais pas pourquoi, mais je n'ai aucune envie de me couler dans le moule de ton amant, Gemma. »

- A vos ordres, mon Capitaine, dit-elle d'un air mutin.

Le rasage et la déférence obséquieuse du barbier achevèrent de l'agacer. Lorsqu'on lui présenta le miroir, il hocha la tête d'un air sombre. C'était bien là le reflet du Prince Guasparre Albaregno, il le reconnaissait comme un vieux rival perdu de vue depuis longtemps. Mais ce n'était pas lui - il ne put s'empêcher de voir, dans les touffes emmêlées qui gisaient sur le sol, la marque d'une défaite pitoyable de son moi profond, qui s'était laissé terrasser sans résistance.

- Allons, dit-il en se levant. Je suppose que tu vas maintenant m'emmener chez le tailleur ?

Gemma soupira de satisfaction.

- Enfin une parole sensée, Guasparre. Et enfin une ébauche de figure humaine... Je sais que tu es persuadé du contraire, mais te revoilà enfin toi-même.

Lorenza Albaregno avait congédié tous ses rendez-vous de la matinée, quand on était venu lui annoncer que la Libertà était en vue des côtes. Elle avait essuyé les protestations avec patience - le Consigliere, Lazzaro Calbi, avait pourtant un rapport urgent à lui faire; et le grand Apollonio Vitelli avait été très contrarié de ne pas pouvoir lui expliquer son dernier projet en détail - la Dottoressa avait insisté trois fois, elle ne savait pas pourquoi. Mais tout cela attendrait. Elle voulait rester absolument seule jusqu'à l'arrivée de Guasparre - elle voulait jouir sans entrave de l'imminence de son retour.

De sa terrasse, elle pouvait déjà voir l'élégant voilier de son fils, qui surpassait en taille tous les autres navires. Une impatience terrible et délicate la démangeait - si elle

n'avait pas été la Reine, elle aurait probablement couru directement au Port. Elle sourit en songeant que c'était probablement ce qu'avait fait Gemma. Elle soupira, son sourire béat toujours accroché aux lèvres, et se servit un verre de jus de violettes. Une Petite-Main du Palais, qui entra pour vérifier qu'elle n'avait besoin de rien, fut surprise de la voir immobile sur sa méridienne, la tête renversée, les pieds nus, toute petite au milieu des colonnes et des trompe-l'oeil monumentaux de son vestibule.

- Vous n'avez besoin de rien, Altezza ?

Lorenza s'était mise à rire.

- Non, vraiment, c'est parfait. Je voudrais juste arrêter le temps.

La Petite-Main faillit répondre qu'elle ne savait pas faire ça, mais elle était au service de la Reine depuis plusieurs semaines, et l'expérience lui avait enseigné que sa Seigneurie prononçait souvent des phrases énigmatiques, ou moqueuses, auxquelles il ne fallait pas répondre.

La joie qu'éprouvait Lorenza à l'idée de voir son fils aîné était si violente, si déraisonnable qu'elle ne pouvait se permettre d'en exprimer le dixième devant qui que ce soit. Elle ne savait même pas si elle l'exprimerait devant lui - cela dépendrait probablement de l'attitude de Guasparre, de la couleur de son regard, de la raideur ou de la souplesse de son maintien... Tout pouvait se dégrader si vite entre lui et elle - il suffisait d'un mot, parfois même moins qu'un mot, une simple fausse note, pour qu'une colère vibrante et mutuelle les déchire pour plusieurs jours. Elle en souffrait, mais n'avait jamais pu faire autrement. Elle, d'ordinaire si calme, si pondérée, si maîtresse d'elle-même... Elle qui était donnée en exemple pour sa contenance diplomatique, elle qui supportait les caprices de Gemma, et les intrigues de Fabio, sans souffler mot, elle ne supportait pas le moindre reproche de la part de Guasparre. Chaque parole dure qui était sortie de sa bouche, depuis son adolescence, l'avait irrémédiablement crucifiée; chaque reproche l'avait plongée dans une fureur dévastatrice. Elle avait mille fois essayé de ne pas tomber dans ces excès, et mille fois son amour furieux avait devancé sa raison et fait avorter ses résolutions. Elle ne pouvait s'empêcher de le préférer à ses autres enfants, et de le préférer dans des proportions inavouables. Elle ne pouvait pas non plus s'empêcher de lui faire payer cette préférence - dont il n'avait sans doute même pas conscience, quelle ironie - et d'attendre davantage de lui que des deux autres. C'était comme si un dieu cruel avait une fois pour toutes réglé l'économie de leurs relations -

quelque effort qu'ils fissent l'un et l'autre, ils n'arrivaient pas à sortir de ce labyrinthe dans lequel sa passion maternelle les avait enfermés.

Cette fois, songeait-elle avec un élan de légèreté, peut-être dû au parfum des violettes, ce serait différent. Dix-huit mois avaient passé depuis leur dernière rencontre. Elle ne chercherait pas à lui imposer quoi que ce soit - elle voulait seulement profiter de sa présence, passer un moment agréable avec lui, échanger quelques précieux souvenirs. Mais il était arrivé si souvent qu'elle n'ait que des sentiments positifs à son égard, et que tout vole malgré tout en éclats au bout de quelques heures, qu'elle n'osait plus jurer de rien. Parfois, elle se demandait si l'amour maternel ne faisait pas plus de dégâts que l'absence d'amour maternel. Cette question lui paraissait ouvrir de profonds abîmes.

Par la Mère ! Comme le palais était identique à lui-même... Identique à son souvenir, à tous ses souvenirs. Un dédale de marbre et de luxe, qui caressait vos yeux avec une douceur si extrême qu'elle en devenait parfois énervante et douloureuse. Tout était beau, à quelque endroit qu'on se trouvât : les rampes, les escaliers, les encadrements des fenêtres, les vues sur le port ou sur la mer, les lustres, les fresques, les statues, les vases, les arbres, les parterres de fleurs, les plafonds ouvragés, les cheminées sculptées, les mosaïques du sol, les tapis, les poignées de porte, les tentures des lits, les pieds des baignoires, les chaises, la vaisselle, et jusqu'aux carpes dans les bassins. Les perspectives étaient belles. Les angles étaient beaux. Les proportions donnaient à l'âme un sentiment de plénitude et de majesté. Les jeux de lumière n'avaient pas leurs pareils. Et si chacun des éléments était beau séparément, leur mariage incessant, toujours changeant car on se déplaçait à loisir, faisait naître sans cesse des accords nouveaux, des harmonies subtiles.

Chemin faisant, il tomba nez à nez avec le Foudroyé. C'était une statue anonyme, vieille de plusieurs siècles, peut-être le plus grand chef d'oeuvre de Marsilia. Un homme était saisi, en pleine course, par une flèche qui l'atteignait en plein milieu du dos. On eût dit que c'était le spasme de la douleur, et non le talent du sculpteur, qui avait figé son corps dans cette position étrange, suspendue, d'une intensité bouleversante. Les épaules se cambraient vers l'arrière, comme des ailes, tandis que le cou se tendait, presque à se

rompre, vers le ciel. C'était la mort qui était prise au vif - et l'expression du visage, surprise et extatique, ne s'oubliait pas.

Guasparre était, plus qu'un autre, sensible à ces séductions tragiques. La beauté du palais l'avait tant bouleversé qu'elle avait étouffé sa propre créativité. Comment, pourquoi créer quoi que ce fût lorsqu'une telle perfection existait déjà ? Que pourrait-il apporter de plus à ce monde ? Les chefs d'oeuvre qui ornaient les couloirs, comme des pères sévères, avaient anéanti ses ambitions. Il avait pris la fuite. Il était de la génération de Margherita Barberigi, qui s'était fait une place de choix parmi l'Artocratie, et il se souvenait d'elle, enfant, plus pleine d'intelligence que de talent. Elle avait réussi alors qu'elle était moins douée que lui - et lui, il avait tout arrêté parce qu'il ne se trouvait pas assez doué pour prétendre réussir.

Le Foudroyé se trouvait à égale distance de deux portes entièrement sculptées de bas-reliefs. La première était la porte principale des appartements de la Reine. La seconde était la porte du Roi. Quand il passa devant, Guasparre ne put s'empêcher de tendre l'oreille - parfois, des bruits impossibles à identifier filtraient à travers les interstices, mais la porte était close, depuis des années - fermée à double-tour sur un souverain fantôme.

Résolument, il accéléra sa marche pour dépasser au plus vite cette porte maudite, et se retrouva bientôt devant le seuil familial de sa mère. Une Petite-Main, une jeune fille d'une quinzaine d'années qu'il n'avait jamais vue, voulut aller avertir la Reine de son arrivée, mais Guasparre, avec une autorité tranquille, l'en empêcha, et entra sans s'annoncer. Une sorte d'impatience le poussait - comme s'il craignait que, pendant son absence, sa mère se fût altérée, que son amour se fût altéré. Il avait besoin de distance avec elle - mais il avait aussi besoin qu'elle soit là, identique à elle-même, accessible, reconnaissable.

Elle devait l'attendre, et avoir reconnu son pas, car elle fut là presque aussitôt, dans le vestibule, et elle l'étreignit sans dire un mot. Il n'avait pas eu le temps encore de la regarder, qu'elle l'entraînait déjà à ce point zéro qui était leur origine : elle l'étreignait et l'amour circulait entre eux, simplement. Mais cet instant, qu'il aurait voulu prolonger, ne dura pas - la Reine ne se laissait jamais aller très longtemps, et elle recouvra toute sa contenance en faisant quelques pas en arrière. Dieu, comme elle était petite - il sembla à Guasparre qu'elle avait rapetissé pendant ces dix-huit mois.

- Guasparre ! murmura-t-elle de sa voix grave et mélodieuse, qui ranima le souvenir de tous les contes, de toutes les berceuses, de tous les principes qu'elle lui avait transmis. Tu es comme une lame d'acier qu'on trempe : chaque séjour en mer te rend plus beau.

Guasparre sourit.

- Heureusement que Gemma m'attendait au port, pour m'empêcher de venir te voir dans l'état où je me trouvais. Elle a dépensé dix ducats pour t'éviter de me voir dans toute ma laideur...

Lorenza sourit, et invita son fils à s'asseoir, là, dans la lumière de la terrasse, où elle pourrait le contempler à loisir, et apaiser la soif de ses yeux.

- Gemma fait toujours ce qu'il faut - elle a un sens inné des convenances.
- Je ne pense pas qu'il reste quoi que ce soit d'inné chez Gemma... Mais j'ai été heureux de la revoir.
- Moi aussi je suis heureuse de te revoir. Vas-tu rester à Marsilia, cette fois ?

Guasparre s'assombrit très légèrement - presque imperceptiblement - mais cette légère crispation n'échappa pas au regard enveloppant de sa mère.

- Ne dis rien, je n'aurais pas dû te poser cette question, ajouta-t-elle vivement. Tu as fait bon voyage ?
- Nous n'avons essuyé que deux tempêtes en dix-huit mois, sans perdre d'hommes. J'ai eu quelques difficultés avec le contrat du Duc des Syrtes, qui m'a retenu plus de quatre semaines. Mais ma patience a fini par payer. Pas d'épidémie à bord.

Lorenza sourit, en posant les yeux sur l'horizon marin.

- La vie en mer... dit-elle. Avec son lot de dangers et de frissons... Qu'est-ce que tu aimes le plus, en mer ?

Guasparre, qui s'était refermé tout à l'heure, quand elle avait parlé de rester à Marsilia, se rouvrit. Ses yeux se posèrent aussi sur le large, et prirent, dans la lumière, une transparence angélique.

- Le silence. La dilatation du temps. La présence immédiate de l'essentiel.

Lorenza baissa les yeux.

- A Marsilia, observa-t-elle, on ne fait que bavarder, le temps passe vite, et nous vivons dans un gigantesque trompe-l'oeil...

Guasparre la regarda et lui sourit, avec une sincérité désarmante.

- Ton intelligence m'a manqué, dit-il. Je ne suis pas devenu ours au point de ne pas regretter certaines choses, quand je suis en mer...
- Avec qui as-tu pu converser, pendant ces dix-huit mois, à part cette tête de mule de Duc des Syrtes ? Ton équipage ?
- Non, pas tellement avec l'équipage. Je suis un capitaine du genre silencieux, et ça convient très bien à tout le monde.... J'ai beaucoup discuté avec des voyageurs que j'ai amenés jusqu'à Marsilia. Dont deux qui t'intéresseront sans doute.
- Ils ne m'intéressent pas autant que toi... Est-ce que tu as le temps de peindre, dans ta cabine ?

À nouveau, cette crispation. Pourquoi lui avait-elle posé cette question ? Elle savait pourtant qu'il s'agissait d'une pomme de discorde. Mais il apparaissait qu'elle ne pouvait s'en empêcher.

Durant son enfance, Guasparre avait manifesté des dons merveilleux pour le dessin et la peinture. Certaines de ses esquisses scolaires étaient d'ailleurs encadrées d'or et accrochées dans les appartements royaux. Elle avait vu en lui le don s'épanouir, comme une fleur miraculeuse, elle l'avait vu grandir, se développer, franchir une à une les étapes de son éclosion. Et puis il avait arraché la fleur, étouffé son don, décidé de tout arrêter. Juste avant de devenir un homme - par l'effet de ce qu'elle considérait encore aujourd'hui comme un caprice d'adolescent. Il s'était détourné de la voie de l'Art. Détourné de Marsilia. Elle était persuadée que l'Art était pourtant sa vocation essentielle, et qu'un jour, peut-être après sa mort à elle, il y reviendrait. Cette certitude l'aidait à supporter le poids de la culpabilité, car elle se sentait responsable de ce renoncement. Elle avait été trop exigeante.

Il fallait qu'elle s'excuse, encore une fois.

- Excuse-moi, dit-elle. Je suis tellement heureuse de te voir, je ne veux pas parler de ça.

- Mais tu en parles quand même, dit-il durement.
- C'est à cause des mots que tu as dits : « Le silence. La dilatation du temps. La présence immédiate de l'essentiel ». Cela m'a fait penser à la peinture.
- Mais moi, je parlais de la mer.
- Bien sûr.

Guasparre ne put s'empêcher d'être étonné, puis ému, par la contrition de sa mère. Il voyait maintenant, peut-être plus clairement qu'avant cette longue séparation, combien elle luttait. Pour être plus doux, il dit :

- Tu te souviens, quand je devais commencer une nouvelle toile ?

La mémoire éclaira les yeux de Lorenza de l'intérieur.

- Oui. Je me souviens. Je te demandais toujours de me décrire ton idée.
- Et tu me disais toujours, lorsque je m'exécutais : « tu ne vises pas assez haut, Guasparre. Cherche une idée plus haute. »

Des larmes involontaires perlèrent dans les yeux de Lorenza. C'était vrai, elle s'en souvenait maintenant - elle avait été assez stupide pour lui répéter cela.

- Non, ce n'est pas un reproche, reprit Guasparre. C'est juste pour te dire que parfois, je pense au tableau que je ne peindrai pas. Je cherche toujours une idée plus haute.

Lorenza essuya sa larme et sourit.

- Et ce tableau que tu ne peindras pas, à quoi ressemble-t-il ?
- Il n'a presque pas de lignes. Un bleu liquide. Un rose aérien. Une lumière d'aube du monde, quelques reflets. Et l'horizon.
- C'est une idée très haute, dit Lorenza.
- Assez haute pour toi ?
- Assez haute pour toi, Guasparre. Moi, je ne compte pas.

Ils restèrent un moment silencieux.

- Tu veux quelque chose à boire ? à manger ? proposa Lorenza.
- Non, surtout pas. N'appelle personne. Tu vas bientôt redevenir la Reine et moi le Prince
 - nous aurons du vin plein nos coupes et des spectateurs tout autour. Le tourbillon de Marsilia va nous emporter, et nous n'aurons plus l'occasion de nous voir en tête à tête avant longtemps. Et il faut que tu me racontes tout ce que j'ai raté en dix-huit mois, pour que je ne te fasse pas trop honte par mon ignorance dans les jours qui viennent...

Lorenza avait retrouvé sa vivacité et sa tenue. Elle eut un petit rire mondain.

- Très bien. Par quoi veux-tu que je commence ?
- Gemma m'a dit qu'elle était la maîtresse de ce fat d'Appollonio Vitelli ? Commence donc par lui.
- Il est vrai que Vitelli est imbuvable, par moments... D'un orgueil insensé, d'une humeur changeante, méprisant, compétitif, ingrat, cruel parfois, égoïste jusqu'à la passion... Mais...
- Mais ?
- Regarde. C'est un portrait de ton frère et de ta soeur, qu'il m'a offert à mon anniversaire, l'an dernier.

Elle se leva et alla décrocher du mur une petite toile carrée, d'à peine trente centimètres de côté. Gemma et Fabio étaient représentés en train de disputer une partie d'échecs, sur une terrasse donnant sur le Port. La lumière de fin d'après-midi était très belle - d'une délicatesse retenue; elle soulignait les contours d'un halo doré, et régnait sur le ciel et la mer comme une maîtresse capricieuse, jouant à travers les nuages et les averses lointaines. En fronçant les sourcils, à l'arrière plan, Guasparre reconnut la silhouette de la Libertà. Impossible de savoir si le navire était en approche ou en partance - cette incertitude planait sur le décor comme l'hésitation de la lumière rasante, à la fois présente et déclinante.

Au premier plan, Gemma occupait la partie gauche, et Fabio, la partie droite. Le tableau était légèrement décentré, à l'avantage de Gemma, dont la robe et le drapé occupaient une large place, tandis que Fabio, vêtu d'un costume sombre, d'une richesse classique et presque austère, se tenait en retrait, comme acculé au bord du cadre. Guasparre laissa errer un moment son regard sur la parure de Gemma - Vitelli avait étalé là, dans cette

débauche de soie, de dentelles, de moire et de velours, une virtuosité qui forçait l'admiration. Chaque tissu semblait posséder sa manière particulière de refléter la lumière, de peser, de tomber et de plisser. La jeune femme, que ses vêtements enveloppaient comme un écrin, semblait dotée d'un éclat intérieur qui illuminait la peau de son visage, de ses mains et de ses épaules. La technique du *sfumato* que Vitelli avait utilisée était portée à son sommet. Une pierre précieuse, songea Guasparre. Une gemme dans son écrin de velours. Son visage était tourné vers le spectateur, dans un geste de complicité charmante. Elle était amusée et mutine, infiniment ressemblante, comme si Vitelli avait su capturer l'âme primesautière de Gemma pour la distiller et en enduire son dessin.

De l'autre côté, Fabio était représenté en train de jouer, le visage rivé sur l'échiquier, concentré et grave. Son portrait était peut-être un peu moins fidèle que celui de Gemma - car Vitelli avait accentué sa ressemblance avec sa soeur - ressemblance qui existait, mais qui était d'ordinaire moins apparente. Son visage très éclairé se découpait sur une zone d'ombre du tableau, avec des contours plus heurtés. L'illusion de la chair vivante, qui était si magistrale dans la représentation de Gemma, n'avait pas été recherchée pour Fabio. Dans toute sa silhouette sombre et quelque peu hiératique, seules les mains, plus claires, s'étaient prêtées au jeu de la virtuosité. La main gauche de Fabio, gantée, au premier plan, tenait le gant droit. Ces deux gants, l'un habité d'une force tranquille, et l'autre vide, dépouillé de sa chair, fantôme de main, retenaient votre regard par leur position privilégiée au tout premier plan, et retenaient votre esprit par l'idée qu'ils pouvaient symboliser quelque chose, sans qu'on pût dire immédiatement quoi. La main droite, délicatement nimbée par la lumière de la fenêtre, flottait au-dessus des pièces de l'échiquier, suspendue, sans qu'il soit possible de déterminer laquelle elle s'apprêtait à déplacer. Cette disposition des mains laissait l'échiquier entièrement visible.

Guasparre, qui avait beaucoup joué aux échecs avec son second les dix-huit derniers mois, considéra la partie en cours avec attention. Gemma avait les Blancs - des pièces d'ivoire, magnifiquement sculptées et riches de détails, qui attrapaient chaque rayon de lumière. Fabio avait les Noirs - des pièces d'ébène non moins luisantes, mais qui ne paraissaient pas appariées aux pièces blanches, car elles étaient sculptées dans un style plus ancien et plus sévère. C'était un stade avancé de la partie - au premier abord, il semblait que les Blancs possédaient plus de pièces, et que la position du Roi était solide; cependant, les Noirs avaient gagné le centre de l'échiquier, et ouvert une colonne. Il n'était pas facile de dire qui avait la position dominante, et Guasparre tenta de mémoriser la partie.

Enfin, son regard chercha la signature, et ne la trouva pas.

- Il n'est pas signé ? demanda Guasparre.
- Vitelli ne signe plus ses tableaux, répondit Lorenza. Il dit que cela ne sert à rien, que son style est reconnaissable entre tous, et que la signature ne fait que gâcher l'effet général, comme une tache.

Guasparre éclata d'un petit rire scandalisé.

- Je vois, dit-il. Et il ne donne pas de titre, non plus ?
- Si. Le titre est derrière le cadre.

Guasparre retourna le cadre, et lut, dans une belle calligraphie classique : « Le Prince Prodigue ».

Chapitre 2 - La Petite-Main

Il était tard lorsque la *Maestra* s'éveilla. Agnese avait déjà accompli un grand nombre de tâches en ce milieu de matinée. Il y avait toujours beaucoup de choses à ranger derrière un Artocrate, lorsqu'il finissait par s'endormir à l'heure où les étoiles commençaient à pâlir - et Margherita Barberigi ne faisait pas exception à la règle. Cruches de vin et d'eau à moitié vidées, peaux de fruits négligemment abandonnées dans les bibliothèques, restes de repas nocturnes improvisés, vêtements arrachés et jetés sur les statues, perles et mouchoirs tombées sur les tapis, et surtout - surtout - chiffons maculés de peinture sanglante, pinceaux précieux aux poils collés et rigidifiés, meubles déplacés pour rapprocher un chevalet de la lumière. Tous les matins, Agnese faisait le tour des appartements et de l'atelier de la *Maestra*, et s'amusait, tout en les faisant disparaître, à interpréter les indices de ses débauches ou de ses créations. Par exemple, ce matin, elle était parvenue à la conclusion que la *Maestra* s'était couchée seule, après être rentrée tard du concert, et qu'elle avait bu une assez grande quantité de vin avant de continuer son travail du moment - l'esquisse d'un drapé transparent qui lui donnait de l'humeur depuis au moins cinq jours, et qu'Agnese jugeait toujours, ce matin, de qualité médiocre. Dans son rangement rituel, elle avait été secondée, de la manière la plus insistante et la plus indésirable qui soit, par

Pippo. Ce chat couleur crème, le favori, était, aux dires de la Maestra, « gros comme un commerçant et paresseux comme un Artocrate » - il se distinguait par son instinct infallible pour faire tomber les pots de pigments, répandre les plus petits os de cormoran aux quatre coins des appartements, et surtout pour enduire ses coussinets délicats de peinture ou d'huile, avant de laisser ses empreintes légères partout, de sorte qu'Agnese lui devait souvent des heures de travail supplémentaire pour le lessivage des sols. Pippo, épuisé à cette heure par son travail de sabotage matinal, s'était couché de tout son long sur le seuil de la chambre, en plein passage, à l'endroit le plus inconfortable qu'il put trouver.

- Agnese ! Quelle heure est-il ?

La jeune fille soupira à part elle, mais ne s'offusqua pas de cette demande brusque - la Maestra passait du sommeil à l'éveil en une seconde, et ne disait jamais bonjour - elle reprenait toujours le fil de la vie sans manières et sans transition.

- Il doit être environ onze heures, Maestra.

- Tu as vu le drapé ? Qu'en penses-tu ?

Agnese tourna sept fois sa langue dans sa bouche avant de répondre.

- Vous avez réussi le plissé, mais il y a encore à faire au niveau de la transparence.

- J'en étais sûre, je voulais tout jeter au feu cette nuit et j'aurais mieux fait.

Agnese attendit un instant.

- Non, vous avez eu bien raison de n'en rien faire, dit-elle prudemment. Regardez en cinq jours comme le travail a progressé.

Il s'agissait là de l'une des tâches les plus ardues pour une Petite-Main, et celles qui n'y montraient pas d'aptitude particulière étaient destinées à perdre leur statut. Laver, ranger, obéir, poser nue, connaître suffisamment les techniques pour exécuter quelque chose de très simple, était à la portée de tout le monde. Mais donner son avis - là était le talent, l'art véritable qui ne s'apprenait pas, et qui vous distinguait pour toujours. Les Artocrates ne se satisfaisaient ni d'une admiration profane et naïve, ni d'un manque d'intérêt mal déguisé, ni d'une critique trop acerbe. Il fallait avoir le coup d'oeil - comprendre la démarche artistique, puis juger, avec bienveillance et sincérité, de la progression de l'oeuvre. Il fallait louer l'ensemble et critiquer le détail - et puis, un jour, quand on sentait que l'oeuvre était

finie, il fallait se taire et manifester la plus vive émotion. Les Petites-Mains étaient les premiers spectateurs, les premiers auditeurs, les premiers lecteurs des artistes - à ce titre, elles devaient concentrer toutes les qualités de sensibilité et de réceptivité, de culture et de bon goût, que ces princes de l'Art étaient en droit d'attendre de leur public.

- Pippo est là ? demanda Margherita.

- Oui, je vous l'amène.

Agnese, non sans difficultés, souleva le gros castrat dont les yeux bleus se mirent à cligner indolemment. Elle pénétra dans la chambre, déposa l'animal sur le lit, et assista comme presque chaque matin au débordement d'affection ronronnante que Pippo réservait exclusivement à sa maîtresse. Agnese le soupçonnait d'exceller, comme elle-même, dans l'art de la flatterie, et d'être tout aussi conscient qu'elle des devoirs qui s'imposaient à lui pour conserver sa place.

- Comment Vittelli arrive-t-il à rendre ses drapés si naturels ? gémit Margherita en caressant le chat.

- Vitelli est admirable pour les drapés, mais ses tableaux sont ternes, dit doucement Agnese en tirant les rideaux. Vous avez un trait plus souple, et des couleurs inimitables. Vous n'êtes pas comparables.

- C'est vrai, tu as raison, fit Margherita rassérénée. Merci Agnese.

Margherita sortit du lit, nue, souriante et rayonnante. Tandis qu'elle enfilait un peignoir, elle demanda :

- Que se passe-t-il aujourd'hui ?

- La Libertà est rentrée au port, ce matin peu après l'aube. On dit que le Prince a déjà été reçu par la Reine.

- Et que dit-on encore ?

- Le concert d'hier soir a fait sensation.

- J'y étais, Agnese, la coupa Margherita d'un ton impatient. Que s'est-il passé d'autre ?

- Il y a un enfant d'un pays étranger qui est arrivé pour suivre l'enseignement de Gabbriello Bascio.
- Un enfant ?
- Un garçon de onze ans, m'a-t-on dit.
- Tu iras le voir, je veux avoir des renseignements de première main. Et fais-lui connaître où il peut trouver de l'aide au cas où. Quoi d'autre ?
- Rien d'autre ce matin, Maestra.
- Il y a toujours autre chose, Agnese, il suffit de se mettre en quête...

Elle se dirigea résolument vers le chevalet, qu'Agnese avait remis à sa place ordinaire, sous les vastes fenêtres dépourvues de rideaux. Elle regarda longuement son esquisse, fronça les sourcils, s'écarta, se rapprocha.

- Décidément, c'est affreux, soupira-t-elle.

Agnese ouvrit la bouche pour protester, mais Margherita la coupa.

- Non, Agnese, ne dis rien. Couvre le d'un voile noir, et sors-moi une toile blanche. Et, apporte-moi des fruits et des oeufs.

Agnese s'exécuta, et revint des cuisines une quinzaine de minutes plus tard. Elle déposa le plateau sur un guéridon, et vit que Margherita s'était approchée de sa « table aux couleurs ».

- Je n'ai plus rien, Agnese... Il faudrait que tu ailles me racheter du lapis-lazuli, du bois-de-campêche, du cinabre... et aussi de l'hématite, en grande quantité. Tout de suite, si possible.
- J'y vais, Maestra. Le plateau est...
- Oui, oui, merci. Et tu passeras aux bains, ensuite. Je voudrais que tu poses pour ma nouvelle idée. Et amène-moi si tu peux cette très grande fille un peu chevaline, que nous avons vue l'autre jour...
- J'essaierai. Voulez-vous qu'elle pose aussi ?

- Oui, peut-être. En tout cas fais-la venir au cas où.

Agnese, sans ajouter un mot, laissa Margherita devant sa table de chimie. La constitution des couleurs était une affaire de haute technicité, à laquelle elle-même ne prenait jamais part, sauf pour l'achat de certains ingrédients et le nettoyage, mais qu'elle trouvait fascinante à regarder. Il y avait sur l'ample table de marbre une infinité de fioles et de boîtes de verre transparentes, contenant des objets aussi divers que des poignées de terre argileuse, des coléoptères écrasés, des bâtonnets de résine, de la cire, des pépites d'or et de charbon, des fleurs et des plantes séchées, des pierres grossièrement pulvérisées, de nombreux morceaux de corail et de coquillages, et même de l'urine. Puis venaient les instruments, rangés par ordre de taille : les spatules et les pinceaux, les pilons et les pinces, les marteaux et les soufflets, les marmites et les casseroles miniatures, les cuillères dotées de becs, les pots alambiqués, sans oublier l'âtre central, ménagé dans le marbre, où l'on pouvait porter de très petites quantités de matière à de hautes températures.

Pendant sa prime jeunesse, Margherita avait, par mimétisme avec ses pairs, affecté un certain mépris pour ces techniques, qu'il était de bon ton de considérer comme indispensables, certes, mais ingrates et relevant plus de l'artisanat que de l'art. Nombre d'Artocrates ne disposaient pas d'un atelier de fabrication des couleurs comme le sien, et s'en remettaient aux excellents artisans de Marsilia, auxquels ils se bornaient à donner des consignes particulières. Mais au fur et à mesure de sa carrière, elle s'était affranchie de la vision commune, et avait laissé libre cours à son imagination scientifique. Elle était capable, comme aucun autre peintre, de courir les rivages, les caniveaux ou le volcan pour faire une moisson de pierres, de plantes et de petits cadavres d'animaux. Elle broyait des os, extrayait des huiles, faisait fondre des métaux, de l'eau de mer, du sang; elle mélangeait le tout dans des vapeurs toxiques, parfois jusqu'à s'en rendre malade. Mais ses couleurs n'avaient pas leurs pareilles - et elle avait connu la gloire grâce à *La Couturière de Marsilia*, un tableau qui représentait une jeune femme en train de broder, devant un mur de tissus et de rubans, de boutons et de bobines de fil, dans un merveilleux arrangement de couleurs, qui donnait l'illusion au spectateur de voir soudain au-delà de l'arc-en-ciel.

Agnese l'admirait pour cela - car contrairement à la plupart des Artocrates, elle vivait dans le monde réel, elle était aux prises avec la puanteur et la viscosité des choses.

Le quartier dell'Arte avait été conçu pour être séparé du coeur de Marsilia - une seule porte, la Porta Ultima, suffisait à le fermer du côté de la Ville - et du côté du palais, il ne communiquait qu'avec les appartements princiers. Cette caractéristique urbaine, voulue par le grand architecte Caecilius, avait eu pour but de créer un espace fortement symbolique, plus aérien que marin, dans lequel la créativité pourrait se déployer au mépris des contingences matérielles. De fait, les Artocrates vivaient la plupart du temps entre eux, repliés dans leurs ateliers suspendus, saturés d'art, plongés dans une concentration de beauté et d'artifice qui eût suffoqué le commun des hommes. Ils perdaient en général tout attrait pour la réalité nue, pour la beauté profane et naturelle d'un coucher de soleil ou d'un enfant nu-pieds. Ils ne vivaient que dans et pour un monde magnifié, transcendé par l'art. Et ce monde, si vaste et si profond, dans lequel toutes les oeuvres se renouvelaient, communiquaient et se répondaient dans une langue mystérieuse, était lui-même contenu dans un espace réel si minuscule, qu'il était comparable à ces miniatures peintes sur des médaillons.

Agnese ferma les yeux un instant quand elle franchit la Porta Ultima, juste avant de descendre l'interminable volée de marches qui menait à la ville. Comme toujours, le vent marin l'assailit, l'accueillit comme un vieux camarade, avec ses effluves de varech et de sel. Agnese avait toujours aimé la mer, et souffrait parfois du confinement dans lequel elle devait vivre la plupart du temps - mais il lui suffisait de poser les yeux sur l'horizon, et un sentiment de liberté lui revenait.

Elle retrouva aussi avec délectation les bruits de rue de son enfance, l'accent chantant du peuple Marsilien, et ses yeux s'arrêtèrent sur les nombreux animaux, d'espèces différentes, qui encombraient la chaussée : un chien courait après des poules; des mouettes se disputaient un morceau de viande oublié; des coquillages et des seiches luisaient sur les étals; un boeuf placide, la bride sur le cou, semblait attendre quelqu'un ou quelque chose au milieu d'un croisement; une bande de rats fort dodus farfouillaient méthodiquement dans un tas de détrit. Agnese, un sourire aux lèvres, parcourut lentement le chemin qui devait la conduire rue de la Filanderie chez le marchand de pigments attiré de la Maestra - si elle avait osé lui rapporter un pigment d'une autre boutique, elle eût été non seulement découverte sur le champ, mais probablement renvoyée. Elle acheta rapidement le lapis-lazuli, le bois-de-campêche, le cinabre et l'hématite, auquel elle rajouta, pour faire bonne mesure, de l'orpiment, qui, à son avis, manquait à la liste. Puis, sa moisson précieusement serrée dans sa besace, elle s'octroya

la liberté d'une visite à sa mère, dont la boutique, rue de l'Achevoir, était voisine. Elle chercha des yeux, de loin, l'enseigne qui arborait les premiers mots qu'elle eût appris à lire : « Oubli, Charmes, Onguents », puis elle pressa le pas. Dans la boutique, Agnese reconnut la cliente qui était en train de se faire servir de l'Oubli : il s'agissait de Fiametta, la Petite-Main de la Princesse.

- Un sachet de poudre, ou une fiole de liquide ? demanda la mère d'Agnese.
- Une grande bouteille, s'il vous plaît, dit Fiametta.
- Voici. Je mets ça sur le compte de la Principessa.

Agnese salua Fiametta, et attendit patiemment qu'elle sortît.

Santa, que tout le monde à Marsilia appelait simplement « la marchande d'Oubli », était une femme à laquelle on ne se frottait pas. Agnese s'en était rendu compte progressivement en grandissant, et avait essayé de comprendre pourquoi. Santa évitait les bavardages et les paroles inutiles; elle ne faisait presque jamais de compliment, et n'était pas avare de critiques. Elle était plus riche que ne l'indiquait son train de vie régulier, plus instruite que ne le laissait croire son simple commerce. Elle avait des cheveux très blonds, tirant presque sur le roux, ce qui était rare à Marsilia, ainsi que des yeux d'un vert très marqué, qu'elle avait transmis à sa fille, et qui les liaient l'une à l'autre de manière évidente pour n'importe quel habitant de la ville. Agnese ne lui connaissait aucune famille en dehors d'elle-même. Santa ne lui avait jamais raconté son existence, ni parlé de ses origines, et la petite fille s'était bien gardée de lui poser des questions indiscretes. Elle avait cru que ces bizarreries suffisaient à expliquer la déférence un peu effrayée des clients et des voisins à son égard, puis elle finit par comprendre que l'Oubli, les Charmes et les Onguents, n'étaient pas des marchandises tout à fait semblables à celles que l'on trouve dans les merceries ou les boulangeries .

- Agnese, tu embellis de jour en jour, lui dit sa mère.

Il ne s'agissait pas du compliment caressant d'une mère ordinaire - cette constatation avait été faite sur un ton neutre, comme pour enregistrer une information.

Agnese ne sut que répondre.

- Tu es toujours vierge ? demanda sa mère avec froideur, en levant un sourcil.

- Oui, Mère.
- Très bien. S'il y en a un qui te touche contre ta volonté, tu dois venir me le dire immédiatement.
- Tu me l'as déjà dit, Mère. Personne n'a jamais essayé de me toucher contre ma volonté.

Agnese, d'ailleurs, s'en était parfois étonnée. Elle savait que les Petites-Mains, filles et garçons, et surtout les plus jolis, étaient fréquemment utilisés pour assouvir les désirs sexuels des Artocrates - certaines filles tombaient enceintes ou amoureuses, ce qui faisait également leur malheur; d'autres se refermaient comme des huîtres et semblaient perdre goût à la vie; certains enfin, incapables de se dissocier du rôle d'objet sexuel qu'on leur avait fait jouer trop tôt, ne se définissaient plus que par le sexe, et rejoignaient tôt ou tard le rang des Érotistes. Tout cela lui avait été, inexplicablement, épargné - elle avait longtemps cru que c'était parce qu'elle n'était pas attirante - mais elle savait bien, au fond, que ce n'était pas cela. Cela tenait sans doute à ses yeux verts, à la réputation de sa mère, et à l'amulette qu'elle portait autour du cou, dont le singulier motif, fait d'un entrelacs de flammes, rappelait celui qui ornait l'enseigne de la boutique. « Oubli, charmes, onguents ». Personne, pas même un Artocrate, n'avait envie de s'attirer les mauvaises grâces de Santa.

- On m'a dit que la Libertà avait débarqué ce matin, dit Santa. As-tu entendu quelque chose à ce sujet ?
- Non, mis à part que le Prince Guasparre s'est fait raser à son arrivée et qu'il a été directement voir la Reine.

Santa fit un claquement de langue qui indiquait très clairement qu'elle considérait cette réponse comme un babil insignifiant.

- On m'a parlé d'étrangers qui auraient voyagé à bord. Cela me paraît beaucoup plus intéressant que les faits et gestes de cet imbécile de Guasparre.
- Pourquoi le traites-tu d'imbécile, Mère ?
- Parce qu'on ne court pas les mers quand on est un Prince de sang. C'est un comportement stupide et irresponsable... Bref, essaie plutôt de glaner toutes les informations que tu peux sur ces étrangers, tous autant qu'ils sont.

- Je sais qu'il y a parmi eux un garçon de onze ans, venu perfectionner son chant auprès du Cantatore.
- La Mère le protège, murmura Santa.
- Tu crois donc en la Mère, maintenant ? demanda Agnese, surprise.
- La Mère, l'Esprit, appelle-ça comme tu veux, ce ne sont que des façons de parler de quelque chose qui ne nous a jamais dit son nom.

Agnese demeura silencieuse. Cette conversation était aussi glissante que l'escalier qui menait à la cave, qu'elle n'avait pas le droit de descendre, étant enfant, et qu'elle avait été obligée de descendre, plus tard...

- Tu n'es plus une petite fille, Agnese. Cesse de t'effaroucher ainsi quand on parle du pouvoir.

Le malaise d'Agnese redoubla.

- Je dois y aller, Mère. Je reviendrai à ma prochaine course.

Santa haussa les épaules et fit à nouveau claquer sa langue de façon méprisante.

- C'est ça. Va donc servir ces idiots d'Artocrates, puisque tu te refuses à suivre ta propre voie. Mais ouvre tes yeux, Agnese. Ouvre tes yeux autant que tu peux - et garde ta bouche close. C'est ainsi qu'on se remplit la tête.

La jeune fille fit un baiser respectueux sur le front de sa mère, et quitta la pénombre de la boutique avec un certain soulagement. Il lui fallait maintenant se rendre aux bains, tenter de rentrer en contact avec le jeune étranger, et aussi trouver Mariella, afin de lui demander de poser pour la Maestra. L'heure était largement venue de remonter les escaliers vertigineux de la Porta Ultima, et de dire adieu aux impressions confuses, à la fois tendres et inquiétantes, de son enfance.

Lorsqu'elle arriva dans le vestibule des Bains, Agnese fut bouleversée par un chant. Il arrivait, certes, que les Petites-Mains s'amusaient à chanter, sous cette vaste voûte où le son, captif, et comme alourdi de vapeur, s'amplifiait extraordinairement. Mais la voix qu'elle entendait n'était pas celle d'une Petite-Main - une voix si haute, si puissante, si pure, qu'elle

suspendait les battements de votre coeur pour le mettre à son unisson. C'était une voix qui cristallisait en elle toutes les heures de travail qui l'avaient modulée et tous les sacrifices qu'on lui avait faits. Les heures d'écoute religieuse et les heures d'entraînement acharné. Les vols aériens et les chutes fracassantes. C'était une voix d'artiste.

Il était impossible que Gabbriello Bascio soit descendu aux Bains des Petites-Mains -et de toutes façons, même en tenant compte de la déformation de l'écho, il ne s'agissait pas de sa voix, légèrement plus grave. Une femme, peut-être ? Mais laquelle des chanteuses du palais disposait de cette puissance angélique ? Agnese, très intriguée, retira le voile de coton qui recouvrait sa nudité, et le suspendit machinalement à la première boule de marbre qu'elle trouva. Le bassin, comme toujours, se trouvait dans une pénombre bleutée, agitée de reflets. Contrairement aux Bains des Artocrates, qui disposaient d'un puits de lumière central, les Bains des Petites Mains étaient entièrement clos, et éclairés par des torches murales, et il était difficile, dans cet épais brouillard, de voir à plus de quelques mètres. Agnese se fraya cependant un chemin, dans l'eau chaude qui lui arrivait à la taille, guidée par la voix mystérieuse.

La ligne mélodique arrivait bientôt à son terme - et Agnese se hâta. Elle découvrit enfin, presque au moment où la musique sublime se résolvait dans la note finale, le jeune garçon étranger qui venait de leur offrir ce moment de grâce. Il y eut un silence de quelques secondes, où l'on entendit le clapotis de l'eau, puis, à la mode de Marsilia, les quelques Petites-Mains présentes se mirent à faire le plus de bruit possible avec toutes les parties utilisables de leur corps, et ce fut un étrange charivari aquatique qui accueillit la non moins étrange prestation de l'enfant.

Le garçon, Adrieyn, s'exprimait dans un marsilien un peu suranné et livresque, qui faisait rire les Petites-Mains. Agnese parvint à s'approcher de lui - une fois redescendu sur terre, il avait l'air si jeune et si timide qu'elle eut presque honte de sa nudité, et s'assit sur le siège qui courait tout le long des parois du bassin, de façon à avoir de l'eau jusqu'aux épaules. Les Petites-Mains, comme les Artocrates eux-mêmes, n'avaient pas de pudeur - mais elle tâcha de voir ces Bains à travers les yeux d'un enfant venu d'une autre contrée, et comprit que la rougeur à ses joues n'était pas due seulement aux applaudissements et à la chaleur.

- Si tu as des questions à poser, même des questions stupides ou embarrassantes, je veux bien y répondre, proposa-t-elle avec bienveillance.

Le garçon s'assit auprès d'elle, à une distance respectueuse.

- Etes-vous des artistes en apprentissage, à l'instar de moi-même ? articula-t-il maladroitement.

Agnese ne put s'empêcher de sourire.

- Non, nous sommes des Petites-Mains. Des domestiques. Nous servons les Artocrates, pour tout ce dont ils ont besoin.

Adrieyn paraissait ne pas comprendre.

- Mais certains d'entre vous semblent pourtant connaître la théorie de la musique et ne pas être du tout étrangers à cet art...
- Ceux d'entre nous qui servent les Musiciens ont les notions d'art qui sont nécessaires pour tourner les pages des partitions, jouer un accompagnement simple, réaliser un contre-chant ou prendre une mélodie sous la dictée. Mais nous sommes malgré tout des domestiques.

Adrieyn parut réfléchir un instant.

- Je vous demande bien pardon, car je ne voudrais en aucune façon vous manquer de politesse, mais est-ce la chose que je suis supposé incarner pour le Cantatore ? Ne va-t-il pas s'occuper de mon éducation musicale ?

Agnese eut une hésitation qui n'échappa pas à l'enfant.

- Le Cantatore est un grand génie, dit-elle prudemment. Sûrement, il vous apportera beaucoup.
- Il me tarde immensément de le voir.
- Et de l'entendre ?
- Et surtout de l'entendre, bien sûr.

Agnese se souvint des recommandations de la Maestra, et, avant de partir, elle ajouta :

- Je suis Agnese, la Petite-Main de la Maestra Margherita Barberigi. Vous souviendrez vous de ces noms ? Si vous avez besoin d'aide, ou seulement de parler, vous pouvez venir nous trouver quand vous voudrez.

Adrieyn répéta :

- Agnese, Margherita Barberigi... Pourquoi est-ce que tu vouvoies les enfants ? L'on m'a enseigné que le vouvoiement était une marque de respect dans votre société.
- À Marsilia, leş artistes sont rois. Je vous ai entendu chanter : et vous êtes un grand artiste, Adrieyn. Vous devriez essayer de vous habituer au respect.

Chapitre 3 - Le Consigliere

- Hé ! Pourquoi es-tu si gros, Lazzaro ?
- Parce que j'ai une vie intérieure très riche. J'ai dû pousser les murs pour faire de la place. Cette plaisanterie durait depuis trente ans - mais, visiblement, elle n'avait rien perdu de sa fraîcheur, à en juger par l'opiniâtreté avec laquelle l'épicier la resserrait, dès qu'il y avait un nouveau client, ou par l'hilarité qu'elle continuait à déclencher.

Lazzaro Calbi n'était pas un homme redouté - sa rondeur était, il en était conscient, son meilleur déguisement. Nul ne savait, dans le Port ni dans la Ville, que cette enveloppe joviale et discrète dissimulait l'un des esprits les plus acérés, l'une des volontés les plus implacables, et l'une des bouches les plus écoutées de Marsilia. On savait qu'il travaillait au Palais, bien sûr, et qu'il était instruit - ne fallait-il pas être instruit pour être si drôle ? - mais on lui prêtait un rôle de clerc, de gratte-papier, de comptable. C'était une sinécure, qui ne lui prenait pas trop de temps, pensait-on, car Lazzaro était souvent en ville, à trainer dans les tavernes et dans les commerces, ou à discuter sur le port avec les dockers et les marins. La gourmandise allait bien avec la paresse, pensait-on encore. Et avec la bonhomie. Il s'occupait beaucoup de sa vieille mère, Lazzaro, et cela forçait la sympathie de tous. Il était cette figure familière, que tout le monde connaissait, à qui tout le monde parlait, mais avec qui personne n'était véritablement intime. Les maris ne le considéraient ni comme un rival, ni comme un ami, et les femmes ne le considéraient ni comme un danger, ni comme une proie. Les enfants ne le voyaient pas vraiment comme un adulte et lui extorquaient les pâtés et les friandises qu'il avait toujours dans les poches, et les Érotistes, à qui il laissait pourtant beaucoup d'argent, ne le traitaient pas tout à fait comme les autres clients. On était habitué à sa curiosité - et à vrai dire on était plutôt heureux de répondre à ses questions, car il avait l'art de vous faire sentir intéressant. Il ne prenait jamais en mauvaise part les plaisanteries faciles sur son embonpoint, et poussait la grâce jusqu'à en inventer lui-même pour amuser la galerie. S'il avait eu le malheur de mourir, tout le monde serait allé, désolé, à son enterrement, en répétant : « Ce sont les meilleurs qui partent les premiers ».

Cet adage, d'ailleurs, semblait vérifié par la longévité remarquable de la mère Calbi, dont tout le monde avait oublié le prénom, et qui régnait, depuis la fenêtre de sa maison de plain pied, sur l'angle de la rue de la Passoire et de la rue Neuve. Grabataire depuis des décennies, elle était à la charge de son fils, mais ne s'en trouvait pas du tout diminuée -

son fauteuil de malade était un trône, et la fenêtre à laquelle elle apparaissait au monde lui semblait le meilleur poste de commandement qui soit. Son mari ne l'avait pas trop malmenée avant de mourir en mer et de lui laisser un petit héritage, avec lequel elle avait acheté la maison basse - elle estimait que cela avait été un excellent mariage, et un non moins excellent veuvage, qui avait permis à son fils de suivre des études au Palais. Elle se plaisait à dire qu'en se noyant, son mari lui avait même épargné le coût d'un enterrement, et que cette ultime délicatesse était à porter à son crédit éternel.

Quand Lazzaro revint de l'épicerie pour lui apporter son repas, il l'entendit haranguer des jeunes filles qui passaient.

- Quand j'étais jeune, on ne s'habillait pas comme des érotistes à tous les coins de rue !
Vous feriez mieux de vous consacrer à un Art majeur !

Les jeunes filles pouffèrent en allongeant le pas, et Lazzaro, les bras chargés de victuailles, pénétra dans la maison, ferma la fenêtre et fit rouler le fauteuil de sa mère jusqu'au niveau de la table.

- Eh bien Mère, qu'as-tu appris de beau pendant ta matinée à la fenêtre ? demanda-t-il en installant le repas.

La mère Calbi ne perçut pas la tendre ironie de son fils, et répondit très sérieusement :

- Des tas de choses, Lazzaro. Les gens me parlent, tu sais. Tu serais surpris par le nombre de gens qui s'arrêtent à ma fenêtre pour me raconter leurs déboires. Je dois avoir une tête à inspirer confiance.

Lazzaro acquiesça sans l'écouter vraiment. Il avait développé une sorte d'écoute flottante, qui lui permettait de survivre à la compagnie prolongée de sa mère. La vieille, en effet, répétait inlassablement, et dans un ordre aléatoire, les mêmes histoires, les mêmes proverbes, les mêmes souvenirs, les mêmes réflexions sur le monde, les mêmes critiques. Comme dans une pièce de théâtre qu'on connaissait par coeur, il suffisait d'entendre les premiers mots d'une tirade pour en savoir tout le contenu - et Lazzaro avait donc pris l'habitude de penser à autre chose en même temps qu'il lui donnait la réplique, tout en restant attentif aux éventuels éléments nouveaux qui émaillaient malgré tout, de loin en loin, son monologue. Ainsi, alors que sa mère dévidait l'écheveau bien connu du récit de la déception qu'elle avait éprouvée lors de l'échec de Lazzaro au concours d'entrée dans l'Artocratie, qui fut suivi aujourd'hui par l'écheveau non moins rebattu de son amour pour la peinture - qui, à l'entendre, formait quasiment le centre de son existence - Lazzaro ne

l'écoula quasiment pas, et ne tendit à nouveau l'oreille que lorsqu'il l'entendit prononcer une phrase nouvelle :

- Tiens, j'ai vu passer de drôles d'étrangers, ce matin.
- Ah oui ? A quoi ressemblaient-ils ?
- Ils portaient un bijou ridicule, là, en plein milieu du front. L'homme et la femme - un couple, certainement, avec une certaine prestance. Si l'on excepte ces espèces de bijoux d'un goût douteux.

Lazzaro enregistra l'information distraitement.

- Est-ce que tu m'as rapporté un petit quelque chose du palais ? demanda sa mère une fois son repas achevé.

La mère Calbi faisait collection de toutes les miettes d'art que Lazzaro pouvait trouver au palais - esquisses abandonnées, partitions chiffonnées, accessoires de théâtre, cordes de violes, pots de peinture, brouillons de poésie effeuillés... Elle les rangeait avec délectation dans un meuble à tiroirs que Lazzaro lui avait acheté quelques années auparavant, et qu'elle affectionnait particulièrement. En haut, les cinq tiroirs des arts majeurs, ornées de gravures symboliques : peinture, sculpture, musique, poésie, architecture. En bas, les sept tiroirs des arts mineurs : danse, art du jardin, théâtre, érotisme, gastronomie, illusionnisme, haute couture.

- Tiens, je t'ai trouvé un pan de robe dont la broderie était ratée.

Il sortit une petite pièce d'étoffe bleue, lourde et moirée, sur laquelle étaient brodés des motifs compliqués au fil d'argent. Tandis qu'elle s'en saisissait avec un mélange d'impatience et de révérence, il admira les yeux émerveillés de la vieille femme - on eut dit qu'ils réfléchissaient une lumière invisible et mystérieuse, émanant de l'étoffe.

- Tu penses si c'est de la belle ouvrage... murmura-t-elle, fascinée.

Quand il franchissait les portes du Palais, Lazzaro Calbi devenait le Consigliere. Les portiers et les serviteurs étaient ceux qui connaissaient le mieux le Consigliere : les uns parce qu'il usait et abusait du droit de se rendre partout, et à toute heure. Les autres, parce qu'il réclamait sans cesse à manger. En dehors du capitaine de la garde, auquel il donnait, mais assez rarement, des ordres sans intermédiaire, les autres officiers du palais ne

collaboraient jamais directement avec lui. Il était toujours présent, comme une ombre, au début des réunions, qu'il quittait souvent en plein milieu, et auxquelles il ne participait pas activement. Il se tenait toujours près de la Reine au cours des réceptions diplomatiques et des cérémonies officielles, derrière une rangée de ministres. On savait qu'à sa charge était associé un appartement luxueux, pourvu d'une bibliothèque personnelle, mais on ignorait le plus souvent où cet appartement se situait, ni même s'il y habitait réellement. La plupart du temps, les ministres l'ignoraient, les courtisans l'oubliaient, et les Petites-Mains le traitaient, sans connaître son nom, avec la même affabilité distraite que les gros chats vagabonds du quartier dell'Arte.

Une seule personne semblait voir à travers le rideau de sa chair énorme - mais c'était la seule qui comptât vraiment, et si Lazzaro se moquait éperdument d'être raillé par tous les Marsiliens réunis, il eût été effondré, en revanche, de la décevoir, elle, ne fût-ce qu'une fois. Lazzaro croisa le Prince Fabio dans le palais, qui le gratifia d'un signe de tête assez froid. Le Prince se dirigeait vers le quartier dell'Arte, ce qui était hautement inhabituel, et Lazzaro se promit d'éclaircir ce mystère plus tard. Il eût largement préféré rencontrer son frère aîné, le Prince Guasparre, car il avait des questions à lui poser - mais il espérait qu'un certain nombre des réponses qu'il convoitait lui seraient données par Lorenza.

Lorenza Albaregno était maîtresse de l'existence de Lazzaro depuis qu'il avait débuté au Palais, une vingtaine d'années auparavant. Non pas seulement sa Reine - car on pouvait désobéir à son souverain, le critiquer, le manipuler ou subir son autorité de mauvaise grâce - mais sa maîtresse. Celle qui donnait du sens à sa vie. Celle qui était capable de gonfler son coeur d'orgueil, de joie ou de tristesse. Celle qui recevait l'hommage silencieux de sa dévotion, avec gratitude. Celle qui lui donnait l'impression d'être un homme, parce qu'elle l'écoutait toujours avec respect et intérêt, même lorsqu'il n'était pas du même avis qu'elle, et qu'elle s'inclinait, souvent, devant la finesse de son analyse et la puissance de ses prospectives. Il n'y avait jamais eu de privauté - jamais - Lazzaro eût préféré mourir que d'exposer Lorenza à l'embarras d'une ambiguïté quelconque dans son comportement. Leur amour - du moins, son amour à lui, et son amitié à elle - était au-delà des contingences sexuelles. Et même, s'efforçait-il de penser, cette asexualité le rendait inaltérable et sublime, comme un chef d'oeuvre.

Lazzaro se heurta, dans l'antichambre, à la nouvelle Petite-Main, une dénommée Grazziella, qui gardait les yeux toujours baissés.

- Qui dois-je annoncer ?

Lazzaro leva les yeux au ciel.

- Petite, tu m'as déjà posé la même question hier, et avant-hier, et je ne sais combien de jours avant. Tu ne me reconnais pas ?
- La Reine reçoit beaucoup de visites, Signore.
- Regarde-moi bien, s'il te plaît.

L'enfant, récalcitrante, leva les yeux en rougissant, et regarda Lazzaro.

- Si tu ne me reconnais pas demain, Grazziella-qui-es-au-service-de-la-Reine-depuis-trois-semaines, je te ferai changer de poste.

L'enfant, qui paraissait très effrayée, se mit à pleurer.

- Et ne pleure pas ainsi, il n'y a vraiment aucune raison.

L'enfant renifla sans aucune retenue, et frappa à la porte de la Reine.

- Vostra Altezza, c'est le Signore.... qui est venu vous voir hier, et avant-hier, balbutia Grazziella.

Lazzaro soupira. Elle n'était vraiment pas très éveillée, songea-t-il. Quel âge pouvait-elle avoir ? Il faudrait peut-être ordonner son redéploiement à un autre poste - Lorenza déclarait préférer les Petites-Mains très jeunes, pour leur fraîcheur et leur naïveté, mais il fallait savoir faire la différence entre la naïveté et la sottise, et le pas était vite franchi.

Impatienté, il poussa l'enfant qui restait empêtrée dans l'encadrement de la porte et la referma lui-même sur son passage.

- Ah, c'est vous Lazzaro ! dit la Reine avec un sourire. Grazziella n'a pas été des plus claires.

Lorenza, à près de soixante ans, n'avait rien perdu de son charme et de son élégance. Il lui baisa la main, furtivement, avec une grande douceur.

- Grazziella me semble avoir la tête remarquablement confuse, si je peux me permettre une critique. Pourquoi les prenez-vous si jeunes ?

Lorenza semblait amusée.

- Eh bien, d'abord parce que plus elles sont jeunes et plus elles ont de chances d'être sottes. Or, cela me repose, Lazzaro. Infiniment. Je n'ai pas envie d'avoir une Petite-Main trop curieuse ou trop prompte à tirer des conclusions... Pas envie non plus d'une intrigante qui s'attirerait ma sympathie pour mieux me soutirer différents avantages.
- Il est sûr qu'avec cette Grazziella, vous ne risquez guère d'être manipulée...
- Et vous, qui est votre Petite-Main ? demanda Lorenza distraitement.

- La Mère me protège des Petites-Mains ! Je fais le ménage tout seul et personne ne met le nez dans mes affaires.

Lorenza le considéra en souriant.

- Je suppose que l'intelligence et la loyauté ne sont pas absolument incompatibles, dit-elle pour le taquiner.

- Non, pas absolument. Mais c'est assez rare pour que je sois irremplaçable, Altezza.

- Appelez-moi Lorenza, Lazzaro. Cela fait vingt ans que je vous le dis... Mais asseyons-nous, voulez-vous ? Je suis un peu lasse.

Lazzaro s'étonna de cette plainte, inhabituelle à cette heure de la journée, mais n'en dit rien.

- Comment se porte le Prince Guasparre ? demanda-t-il pour changer de sujet.

La Reine s'anima et sourit à la pensée de son fils.

- Il semble aller très bien. Il a même accepté un dîner en l'honneur de son retour, ce soir. Vous êtes évidemment de corvée.

Lazzaro fit une moue approbative.

- A-t-il fait le plein d'or ?
- Mais oui, bien sûr... Nos oeuvres d'art se vendent à des prix astronomiques - c'est à croire que les pays voisins n'ont pas d'artistes chez eux.
- Combien ?
- Je ne sais pas exactement, il faudra voir avec le Questore. Mais suffisamment.
- Le Duc des Syrtes a finalement acheté le triptyque de Vitelli ?
- Il a hésité et tergiversé, est venu voir les tableaux à bord de la Libertà, est resté, paraît-il, plus d'une heure à les contempler... Puis il a exigé de les voir à la lumière, et Guasparre a dû organiser une exposition *in situ*, dans le palais. A la suite de quoi le Duc lui a demandé de remballer le triptyque et de patienter. Puis il a tenté de négocier. Mais Guasparre n'était pas pressé - il a maintenu le prix fixé et y a même ajouté les frais de mouillage occasionnés par ces palinodies... Bref, comme nous le savions depuis le début, le Duc a fini par prendre le triptyque au prix fort.
- Très bien... Guasparre se révèle un excellent négociateur, à ce qu'il semble.
- Peut-être. Mais à quoi sert d'être un fin négociateur quand on n'est pas un négociant ?

- Beaucoup de choses se négocient sans cesse, Altezza. Comme vous le savez pertinemment.

Lorenza ne souriait plus et regardait dans le vague. Lazzaro s'attarda à regarder son profil, et les transparences de sa tunique légère, un moment de trop.

- Malheureusement, dit-elle, certaines choses ne se négocient pas... Pendant que j'y pense, le capitaine de la garde souhaite que vous passiez le voir à la Comanderia. Il s'agit d'un cadavre sorti de je ne sais où, pour lequel il sollicite vos lumières. Cela m'a semblé urgent.
- J'irai dès que possible.
- Lazzaro, reprit-elle gravement, après un silence, il y a quelque chose que je voudrais vous cacher, mais que vous allez découvrir de toutes façons, car rien ne vous échappe. Je me dis qu'il vaut mieux vous le dire. Mais il s'agit d'un secret d'état.

Lazzaro essaya de décrypter l'expression complexe de la Reine - elle semblait tout à la fois anxieuse, désolée, incrédule et hésitante.

- De tous mes proches, à votre avis, qui ressentirait le plus de peine à la nouvelle de ma mort prochaine ?

Lazzaro sentit le sang quitter son visage et fourmiller dans ses mains.

- Que voulez-vous dire, Lorenza ? balbutia-t-il.
- Je crois que c'est vous, Lazzaro. Je crois que c'est vous qui m'aimez le plus. Il est juste que je vous le dise en premier.

Elle regarda à nouveau dans le lointain, peut-être pour le laisser rassembler ses esprits.

- La Dottoressa est formelle. J'ai quelque chose là...

Lazzaro la regardait avec une intensité douloureuse. Elle fit glisser, lentement, en le regardant dans les yeux, les bretelles qui retenaient sa tunique. C'était un geste chargé à la fois d'érotisme et de désespoir - un geste que Lazzaro n'eût jamais espéré lui voir un jour faire en sa présence - mais qu'il aurait voulu, aujourd'hui, ne jamais avoir vu.

Les seins de Lorenza étaient apparus, striés de veinules, fragiles, terriblement émouvants. Le sein droit déformé par une tumeur.

Délicatement, avec une douceur d'amant, Lazzaro tendit les mains vers la Reine, qui ne l'arrêta pas. Il hésita un instant à quelques centimètres d'elle, puis il saisit les deux bretelles, et les rajusta respectueusement.

- Il doit exister un remède, Altezza. Je vais retourner ciel et terre pour le trouver.

Lorenza souriait, mais Lazzaro n'arrivait pas à soutenir son regard.

- Eh bien c'est décidé, je vous confie cette mission en plus de toutes les autres. C'est un secret d'état, je vous l'ai dit. Mes enfants ne doivent pas le savoir pour l'instant, sous aucun prétexte. Soyez très discret.
- Bien, Altezza.
- J'ai votre parole, Lazzaro ?

Il se pencha pour baiser convulsivement sa main.

- Vous avez ma parole, comme tout le reste de ma personne.

Quelques minutes plus tard, Lazzaro Calbi, le visage fermé, le front barré par une ride verticale, essayait de démêler les propos confus du Capitaine de la Garde.

- ... parce que ce cadavre en principe ne relève pas vraiment de ma juridiction, Consigliere, étant donné que techniquement, il n'a pas été retrouvé *dans* le Palais...
Lazzaro avait l'impression que son cerveau palpitait et voletait comme un papillon autour d'une flamme. L'image érotique et funèbre des seins nus s'imposait sans cesse à son esprit.

- Vous êtes d'accord ? demandait le capitaine.

Lazzaro ne savait pas de quoi l'homme parlait. Il acquiesça au hasard et essaya de se concentrer.

- Vous comprenez, je ne me sens pas du tout d'interroger les Artocrates, continuait le Capitaine - et mes hommes encore moins. Cela demande beaucoup de prestige pour obtenir leur collaboration, et...
- Reprenez depuis le début, Capitaine. Où le corps a-t-il été retrouvé ?
- En bas des remparts, du côté Ouest. Etant donné l'état du corps, la pauvre fille a dû se jeter du haut de l'une des tours. C'est le troisième suicide depuis le début de la saison.
- Elle a été identifiée ?
- Non, Consigliere, pas encore. Mais ses vêtements suggèrent qu'il s'agit d'une Artocrate. Si vous pouviez vous charger de...
- Où l'avez-vous mise ?

- A la crypte, Consigliere. Je l'ai confiée à la Dottoressa.

La Dottoressa. Qui avait découvert la tumeur. Il se rendrait dans son laboratoire à la première heure, le lendemain. Pour l'heure, il fallait qu'il se reprenne - vite. Qu'il se débarrasse de l'image de ce sein qui le hantait.

Les informations qu'on venait de lui transmettre et l'idée même du cadavre défiguré s'étaient déjà évaporées lorsqu'il passa la Porta Prima, qui constituait l'entrée principale et officielle du Palais. Il dut s'arrêter un instant pour se frotter les yeux, comme si ce geste était capable d'ôter l'image qui s'était imprimée en lui. Mais plus il frottait ses yeux douloureux, plus l'image reparaisait, d'une netteté confondante, dans son esprit : les fines veinules mauves qui marbraient la peau délicatement, comme une calligraphie légère - les aréoles rouges, dont les contours étaient devenus imprécis et presque flous - les mamelons saillants, à cause peut-être de la fraîcheur du vent, ou de l'excitation de cette exhibition dramatique, cérémonielle - la forme encore belle du sein gauche, petit et lourd, qui semblait inviter à le soutenir de la paume - et l'excroissance odieuse sur le sein droit, comme un défaut du modelé, comme un animal tapi, comme un fruit mortel.

Le désir et la douleur l'étreignaient. Pourquoi, pourquoi s'était-il retenu ?

Incapable de penser, il laissa ses pas le diriger vers le temple des Érotistes. Lazzaro était un habitué, et on le reçut, lui, et son obole, avec le sérieux et la discrétion habituels. Il y avait tant de couloirs et de portes, d'entrées et de sorties dans ce dédale, qu'il n'arrivait jamais qu'on croisât un autre client. Lazzaro avait été surpris, en consultant les plans du bâtiment, par son architecture étrange autant que par sa taille. En effet, on y pénétrait par une petite porte, au milieu de façades ordinaires, et aucun hall, aucune salle de bal, aucun escalier monumental ne pouvait en laisser deviner l'énorme dimension. Certes, on marchait dans des couloirs, et l'on traversait des galeries. Mais ce chemin qui était celui du désir ne paraissait pas vraiment d'ordre géographique, et l'on ne cherchait pas à l'analyser. L'érotiste dans la chambre de laquelle on le laissa le connaissait bien, et fut un peu étonnée de le voir s'approcher et lui murmurer de nouvelles consignes à l'oreille.

C'était une femme d'une quarantaine d'années, fine et de petite taille, qui aimait les tissus transparents. Elle passa derrière un paravent et se revêtit d'une toge retenue par des bretelles, puis elle s'assit sur une méridienne, en face de Lazzaro. Sans sourire, elle le fixa longuement, avec tristesse, et, très lentement, si lentement que Lazzaro se sentit défaillir, elle fit glisser, l'une après l'autre, les bretelles sur ses épaules. La toge, au début, ne tomba pas, et il fallut une respiration un peu plus forte pour la faire glisser. Sa poitrine très légèrement fanée n'était pas marbrée, mais les seins ressemblaient un peu à ceux de

Lorenza - et Lazzaro, pris de vertige, les caressa longuement, les tint dans ses paumes immobiles, puis il approcha sa bouche, et lorsqu'il sentit le mamelon sous sa langue, il ne put s'empêcher de jouir.

L'érotiste lui caressa le visage tendrement.

- Qu'est-ce qui t'arrive, Lazzaro ? D'habitude, tu ne touches pas...

Chapitre 4 - Les Artocrates

Refroidissant au vent léger qui montait de la mer, miroitant à la lueur des flambeaux, les chefs d'oeuvre gastronomiques s'amoncelaient sur la table. Ils avaient nécessité des heures de préparatifs et fait couler les larmes d'une dizaine de Petites Mains - mais les convives, en dehors de Lazzaro Calbi, y toucheraient à peine, et ne les commenteraient même pas.

- Cher Appollonio, je n'ai pas pu vous recevoir, hier, et entendre les détails de votre nouveau projet, dit aimablement la Reine. Qu'est-ce qui vous occupe en ce moment ?

Vitelli, qui depuis le début du dîner se distinguait par son silence et ses regards agités et fiévreux, sembla se réveiller d'un songe, et revenir au monde.

- L'occupation est une belle métaphore, ma Reine. C'est exactement cela : je suis *occupé*, c'est-à-dire, pour être plus exact, que je suis *envahi*. Je suis toujours émerveillé de voir la manière dont cela se déclenche : à partir d'une simple idée qui était toujours déjà présente dans un coin de ma tête, parmi des dizaines d'autres, quelque chose soudain se développe, prend forme, s'épaissit, se colore.
- Un tableau ? demanda Gemma amoureusement.
- Non, ce n'est pas encore un tableau. C'est plutôt comme un rêve ou une vision - c'est quelque chose qui m'englobe, qui m'enveloppe, qui me retient prisonnier, et pourtant qui m'échappe sans cesse. Comme si mes yeux accommodaient mal, comme s'ils ne distinguaient que de grandes masses énigmatiques dans un paysage crépusculaire. Et puis, peu à peu, la vision se déploie. Elle devient plus nette - des lignes précises m'apparaissent, puis des couleurs subtiles, par pans entiers - et parfois des personnages qui surgissent dans une attitude singulière, ou des visages aux traits frappants. Mais la composition de l'ensemble, l'harmonie qui relie tous les détails, le sens général, ne m'apparaissent qu'à la fin. Quand le tableau est fini.
- Et alors ? demanda Guasparre.
- Alors la vision disparaît - elle me quitte, et j'en suis libéré. Je l'ai transférée sur la toile. Elle est advenue dans la réalité.

- Tu décris une sorte d'inspiration magique, se moqua Margherita. Mais je te vois tâtonner et travailler comme nous tous, dans ces moments de préparation d'un tableau...
- Oui, dit-il sans relever l'ironie. Lorsque les couleurs m'apparaissent, je dois les fabriquer - lorsque les positions des personnages se dévoilent, je dois faire poser les modèles, et crayonner des esquisses. Ce n'est que par le travail que j'arrive à progresser dans le labyrinthe. Si je ne travaillais pas, la vision m'obsèderait pendant des années, indéfiniment, et je n'arriverais jamais à en accoucher.
- Comme une femme enceinte d'un mort-né ? ironisa encore Margherita.

Vitelli ne répondit pas.

- Lorsque j'étais enfant, dit Guasparre, ma mère me demandait toujours de lui décrire ce que je voulais peindre. Pouvez-vous nous décrire votre idée, à ce stade - l'idée de votre prochain tableau ? demanda Guasparre.

Appollonio n'eut pas un moment d'hésitation, et s'exprima comme s'il avait réellement quelque chose sous les yeux.

- Je vois sur la droite un groupe, un groupe nombreux, peut-être des courtisans, ou des princes, pris dans un tourbillon de mouvement. Je ne sais pas encore à quoi les mouvements correspondent - le maelström pourrait être une danse, un jeu, ou bien une fuite, une panique, une procession ou peut-être même une représentation théâtrale. Cette partie de la vision est en clair-obscur, avec un éclairage vif mais artificiel. Et puis je vois au premier plan, presque en train de sortir du cadre, un enfant, ou un nain, ou encore un singe, costumé. Je vois la silhouette accroupie, et un visage chiffonné, grimé peut-être, regardant le spectateur avec férocité. De l'autre côté je vois une grande fenêtre ouverte sur... un paysage que je ne discerne pas. La lumière est pure, le ciel encore piqué d'étoiles. Je pense qu'il s'agit du matin. Sur la gauche, un personnage solitaire. Une femme de dos, qui se déshabille devant un miroir - je ne vois pas l'expression ou les traits de son visage. Juste le geste de ses bras qui dénudent sa poitrine.

Lazzaro tressaillit à l'évocation de cette femme découvrant ses seins, et, afin de se ressaisir, il se concentra sur les réactions de chacun. Gemma souriait doucement, avec une admiration non dissimulée - elle croyait sans doute se reconnaître dans cette femme

au miroir, et rêvait à cette image d'elle-même, encore nimbée de mystère, qui emplissait l'esprit de son amant. Guasparre et Lorenza semblaient réellement intéressés; Margherita Barberigi, quant à elle, piquait obstinément sa fourchette dans son assiette magnifiquement dressée, comme pour bien marquer qu'elle n'était pas impressionnée par cette démonstration de génie. Fabio et sa femme Nicolina semblaient à la fois mal à l'aise, et peu désireux de le cacher - ni l'un ni l'autre n'avait de goût pour la peinture, et Fabio ne voyait sans doute dans le discours de Vitelli que la promesse d'une vente avantageuse pour Marsilia. Gabriello Bascio semblait plongé dans une profonde réflexion - ou peut-être n'était-ce qu'un profond ennui.

- Et le titre ? demanda Guasparre. Quand vous vient-il ?
- A la fin, lorsque j'ai enfin compris ce que je peignais. Pour le moment je n'en ai pas la moindre idée - quel est le rapport entre cette femme, ce singe, et ce groupe chamarré ? Quelle structure peut tolérer côte à côte cette lumière d'intérieur et cette atmosphère de chambre à l'aube ? Cela reste un mystère.

Margherita fit une moue moqueuse, et Gemma, agacée, lui demanda :

- Margherita, je suppose que toi aussi, tu peux te prêter à cet exercice ? Que tu as toi aussi des visions de tes tableaux à venir ?
- Pas du tout, ma chère. Chaque artiste a ses méthodes de travail. Pour moi, je n'ai jamais eu de vision. Je ne construis rien en esprit - je travaille la matière, et c'est la matière qui me guide. Je crée la couleur, la couleur d'abord, et ensuite, je me demande : de quoi est-ce la couleur ? Il y a les peintres qui dessinent, comme Appollonio : ils représentent quelque chose, ils donnent d'abord une forme. Et puis il y a ceux qui travaillent directement la couleur : la couleur avant la forme.
- Il me semble que c'est ainsi que je travaillerais, intervint Guasparre. Si je peignais. Je commencerais par la couleur.
- Par quelles couleurs ? demanda Margherita.
- Le rose et le bleu, lança Lorenza.

Guasparre jeta un regard appuyé à sa mère.

- Oui, le rose et le bleu, sans doute.
- Les couleurs de l'aube sur la mer... dit rêveusement Margherita.

Guasparre lui sourit, séduit, et Lazzaro se désintéressa d'eux - ces deux-là passeraient probablement la nuit ensemble, et leur conversation allait se résumer à un badinage sans intérêt. Il avait l'impression douloureuse que Lorenza, d'habitude si rompue à l'exercice périlleux du bavardage mondain, peinait un peu à faire rebondir la parole. Elle s'acquittait de sa tâche d'hôtesse, mais avec toujours un léger temps de retard, comme si elle devait fournir un effort à chaque réplique.

- Vous avez raison, Margherita, reprit aimablement Lorenza, chaque artiste a ses méthodes de travail. D'ailleurs, comment composez-vous, vous-même ? demanda-t-elle à Gabbriello Bascio.
- Evidemment, si chaque artiste a ses méthodes au sein d'un même art, vous vous doutez bien qu'entre la peinture et la musique, il n'y a absolument rien de commun, ni même de comparable. La musique ne représente pas. Elle ne peut s'adosser à aucune image. Elle est un pur reflet de la vie intérieure, des sentiments délicats de l'âme. On ne compose que sous l'emprise d'une émotion. Et puis la musique n'est pas un art de l'espace, mais un art du temps. L'émotion une fois saisie doit évoluer, se métamorphoser, glisser, battre comme une pulsation, puis mourir... C'est impossible à expliquer.
- Vous me donnez envie de vous entendre, dit Lorenza. Nous ferez-vous l'honneur d'un chant de votre composition, Maestro ?

Gabriello Bascio but une longue gorgée de vin, puis se leva, et s'inclina devant la Reine. Quand il se mit à chanter, ce fut, d'une seconde à l'autre, comme si la texture du monde avait changé - l'atmosphère légère, un peu acidulée, de ce dîner mondain, s'évapora comme un alcool volatile. La voix les faisait rentrer en eux-mêmes, les faisait évoluer dans des profondeurs, des méandres, qu'ils ne soupçonnaient pas au-dedans d'eux. Ecouter le Cantatore dilatait votre coeur, agrandissait votre âme, vous montrait la complexité infinie de votre espace intérieur.

Il fallut quelques instants de silence, puis de vifs applaudissements, pour laisser passer la musique et dissiper son charme.

- Maestro, vous avez dû recevoir un petit garçon que j'ai pris à bord de la Libertà, dit Guasparre pour reprendre la conversation. Le jeune Adrieyn, un charmant enfant.

Bascio le toisa d'un air mi-sérieux, mi-moqueur.

- Je l'ai tout d'abord pris pour une Petite-Main, et le quiproquo a duré toute la journée d'hier...

Gemma et Appollonio rient.

- L'avez-vous entendu chanter ?
- Qui ne l'a pas entendu chanter ? On m'a dit qu'il avait chanté dans les Bains des Petites Mains, dans une cour, et même dans les cuisines... Ce n'est pas un enfant, c'est un véritable coq.

Guasparre était agacé d'avoir à insister pour obtenir un commentaire sur la qualité de son chant.

- J'ai trouvé sa voix très prometteuse, fit-il, lorsqu'il nous a fait l'honneur de nous divertir à bord de la Libertà.

Bascio hocha la tête, d'un air dubitatif.

- Il y a quelque chose, c'est sûr. Mais trois fois sur quatre, ces voix d'ange se brisent à la puberté. Je ne suis pas sûr qu'il en reste grand chose après.
- Sa famille a payé un tribut considérable pour qu'il jouisse de votre enseignement, dit Guasparre. Une somme qui représente pour eux d'immenses sacrifices.

Bascio haussa les épaules.

- Leurs sacrifices ne me regardent pas, Prince Guasparre. Nous faisons tous des sacrifices au nom de l'Art. Ce que l'Art coûte à chacun ne doit pas être pris en compte dans le jugement esthétique.

Lorenza acquiesça gravement.

- Ce que l'Art coûte à chacun... répéta-t-elle rêveusement. Vous avez tout à fait raison, Maestro. L'Art vaut tous les sacrifices, et il est vain d'en faire le compte.

Ces paroles firent l'effet d'un courant d'air glacé. Tout le monde savait à quoi la Reine faisait référence - et il semblait que la porte du Roi, cette porte mystérieuse dont sourdaient parfois des éclats de voix et des plaintes, cette chambre scellée hantée par un dément, devant laquelle on passait en allongeant le pas, se fût soudain entrouverte.

- Mais qu'est-ce que l'Art vous coûte, à vous, Maestro ? demanda soudain le Prince Fabio d'un ton légèrement agressif. Il me semble que vous ne manquez de rien - que la gloire, la fortune, la santé la plus insolente, vous comblent de leurs bienfaits. De quels sacrifices parlez-vous ?

Gabriello Bascio se redressa de toute sa hauteur pour regarder Fabio d'en haut - le dos droit, la tête haute, l'oeil flamboyant, il paraissait rayonner de mépris. Lazzaro, comme toujours, s'émerveilla de l'assurance des Artocrates, pour qui les Princes n'étaient que des valets - ou, au mieux, des banquiers.

- La gloire, la fortune, la santé... ce sont les biens les plus précieux pour les gens comme vous. Mais ils ne sont rien à mes yeux - je n'échangerais pas un octave de ma voix contre tout l'or du monde, ni contre dix ans d'existence. Rien de tout ce qui vous *meut*, rien de tout ce qui vous *émeut*, n'a de sens pour moi. La vie n'a pas de sens pour les artistes, vous comprenez ? Leur vie vaut moins que leur art. Et quelle que soit leur gloire, le sacrifice est le même pour tous : les artistes ne s'intéressent pas à leur vie.

Appollonio hochait la tête pensivement.

- Tu es d'accord, Appollonio ? demanda Gemma, avec un soupçon d'anxiété.
- Gabriello est un peu radical, dit-il. Je ne dirais pas que les artistes ne s'intéressent pas à leur vie... Je dirais plutôt que... ils n'arrivent pas à vivre totalement *dans* leur vie. Ils ne vivent pas dans le monde.
- Et où donc vivez-vous ? demanda Nicolina, manifestement sceptique.
- En imagination, la plupart du temps. Je me sens rarement connecté à mon corps, rarement connecté à l'espace commun. Je me sens toujours ailleurs.

Fabio et Nicolina échangèrent un regard lourd de jugements inexprimés.

- Toujours ailleurs, et toujours seul, ajouta Gabbriello Bascio. Ce qui est arrivé à votre père, Prince Fabio, n'est pas un accident. Ce n'est pas un événement isolé, ce n'est pas un

coup de tonnerre dans un ciel sans nuage. C'est ce qui nous guette, tous, sans cesse. Nous prenons tous part à ce qui lui arrive.

- Il est resté coincé dans son ailleurs, ajouta Vitelli.
- Allons mes enfants, assez parlé de choses tristes, ordonna la Reine assez abruptement. Ceci n'est pas un repas funèbre, mais un dîner en l'honneur de Guasparre, pour fêter son retour.

Le vin coula, et avec lui le miel doux des sourires et des compliments d'usage. Fabio s'enquit des transactions commerciales de Guasparre et félicita son aîné - cette attitude ne manqua pas de surprendre Lazzaro. Fabio ne se comportait pas de manière habituelle, depuis plusieurs jours; il se rendait au quartier dell'Arte, redoublait d'amabilités envers son frère qu'il n'avait jamais apprécié... Que cherchait-il donc ?

Margherita réclama avec insistance des anecdotes marines, et, voyant que Guasparre brûlait d'envie de parler de la mer, elle se passionna successivement pour les manoeuvres délicates, les avaries techniques, les mammifères marins et les combats entre les hommes d'équipage. Guasparre se laissa porter par le vin comme par un vent régulier soufflant dans ses voiles, grisé de mouvement et insoucieux de la destination. Il était heureux de voir sa mère, sa soeur, et même son frère, qui se montrait plus aimable qu'à l'accoutumée. Il suffisait peut-être de détourner les yeux, pour ne pas voir ce qu'il n'avait pas envie de voir - résolument, comme on tourne le dos à un port que l'on quitte. Il suffisait de ne pas regarder les traits tirés de sa mère, la colère contenue de son frère, la passion pathétique de sa soeur, la goujaterie des Artocrates. Il suffisait de passer très vite devant la porte de son Père. Tous les problèmes, ce soir, semblaient céder à l'euphorie du vin et de cette femme offerte, enveloppante, qui l'écoutait avec une attention flatteuse.

Lazzaro Calbi, qui était resté, comme souvent, silencieux - avec l'excellent prétexte d'avoir sans cesse la bouche pleine - profita d'une pause dans les récits de Guasparre pour amorcer une conversation parallèle avec ses voisins de table.

- La conversation des Artocrates est légèrement trop intellectuelle pour moi, dit-il en souriant, et je n'ai aucun goût pour les histoires de navigation. Me sauverez-vous de la migraine en me donnant quelques nouvelles de la terre ferme?

Il savait que cette médisance lui obtiendrait immédiatement la connivence du couple princier.

- Je me demande si mon frère n'a pas raison, finalement, de préférer la vie en mer, dit Fabio. Il est sûr que la compagnie exclusive des Artocrates n'est pas bonne pour la santé mentale...

Lazzaro nota le regard de biais que le Prince lança sur sa soeur Gemma.

- Vous prêchez un convaincu, dit Lazzaro. Le Capitaine de la Garde me rapportait ce soir encore un suicide, parmi les Artocrates.

Nicolina, friande de toute nouvelle croustillante ou sanglante, rapprocha sa tête de la conversation.

- De qui s'agit-il ? Pas d'un Artocrate célèbre, j'espère ?

Lazzaro songea qu'elle espérait probablement, en réalité, le contraire.

- Non, je ne crois pas. Sans doute une adepte d'un art mineur. Une jeune femme, apparemment, qui se serait jetée du haut des tours.
- C'est leur mode de vie qui est cause de tous ces dérèglements, si vous voulez mon avis, dit Fabio à mi-voix, d'un ton sentencieux. Ils ne respectent ni le rythme du soleil, ni les lois de la morale, ni la moindre échéance sociale. Ils vivent dans une oisiveté permanente, encouragés dans leurs caprices, dans leur paresse, et débordants d'ennui... Cela leur monte à la tête.
- Ils produisent malgré tout de belles oeuvres, mon Prince, et beaucoup de richesses pour Marsilia, dit prudemment Lazzaro.
- Grâce à des gens comme mon frère, qui se donnent la peine de prendre la mer pour aller les vendre, Consigliere. Grâce à toute la Cité qui les nourrit.

Lazzaro n'était pas surpris par ce discours, qui n'était pas nouveau en lui-même - bien qu'il lui parût plus imprudent et plus radical qu'auparavant. Quelque chose avait changé en Fabio - son attitude de jeune prince critique, coutumier de vagues allusions anti-artocratiques, qui pouvaient passer pour des sarcasmes personnels, s'était muée en un discours construit. Le discours politique d'un père de famille qui fonde ce qu'il dit sur une assise sociale. D'un homme qui a des appuis.

- Même si j'étais d'accord avec vous, gloussa Lazzaro, j'hésiterais à vous le dire... Ce sont certainement des propos séditeux, Prince Fabio, dans un dîner tel que celui-ci !
- Le vent tourne, Calbi, dit Fabio d'un air volontairement mystérieux.

Lazzaro Calbi soutint le regard pénétrant de Fabio. En effet, le vent tournait - et si Lorenza tombait réellement malade, des tempêtes politiques pourraient se déchaîner plus tôt que son fils cadet ne le pensait.

- Vous étiez hier au quartier dell'Arte ? demanda Lazzaro d'un air négligent. Pardonnez mon indiscretion, je me suis demandé si c'était pour commencer l'éducation artistique de votre fils aîné... Et dans ce cas, si je peux me permettre un conseil, je vous suggère d'opter pour la gastronomie - c'est un art mineur injustement méprisé, et qui aurait grand besoin de votre protection...

Fabio hésita un bref instant.

- Non. Nous avons décidé que nos enfants ne suivraient pas l'enseignement traditionnel des Princes de Marsilia... J'étais chez mon Père.

Lazzaro tenta de dissimuler sa surprise, mais n'y parvint pas tout à fait.

- Excusez-moi, j'ignorais que vous aviez l'habitude de lui rendre visite.
- Ce n'est pas une habitude, s'empressa de dire Nicolina. J'ai dit à Fabio que ce n'était pas une bonne idée - mais il n'a rien voulu savoir.

Lazzaro ne savait pas s'il devait ou non relancer cette conversation, qui lui paraissait glissante. Il préféra revenir en eaux moins troubles.

- Ah ! On dirait que votre frère a cessé de parler de cétacés et de mutineries - dit-il en ramenant son attention vers Guasparre.
- Je vous assure, Mère, disait ce dernier, il faut absolument que vous les rencontriez : c'est une sorte de magie, qui serait bien utile à nos Illusionnistes!
- Mais, en quoi est-ce que cela consiste ? demanda Gemma, incrédule. Tout ce que tu racontes me paraît bien confus ! Ils calculent, ils mémorisent, et ils parlent mieux que les autres ? Est-ce là tout ?

- Non, ce ne sont que quelques tours inoffensifs dont ils m'ont fait gracieusement la démonstration. Mais ils m'ont dit que l'Esprit, comme ils l'appellent, a de multiples applications : pour les guérisseurs, pour les combattants, pour les orateurs...

Le mot de « guérisseur » avait fait réagir, dans une communion parfaite, Lorenza et Lazzaro, qui échangèrent un regard muet.

- Leur société est tout entière basée sur la maîtrise de cette discipline, continua Guasparre. C'est comme une faculté qui les rend plus performants, plus efficaces, plus concentrés, dans tous les domaines.
- S'en servent-ils dans l'art ? demanda Gabbriello Bascio, intrigué.
- Tout ceci me paraît bien religieux, soupira Vitelli en réprimant un bâillement hautain.
- Non, protesta Guasparre. Ils ne sont pas du tout religieux - leur Cité est athée. Et, pour ce qui est de l'art... Je suppose, oui. Il faudra le leur demander.
- Tu dis qu'ils portent des pierres sur le front ? Comme une sorte de diadème ? demanda Gemma.
- Non, ce ne sont pas de simples bijoux. Les pierres ne sont pas attachées par des liens, elles sont incrustées dans la peau.
- Et tu te moques de nous, bien sûr, quand tu prétends qu'elles brillent ? continua Gemma, de plus en plus incrédule.

Guasparre éclata d'un rire bon enfant.

- Vous n'avez pas qu'à tenir des paris, si vous ne me croyez pas.
- Je parie cent ducats qu'elles ne brillent pas vraiment, lança Vitelli.
- Et moi, je parie cent ducats que ces pierres sont attachées d'une quelconque manière à leur front, renchérit Gemma.

Margherita fit semblant d'hésiter longuement.

- Je parie deux cent ducats que vous vous trompez tous les deux et que ton frère dit vrai, Gemma, dit-elle en mettant sa belle main couverte de bagues sur l'avant-bras de Guasparre, où elle l'oublia quelques instants.

Lazzaro souriait machinalement, mais le regard de Lorenza, mêlé de détresse et d'espoir, l'avait percé au coeur. Il sursauta légèrement quand Fabio lui glissa à l'oreille :

« Des centaines de ducats qu'ils n'ont pas gagnés, et qu'ils misent uniquement pour se désennuyer... »

Lazzaro lui fit un sourire poli.

Décidément, le Prince Fabio était en campagne.

Chapitre 5- La Dottoressa

Quand Rigarda Albaregno, vêtue de sa sempiternelle robe de dentelle noire, traversait le Palais de bon matin, les Petites Mains s'écartaient spontanément sur son passage, et les jeunes gens bruyants cessaient leurs bavardages en la croisant. Plus avançaient les saisons, et plus elle avait de difficultés à maîtriser sa vieille carcasse. À la traîner, à la pencher, à la plier et la déplier, à la faire avancer, à la relever, à l'immobiliser. C'était comme si elle était le capitaine d'un rafiot de plus en plus abîmé, dont les voiles - de dentelle noire - ne se hissaient plus qu'à-demi, dont le gouvernail avait pris du jeu, et qui suivait de plus en plus capricieusement la vague, au mépris de son intervention humaine. Ce n'était pas douloureux, la plupart du temps - mais elle se sentait reléguée au second plan des causes qui agissaient sur son corps. L'énergie qu'elle déployait en vain n'entamait que très partiellement son inertie mécanique.

Quand donc était-elle devenue si âgée ? Son calvaire - qui comprenait de nombreuses stations - pour monter de la crypte jusque chez le Roi et en redescendre par les marches de la Porta Prima, prenait de plus en plus l'allure d'un pèlerinage expiatoire. Ridolfo devrait peut-être un jour se passer des visites de sa soeur aînée, car en plus des peines occasionnées par l'escalier, Rigarda se sentait chaque fois plus oppressée par l'atmosphère de cette chambre close. Son frère, qu'elle se rappelait si beau et si audacieux, au sommet de sa gloire d'acteur et de Prince - son frère couronné, rayonnant - était aujourd'hui la caricature sinistre et désolante de lui-même.

Tout en descendant péniblement les derniers degrés qui la menaient tout en bas, plus bas même que la chaussée, dans les espaces souterrains du Palais, certains éléments de la scène qu'elle venait de vivre s'attardèrent dans son esprit avant de disparaître. Une marche. Le tremblement d'une main aux ongles noirs. Deux marches. Une lumière soudaine au fond d'un oeil vide. Trois marches. Un rôle de plaisir devant sa pâtisserie préférée. Quatre marches. Des bouts de rôle décousus, déclamés. Cinq, six, sept marches. Des répliques toutes faites qui ne correspondaient jamais à ses paroles à elle - dans la dissonance perpétuelle et absurde d'une parole fêlée. Elle soupira en arrivant à la crypte, et alla s'asseoir à sa table d'études pour reprendre son souffle.

Il faisait diablement froid, dans cette crypte - et le cadavre qui gisait là semblait répandre un froid supplémentaire, comme une brume glacée imprégnant toute la salle. Non que Rigarda fût particulièrement frileuse ou perturbée par la mort : la plupart du temps, l'obscurité et la proximité des choses immobiles lui offraient le luxe de la solitude, et elle leur en savait gré. Il s'agissait à Marsilia d'un luxe rare. Elle ne savait pourquoi, les Marsiliens étaient sociaux jusqu'à la nausée - on eût dit qu'ils ne pouvaient supporter l'idée même de la solitude. Il lui avait fallu toute la détermination têtue de sa jeunesse pour la délivrer de l'idée d'un mariage et pour la dispenser des cérémonies officielles et autres fadaises protocolaires. On l'avait laissée étudier dans son coin, et sa réussite dans le domaine des sciences lui avait valu une liberté presque totale. Les Albaregno avaient souvent la tête fragile, disait-on. Il ne fallait pas trop les contrarier - et son caractère solitaire, son âpreté à l'étude, son refus catégorique de participer à l'Artocratie, même en qualité de spectatrice, l'avaient aidée à faire son trou dans cette crypte, qui était le lieu au monde où elle se sentait le plus en sécurité. Même, et peut-être surtout quand elle recevait, occasionnellement, la compagnie d'un mort.

Cette morte-ci, cependant, n'était pas des plus tranquilles, car il s'agissait de toute évidence d'une Ballerina. Et la mort brutale d'un Artocrate provoquait toujours des remous de toutes sortes - Rigarda s'attendait d'ailleurs à voir débarquer, d'un instant à l'autre, le gros Calbi, qui serait presque aussi essoufflé qu'elle, en arrivant en bas. Elle aimait bien ce garçon calme et intelligent - mais cette visite n'en allait pas moins lui faire perdre du temps dans ses recherches, déjà mises à mal par la visite à son frère. Or, étant donnée la taille de la tumeur de Lorenza, le temps pressait.

Laissant de côté le cadavre gracieux et désarticulé, et se couvrant les épaules d'un châle de dentelle noire, elle régla sa lampe à huile et saisit son lorgnon pour reprendre sa lecture des *Remèdes Aux Maux Intérieurs*, d'un anonyme de Port-Scylla.

Elle se concentra longuement et n'entendit pas arriver son visiteur qui dut tousser plusieurs fois à côté d'elle pour qu'elle tournât enfin la tête.

- Ah, Consigliere... Je vous attendais.
- Dottoressa, dit-il en s'inclinant.
- Je vous laisse faire vos premières constatations ? Je voudrais finir ma page.

Lazzaro Calbi s'approcha avec réticence du corps de la jeune fille, qui l'effrayait un peu. Il avait espéré que la vieille dame lui épargnerait cet examen, par l'un de ses comptes-rendus détaillés, toujours si pertinents - mais il comprenait qu'il n'y échapperait pas. Il s'agissait d'une jeune fille dans la vingtaine, allongée sur le dos, dont le visage n'était pas suffisamment abimé pour qu'on ne la trouvât pas encore belle. Elle s'était probablement brisé la nuque, et plusieurs autres os, lors de sa chute. L'impression générale qui se dégageait d'elle, si l'on faisait abstraction du sang, était celle d'une poupée désarticulée, comme ces automates précieux mis au rebut au fond des malles d'enfants. C'était peut-être à cause de sa bouche peinte de carmin, de ses yeux charbonneux, de la mouche qui ornait sa joue droite : son visage maquillé rappelait la perfection figée des poupées de porcelaine. Lazzaro avait la gorge serrée, et le coeur au bord des lèvres. Son horreur se mêlait à une sorte de tendresse devant cette chair si visiblement, si totalement hors d'usage. Elle était vêtue de vêtements brillants, lamés ou damassés - le sang les maculait, et gâchait leurs couleurs - tous très ajustés sur son corps, en dehors d'une mousseline légère, déchirée de toutes parts, qui restait accrochée, flottante, à ses épaules et à sa taille. Elle portait des bijoux précieux - des pendants d'oreille en rubis, une chaîne d'or à laquelle était accrochée un pendentif ancien, et des bagues, dont l'une retint particulièrement l'attention de Lazzaro : il n'avait jamais vu ce modèle de bague, constituée d'un petit visage humain sculpté en bas-relief. Cela ne venait pas d'un orfèvre de Marsilia, à son avis, mais d'une Cité étrangère. La minuscule sculpture était finement taillée dans une pierre blanche légèrement translucide, et sertie sur un anneau d'or. Le visage lunaire pouvait se « lire » dans les deux sens : la personne qui portait la bague voyait en haut des cheveux sculptés, des yeux clos surmontés d'un seul sourcil, un nez pointu, et une bouche ronde, fendue par un trait vertical. La personne qui regardait la main de l'autre côté voyait, en haut, un oeil unique, cyclopéen, puis le nez, une bouche et une barbe. Après avoir jeté un coup d'oeil furtif sur la Dottoressa qui, plus immobile encore que le cadavre, poursuivait sa lecture, Lazzaro se décida à toucher la jeune fille et à lui retirer cette bague. Il la manipula et constata qu'elle était lourde et épaisse; il n'était pas impossible qu'il s'agît d'une bague-poison, dont le visage n'aurait été qu'un couvercle délicatement orné pour refermer une petite boîte. Malgré quelques minutes d'efforts, il ne réussit cependant pas à l'ouvrir.

Les bras et les jambes de la jeune fille étaient aussi fins que musclés, ce qui révélait, sans doute possible, son métier de danseuse, parfaitement cohérent avec le costume qu'elle portait, ainsi qu'avec le maquillage sur son visage. Lazzaro remarqua de

nombreuses petites blessures, des bleus, des éraflures, et le genou droit anormalement gonflé. Il s'était rapproché de la surface du corps, pour mieux voir certains détails, et ne remarqua pas que la vieille femme se tenait juste derrière lui. Il poussa donc un cri assez aigu quand il la remarqua, ce qui eut le don de la faire sourire d'un air indulgent.

- Alors, Consigliere, quelles sont vos conclusions ?
- Une Ballerine, d'à peine plus de vingt ans, faisant probablement partie d'un ballet prestigieux, vu la qualité de ses bijoux. Elle est habillée et maquillée comme pour un spectacle, ce qui peut étayer la thèse du suicide. Son corps est très marqué. La chute a été violente.
- Oui, c'est évident, murmura la vieille dame d'une voix bizarrement musicale. Mais il n'y a pas que la chute. La lividité cadavérique fait ressortir de nombreuses traces plus anciennes - des bleus, des éraflures. Le corps des danseuses est mis à rude épreuve. ..Elle a dû tomber souvent.

Rigarda promenait sa main sur le corps, en l'effleurant à peine.

- Mais je suis surpris que son visage et le devant de son corps ne soient pas plus abimés, dit Lazzaro. On l'a retrouvée sur le dos ?

La Dottoressa hocha la tête d'un air malicieux.

- Oui. Qu'en dites-vous ?
- D'ordinaire, les suicidés se retrouvent-ils sur le dos ?
- Non, bien entendu. Les suicidés plongent presque toujours en avant, et sont souvent méconnaissables. Rien ne leur interdit, évidemment, de basculer en arrière.

La vieille dame fit un ample geste pour mettre les bras en croix, et son châle, dans la crypte, prit des allures d'ailes noires.

- Peut-être pour conserver sa beauté ? hasarda-t-il.

La vieille dame caressa la joue de la jeune morte, du bout de ses doigts noueux.

- Possible. Elle semblait avoir le souci de son apparence. Mais peut-être aussi l'a-t-on poussée. Ce n'est pas à exclure.

- Y a-t-il un autre élément qui vous fait dire ça ?
- Ses yeux étaient ouverts quand on l'a trouvée. Ils exprimaient... de la concentration, comme s'ils cherchaient à accommoder, ou peut-être à identifier quelque chose.

Calbi, en son for intérieur, regretta de n'avoir pas déchiffré lui-même cette expression.

- Est-ce vous qui lui avez fermé les yeux ?
- Oui. La compagnie des morts ne me dérange pas, mais il y a tout de même des limites à leur indiscrétion...
- Je dirais que si l'on se jette en arrière, les bras en croix - il fit le geste pour accompagner ses paroles - c'est pour éviter justement de voir le sol se rapprocher.
- Oui, je suis d'accord. Je pense aussi que dans ce cas de figure, il est plus naturel de fermer les yeux. Autre chose : regardez.

Elle souleva la paupière, d'un geste nonchalant. La pupille paraissait anormalement dilatée.

- Elle a consommé de l'Oubli... murmura Lazzaro.
 - On dirait. Ah tiens, vous lui avez retiré la bague...
 - Oui, avez-vous réussi à l'ouvrir ? Je me suis dit que c'était peut-être une bague-poison. On trouvera peut-être justement de la poudre d'Oubli à l'intérieur.
 - C'est possible, dit-elle en s'essayant quelques instants, vainement, à trouver un mécanisme secret. Je ne connais pas la mode du jour, mais les Artocrates aiment bien les objets mystérieux, raffinés, exotiques... Et ils sont les premiers consommateurs d'Oubli de la Ville.
 - Avez-vous déjà vu une bague semblable ?
 - Non, dit la vieille femme après un moment de réflexion. C'est un bijou très particulier.
- Lazzaro porta à nouveau les yeux sur la jeune fille.
- Je la garde. Autre chose ?

- Je suppose que vous n'avez pas été regarder d'aussi près, mais elle a eu un commerce sexuel récent avec un homme.

Lazzaro enregistra l'information sans la commenter.

- Je pense que l'identification ne posera pas de problème, conclut-il. Je vais me rendre de ce pas au Quartier dell'Arte et je trouverai rapidement son nom.
- Vous me tiendrez au courant ?
- Je vous le promets, Dottoressa. Dites-moi... La Reine m'a... m'a parlé de... de la boule sur sa poitrine.

Rigarda, qui semblait prendre la mort de la Ballerina un peu à la légère, comme une sorte de jeu, devint tout à coup beaucoup plus sérieuse.

- Ainsi elle n'a pas gardé le secret.
- Je suis le seul à savoir, d'après ce qu'elle m'a dit. En dehors de vous, bien sûr. Elle m'a... demandé de chercher des remèdes.

La Dottoressa sourit tristement, et alla vers sa table d'études, où elle saisit le livre qu'elle était en train de lire. Lazzaro déchiffra le titre : « *Remèdes aux Maux Intérieurs* ».

- Nous ne serons pas trop de deux, Consigliere. Je suis très heureuse qu'elle vous en ait parlé.
- Qu'ai-je besoin de savoir ?
- Mort rapide et certaine, dans les trois mois. Le plus probablement par embolie. La chose qui se développe dans son corps finira par causer des désordres invisibles, mais fatals.
- Qu'est-ce que c'est ? Une sorte de pierre ? Un organisme étranger, un parasite ?
- Une part d'elle-même, qu'elle n'arrive pas à étouffer, et qui colonise tout le reste.

Ils méditèrent tous deux un instant sur cette définition, et les pensées de Rigarda la ramenèrent vers la chambre du Roi, cette part obscure du palais, impossible à contenir totalement derrière sa porte close. La folie de Ridolfo formait-elle une boule de ténèbres, dont les pulsations secrètes répandaient leur influence maligne sur toute la Ville? Etait-ce

la folie du Roi qui grossissait, comme un second coeur malade, inguérissable, sous la poitrine de son épouse ?

- Lorenza aimait tellement Ridolfo... murmura-t-elle.

Lazzaro comprit qu'elle se parlait à elle-même, et que le cours de ses sombres rêveries l'avaient emportée loin de leur conversation. Il ne répondit rien.

- La folie l'a éloigné plus encore que ne l'aurait fait la mort, reprit-elle.

- Savez-vous si d'autres personnes que vous rendent visite au Roi ? demanda Lazzaro à voix presque basse.

- Non, je ne crois pas. Lorenza, bien sûr, se force à y aller tous les jours. Mais ses visites se font de plus en plus courtes.

- Ses enfants ?

- Non, dit-elle vivement. Ses enfants ne vont plus le voir depuis des années.

- Fabio m'a pourtant dit qu'il y avait été, hier. Cela m'a surpris.

Rigarda parut déroutée.

- Peut-être a-t-il l'impression que son père a été abandonné... Toute la Ville qui était à ses pieds évite aujourd'hui de prononcer son nom; et les gens allongent le pas quand ils passent devant sa porte. Vous avez remarqué ? Comme s'il s'agissait d'un lieu hanté. Son fils pense peut-être pouvoir le ramener à la raison... C'est une naïveté d'adolescent.

Lazzaro songea que Fabio, aujourd'hui père de famille, n'était plus un adolescent que dans les yeux de sa vieille tante, et qu'il n'y avait plus grand chose de naïf en lui.

- La mort, dans trois mois... reprit-il en revenant à leur sujet initial. Je ne peux m'y résoudre. Avez-vous des pistes ?

- Ma médecine est impuissante; de cela, je suis certaine. Mais la médecine n'est pas une science exacte, mon cher Calbi, c'est un art varié et impossible à maîtriser entièrement. Il faut trouver quelqu'un qui soit plus compétent que moi. Je cherche pour l'instant dans les livres étrangers que je possède...

- Et trouvez-vous quelque chose ?
- Non, pas pour l'instant. Je pense qu'il faudrait aussi... faire acte d'humilité, et aller demander de l'aide à cette vendeuse d'Oubli.

Lazzaro acquiesça.

- J'irai. Je vous épargnerai cette fatigue et cette humiliation - une Albaregno ne doit pas se rendre dans une telle échoppe. Par ailleurs, des étrangers sont arrivés à Marsilia à bord de la Libertà. Des gens de la Cité d'Albâtre, si j'ai bien compris. On dit qu'ils possèderaient un pouvoir de guérison.

Quelque chose s'alluma dans l'oeil clair et voilé de Rigarda.

- La Cité d'Albâtre ? J'ai lu des récits sur cette Cité, il y a bien longtemps. Je ne pensais pas qu'elle existait réellement. Je serais curieuse de les rencontrer, Consigliere.
- Je me charge de tout. Continuez à lire, Dottoressa... Je m'occupe de la ballerine, de la sorcière et des étrangers.

Le visage de la vieille femme se fendit d'un grand sourire, qui ranima fugitivement son visage, et restaura sur ses traits déformés par l'âge un peu du charme qu'il avait dû avoir dans sa jeunesse.

- Merci, Consigliere. Votre visite m'a redonné un peu d'espoir. Vous savez vous y prendre avec les vieilles dames... C'est une qualité rare ! dit-elle affectueusement.

Lazzaro, avec grâce, s'inclina pour prendre congé.

Rigarda attendit qu'il fût parti, puis elle se rendit dans un coin sombre de la crypte, où un grand objet dormait sous un dais de velours noir. Ce garçon lui ôtait un poids - elle avait l'impression qu'il allait remuer des montagnes, et qu'il prenait sur lui une grande part du fardeau qui lui pesait depuis plusieurs jours. Elle allait lui obéir, et continuer à lire, mais auparavant... elle fit glisser à terre le dais noir. La viole apparut, comme un corps déshabillé, dans toute la sensualité de son bois précieux et vernis, d'un brun rouge. Rigarda se saisit de l'archet, et installa son tabouret de manière à regarder vers la Ballerine. Puis elle laissa tomber son châle, prit l'instrument entre les plis de dentelle noire de sa robe, et laissa son archet faire vibrer les cordes. Personne n'entendit - personne n'entendait jamais - la musique qui s'éleva ce matin-là dans la crypte. Une musique grave et lente, qui ne

brisait pas le silence, mais qui semblait prendre racine en lui. Une musique née de l'ombre, de la solitude, de la folie, de la mort - une musique qui, du fond de la mélancolie, remontait vers la lumière par l'étrange magie de sa beauté. Le morceau ne dura que quelques minutes - ses vieilles mains ne supportaient pas de soutenir un tel effort. Mais la musique flotta encore longtemps dans la crypte, à l'état de souvenir, comme un parfum demeuré longtemps après le départ d'une personne aimée.

Chapitre 6- Le Prince, le Chat et la Petite-Main

Margherita avait demandé à Agnese d'arriver plus tard. Cela arrivait souvent, lorsqu'elle prévoyait de passer la nuit avec quelqu'un - Agnese était alors priée d'aller dormir chez sa mère, et de ne pas se montrer avant que le soleil soit haut dans le ciel. Agnese s'amusait toujours alors à essayer de deviner avec qui elle trouverait la Maestra au matin. Il pouvait s'agir du Danseur de la dernière fois, ou de l'Architecte occupé à la Villa Lorenziana. Elle espérait d'ailleurs qu'il s'agirait de ce dernier, car elle gardait un excellent souvenir d'une journée passée là-bas - Margherita avait voulu emporter son chevalet et toutes ses couleurs - et Agnese avait donc dû l'accompagner. La Villa Lorenziana était encore en chantier, et ne devait être livrée à la Reine que dans plusieurs mois - mais c'était déjà une retraite enchanteresse, bercée de la brise de mer, entêtée de jasmin et de citronniers, bordée de sentiers sinueux dominant les falaises.

Ce lumineux souvenir, cependant, n'eut pas le temps de prendre beaucoup de consistance dans son esprit, car elle s'aperçut immédiatement, en entrant, que Pippo était de mauvaise humeur. Le terme pouvait sembler mal choisi pour un animal - cependant, elle l'eût juré, les chats dell'Arte, à force de vivre parmi leurs maîtres, avaient imité leurs caprices, leurs emportements, leurs béatitudes, leurs tendresses irrépressibles, leurs paresseuses amoureuses, leurs angoisses accablantes. Et aujourd'hui, le gros chat couleur crème semblait atteint d'une crise d'agitation nerveuse sans précédent. Lui, d'ordinaire si placide et si lent, lui dont le moindre clignement d'oeil pouvait prendre des heures, était occupé à traverser la salle en tous sens comme une flèche, changeant de direction de manière aléatoire, et ne se préoccupant pas des obstacles. Il s'immobilisa un instant, aux aguets, quand il vit Agnese, et la fixa avec insistance. Puis, comme frappé d'une folie imprévisible, il se remit à courir - après une proie imaginaire, ou un rayon de lumière sur le mur. Au terme d'un parcours particulièrement éreintant, Pippo finit par s'écrouler au pied de la porte fermée de la Maestra - le souffle court et l'oreille tendue. Agnese s'approcha doucement, et distingua, de l'autre côté, des soupirs amoureux - le chat, qui était probablement arrivé aux mêmes conclusions que la Petite-Main, outré, jaloux, frustré à un degré quasiment insupportable, surmonta son épuisement et se mit debout contre la porte et pour y faire ses griffes le plus bruyamment possible. Agnese entendit presque aussitôt le silence revenir dans la chambre, puis des rires étouffés, et enfin des pas. Et la porte s'ouvrit.

Il ne s'agissait ni du Danseur, ni de l'Architecte - Agnese cependant ne resta pas pour le dévisager, car l'homme était nu. Elle ne croisa pas son regard, mais elle eut le temps de voir ses yeux clairs, rieurs, qui considéraient le chat avec amusement. Il lui sembla plus musclé que les autres Artocrates - son corps lui fit penser aux sculptures des Anciens, peut-être à cause de son visage glabre. Pippo ne fit aucun cas du misérable qui lui avait servi de portier, et le contourna avec un mépris souverain, afin de sauter sur le lit, qu'il renifla avec un dégoût marqué. Puis, au lieu de s'adonner au ronronnement et aux câlins habituels, il s'installa au beau milieu du drap et entreprit de s'y lécher frénétiquement, comme pour purifier son noble pelage de toute contamination éventuelle en provenance de cette créature masculine inférieure, douteuse et malodorante.

Guasparre s'était réveillé avec un mauvais goût dans la bouche, un mauvais goût qui jurait avec le parfum délicat des cheveux de Margherita, la grâce de son corps souple et docile, et les mille et un détails charmants de son appartement. Le chat obèse et crémeux. Les rayons du soleil matinal qui entraient filtrés par une dentelle de pierre, et qui dessinaient des fleurs d'ombre sur les mosaïques du carrelage. Margherita elle-même, si facile, si accessible, qu'elle semblait à l'unisson du palais : une femme-lieu, une femme-atmosphère, une femme qui vous accueillait en elle, ouverte à tous les vents.

Il jeta un coup d'oeil amusé au chat, auquel Margherita faisait des avances infructueuses, et enfila ses vêtements à la hâte, sans les boutonner. La chambre l'oppressait un peu - cet appartement ciselé, saturé de couleurs, lui apparaissait comme le décor miniature d'une boîte à musique. Margherita était assortie à toute cette orfèvrerie; elle se découpait sur le lit comme un charmant petit personnage parmi tous ses charmants petits accessoires - mais lui ne se sentait pas à sa place. Il fut soulagé de pénétrer dans le salon, plus vaste et moins mignard, et d'apercevoir la mer par la fenêtre. La vue de l'horizon, simple et pur, lui fit du bien. Son regard était accroché dans le lointain, lorsqu'une présence le fit sursauter - et il se trouva en face d'une jeune fille aux yeux verts. Le jaillissement de ce vert de mer, si profond, si lumineux et mystérieux, fut comme l'éclaboussure rafraîchissante d'une vague étincelante de soleil.

- Bonjour, dit-elle. Je suis désolée de vous avoir fait peur. Je suis Agnese, la Petite-Main de la Maestra...

Guasparre sourit, et elle lui rendit son sourire.

- Et moi, je suis...
- Guasparre Albaregno, Prince de Marsilia et capitaine de la Libertà ! le coupa Margherita en arrivant au milieu d'eux. Quels titres, Guasparre ! Tu ne dois pas te lasser de les répéter devant ton miroir...

Il éclata de rire, et détourna la tête.

- Agnese, prépare-nous de l'Oubli, tu veux ? poursuivit Margherita. J'ai mal à la tête ce matin... et j'ai envie de chasser tous les nuages.

Guasparre hésita. C'était là exactement ce qu'il avait redouté en rentrant à Marsilia - exactement ce qu'il entendait lorsqu'il disait que Marsilia allait se refermer sur lui comme un piège. Vingt-quatre heures auraient suffi pour que le sobre capitaine, qui ne s'enivrait que de vent, de lumière et du chant des marins, se retrouve à prendre de l'Oubli après une nuit arrosée de vin, de sexe et de bavardages. Un piège... un piège qui avait la forme d'une petite boîte ouvragée qui se refermait sur lui.

Il alla un moment sur la terrasse, et inspira l'air iodé à pleins poumons.

- Voudriez-vous... me verser un peu d'eau, mademoiselle ? demanda-t-il, dans l'espoir de dissiper le goût de pourriture, discret mais persistant, qui empâtait sa bouche.

Margherita se moqua de lui.

- Tu as raison de lui témoigner du respect... Agnese n'est pas une Petite-Main comme les autres, et personne ne la touche.

Guasparre se sentit embarrassé par cette réflexion, et ne répondit rien. Comme il remerciait Agnese pour le verre d'eau qu'elle lui apporta, il reçut à nouveau l'éclaboussure de ses yeux verts. La jeune fille cependant ne s'attarda pas, et il put continuer à l'observer de côté tandis qu'elle se saisissait du nécessaire à Oubli. La plupart des Artocrates, pressés d'en arriver au fait, utilisaient l'Oubli liquide, qui se diluait dans n'importe quelle boisson, et particulièrement dans les boissons chaudes. Comme une goutte de peinture faisant dans un verre d'eau des circonvolutions mouvantes, l'Oubli colorait de pourpre les infusions, en y déroulant ses éphémères fleurs de sang. Mais Agnese ne le préparait pas de cette façon. Guasparre n'était pas un consommateur régulier, mais il savait que les puristes n'utilisaient que de la poudre. La jeune fille alla prendre la pipe d'Oubli, dont Guasparre admira la

facture orientale exceptionnelle. Avec un sérieux presque cérémoniel, elle saisit une pincée de poudre, qui colora ses doigts d'un rouge tirant sur le noir, et la mélangea avec une pâte qui sentait le miel et les fleurs séchées. Elle disposa ensuite cette petite boule sur un brûloir, qu'elle alluma à la flamme d'une lampe à huile. La fumée qui s'échappa bientôt de la cuisson et de la combustion lente de la pâte fut recueillie dans un premier tuyau rigide, de métal cuivré, qui menait à un réservoir rempli d'eau parfumée. Elle alluma le second brûloir, qui permettait de faire bouillir l'eau - afin qu'elle s'évapore dans un second tuyau, souple, celui-ci, et décoré d'écailles de serpent, qui s'achevait par un bec assez semblable à ceux des instruments à vent. L'opération était un peu longue, et nécessitait des réglages. Guasparre admira la patience et l'adresse de la jeune fille, dont les yeux verts, à son grand regret, restèrent cependant baissés pendant toute la durée du processus.

Enfin, Margherita s'installa sur un divan, et l'invita à en faire de même. Le long tuyau serpentin rampait sur la mosaïque, sifflant légèrement, grimpait sur les étoffes du siège et de la robe de la jeune femme, pour se glisser jusqu'à sa bouche. Elle inspira une profonde bouffée, et renversa la tête en arrière, après avoir tendu la pipe à son compagnon. Il hésita une seconde, puis, vaincu, aspira lui aussi l'Oubli à pleins poumons.

Rien n'égalait la première prise d'Oubli : la béatitude qu'on ressentait la première fois ne revenait jamais. Les prises suivantes n'étaient que des tentatives infructueuses pour se remémorer une grâce qui avait déserté. La béatitude, l'impression d'avoir la conscience et l'imagination soudain agrandies, aérées, remplies de lumière, se transformait dès la deuxième prise en une simple hébétude. L'Oubli ralentissait le cœur et faisait taire les douleurs - et dans ce corps paisible jusqu'à l'immobilité, l'esprit divaguait librement, avec une agréable sensation de légèreté. C'était tout. On plongeait dans un demi-rêve, dans un monde de fantasmes changeants, comme sous l'effet d'une fièvre légère. Les conversations tenues sous l'emprise de l'Oubli étaient à la fois plus sincères et plus tortueuses - interminables et inachevées, aussi, dans la plupart des cas.

- C'est drôle... commença Margherita d'une voix altérée.

Guasparre l'avait entendue, mais il ne lui semblait pas urgent de répondre. Son esprit était fixé sur des couleurs. Le rose, le bleu, et le vert.

- Je n'ai plus rien à peindre... continua-t-elle.

Les mots de Margherita entraient en collision avec les images qui flottaient dans l'esprit de Guasparre, et les modifiaient insensiblement. Les couleurs auxquelles il pensait devenaient des taches de peinture sur une toile.

- Je cherche une idée depuis des années... depuis la Couturière à vrai dire...

Elle éclata d'un rire un peu ralenti, comme si cet aveu l'amusait.

- Je cherche une idée désespérément, reprit-elle... Je pense que je devrais les prévenir, tous : je suis un imposteur.

Son gloussement se fit plus aigu.

- Je n'ai rien à dire... Rien à peindre... Je n'ai jamais été une artiste...

Le rire perlé de Margherita faisait comme un bruit de cascade, et Guasparre se laissa contaminer par ce rire. Ils rirent tous les deux, d'un rire étrangement lent et silencieux. Sur la toile blanche, dans l'esprit de Guasparre, un rose très pâle avait illuminé le ciel. C'était un rose aérien, vaporeux. L'idée lui vint que c'était cette vapeur rose qu'il venait d'inhaler - un rose d'Oubli.

- Moi j'ai toujours eu des idées, articula-t-il péniblement. Mais je n'arrive pas à les peindre.

Et maintenant, c'était l'eau bleue qui clapotait sur la toile - un bleu de miroir liquide qui laissait transparaître une profondeur mystérieuse. Guasparre essayait de se concentrer sur la jonction entre les deux couleurs - la ligne baveuse, floue, la ligne instable et presque effacée de l'horizon.

- Nous faisons une sacrée paire, remarqua Margherita juste avant de fermer les yeux.

Ils retombèrent dans le silence - et le fil de leur conversation se détacha sans bruit, doucement, les laissant errer chacun de son côté, seul, dans le labyrinthe de ses visions.

Les jours d'Oubli étaient pour Agnese des jours de vacances. Elle s'attarda un moment, pour vérifier que ni la Maestra ni le Prince n'avait plus besoin de ses services, puis elle prit quelques pièces qui traînaient sur une étagère, chercha le Chat, fut obligée d'utiliser la force pour le faire sortir, et referma derrière eux la porte des appartements.

Pippo, traumatisé par tant de violence, grimpa sur le socle d'une petite statue de lion qui ornait le corridor - Agnese avait déjà remarqué son affection pour les bêtes de pierre en général, et pour ce cousin de marbre en particulier, qui ne lui rendait pourtant qu'un dédain glacé. Il était vrai que les chats dell'Arte aimaient l'art - du moins, il était vrai que Pippo entretenait une relation particulière aux statues, qu'il préférait manifestement aux êtres de chair et de sang.

Était-ce sa journée de liberté, ou les vapeurs de l'Oubli ? Agnese se sentait elle aussi merveilleusement légère. Elle était heureuse d'avoir vu le Prince dont tout Marsilia parlait - le regard qu'ils avaient échangé lui avait fait une impression profonde, qui ne s'effaçait pas. Il l'avait appelée « Mademoiselle ». Et il avait paru gêné lorsque la Maestra lui avait dit que personne ne la touchait. Guasparre Albaregno. Prince de Marsilia et Capitaine de la Libertà.

Elle eut d'abord envie de se faire belle, et passa un long moment aux Bains, où elle s'enquit distraitement des derniers potins. Le jeune Adrieyn était devenu la coqueluche du palais; le Cantatore l'avait adopté et le trainait partout avec lui comme un petit singe savant. On disait que les représentants des Arts Mineurs s'étaient rencontrés pour établir des revendications communes à présenter à la Reine avant le festival, et l'on discutait âprement du bien-fondé des privilèges qui seraient une nouvelle fois accordés aux Arts Majeurs. On parlait aussi beaucoup de savants étrangers, qui, après avoir passé quelques jours à peine en ville, avaient établi leur campement sur le volcan. Ce détail émerveillait les Petites-Mains : fallait-il être fou, quand on venait de si loin, pour préférer la monotonie du volcan aux merveilles de la Ville ? Agnese écouta les nouvelles sans y prêter beaucoup d'intérêt, la tête tout entière encore à sa rencontre matinale.

Elle hésita un instant à rentrer voir sa mère, puis elle s'octroya le plaisir d'une longue promenade solitaire dans la Ville et dans le Port - marcher ainsi, sans obligation, au hasard de son caprice, sans course à faire pour la Maestra ou pour sa mère, était une récréation exceptionnelle. Elle commença par fermer les yeux pour profiter du vent qui lui portait l'odeur de la mer et le bruit familier du ressac. Puis elle dévala l'escalier et passa presque en courant par les rues les moins animées. La vieille de la maison basse, au bout de la rue de la Passoire, lui cria : « Où donc as-tu le feu, pour courir comme ça ! », mais elle ne se retourna même pas, comme elle le faisait parfois, pour lui murmurer des choses d'un air menaçant, en la toisant de ses yeux verts. Elle était de trop bonne humeur pour cela. Après avoir compté les piécettes qu'elle avait prises chez la Maestra, elle ralentit sa course, au milieu de la Rue Neuve, et alla flâner devant la Pasticceria de Renato. En tant qu'adepte

des Arts Mineurs, il n'avait pas droit au titre de « Maestro », et pourtant, c'est toujours ainsi que ses clients l'appelaient. Maestro Renato usurpait peut-être son titre, mais pas sa réputation, et faisait les meilleurs gâteaux qui se pouvaient goûter hors du palais. Babas, friands, beignets, macarons, croquants, choux, craquelins étalaient langoureusement leurs couleurs et leurs noms poétiques - « *divin prélude* », « *entrechat dell'Arte* », « *larmes de la Mère* »- et elle fut heureuse de ne pas être seule dans la boutique, car elle avait besoin de beaucoup de temps pour choisir. Le client devant elle était probablement un commerçant. Il échangea quelques paroles avec la jeune femme qui était commise là.

- Qu'y a-t-il dans le *Voile de Marbre* ? demanda-t-il.

- Une meringue fine recouverte d'un glaçage de caramel effilé.

- Et le *baiser du Prince* ?

- C'est un rocher de nougatine, qui enveloppe une crème de nacre fondante et une perle d'alcool.

- Mettez-m'en deux de chaque... Vous avez entendu la nouvelle ?

- Oui ! La Reine a fixé la date du festival... Il paraît que la Libertà a rapporté plus de richesses encore que la dernière fois...

- Vous croyez que nous toucherons tous une plus grande prime ?

- En tout cas, on ne devrait pas toucher moins !

Agnese savait de quoi ils parlaient : lorsque la Cité venait de réaliser une vente importante, il était d'usage que tous les Marsiliens reçoivent une prime, qui était variable, irrégulière, mais parfois très élevée. Bien sûr, les Artocrates du Palais se répartissaient la plus grande part - mais tous les Arts Mineurs étaient assez généreusement dotés, et chaque citoyen, boulanger, Petite Main, cuisinière, marin, en recevait une aussi. C'était le Roi précédent, le père de Ridolfo, qui avait instauré ce système, afin de désamorcer les tensions sociales à Marsilia. Partager les bénéfices de l'Art, disait-il, ne pourrait que profiter à tout le monde.

Ce serait la première fois, en tant que Petite Main, qu'Agnese allait recevoir cette prime. Un argent qui n'était pas celui de sa mère, ni celui de la Maestra, mais le sien. De l'argent qui provenait des coffres de la Libertà.

- Et pour vous, jeune fille ?
- Un *Baiser du Prince*, s'il vous plaît.

Le gâteau lui fut remis dans un petit papier transparent, frappé aux armoiries des Albaregno - parti de gueules et d'or, au lion ailé de sable - , qu'elle retira et enfouit dans sa poche. Elle attendit d'être dehors, puis se dirigea vers le quartier des Temples. Quand elle fut seule, elle mit le rocher tout entier dans sa bouche, et se laissa aller à l'explosion des saveurs, comme elle avait vu si souvent les Artocrates le faire avec la nourriture et le vin, les yeux mi-clos. La déflagration fut suave et surprenante, et lui laissa un goût d'inachevé.

Elle passa rapidement devant l'entrée du temple des Erotistes, afin d'arriver plus vite au temple de la Mère. C'était un lieu qui l'avait toujours inspirée - bien qu'elle ne s'y fût aventurée que de rares fois. Beaucoup de Petites Mains lui avaient parlé de leurs croyances, et elle connaissait les légendes de la Mère, auxquelles Santa lui avait appris à ne pas croire... Mais cette déesse féminine, puissante et redoutable, lui inspirait une fascination mêlée de crainte. Ses temples, taillés dans le porphyre, baignaient dans une pénombre verte. Loin des intérieurs gracieux du Palais, loin des façades baroques de Marsilia, le temple de la Mère exhibait son austère grandeur. Un gigantesque visage de pierre, sculpté dans la voûte du temple circulaire, se reflétait dans l'eau immobile d'un bassin dont les fidèles pouvaient faire le tour. Rien d'autre - la pénombre verte, le cercle d'eau dormante, le reflet mystérieux du grand visage de pierre, et le silence. Cette atmosphère l'emplissait de quelque chose - même si elle manquait de mots pour expliquer ce dont il s'agissait. De puissance, peut-être. Lorsqu'elle respirait l'air humide de cette pénombre, un peu du gigantisme de la Déesse lui était insufflé. Un peu de son vert de porphyre retrempait ses yeux décolorés. Et lorsqu'elle s'en allait, plus lente, plus calme, plus droite, elle avait l'impression que le temple était toujours quelque part à l'intérieur d'elle - sanctuaire inviolable et secret où elle pouvait se replier pour faire l'expérience de sa propre divinité.

Ses pas l'amènèrent ensuite du côté du Port, où l'agitation et le va-et-vient des bateaux l'avaient toujours attirée. Les marins, certes, étaient une engeance dont elle se serait volontiers passée - mais aujourd'hui leur peau hâlée et tannée, qui faisait paraître leurs yeux plus clairs, lui rappelèrent le visage de Guasparre et elle adressa un sourire gracieux à plusieurs d'entre eux, déclenchant une pluie de compliments rocaillieux et gutturaux. Les marins semblaient avoir désappris à parler pendant leurs mois en mer - ou

bien était-ce leur langue d'origine qui sonnait si différemment du chant des Marsiliens... Leurs paroles rauques crissaient à son oreille comme le roulement des galets. Mais rien ne devait entamer sa bonne humeur, et elle longea le quai comme une Reine, un sourire s'attardant sur ses lèvres, un peu du goût du Baiser du Prince encore en bouche. Les navires qui étaient à quai lui paraissaient issus d'un autre monde - elle savait pourtant qu'ils provenaient presque tous des chantiers navals de Marsilia, qui se trouvaient au Nord de la Ville. Beaucoup étaient des goélettes qui servaient indifféremment à la pêche ou au cabotage, et seuls quelques voiliers arboraient plusieurs mâts. Agnese reconnut deux gabares, probablement destinées aux échanges locaux. Seule, surclassant tous les autres navires du port par l'immensité de sa coque, ses cinq mâts dépassant même la plupart des bâtiments du port, la Libertà était à même de naviguer loin de Marsilia. Le galion était l'objet de l'admiration générale - non seulement parce qu'il n'avait pas mouillé dans les eaux marsiliennes depuis dix-huit mois, mais parce qu'il était revenu en bienfaiteur de la Cité. Sa figure de proue était un buste de lion, pourvu de deux ailes d'ange déployées. Aucun homme ne lui avait été sacrifié, et les richesses de ses cales allaient bientôt, lors du festival, se répandre à travers toute la ville. Agnese vit plusieurs femmes bénir le galion, au passage - le signe de la bénédiction de la Mère consistait à se toucher successivement le ventre et les seins, avant de tendre la main comme pour une offrande vers celui qu'on désirait protéger. La Libertà, Agnese le voyait, était beaucoup plus qu'un simple véhicule : fétiche d'une puissance d'ouverture et d'échange, ange de bois bienveillant et protecteur, arche marine qui abritait les plus grands chefs d'oeuvre, navire philosophal qui transformait l'art en or...

Agnese avait pris pour habitude d'appliquer le conseil de sa mère : « ouvre tes yeux autant que tu peux, c'est ainsi qu'on se remplit la tête », et elle ouvrait également les oreilles pour écouter toutes les conversations. Elle comprit que la Libertà serait pavoisée pour le festival, et que le lendemain, elle partirait pour le chantier naval, où ses immenses voiles seraient lavées et recousues, où sa coque serait amoureuxment nettoyée, réparée et nourrie, où ses mécanismes seraient huilés, et sa figure de proue, redorée. On parlait même de lui intégrer un nouveau gouvernail, sculpté par le Maestro Antonino.

Tout en dirigeant ses pas vers la rue de l'Achevoir, Agnese espéra que ces préparatifs seraient longs, très longs, et que la Libertà ne repartirait pas de sitôt.

La porte de la boutique était fermée, et Agnese dut utiliser sa clé. En entrant, elle remarqua tout de suite les lueurs qui provenaient de la cave, et les bruits familiers qui montaient par l'escalier... Sa mère était occupée à la confection de quelque chose - potions ou onguents, car on ne sentait pas l'âcre odeur caractéristique de l'Oubli - et elle n'avait sans doute pas envie d'être dérangée.

Agnese alluma la lampe à huile et les flacons et les fioles rangés dans les étagères se mirent à étinceler de reflets changeants. Il n'y avait aucune étiquette, nulle part - l'esprit de Santa était le seul livre où le nom et la puissance des potions fussent inscrits. Agnese en connaissait certaines - mais la grande majorité d'entre elles lui étaient aussi mystérieuses qu'à un parfait profane. Nul ne se serait aventuré à dérober l'une de ces fioles sans en connaître l'usage - c'était le savoir, le monopole du savoir, qui protégeait Santa des voleurs. Agnese savait qu'il y avait là des drogues puissantes, capables de réparer les corps, de provoquer la folie, la fureur, ou le désir. Des onguents qui faisaient apparaître ou disparaître les cloques. Des cataplasmes qui exorcisaient les obsessions. Des liqueurs immondes qui vous faisaient jeûner pendant un mois. Des philtres qui endormaient l'intelligence. Santa les mélangeait parfois, pour répondre à des demandes particulières - toujours dans la cave.

Les charmes lui avaient toujours fait moins peur. Agnese, lorsqu'elle était enfant, aimait les contempler et les toucher, bien que cela lui fût rigoureusement interdit. Elle avait passé de longues heures solitaires dans cette boutique sombre, à attendre que sa mère eût terminé ses préparations en bas. Elle avait guetté, en haut de l'escalier qui s'enfonçait dans le mystère maternel, les émanations étranges de sa cuisine impie.

Elle se dirigea sans bruit, comme aux temps anciens, vers le coffre des charmes, et l'ouvrit délicatement. L'odeur du bois de santal lui assaillit les narines, et la fit presque tousser. Les charmes étaient là - ils ressemblaient à de petits bijoux ou à de petits jouets, et avaient exercé sur son enfance une fascination sans pareille. Aujourd'hui, elle éprouvait encore une intense curiosité à leur égard. Elle aurait reconnu ces charmes entre mille autres objets, car ils avaient tous comme un air de famille. C'étaient des petites statuettes humanoïdes translucides, de différentes tailles, certaines montées en pendentifs, d'autres vêtues comme de petites poupées. Parfois, il n'y avait qu'une tête, qui pouvait alors servir de pommeau pour une canne, ou de bouton pour un tiroir. Certaines étaient si fines qu'on pouvait les monter en épingle à chapeau ou à chignon. D'autres étaient destinées à être cousues dans la doublure d'une jupe. Visibles ou invisibles, elles étaient toujours discrètes,

mélangées à d'autres décorations presque semblables - vagues figures enfantines, aux traits inachevés. Lorsqu'elle était enfant, Agnese était persuadée que les charmes, à l'intérieur de leur coffre odorant, se racontaient des histoires et se livraient bataille. Mais lorsqu'elle ouvrait le couvercle, elle les trouvait toujours pêle-mêle, hypocritement assoupis. La certitude qu'ils *vivaient* ne l'avait jamais vraiment quittée. Il se dégageait de chacun d'eux, quand on bravait l'interdiction de les toucher, une sorte de tiédeur, et ils reflétaient la lumière d'une manière peu naturelle - comme s'ils étaient eux-mêmes luminescents. Là non plus, aucune étiquette ne pouvait aider le profane à reconnaître les charmes bénéfiques de leurs frères maléfiques - certains de ces fétiches apportaient l'amour et la chance; quand d'autres vous condamnaient à la maladie et à la souffrance. Seule Santa, qui les avait créés, connaissait la nature et l'étendue de leurs pouvoirs.

Prise d'une impulsion soudaine, Agnese se dirigea vers l'escalier. Elle avait toujours pensé que les marches en étaient plus hautes que celles d'un escalier ordinaire, comme si la descente dans ces entrailles exigeait un effort particulier - mais il s'agissait probablement d'un résidu de l'époque où ses jambes à elle étaient plus petites. Aujourd'hui, ses jambes d'adulte tremblaient encore légèrement lorsqu'elle amorça cette descente. La cave était toujours enfumée, et des vapeurs plus ou moins irritantes formaient des nappes épaisses, comme des nuages bas, à hauteur d'homme. Santa se déplaçait dans ces nuées toxiques sans paraître le moins du monde incommodée - mais Agnese ne put s'empêcher de tousser, ce qui signala sa présence.

Santa ne sursauta pas, et ne tourna même pas la tête vers elle - enveloppée d'un grand tablier maculé de traces brunâtres, elle était en train de peser, sur une minuscule balance à deux plateaux, une matière qui semblait en décomposition, et dans laquelle Agnese crut voir la forme d'un fœtus. Les lueurs des flammes l'éclairaient par en-bas, et Agnese pouvait voir son beau profil serein et concentré, et l'un de ses extraordinaires yeux verts qui brillait dans le clair-obscur.

- Que viens-tu faire en bas, ma fille ? finit-elle par dire d'une voix neutre.
- J'ai une journée libre, commença Agnese.
- Je ne t'ai pas demandé pourquoi tu n'es pas là-bas, mais pourquoi tu es ici. Tu pourrais être à mille autres endroits.
- Je pensais que je pourrais te voir...

- Ma compagnie n'a rien de si plaisant pour une jeune fille, que je sache. Et nous nous sommes vues amplement cette nuit.

Agnese, décontenancée, s'approcha.

- Veux-tu que je remonte ? demanda-t-elle.
- Non, dit Santa, agacée. Je veux savoir ce que tu viens faire ici, en bas, dans cette cave où tu ne veux jamais aller.
- Je ne sais pas. Je me disais que...

Santa avait terminé sa délicate pesée, et elle versa la matière en décomposition dans une préparation qui cuisait à feu doux. Il y eut un gargouillis sourd, qui évoqua à Agnese le bruit d'un corps qui tombe à la mer.

Santa la dévisagea avec le regard détaché, toujours légèrement ironique, qui lui était habituel.

- Le désir t'a traversée, observa-t-elle.

Agnese se sentit rougir - tout en se demandant s'il était normal qu'une mère fît si souvent rougir sa propre fille. Le silence qui suivit ne sembla pas plus déranger Santa que les vapeurs et les parfums visqueux de son laboratoire aveugle. Elle se mouvait dans le silence avec aise, tandis qu'Agnese, elle, se sentait toujours obnubilée par la manière de le briser. Mais si elle se hasardait à parler pour ne rien dire, à tenir des propos badins, à réciter un tant soit peu des paroles convenues, la langue de Santa claquait immédiatement comme un fouet, et Agnese craignait les réparties cinglantes de sa mère plus encore que les autres enfants ne craignaient les bourrades et les coups.

- Veux-tu enfin apprendre à composer des philtres, Agnese ?

Agnese songea à répondre : « *Non. À quoi me servirait un philtre ?* » ou « *Non, je n'étais pas venue dans ce but* » ou encore « *Non. Je ne veux pas devenir comme toi* ». Mais ce fut une toute autre réponse qui sortit de ses lèvres.

- Oui. J'ai besoin d'un philtre d'amour.

Santa attendit plusieurs secondes avant de réagir, manifestement concentrée sur une opération qui consistait à prélever l'écume noirâtre du liquide qui était en train de bouillir. Puis elle sourit à sa fille, d'un air tranquille.

- Tu n'as besoin d'aucun philtre d'amour pour te faire désirer, ma fille. Mais je vais t'apprendre quand même.

Avec le même sourire tranquille, elle saisit une grande passoire et pêcha un objet blanchâtre dans le liquide bouillonnant, un objet qu'Agnese mit du temps à identifier à travers les lueurs dansantes et la vapeur épaisse.

Il s'agissait d'un tout petit squelette, qu'elle prit d'abord pour un squelette de lézard à cause de la délicatesse de ses vertèbres. Mais le petit crâne, rond et démesuré par rapport au reste du corps, le petit crâne enfantin et inachevé, était indubitablement humain.

Chapitre 7 - Ballerines et Marchands

Dans le quartier dell'Arte réservé à la Danse, les recherches de Lazzaro avaient été pénibles. Au milieu de cet univers de silhouettes virevoltantes, son gros corps pesant dénotait de manière désagréable. La sourde honte qu'il éprouvait - plus ou moins continue - était ici cruellement décuplée par l'effet du contraste. Il se sentait comme une faute de goût ambulante. Fort heureusement cependant, contrairement aux peintres et aux musiciens, les Danseurs étaient des créatures matinales, et il n'eut pas besoin de trop s'attarder. Après trois intrusions - particulièrement douloureuses, certes, mais brèves - dans les répétitions ou les préparatifs de différents ballets, il finit par taper à la bonne porte.

- L'une d'entre vous est-elle absente, ce matin ?

Sa question fit taire toutes les voix et immobilisa tous les mouvements. Il se trouvait dans une sorte de petit théâtre vide, avec un espace scénique décoré de mosaïques, et quelques bancs de marbre disposés pour le spectacle. Côté cour, on apercevait une machine roulante, dotée d'un escalier et d'une plate-forme. Le mur était percé d'une vaste ouverture en arcades, soutenue par de fines colonnes : c'étaient le ciel et la mer qui faisaient office de décor. Les Ballerines paraissaient voler sur fond d'azur.

La Chorégraphe - du moins, c'est ainsi qu'il l'identifia - avait une vingtaine d'années de plus que les autres, mais elle aurait pu être leur grande soeur ou leur mère, tant se ressemblaient leurs silhouettes, leurs coiffures et leurs manières. Lorsqu'elles se rassemblèrent toutes, Lazzaro eut l'impression qu'il n'y avait pas réellement de frontière entre leurs corps : les mouvements commencés par l'une s'achevaient dans le corps d'une autre, et leurs paroles, par des phénomènes d'unisson et d'écho, émanaient de toutes leurs bouches.

- Il est arrivé quelque chose à Isabella ? demanda la Chorégraphe d'un ton tragique. Lazzaro déglutit, mal à l'aise. Les jeunes filles qui l'entouraient de leur nuée étaient si semblables à la jeune fille morte dans la crypte que c'en était troublant.

- Oui, en effet. Un grand malheur, articula-t-il. Elle s'est jetée du haut du rempart.

Les Ballerines, au grand étonnement de Lazzaro, se mirent à *danser* leur chagrin. Il ne trouvait pas d'autre mot, intérieurement, pour décrire ce qu'elles firent : elles furent agitées de mouvements expressifs, accompagnés de sons inarticulés. L'une d'elles se recroquevilla, une autre se débattit contre un ennemi imaginaire, une troisième fit mine de s'arracher les cheveux. Seule la Chorégraphe n'exécuta pas de mouvement - mais son visage se transforma en une sorte de masque de douleur. Cette métamorphose sauvage fascina le Consigliere pendant plus d'une minute, puis il se reprit.

- Pouvons-nous parler seul à seule ? demanda-t-il à la Chorégraphe.

Elle tapa dans ses mains et les Ballerines, comme des esprits captifs congédiés par une magicienne, disparurent côté jardin, toujours en dansant - et toujours en exprimant une vive douleur, qui courbée en avant, qui trébuchant, qui secouant la tête en tous sens. Lazzaro, soulagé par leur départ, reporta son attention sur la Chorégraphe, dont les yeux s'étaient emplis de larmes, mais qui paraissait, comparée à ses jeunes compagnes, relativement calme.

- Comment vous appelez-vous ? demanda le Consigliere.

- Je suis Sofia Calvenzano, dit-elle, et Lazzaro comprit à son ton qu'elle s'étonnait qu'il ne la reconnût pas.

Le nom, en effet, lui était familier - associé, s'il se souvenait bien, à celui du Roi, à une autre époque.

- Et la jeune fille dont nous parlons... s'appelle Isabella, c'est cela ?

- Oui. Isabella Acolti. Une de mes meilleures danseuses.

- Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

- Hier était un jour de repos. Mais elle était là avant-hier. Nous avons répété jusque tard dans la nuit.

- Savez-vous qui était son amant ?

Sofia Calvenzano toisa Lazzaro comme s'il venait de proférer la dernière des vulgarités.

- Isabella n'avait pas d'amant. Aucune de nous n'a d'amant. Cela est strictement interdit par notre charte.

Lazzaro ouvrit la bouche, puis la referma.

- Savez-vous si elle consommait de l'Oubli ?

- Bien sûr, elle consommait de l'Oubli. L'Oubli est indispensable à la création. L'Oubli permet de briser les tabous, de franchir les frontières, de surmonter les douleurs. Aucune Ballerina ne pourrait accomplir ses exploits sans Oubli.

- Il s'agit donc d'une consommation très régulière ?

- Quotidienne. Mais je porte une extrême attention au dosage, voyez-vous. Les Ballerines n'y ont pas accès elles-mêmes.

- Les douleurs font partie de l'entraînement d'une Ballerina ?

- La douleur est inévitable... Voyez-vous, nous poussons le corps dans ses derniers retranchements. Nous l'ouvrons, nous l'écartons, nous le tordons, nous le déboîtons. Nous travaillons contre la nature. Il n'y aurait pas de magie sans cela. La magie naît dans la douleur.

- Y a-t-il parfois des accidents ?

- Tous les jours. Des chutes, des entorses, des élongations. C'est notre sacerdoce.

Lazzaro se souvint des paroles du Cantatore : « Nous faisons tous des sacrifices au nom de l'Art. Ce que l'Art coûte à chacun ne doit pas être pris en compte dans le jugement esthétique. » Il se tut un moment, contemplant la scène vide, et la plateforme roulante qui s'y trouvait. Puis il sortit de sa poche la petite bague au double visage translucide.

- Connaissez-vous ce bijou ?

Elle l'observa attentivement.

- Non. Mais on ne danse pas avec des bijoux voyez-vous - le corps doit apparaître dans toute sa force native, dans la pureté de ses formes. Parfois, je les fais danser nues. Pour les habituer à renoncer à l'artifice.

Lazzaro, dont l'imagination était vive, se figura un moment l'étrange scène.

- Vous n'avez rien remarqué de particulier chez Isabella, ces derniers jours ? Quelque chose qui expliquerait son suicide ?

- Non, dit vivement Sofia Calvenzano. Les cartes n'ont rien dit. Comme je vous l'ai dit, elle était l'une de mes étoiles.
- Il faudra que je parle avec chacune des Ballerines, dit encore Lazzaro. Mais auparavant, pourriez-vous leur demander de me faire une démonstration rapide ?
- Nous n'aurons pas de musique, malheureusement, prévint-elle.
- En général, vous dansez en musique ?
- Oui, des étudiants en musique viennent nous accompagner le soir, quand ils le peuvent.
- Cela ne fait rien, dit Lazzaro.

Sofia Calvenzano s'excusa un instant et passa elle-même côté jardin. Lazzaro fit quelques pas sur la mosaïque de la scène vide. Ses yeux furent attirés, par terre, par un bouton brillant qu'il enfouit dans ses poches pour le donner à sa mère. Il se demanda comment les danseuses passaient du côté jardin au côté cour, puisqu'il n'y avait pas d'arrière-scène. En se penchant à la balustrade, il découvrit une galerie en contrebas. Sans doute y avait-il un escalier de chaque côté. Puis il tourna la tête pour admirer une jolie vue sur le Port. On commençait à pavoiser les bateaux pour le festival. Mais Sofia revint bientôt s'asseoir sur ce qui semblait être *son* banc, celui qui était disposé en face de l'arcade centrale. Elle regarda le gros homme d'un air impérieux, et il se hâta de quitter la scène - dont il sentait bien qu'il s'agissait d'un espace sacré, qu'il souillait par sa simple présence. Une fois qu'il fut assis, et pour ainsi dire, neutralisé, sur un autre banc, La Chorégraphe prit une profonde inspiration, puis renversa la tête en arrière, comme pour une sorte de salutation au soleil, et tapa dans ses mains - et les Ballerines firent leur entrée côté cour.

L'une d'entre elles grimpa lestement sur la plateforme, tandis que les autres se déplaçaient au sol, se dispersant et se rassemblant tour à tour comme une nuée d'étourneaux. La fluidité et la coordination de leurs mouvements étaient extraordinaires - leur groupe coulait comme de l'eau et tourbillonnait comme une fumée, s'aplatissait et se gonflait comme un organisme vivant au rythme d'une respiration cyclopéenne. Tout à coup, il se figea, compact et ramassé, et la Ballerine qui dansait depuis un moment sur la plateforme se lança dans les airs. Lazzaro en eut le coeur comprimé - elle réalisa dans l'air des mouvements si lents et si gracieux qu'on eût dit qu'elle échappait à la pesanteur. Avec

des impulsions rythmiques, elle paraissait à la fois diriger et ralentir sa chute, et lui imprimer l'apparence de celle des feuilles mortes. Cela ne put durer plus d'une ou deux secondes - mais ce fut un instant hors du temps. Elle atterrit au milieu de ses compagnes, qui se dispersèrent, soudain ranimées, comme une gerbe d'éclaboussures. Puis le groupe réalisa quelques jetés, cabrioles, et gargouillades, et toutes les Ballerines s'immobilisèrent en même temps.

La Chorégraphe, qui pleurait maintenant à chaudes larmes, appela ses Danseuses auprès d'elle, et Lazzaro put les voir « danser » leur sollicitude, l'entourer de leurs soins, sécher ses larmes, la caresser, dans un ballet improvisé et complexe.

- Le Consigliere souhaite vous voir une par une... Je serai en bas, et me recueillerai pour Isabella. Ne me dérangez pas.

Les Ballerines étaient absolument indiscernables aux yeux de Lazzaro - toutes avaient de longs cheveux noirs, relevés en chignons. Toutes avaient le visage légèrement émacié et le regard intense. Toutes se mouvaient avec grâce, pilotant un corps dont toute la force était dédiée à la légèreté. Elles s'appelaient Giuliana, Belloza, Ginevra, Dea, Olympia. Elles manifestaient une douleur extrême, tordaient leurs mains et leurs bouches, versaient des flots de larmes et de paroles tragiques. Lazzaro ne réussit pas à en tirer grand chose. Il lui apparut qu'Isabella était aimée et admirée de toutes; qu'elle était, comme Dea, spécialisée dans les figures acrobatiques, et qu'elle utilisait régulièrement ce qu'elles appelaient le « plongeoir ». Isabella était parmi les plus âgées - il ne put établir son âge avec certitude, 24 ou 25 ans - elle était très proche de la Chorégraphe, avec laquelle elle passait de longs moments, notamment pour tirer les cartes, pour lesquelles elle était très douée, selon Ginevra. On ne lui connaissait aucun amant, et la petite bague qu'il soupçonnait être une bague-poison rappela vaguement quelque chose à Belloza, qui affirma l'avoir remarquée aux vestiaires quelques semaines auparavant. Giuliana indiqua qu'Isabella avait une Petite-Main nommée Flavia. Olympia était la seule à avoir remarqué une inquiétude ou une gêne chez Isabella, et déclara qu'elle avait trouvé ses dernières prestations très en dessous de son niveau habituel, ce qui provoqua un torrent de protestations indignées.

La tête un peu tournée, Lazzaro prit congé des Danseuses. Il n'avait pas menti au Prince Fabio, l'autre soir : les Artocrates le fatiguaient avec leur émotivité à fleur de peau. Ces sorcières brunes de Sofia Calvenzano lui avaient porté sur les nerfs comme un vin capiteux. Il sortit au pas de course du quartier dell'Arte, mû par un besoin de calme presque

compulsif, et se dirigea vers les cuisines. Là, les Petites Mains s'affairaient en toute sérénité. Il n'était question que de couvercles, de cuisson et de dosages : des choses simples, rassurantes, des choses matérielles qui vous ancreraient dans la vie. Il choisit, pour calmer son angoisse, un assortiment de pâtés et de pâtisseries, qu'il arrosa avec le fameux jus d'agrumes qui faisait la réputation de Marsilia dans toute la Baie. Nulle part au monde, disait-on, les citrons n'étaient aussi sucrés.

Une fois le ventre plein, Lazzaro Calbi considéra le monde, et particulièrement la journée qui l'attendait, avec un oeil plus serein. Il prit le chemin de son bureau d'un pas tranquille. L'annonce du festival avait déclenché un certain nombre de mouvements - en politique, comme aux échecs, certains coups avaient cette capacité à rompre les équilibres. Il ne s'était pas étonné que Gemma demandât un entretien urgent à sa mère, concernant les dotations des Arts Mineurs. Il ne s'était pas étonné non plus que Fabio, plus conscient que la plupart des gens, et notamment que sa soeur, de la nécessité de convaincre le Consigliere avant de chercher à convaincre la Reine, lui demandât expressément de le recevoir en compagnie de l'un des plus riches commerçants de la Ville. Il s'attendait à ce que tous les autres crabes sortissent bientôt de leur trou : les Artocrates qui voudraient être mis à l'honneur lors du festival; les Prêtres de la Mère qui viendraient dénoncer le fait que les dotations soient distribuées sans critères de mérite et de moralité; les collectifs de marins qui exigeraient une plus juste rémunération des risques encourus pour la vente des oeuvres... Tout ceci était familier, et habituel, et lui permettait presque d'oublier ce qui était inhabituel dans ce festival : à savoir qu'il serait peut-être le dernier de Lorenza.

Une pointe de souffrance aiguë lui vrilla le coeur, et il la domina. Juste après son rendez-vous, il se rendrait rue de l'Achevoir. Il ne pouvait pas faire autre chose pour le moment.

Le Prince Fabio avait légèrement grossi, et, ainsi que le nota Lazzaro, ses vêtements le serraient un peu. Il portait une barbe plus fournie que la plupart des Artocrates, et s'exprimait avec pondération. Tous ces éléments, qui auraient pu le rendre sympathique, tendaient cependant à provoquer l'effet contraire. Fabio travaillait son image : celle d'un homme pragmatique, prospère, rangé, stable, représentant l'ordre, la sécurité, le patriarcat. Le coup de l'embonpoint devait certainement en tromper plus d'un - mais Lazzaro Calbi n'était pas dupe.

- Consigliere, je vous présente le Signore Miniato Lego, membre éminent de l'Association des Marchands Marsiliens. Signore Lego, je vous présente le Consigliere, Lazzaro Calbi, dont l'influence auprès de ma mère est beaucoup plus considérable que la mienne.

La rivalité perçait sous la flatterie - mais Lazzaro fit mine de ne pas l'entendre, et tendit une main molle à l'opulent marchand qui se trouvait en face de lui. L'homme avait été séduisant, et s'imaginait l'être encore. Il avait les yeux brillants et vifs qui dénotaient sans doute une grande intelligence commerciale - c'était un homme riche, qui avait réussi, et qui s'en attribuait visiblement tout le mérite. Ce fut une main ferme et pleine de supériorité qui broya la main molle du Consigliere. Une poignée de mains qui laissa les deux hommes parfaitement satisfaits : Lego avec l'impression de dominer, et Lazzaro avec la certitude d'avoir à faire à un imbécile.

- Mon Prince, dit Lazzaro avec déférence, Signore, veuillez vous asseoir. Souhaitez-vous quelque rafraîchissement ? Quelque chose à manger, peut-être ?

Le Prince et le Marchand échangèrent un coup d'oeil amusé. N'était-il pas comique que le gros Calbi proposât à manger à cette heure matinale ?

- Non, Consigliere, je vous remercie. Mais ne vous gênez surtout pas pour nous.

Lazzaro n'avait pas faim, mais l'occasion était trop belle. L'art de se faire sous-estimer est un art exigeant, qui demande une attention portée à tous les détails. Il se dirigea vers un plateau recouvert d'une cloche, et servit, avec une certaine lenteur, un assortiment de fruits et de pâtes d'amande qu'il déposa sur un guéridon à disposition de ses interlocuteurs. Il engloutit une pâte d'amande, les yeux brillants de gourmandise, et s'assit à son tour. Les deux hommes, en face de lui, souriaient de ce vice comme s'il était un enfant.

- Voilà, dit Fabio du ton d'un homme qui entre dans le vif du sujet sans s'embarrasser de précautions oratoires. Le signore Lego a des idées que je trouve novatrices - bien sûr, je ne dis pas qu'il faille les appliquer à la lettre - mais ce sont des idées propres à renouveler un peu l'air de Marsilia. À lui donner un second souffle. En tous les cas des idées qui méritent réflexion.

- Des idées commerciales ? demanda Calbi avec un sourire bienveillant.

- En quelque sorte, dit Fabio. Mais je vais le laisser exposer son point de vue, et nous en discuterons après.

Le Marchand comprit que c'était le moment de sa tirade - et il se mit à réciter un texte qu'il avait probablement appris par coeur et répété avec sa femme jusque tard dans la nuit. Lazzaro continua à piocher innocemment dans les pâtes d'amande, tout en fixant ses yeux impénétrables sur son interlocuteur. Vraiment, Fabio ne manquait pas d'air, de lui infliger pareille mascarade.

- Consigliere, dit Miniato Lego, nous avons tous été ravis que la Libertà rentre au Port chargée de richesses pour notre Ville. Et nous apprécions, bien sûr, la libéralité de notre bien-aimée Reine, qui en fait profiter tout le monde. Mais nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'il y aurait encore plus de richesses, et encore plus de bénéfices pour l'ensemble de la Ville, si nous procédions un peu différemment.

« Voici pour l'exorde », songea Lazzaro. Il resta cependant silencieux.

- Il nous semble en effet d'une part, qu'une grande partie de ces richesses est gaspillée. Et d'autre part, qu'elles pourraient être doublées, décuplées peut-être. Mais je m'explique, car ces notions commerciales sont loin d'être aisées à comprendre : actuellement, la Ville finance indifféremment tous les Artocrates, leur permettant de vivre dans un luxe parfois tapageur. Cependant, si je peux me permettre, combien d'entre eux produisent réellement de la valeur ? On voit bien avec le voyage de la Libertà, qu'un seul tableau de Vitelli, ou une seule partition de Bascio, valent plus que toutes les autres oeuvres réunies dans les cales. Or, pour un Vittelli, pour un Bascio, combien y a-t-il d'Artocrates obscurs, d'Artocrates médiocres, qui vivent aux crochets de la Ville sans lui apporter de plus-value ?

Lazzaro sentait une colère froide monter en lui, comme un afflux de sang.

- Et que préconisez-vous exactement ? l'interrompt-il.
- Que le Mécénat de la Ville, qui s'applique si généreusement aujourd'hui à tous les Artocrates, soit réservé à ceux d'entre eux qui produisent effectivement de la valeur.
- De quelle valeur parlez-vous, Signore Lego ? De valeur marchande, ou de valeur artistique ?

- Il n'y a pas de valeur artistique sans valeur marchande - la valeur marchande est le reflet de la valeur artistique d'une oeuvre.

Lazzaro se tourna vers Fabio, qui paraissait un peu gêné, mais ne semblait pas prêt à prendre la parole.

- Si la Reine vous entendait, dit le Consiglier d'une voix un peu accélérée, sachez qu'elle se mettrait probablement en colère.

- C'est la raison pour laquelle nous vous exposons ces idées, à vous, intervint le Prince.

- La Reine vous dirait, Signore Lego, que vous êtes un Marchand, que vous ne comprenez rien à l'Art, et que votre dieu à vous est l'Argent. Elle ajouterait probablement qu'il n'y a de liberté artistique que dans le souci exclusif de la Beauté. Et qu'un artiste qui doit se soucier de vendre son oeuvre la prostitue.

Fabio eut un petit rire.

- C'est vrai. On croirait l'entendre.

- J'ai conscience que cet aspect des choses pourrait heurter la Reine, Consiglier, reprit le Marchand. Mais je pense surtout à l'avenir. La nouvelle génération a des idées nouvelles, risqua-t-il avec une oeilade complice à Fabio.

Lazzaro soupira, et tendit machinalement la main vers une troisième pâte d'amande. Cette fois, ce n'était pas pour se rendre débonnaire, mais pour calmer ses nerfs. Il rata inexplicablement son geste et fit tomber l'une des friandises à terre, ce qui mit un comble à son agacement. Bientôt, la lente mastication et l'afflux apaisant de sucre lui permirent de recouvrer une certaine retenue, indispensable pour comprendre l'étendue de la sédition.

- Continuez votre discours, je vous prie. Je suis curieux de l'entendre jusqu'au bout.

Lego, un peu embarrassé, s'exécuta cependant.

- Les bénéfices des ventes, et l'argent économisé sur les dépenses du quartier dell'Arte, pourraient ensuite être mieux employés. On pourrait confier à de véritables Marchands, dotés de toute l'expérience et de toutes les compétences acquises au long de leur carrière commerciale, des missions plus nombreuses. L'argent pourrait être investi pour armer plus de bateaux, pour les envoyer plus loin, pour conquérir de nouveaux marchés. Ainsi, le marché de l'Art pourrait se développer extraordinairement.

- Au bénéfice de qui ? demanda Lazzaro d'une voix maîtrisée.

- Mais, au bénéfice mutuel du Palais et des Marchands... avec un pourcentage que nous pourrions négocier. Le Palais n'aurait plus à s'occuper de rien - et les Marchands, intéressés aux ventes, déploieraient toute leur ingéniosité, toute leur vitalité professionnelle, pour faire prospérer cette flotte commerciale.

- J'ai compris que vous proposiez que les Artocrates soient rétribués, eux aussi, en fonction des ventes... Qu'en est-il du peuple de Marsilia ? Quel est son intérêt dans votre organisation ?

- Le peuple aura plus de travail. Et vous le savez, les richesses ruissellent toujours du haut vers le bas.

La fameuse théorie du ruissellement... C'en était trop. Lazzaro se leva, et fit quelque pas en direction du balcon pour se donner le temps de réfléchir à sa réponse. La situation était beaucoup plus préoccupante qu'il ne le pensait - le fait que le Prince osât lui faire écouter un tel discours en disait long sur ses intentions. Mais il était beaucoup trop tôt pour s'en faire un ennemi - l'atermoiement lui parut, immédiatement, la meilleure solution.

- Ce sont des idées très complexes, en effet, et très novatrices, finit-il par dire avec douceur. J'ai besoin de beaucoup plus de temps pour en digérer toutes les implications. Prince Fabio, je vous remercie d'avoir pensé à moi pour entendre ce plaidoyer. Signore Lego, je vous remercie de votre grande implication dans les affaires de la Cité.

Il tendit cette fois une poigne de fer, qui parut décontenancer le Marchand.

- Je vous prie de m'excuser, Messieurs, mais je suis extrêmement occupé ce matin. Il faut encore que j'expédie plusieurs rendez-vous avant le déjeuner... Et le déjeuner, vous vous en doutez, est un moment on ne peut plus sacré pour moi.

Après avoir hésité à rapporter immédiatement ces nouvelles à la Reine, Lazzaro choisit finalement de respecter son programme initial. Il espérait pouvoir apporter à Lorenza une lueur d'espoir, pour contrebalancer l'inquiétude que lui causerait la démarche de son fils cadet - inquiétude que la perspective de sa propre mort et de son éventuelle succession ne pourrait qu'aggraver sinistrement. Déjà fatigué par ses nombreuses courses, il trouva

encore le moyen de se perdre dans cette ville qu'il connaissait par coeur, et fut obligé à un long détour. Il arriva presque à bout de souffle à la boutique de Santa. Il n'y était jamais entré, mais était passé devant sa devanture de nombreuses fois. « Onguents, charmes, oubli »... C'était une enseigne qu'on n'oubliait pas.

Il nota en entrant que la porte était lourde et difficile, comme pour souligner le franchissement d'un seuil particulier. L'atmosphère de la rue, aérée par le vent marin, et tout imprégnée des bruits rassurants de l'activité urbaine, disparaissait brusquement dans cet intérieur silencieux. Un parfum d'encens, légèrement irritant, flottait dans l'air stagnant, et la pénombre noyait les contours des objets et des visages, comme dans un demi-rêve. Lazzaro fut frappé de timidité devant la silhouette de Santa, plantée derrière son comptoir - peut-être à cause de son immobilité qui ne semblait pas naturelle - la porte qui s'ouvrait la tirait manifestement d'une méditation profonde, qui laissait entrevoir une vie intérieure effrayante.

- Vous avez l'air perdu, constata-t-elle. Si vous cherchez le chemin de Marsilia, c'est la porte juste derrière vous. Il vous suffit de faire demi-tour.

Lazzaro la dévisagea.

- C'est bien à vous que je souhaite parler, dit-il prudemment.

- Eh bien, allez-y. Exaucez votre souhait.

Lazzaro chercha des yeux quelque chose pour se donner du courage - mais il n'y avait ni fauteuil pour s'asseoir, ni friandise offerte à grignoter, ni sourire encourageant sur le visage de Santa.

- Une femme de ma connaissance est en train de mourir. C'est une grosseur qu'elle a au sein. Sa physicienne pense qu'il ne s'agit ni d'un parasite, ni d'un calcul. Mais plutôt du développement désordonné d'une partie d'elle-même.

- *Pars obscura*, murmura Santa. *Cancris Tumor*.

- Avez-vous quelque connaissance de ce mal ?

- Certes.

- Etes-vous capable de le soigner ?

Santa prit une profonde inspiration.

- La guérison n'est pas une affaire théorique. C'est une affaire d'humeurs, de chair, d'organes et d'instinct de survie. Pour moi, votre question n'a aucun sens.

Lazzaro essaya de peser ses mots.

- Je viens vous supplier d'essayer votre art, quel qu'il soit, et quelque prix que vous y mettiez.

- Très bien. J'irai voir la malade chez elle. Lorsque je l'aurai fait, je fixerai mon prix.

Lazzaro hésita, et ses mains cherchèrent machinalement dans ses poches un peu de sucre, qu'il ne trouva pas.

- Il sera difficile de la voir chez elle, protesta-t-il.

- Vos difficultés ne m'intéressent pas, dit-elle d'un ton neutre. Elles vous concernent, vous.

Le ton était sans appel et Lazzaro sentit qu'il n'était pas utile d'insister. Il hocha la tête avec humilité.

- Très bien. Je vous ferai savoir où vous rendre, et à quel moment. J'ai également autre chose à vous demander, dit-il, un peu plus assuré.

Les yeux verts le fixèrent d'une manière étrange - on aurait juré que leurs pupilles se dilataient et se contractaient tour à tour, jusqu'à se réduire à des points presque invisibles. Ce regard inhumain fit frissonner le Consigliere.

- L'une de vos clientes a été retrouvée morte au bas des remparts.

- Décidément, Signore, vous êtes entouré de femmes qui meurent, dit Santa, sans montrer la moindre curiosité pour l'identité de sa cliente.

- Ne voulez-vous pas savoir de qui il s'agit ?

- Je ne suis pas si pressée. N'est-ce pas la prochaine chose que vous vous apprêtez à me dire ?

- Il s'agit de la Ballerine Isabella Acolti.

- On vous aura mal renseigné, Signore. Cette dame ne fait pas partie de mes clientes.

- Vous fournissez pourtant Sofia Calvenzano ?

- Oui, comme je fournis la plupart des Artocrates : les Petites Mains viennent chercher l'Oubli et me laissent le nom illustre de leur Maestro en guise de paiement.

- Vous ne vous faites pas payer par le Palais ?

- Si, bien sûr, je ne manque jamais de le faire. Ce que je voulais dire, c'est que je ne connais des Artocrates, bien souvent, que leur nom, et leurs Petites Mains.

- Avez-vous livré ces derniers temps à Sofia Calvenzano, ou à l'une ou l'autre des Ballerines, ou encore à leurs Petites Mains, autre chose que de l'Oubli ?

Santa composa sur ses lèvres un large sourire.

- Consigliere Calbi, articula-t-elle - et ce nom, que Lazzaro ne lui avait jamais donné, le fit tressaillir - de quoi soupçonnez-vous exactement la femme que vous suppliez par ailleurs d'aller soigner la Reine ?

Lazzaro ne se laissa pas démonter. Il sortit la bague d'Isabella, avec son petit visage translucide qui paraissait chaque fois plus énigmatique.

- Reconnaissez-vous cette bague ?

- Non, dit-elle après l'avoir examinée. Mais vous devriez la laisser au doigt de sa propriétaire.

- Pourquoi ?

- On ne sait jamais ce qui passe par la tête des morts, fit-elle avec un imperceptible sourire, tandis que ses pupilles diaboliques se dilataient soudain.

Lazzaro, vaincu, abandonna son interrogatoire et s'apprêta à prendre congé.

- Vous m'avez dit que pour retourner à Marsilia, il me suffisait de faire demi-tour, dit-il.

- Oui. C'est toujours le cas.

L'ironie flottait maintenant librement sur le visage de Santa.

- Si nous ne sommes pas à Marsilia, où sommes-nous ? demanda Lazzaro, sur le pas de la porte.

- Dans le lieu où les gens viennent se perdre.

Chapitre 8 - Le festival

Gemma était en train de s'habiller - et cette opération lui prenait en général un temps considérable. Appollonio aimait la regarder à la dérobée, pendant qu'elle-même se regardait dans le miroir, avec cette expression enfantine et séductrice que certaines femmes revêtent automatiquement en présence de leur reflet - la tête inclinée, les yeux légèrement écarquillés, un sourire à peine formé sur les lèvres : il y aurait eu là, peut-être, de quoi faire un tableau, en cadrant de trois quarts, afin de voir essentiellement la nuque, seule partie d'elle-même que Gemma ne pouvait contrôler, et qui laissait échapper de charmantes boucles indisciplinées. Appollonio était obsédé par le motif de la femme au miroir, mais quelque chose le retenait dans la coquetterie savante de Gemma. Ce n'était pas là ce qu'il avait envie de peindre. Il voyait, comme des paysages dévoilés brutalement par l'éclair, les portraits qu'il aurait pu tirer d'elle - mais ils lui semblaient tous déjà vus. Déjà peints. La légèreté, l'élégance, la jeunesse, l'avaient lassé. Il avait envie de peindre un modèle plus grave, et ses yeux qui suivaient machinalement sa maîtresse ne brûlaient plus de ce feu intérieur qui l'avait irradiée. Gemma l'avait follement inspiré, follement séduit, il l'avait aimée avec toute l'ardeur de son art. Il éprouvait encore de la tendresse pour elle, mais c'était comme s'il l'avait vidée de sa substance esthétique. Sa beauté lui avait donné tout ce qu'elle avait à donner - elle était maintenant épuisée. Cela n'était pas un sentiment nouveau pour lui; il savait que ses passions se terminaient ainsi, que son énergie se tournerait bientôt vers un autre objet à dominer, à consommer, à faire flamber pour alimenter le feu de sa création.

La perspective des scènes qui allaient inévitablement survenir l'ennuya. Ainsi que celle de cette atroce soirée de festival. Appollonio était sensible à la moindre variation de l'atmosphère, et ce soir, la tension générale lui était presque insupportable. D'abord, le festival prenait l'allure d'une mauvaise pièce de théâtre, d'une mise en scène populaire d'une incroyable vulgarité. Ensuite, il lui faudrait se plier au jeu social toute la soirée - et rien n'était plus étranger à son art que ces conversations vides de sens qu'il faudrait tenir sans cesse, ces fausses modesties, ces feintes marques d'intérêt, ces compliments hypocrites qu'il avait l'impression de répéter mécaniquement d'année en année... La gloire dont il était couvert à Marsilia le fatiguait - que le peuple, qui n'y connaissait rien à la

peinture, l'acclamât, lui paraissait absurde. Qu'on mît en avant sa personne le dérangeait. De lui-même, il ne prisait que ses oeuvres - et encore, seulement une, la plus belle de toutes, la plus aboutie, la plus parfaite : celle qu'il était en train de peindre. Tout le reste ne méritait pas qu'on lui fît perdre une seconde de son temps : son temps ne lui appartenait pas. Il appartenait à l'éternité.

Gemma respectait le silence d'Appollonio, et vérifiait qu'il était toujours en train de la regarder, par de brefs coups d'oeil sur son miroir latéral. Il était paresseusement installé sur une ottomane, à demi-nu, et ne la quittait pas des yeux. Elle s'habillait pour le festival, et consacrait donc une partie de ses efforts conscients à fixer le plus artistement possible les couches d'étoffes légères - velours brodé de perles, gaze, soie damassée - qui composaient sa tenue d'apparat - mais ce qu'elle faisait en réalité, était de poser pour son amant. Son reflet dans le miroir, évanescent, n'était rien en comparaison de son reflet dans les yeux de Vitelli - car ce dernier lui survivrait dans les siècles des siècles. Tout en agrafant, serrant et desserrant son jupon de gaze, elle se voyait à travers ses yeux à lui - elle voyait sa nuque - elle était sûre qu'il peindrait sa nuque - et elle essayait des poses gracieuses, inhabituelles, intéressantes, pour l'aider sans en avoir l'air à accoucher de cette partie de sa toile. La femme au miroir. La femme au miroir à qui elle donnait aujourd'hui, comme une actrice, son corps, ses traits, ses postures délicates et le mille-feuilles chamarré du costume qu'elle avait choisi. Cette participation à l'art de Vitelli était sa consécration, et l'emplissait d'une joie profonde. Elle n'avait jamais été aussi heureuse.

- Il paraît que Gabbriello va faire chanter l'enfant, ce soir.
- Oui, j'ai entendu dire qu'il s'en était entiché, répondit Vitelli. Ce qui est plutôt rare, car Bascio est d'une exigence infernale.
- Peut-on obtenir quoi que ce soit d'un enfant si l'on ne se montre pas inflexible ? demanda Gemma d'un ton rêveur. On n'aboutit à rien en laissant simplement les enfants suivre la pente de leur goût.

Vitelli haussa les épaules.

- Je n'aimerais pas être à la place de Bascio, dit-il. Enseigner est fastidieux...
- Mais, tu as bien ton école ?

- Je me contente de les laisser me regarder, et de leur confier quelques tâches faciles...
Je n'aurais pas la patience de reprendre chaque geste d'un élève particulier.
- Si l'élève se montre doué, ce doit être gratifiant, dit Gemma.

Puis elle se hâta de changer de conversation - car elle sentait, comme un pilote que son expérience avertit du moindre signe de brise, que cette conversation commençait à ennuyer son amant. Elle avait fait de l'ennui son ennemi personnel, et le tenait en laisse, sous une surveillance constante. C'était en partie ce scintillement, ce renouvellement permanent, qui avaient séduit Vitelli.

- Connais-tu Isabella Acolti ? demanda-t-elle en changeant de ton et de voix.
- Ne fait-elle pas partie du ballet de Sofia Calvenzano ?
- Si, justement. C'est elle qui s'est jetée des remparts l'autre jour. Le gros Calbi s'est mis en tête d'enquêter sur sa mort.
- Je le peindrai, un jour, murmura Vitelli.
- Qui ? Le Consigliere ? demanda Gemma, surprise, en se retournant.
- Et pourquoi pas ? Parce qu'il n'est pas beau ? Mais les plus beaux modèles font les tableaux les plus banals, ma chère. Ce n'est pas la beauté du modèle qui compte.

Gemma se mordit la lèvre.

- Je sais bien, dit-elle. Ce n'est pas ce que j'ai sous-entendu. Mais je ne comprends pas ce que Maman lui trouve. Il n'a pas d'esprit, et aucun entregent...
- Toi, tu es entièrement dans ta surface, tu portes ton corps comme un étendard - tu ne peux peut-être pas comprendre qu'il y ait des gens qui s'enveloppent volontairement pour ne pas s'exposer.
- Et qu'y a-t-il d'intéressant visuellement, là-dedans ? Qu'y a-t-il d'intéressant pour un peintre ?
- La tentative de se dissimuler est forcément vaine, ou du moins imparfaite. Ce qui est dissimulé et qui transparaît malgré tout est toujours ce qui intéresse le plus le peintre.

Gemma cessa de discuter, à court d'arguments, et surtout à court d'esprit de contradiction. Car Vitelli la subjuguait par son intelligence autant que par son corps triomphant. Elle se sentait pourtant obscurément rabaissée par cette conversation théorique, et décida, une fois de plus, de changer de sujet.

- Bref, dit-elle. Je connaissais Isabella. Elle était gracieuse, dans tous les sens du terme. Toujours enthousiaste. Et on la regardait bouger même quand elle se lavait les mains ou qu'elle rajustait son châle : chacun de ses mouvements était beau...
- Tu ne la fréquentais pas ces derniers temps, si ?
- Non, j'ai cessé de la voir quand elle est entrée au ballet de Sofia.
- Pourquoi ?
- La Calvenzano m'a toujours exaspérée. Elle et ses relations troubles avec mon père. Et elle exerce une emprise détestable sur ses Ballerines.
- Ces histoires avec ton père datent d'une vingtaine d'années, au moins ! répliqua Vitelli, en réprimant un bâillement.
- Elle s'est toujours complue dans une sorte d'exubérance, à la limite de la folie. Mais elle a toujours su rester du bon côté de la ligne - alors que mon père, lui, a sauté dans le gouffre à pieds joints.

Appollonio hocha la tête. Le Père était un sujet tabou - une statue qui imposait le silence.

- Je suis prête ! fit Gemma, d'une humeur soudain charmante, en se tournant vers lui.

Elle était, assurément, radieuse.

Et il songea à toute cette beauté gaspillée, à cette élégance dépensée en pure perte, à cet amour qui était déjà inquiet, mais pas encore désespéré. Et il eut envie de la peindre, une dernière fois. Peindre l'humiliation mal dissimulée sous le costume royal. Un portrait qu'il pourrait nommer : « Le festival des illusions. »

- Laisse-moi deviner, Maman.... Je suis sûre que tu ne m'as pas écoutée au sujet des Arts Mineurs...

Lorenza n'avait pas envie de se disputer avec Gemma.

- Les Arts Mineurs sont très bien dotés - de quoi se plaignent-ils ?
- Tu le sais très bien. Ils reçoivent près de trois fois moins que les Arts Majeurs, alors qu'ils possèdent plus de disciplines, et nous sommes de plus en plus nombreux à ne pas trouver cela justifié. Crois-tu vraiment qu'un Architecte soit plus méritant qu'un Danseur ? As-tu vu comme la Danse épuise les Ballerines ? Tu te souviens d'Isabella Ascolti ?
- Oui, je sais, elle se serait jetée du haut des remparts... Mais crois-tu vraiment que si le Palais les dotait davantage, les Artocrates cesseraient de se suicider ou de devenir fous ?

Gemma se rembrunit à cette dernière évocation.

- Les Gastronomes sont quasiment considérés comme des artisans - or, ils ravissent notre palais autant que les tableaux ravissent nos yeux... Pourquoi le goût vaudrait-il moins que la vue ?
- C'est ainsi, Gemma, c'est la tradition, répondit Lorenza, fatiguée de devoir livrer cette bataille quand il y en avait tant d'autres plus urgentes.
- Tu n'as vraiment rien rajouté à leur dotation par rapport à la dernière fois ?
- Si. J'ai fait un effort. Ils ont reçu davantage, en proportion.
- Comment pourrait-on régler cette question une fois pour toutes ? Et laisser les gens exprimer ce qu'ils en pensent ?

La voix de Gemma était en train de partir dans les aigus, ce qui était toujours, depuis sa plus tendre enfance, le signe annonciateur d'une crise d'angoisse.

- Eh bien, dit Lorenza pour temporiser, je suppose que nous pourrions organiser une grande controverse publique. Tu pourrais la présider, si tu le souhaites, et l'organiser toi-même.

Gemma laissa échapper un petit cri de joie. Malheureusement un peu trop aigu au goût de Lorenza.

- C'est une idée royale Maman. Je vais m'en occuper dès la fin du festival.

Elle se promena un moment parmi les beaux objets de sa mère, soulevant un peigne, respirant une fiole de parfum.

- Tu as décroché *Le Prince Prodigue* ?
- Je l'ai montré à Guasparre, l'autre jour, et je ne l'ai pas encore remis. Il est ici.

Gemma le saisit amoureusement, et le caressa du bout du doigt, avec respect.

- Qu'en a dit Guasparre ?
- Il l'a trouvé très beau.
- Il l'est, murmura Gemma, et Lorenza se demanda si elle parlait du tableau ou du peintre.
- Tu sais que parfois... Vitelli me fait penser à ton père, quand il était jeune.

Cette idée parut sinistre à Gemma.

- Tout ce qui est beau et jeune te fait penser à ta jeunesse, Maman. Mais je t'assure, ils n'ont rien de commun. Absolument rien.

Lorenza hocha la tête, dubitative. Ils avaient au moins une chose en commun, c'était d'allumer des étoiles dans les yeux nocturnes de Gemma.

La jeune femme regardait son image peinte, et éprouva le même plaisir qu'à chaque fois, à se voir ainsi saisie et magnifiée par son amant. Et pourtant, ce plaisir se teintait aujourd'hui d'autre chose. La Gemma du tableau ne se flétrirait jamais, et survivrait pour les siècles des siècles. Tandis qu'elle, la femme vivante, cesserait très vite d'inspirer l'admiration. La Gemma du tableau était prise dans la glace, comme une fleur de sulfure, embaumée, figée. Le même regard l'avait fait naître et mourir - ce tableau était un comme un mausolée. Un mausolée sublime.

Gemma chassa ces mauvaises pensées. Vitelli la peindrait à nouveau, elle serait la femme au miroir de son grand tableau, et la création continuelle de son amant maintiendrait leur amour vivant.

- Comment va-t-il, mon père ?

En disant ces mots, d'une voix si aiguë qu'elle se brisa, elle eut une faiblesse, et Lorenza l'accompagna sur la terrasse pour qu'elle prît l'air.

- Tu es très belle dans ce vêtement de fête, mais tu dois étouffer sous toutes ces couches..., dit-elle doucement.

Gemma, de fait, respirait avec difficulté. Le Roi devait faire une apparition publique lors des grandes cérémonies, et c'était toujours un immense sujet d'anxiété pour tous ceux qui s'évertuaient le reste du temps à nier son existence. Gemma avait neuf ans lorsque son père avait montré les premiers signes de folie. Son père idolâtré, tout-puissant, attentif au moindre caprice de sa petite princesse, les avait tous brutalement abandonnés comme il avait déjà abandonné leur mère. Il avait déserté sa propre identité. Sa fonction. Ses devoirs. Il avait déposé son amour pour ses enfants comme un fardeau inutile. Et cet amour avait été dévasté, pillé, il s'était évaporé et il n'en restait pas même un lambeau. Mort, Ridolfo aurait continué à représenter un soutien, et Gemma aurait pu se raccrocher à son glorieux souvenir. Mais la folie avait miné même ses souvenirs - car tout ce qu'elle avait aimé en son père - son excentricité, l'extrême sensibilité de son jeu d'acteur, ses lubies dispendieuses, ses coups de coeur et de colère - tout ce qu'elle avait tant aimé, elle ne pouvait plus le lire maintenant que comme les prémisses de sa déchéance actuelle.

Adolescente, Gemma avait passé des journées entières à son chevet, malgré les sarcasmes de ses frères, persuadée que son amour serait capable de le soigner. Elle avait accablé sa mère de reproches pendant des années, pour n'avoir pas été capable de l'empêcher de sombrer, pour lui avoir fait d'inutiles reproches sur ses adultères. Mais lorsqu'elle avait compris que passer tout ce temps avec lui était non seulement vain, non seulement absurde, mais destructeur, et que la folie de son père l'entraînait elle-même vers le fond, dans un gouffre obscur où seule la noyade l'attendait, elle avait eu un sursaut de vie et avait refermé la porte maudite. Lorenza savait tout cela, et sa compréhension attristée passait dans la caresse légère de sa main sur les cheveux de sa fille.

- Comment va-t-il ? répéta Gemma.

Lorenza soupira.

- Il est plus agité que d'ordinaire. Je ne sais pas pourquoi. Ta tante partage mon impression.

Gemma secoua la tête, accablée.

- Pauvre Rigarda... Je ne suis pas descendue à la crypte depuis un siècle... Je suis en dessous de tout.
- Mais non, dit Lorenza. Tu tâches d'être heureuse et c'est ce qui peut nous faire le plus de plaisir, à ta tante comme à moi.
- Pourquoi est-il plus agité ?
- Ton frère a été le voir plusieurs fois. Je me suis demandée si c'était en lien.
- Fabio ? demanda Gemma, intriguée, en fronçant les sourcils.

Elle connaissait fort bien les torrents de serpents et de crapauds qui sortaient de la bouche de Fabio à chaque fois qu'il parlait de leur père. Il était l'enfant que Ridolfo avait le moins chéri. Et Fabio, qui s'était haï lui-même lorsque son père était dans sa splendeur, s'était montré sans pitié pour son ancien maître tombé dans l'ignominie. Fabio n'avait pas de termes assez forts pour vilipender son père, pour le rendre responsable de sa propre chute. Gemma avait toujours pensé que sa rancune envers les Artocrates venait précisément de là : ils représentaient à ses yeux, comme son père, un pouvoir dégénéré qui l'avait illégitimement humilié toute son enfance.

- Oui. Et j'entends parfois des éclats de voix assez forts.
- Comme s'ils se querellaient ?
- Non. Plutôt comme s'ils déclamaient.

Gemma respirait un peu mieux.

- Et Guasparre ? Il y est allé ? demanda-t-elle encore.
- Non, dit vivement Lorenza.

Elles n'avaient pas besoin d'en dire plus, car elles savaient toutes deux pourquoi. Si Gemma avait dû fuir un amour filial qui la rendait folle, Guasparre, lui, avait fui pour d'autres raisons. En tant que fils aîné, il avait reçu toutes les attentions, tous les héritages, toutes les assignations du père. Il serait Roi, il serait Artocrate, il serait beau, et adulé, et charismatique. Cette splendide ambition avait bercé son enfance, et chaque fois que le petit Guasparre avait porté les yeux sur son noble père, c'était pour se dire : « Un jour, je

serai comme lui. » Lorsque, à l'adolescence, Guasparre avait vu son père soudainement s'éclipser de lui-même, et ne laisser qu'une coquille vide, lorsqu'il avait vu l'acteur flamboyant devenir un corps d'idiot repoussant et dépendant, lorsqu'il avait vu son père, dépositaire du pouvoir, se laisser enfermer sans protester dans ses appartements, et baragouiner des phrases sans suite, il s'était dit : « Un jour, je serai comme lui ». Et il avait pris la fuite, toutes les fuites. Il s'était arraché au pouvoir, à l'art, à Marsilia, et même à sa propre beauté.

- Tu n'es pas obligée de venir avec moi, dit Lorenza au bout d'un moment. Je peux très bien me débrouiller seule avec Grazziella.
- Non, je vais t'accompagner. Je le dois.

Elle sourit à sa mère, et les deux femmes s'étreignirent brièvement. Il existait une porte de communication entre les appartements de Lorenza et ceux de Ridolfo, mais Lorenza aimait à la tenir secrète. Elle fit donc sortir sa fille, s'approcha de la porte principale du Roi et demeura un instant les yeux fixés sur les bas-reliefs. Des monstres, des démons et des animaux exotiques y dansaient une sarabande sans queue ni tête - et la merveille de leur ciselure n'enlevait rien à leur aspect grotesque et effrayant. Lorenza toucha du bout du doigt la tête d'un petit personnage plus humain que les autres, chauve, et dont le coeur était transpercé d'une grande fleur. Gemma remarqua que la tête de ce petit personnage était luisante et polie, comme les fétiches des temples que les fidèles caressent par milliers - et elle songea que sa mère, sans doute, adressait à ce fétiche, tous les jours, la même prière depuis plus de vingt ans.

Lorsque Lorenza actionna lentement la poignée, le mouvement de la porte donna à Gemma l'illusion que les petites gargouilles de bois se mettaient à grouiller.

- Capitaine ! Devons-nous installer les artificiers à bâbord ou à tribord ?
- A bâbord, répondit Guasparre.

Margherita l'imita, avec une tendresse moqueuse. « *À bâbord!* » Cela la faisait rire que son Prince fût appelé Capitaine, et qu'il employât le jargon maritime. Elle avait l'impression qu'il jouait une comédie compliquée et mystérieuse, dont tous les détails l'enchantaient. La déférence de l'équipage l'amusait beaucoup. Le sérieux de Guasparre lui donnait le fou

rire. Le langage utilitaire qu'ils employaient lui paraissait délicieusement absurde. En dormant la veille au soir dans cette cabine étroite, sur ce matelas grossier qui sentait le sel, elle n'était pas arrivée à croire que Guasparre vînt d'y passer 18 mois.

- Je ne pourrais même pas y passer 18 jours, avait-elle dit en riant.
- Il est heureux que personne ne te le demande, avait fini par rétorquer Guasparre, agacé.

Mais sa mauvaise humeur aussi, l'avait fait rire. Elle la trouvait très « couleur locale ».

Guasparre avait fini par trouver plusieurs prétextes pour la raccompagner à terre : les feux d'artifice étaient dangereux; il était impossible qu'elle l'accompagnât pendant la cérémonie officielle; et elle aurait une meilleure vue de la côte. Elle ne s'était guère fait prier, car jouer aux marins commençait à la lasser, et elle avait envie de faire la fête - une vraie fête, dans des lieux luxueux, avec pour seul roulis celui de l'alcool qu'elle avait l'intention de boire en grande quantité. Il l'avait accompagnée en canot jusqu'au quai, et, après un rapide baiser, il s'apprêtait à retourner directement à son bord lorsqu'il entendit une voix familière, à l'accent étranger, qui le hélait :

- Capitaine Guasparre !

Margherita, qui s'éloignait, éclata de rire en entendant cette apostrophe, et toisa les deux étrangers avec une curiosité insolente, avant de passer son chemin.

C'était l'homme, Keller, qui avait interpellé amicalement le Prince. C'était un bel homme qui avait passé la cinquantaine, et dont les cheveux longs, prématurément blanchis, étaient noués en queue de cheval, à la mode ancienne. Lui et sa compagne portaient tous deux une petite pierre semi-précieuse accrochée au front - à vrai dire, ces pierres dépassaient à peine de la surface de leur peau, et semblaient presque des excroissances naturelles. Celle de l'homme, Keller, était blanche et parfaitement circulaire, tandis que celle de la femme était une demi-lune bleue. Aelenor avait aussi, sur son beau visage encore jeune, une cicatrice très ancienne, en forme de A. Leur apparence, qui ne l'avait pas particulièrement frappé lorsqu'ils étaient ses passagers, lui sembla, maintenant qu'il s'était réhabitué à la vie marsilienne, des plus étranges.

Il amarra son canot et sauta prestement à quai.

- Mes amis, dit-il. Cela fait plusieurs jours que j'espère vous rencontrer par hasard pour vous convier à notre table, au Palais. Voudriez-vous venir demain ?

- Certainement, dit Keller.
- Nous avons failli ne pas vous reconnaître, sans votre barbe, dit Aelenor en souriant.
- Ma soeur prétend que je n'ai jamais été aussi laid que quand nous avons accosté... Appréciez-vous votre séjour ?
- Oui, beaucoup... Mais nous avons perdu tous nos compagnons de voyage. Avez-vous des nouvelles de notre jeune ami Adrieyn ? demanda Keller.
- Oui, on parle beaucoup de lui en ville... Il paraît que le Cantatore l'a pris sous son aile et qu'ils s'entendent très bien. Je crois même que vous pourrez l'entendre, ce soir. Ils doivent chanter un duo lors du spectacle.
- Y aura-t-il des feux d'artifice ? demanda Aelenor, dont l'oeil vif avait repéré, de loin, les fusées à bâbord.
- Oui, dit Guasparre. En avez-vous déjà vu ?
- Nous n'en avons vu que trop, dit Keller avec une soudaine gravité.
- Nous tirons des feux d'artifice lors des bûchers funéraires, expliqua Aelenor.

Guasparre hocha la tête, embarrassé.

- J'espère que le festival vous plaira malgré tout. Comme je suis moi-même une de ses attractions majeures, dit-il avec son auto-dérision habituelle, je n'ai hélas pas beaucoup de temps à vous consacrer ce soir, mais je serai tout à vous demain, à la tombée du jour ... Je vous ferai visiter le quartier dell'Arte avant d'aller souper.

Les deux étrangers, ravis, lui sourirent.

- Je doute que votre quartier dell'Arte puisse rivaliser avec notre Cité d'Albâtre, Capitaine... dit Keller.

Guasparre sauta dans son canot avant de répondre.

- Si vous dites vrai, alors vous devrez m'emmener la voir !

Une expression indéchiffrable, mais intense, passa dans le regard gris d'Aelenor, et sa demi-lune bleue scintilla un instant, répandant sur son visage une fugitive lueur outremer.

Lorenza , la tête très droite, la main gauche posée - avec beaucoup plus de force qu'il n'y paraissait - sur celle de son époux, donna un coup de coude au Consigliere sur sa droite. Elle était passée maîtresse en l'art de parler sans presque bouger les lèvres, et elle continua à sourire à la foule, depuis son estrade royale, tandis qu'elle lui demandait :

- Rappelez-moi le programme exact, Lazzaro.
- Il y a d'abord le spectacle. Le dévoilement de la dernière toile de Severina Alba, puis un chant, et enfin un ballet, en guise d'hommage à la Ballerine.
- Et ensuite ?
- Ensuite, la Libertà sera illuminée, et Guasparre naviguera jusqu'au quai, pour vous porter le coffre symbolique.
- Puis les oblations, c'est ça ?
- Oui. Les sommes seront proclamées, puis vous jetterez la poignée d'argent, et ce sera le signal pour le début du feu d'artifice.
- Quand pouvons-nous décemment faire rentrer le Roi ?
- J'ai prévu de le faire rentrer au moment où toutes les têtes seront tournées vers la mer et où le bruit sera suffisant pour couvrir sa retraite. Pendant le feu d'artifice.
- Merci, Lazzaro. Espérons que tout se passera comme vous l'avez prévu.

Le Consigliere, obéissant, retomba dans le silence. Toute la journée, il avait multiplié les maladresses, qu'il attribuait à l'appréhension de cette soirée. Il avait piqué sa mère en l'habillant le matin, avait renversé une marmite dans les cuisines qui lui avait brûlé le doigt, et avait égaré un document de la plus haute importance que le Questore lui avait fait envoyer. Il suait actuellement dans son pourpoint de brocard rouge et noir, qui en outre le démangeait atrocement. Vaguement assorti aux Albaregno qui, eux, portaient tous ce soir leurs couleurs familiales, le rouge, l'or et le noir, il ne partageait malheureusement pas leur élégance altière. Il sentait plutôt sa présence comme une tache douloureuse dans le tableau donné à la foule.

L'arrivée des assesseurs et de la Maestra Severina Alba lui offrit un moment de répit - et, tout comme l'ensemble des spectateurs, il sentit une vive curiosité à l'égard du grand tableau voilé, de trois mètres sur deux, qu'on installait sur son immense chevalet. Les Marsiliens, dans leur ensemble, jusqu'au plus humble cordonnier, vouaient un culte à l'Art, ce qui expliquait peut-être pourquoi la Cité des Artocrates était si peu religieuse. Les oeuvres étaient attendues, convoitées, célébrées, exposées dans la Galleria del Palazzo où se pressait sans cesse une foule nombreuse. On se passionnait pour leur analyse, on en venait parfois aux mains pour déterminer laquelle était la plus belle. Le tableau de Severina Alba, intitulé « *Crépuscule d'été à la Villa Lorenziana* » suscitait un double intérêt : outre la prouesse du peintre, on attendait avec beaucoup d'impatience la prouesse de l'architecte. La Villa Lorenziana était en construction depuis des années et son inauguration prochaine faisait l'objet de nombreuses discussions.

La Maestra vivait son heure de gloire, et ne semblait pas disposée à en écouter une seconde. Elle prononça un petit discours pour présenter son tableau, que Lazzaro, plus prosaïque que la plupart des auditeurs, n'écouta que d'une oreille. « *Je suis très heureuse ce soir d'offrir à Marsilia ce tableau sur lequel j'ai travaillé pendant deux ans. J'ai essayé de rendre hommage non seulement à la grâce particulière du monument, mais également à la beauté naturelle de notre île. Ce tableau est le premier d'un triptyque qui représentera le même point de vue, à d'autres instants et d'autres saisons. J'espère qu'il saura exercer sur vous le charme-même que ce paysage envoûtant a exercé sur moi.* »

Des assesseurs s'approchèrent avec de multiples flambeaux. Un assesseur frappa alors de manière répétée le sol de son bâton, et, lorsque le silence fut complet, il frappa les trois coups du lever du voile. Et le tableau apparut. Un murmure d'admiration unanime parcourut la foule. Le tableau était composé, presque en trompe-l'oeil, de manière à figurer la vue d'une gigantesque fenêtre. La fenêtre en elle-même, extraordinairement ouvragée, était ouverte, mais laissait voir sur la gauche un pan oblique de carreaux de verres colorés, dont le rouge attrapait la lumière déclinante. Le paysage qui se découvrait était une vue en plongée - au premier plan se dessinaient, très noirs dans le crépuscule, les colonnades, les façades gracieuses et les jardins de la Villa. Au-delà s'étendait un tertre orné de pins et de cyprès, puis, vertigineuse, s'ouvrait la vue sur la falaise, la mer et le ciel, qui occupaient plus d'un tiers du tableau. Le ciel strié de couleurs vives, le soleil tangent à l'horizon, la mer d'une clarté de miroir... C'était un tableau remarquable, et de très vifs applaudissements fusèrent bientôt.

La Reine se leva pour remercier et féliciter la Maestra, dont les larmes coulaient à présent sans retenue. Puis les assesseurs emportèrent le tableau avec une délicatesse pleine de révérence, et la Maestra regagna sa place.

Lazzaro avait admiré le tableau, mais il avait également surveillé le Roi du coin de l'oeil. Entouré à droite et à gauche par son épouse et sa soeur, les arrières bien gardés par Fabio et Gemma, assis dans son dos, Ridolfose tenait mal dans ses vêtements mal ajustés. La richesse de l'étoffe ne compensait pas ce manque de tenue - « un point commun avec moi », se disait Lazzaro non sans une certaine cruauté. Le parallèle, cependant, s'arrêtait là. Le Roi, en effet, était penché vers l'avant, la tête presque pendante, le regard vide. De temps à autre, la main gantée de Fabio le tirait doucement vers son dossier, et lui relevait parfois discrètement la tête. Le Roi, sursautant alors, regardait autour de lui d'un air égaré. Lorenza, avec un sourire apaisant, Rigarda, avec un froncement de sourcils réprobateur, le persuadaient de se tenir tranquille, et il se tenait droit quelques minutes, avant de retomber, insensiblement, vers l'avant. Lorenza lui tenait fermement la main contre l'accoudoir et au moment des applaudissements, elle compensait par sa ferveur l'immobilité de son époux. Lazzaro se souvenait, avec douleur, des incidents qui avaient émaillé les derniers festivals. Un jour le Roi s'était mis à s'agiter et à crier au moment des oblations. Une autre fois, il avait vomi sur l'estrade. Une autre fois encore, il avait fait une crise de larmes au moment de s'éclipser. Aujourd'hui, il s'était montré assez calme au moment de s'installer - les applaudissements de la foule lui avaient même arraché un sourire béat, qui s'était installé sur son visage bien au-delà de l'ovation populaire. Mais il semblait écrasé par un poids colossal - Lazzaro se demanda si la Dottoressa lui avait administré une double dose d'Oubli, ou s'il s'agissait seulement du poids terrible de sa folie, de sa réclusion, le poids de son malheur inhumain imprimé dans chaque pli de sa chair pendante et dans chaque articulation de son corps affaîssi.

Lorsque le Cantatore entra en scène, il n'y eut pas besoin des trois coups. Sa seule présence imposait naturellement le silence, et la foule retenait son souffle. Lazzaro essaya de ne rien perdre de cette atmosphère de recueillement et d'adulation, afin d'en rendre tous les détails à sa mère le lendemain. Gabriello Bascio était vêtu de noir, et lorsqu'il leva les mains pour annoncer l'imminence de son chant, le silence, en quelque sorte, se fit plus profond. Lazzaro aimait, comme tous les Marsiliens, ce silence de la foule au seuil de l'expérience esthétique - c'était dans ce silence tendu, dans cette attente presque mystique, que le peuple communiait - dans le plus beau rituel eucharistique qu'il connût. Il

remarqua que beaucoup de spectateurs fermèrent les yeux à cet instant - et il contempla ce singulier tableau, le coeur serré.

Le chant de Bascio se déploya, s'envola, plana au-dessus des têtes, comme un ange. La pureté et la puissance de cette voix ne pouvaient être comparées à rien d'autre. Elle vous portait dans l'ivresse de ses ascensions divines et vous décrochait le coeur dans ses piqués. Elle vous purifiait et vous faisait accéder à un autre monde. Chaque chant était un voyage spirituel bouleversant, une sublime traversée... Et lorsqu'à cette voix, soudain, vint se superposer une autre voix - pas tout à fait aussi puissante, mais d'un timbre magnifique, et d'une pureté incomparable - les spectateurs rouvrirent les yeux. Un enfant, également vêtu de noir, était entré en scène, et enrichissait la mélodie d'un contrechant poignant, d'une harmonie si subtile qu'elle porta l'extase à son comble. Lazzaro fut cependant arraché à son plaisir esthétique violent par le soudain lever du Roi, au moment où la polyphonie se résolvait dans l'accord final. Il devait repenser à cet instant à de nombreuses reprises par la suite, mais il ne perçut dans le feu de l'action qu'une concomitance confuse entre divers événements. Le délire de la foule, dont l'ovation bruyante semblait ne devoir jamais finir. Le sourire solaire de l'enfant et l'air grave du Cantatore. Le Roi debout, pleinement réveillé, se mêlant à l'ovation générale. La foule s'apercevant de ce qui se passait sur l'estrade royale, et redoublant de liesse en direction des Albaregno. Le miracle esthétique devenant miracle politique. Le Roi, dans le silence enfin restauré, s'adressant à la foule d'une voix forte et claire : « Peuple de Marsilia, acclamez le Cantatore ! » Fabio, derrière le Roi, lui tapotant l'épaule comme pour le féliciter - Lazzaro vit clairement ce geste étrange, cette fugitive main gantée qui flattait discrètement le Père comme la main d'un dompteur satisfait de son fauve. Le regard brûlant, incandescent, de Ridolfo devant les applaudissements qui tonnaient sous lui aux cris épars de « Altezza ! ». L'onde de panique, presque palpable, qui parcourut Lorenza et Gemma, et l'atteignit lui-même.

Jusqu'où l'excitation grandissante du Roi monterait-elle ? À quelle extrémité impensable et impensée sa folie l'engagerait-elle ? Comment le faire sortir alors qu'il prenait manifestement un si vif plaisir, alors que son peuple l'applaudissait ? Derrière ces questions urgentes et presque douloureuses, s'en cachait une autre, plus sourde. Pourquoi avait-il pris la parole en public, pour la première fois depuis plus de quinze ans ? Pourquoi donnait-il ce signe paradoxal de guérison alors que son tourment intérieur semblait avoir redoublé ? Lorenza fut obligée de se lever pour rester à la hauteur de son époux dément, pour lui

prendre la main et garder un semblant de contrôle. Mais elle adressa, auparavant, un regard suppliant à Lazzaro. Le Consigliere, éperdu, jeta un coup d'oeil à la ronde, et croisa le regard de la Dottoressa. Du fond de ses dentelles noires, elle lui montra une petite fiole transparente, qui étincela à la lueur des flambeaux. Il passa derrière le couple royal pour échanger quelques mots avec elle.

- Je la lui ferai respirer lorsqu'il sera assis, dit-elle très calmement. Ne paniquez pas donc pas ainsi, mon petit. Cela agira très vite.

Lazzaro prit une profonde inspiration et hocha la tête en signe d'assentiment. Puis il murmura quelques mots à l'oreille de l'assesseur, afin qu'il commençât à frapper le sol de son bâton, malgré le charivari général. Quand les spectateurs s'en aperçurent, de proche en proche, ils se calmèrent, prêts déjà à abandonner leur émotion présente pour l'émotion suivante - le festival n'était-il pas, dans tous les sens du terme, un feu d'artifice ? Comme le rythme de la flûte des charmeurs de serpents, le rythme du bâton hypnotisa la foule. Et le corps de Rudolfo, qui avait été dressé à obéir à ce bâton depuis l'enfance, n'échappa pas à sa puissance. Il s'assit de lui-même sur son trône, l'oeil traversé de sinistres lueurs. Tandis que Sofia Calvenzano entrait en scène, en tenue de grand deuil, et que les musiciens commençaient à exécuter l'hymne aux morts, la Dottoressa déboucha la fiole sous la narine frémissante du Roi. Il vacilla un instant, puis sa tête se remit à pencher vers l'avant. Dans son oeil hagard, toute lueur s'était éteinte.

Les bruits parvenaient très assourdis à la Libertà - la musique était à peine audible, et les clameurs de la foule crépitaient capricieusement. Guasparre attendit le signal convenu, les premières notes de l'hymne aux morts - et il descendit dans la barque tendue d'or, de rouge et de noir, dont on venait d'allumer les douze grands flambeaux. Il avait choisi pour le conduire l'un de ses plus jeunes marins, qui lui vouait une admiration discrète - et qui s'appliquait à ramer avec une irréprochable régularité. Le crépuscule avait avancé et il ne restait pour l'heure que les clartés résiduelles d'un soleil absent. L'horizon pâle avalait les dernières lueurs, tandis que les étoiles commençaient à scintiller. La lune pleine éclairait le rivage, et son reflet glacé tremblait sur les vagues.

La barque royale progressait lentement dans le clapotis obscur des rames, et Guasparre éprouvait une oppression grandissante de la poitrine. Il savait que cela lui arrivait à chaque fois qu'il devait se produire en public - à chaque fois qu'il devait faire face à la

foule. Les applaudissements qu'il avait entendus depuis son bord l'avaient plongé dans un malaise familier. Il savourait douloureusement le silence de l'eau, le bain de clarté lunaire, et la présence rassurante de son marin, auxquels il lui faudrait s'arracher - et anticipait l'entrée en scène, la chute brutale dans la lumière, sous les feux de la rampe, les mille yeux de la foule braqués sur lui. Rien ne lui paraissait au monde plus dangereux que cette arène flamboyante, car c'était là que son père invincible s'était irrémédiablement perdu. L'hymne aux morts, dont le volume sonore s'intensifiait à chaque coup de rame, lui évoquait toujours cette défaite mortelle du Roi - tous les chants funèbres étaient le chant de sa folie - le chant d'un monde qui perdait soudain son ordre et sa structure, et qui, porté à température de fusion, se dissolvait dans un chaos ardent.

Sur la scène, il commençait à distinguer l'évolution des danseuses vêtues de noir - il trouva qu'elles ressemblaient, de loin, à de grands oiseaux marins affamés, tournoyant au-dessus d'une carcasse. Il distinguait aussi l'estrade royale, sur laquelle devait se trouver, quelque part, le Père qu'il ne pouvait apercevoir sans un secret frisson d'horreur. Avant de débarquer, il jeta un coup d'oeil en arrière, vers la silhouette chérie de la Libertà - vers son petit monde humide et flottant. Puis il fit un signe de tête au marin pour le remercier, saisit le coffret d'apparat, dont les pierreries étincelaient à la lueur des flammes, et débarqua. Il n'avait pas beaucoup regardé le quai, obnubilé par le spectacle, et fut étonné par les premières ovations qui l'accueillirent dès qu'il posa le pied à terre. Les Marsiliens l'avaient toujours aimé, et ses longues absences ne faisaient que renforcer cet engouement populaire. La foule souriante s'écartait sur son passage, se refermait derrière lui, marchait à ses côtés, et il entendait les cris chaleureux - « Principe », « Altezza » - qui troublaient quelque peu le final de l'hymne aux morts. Très vite, l'attention générale, palpable comme une risée, se dirigea vers lui, et sa poitrine déjà oppressée subit un nouveau tour d'étau.

Cette simple cérémonie tournait au cauchemar intérieur, et Guasparre se demandait si son Père, avant de devenir fou, avait ressenti le même embrasement. Cette pensée augmentait encore son angoisse, et il fit un gros effort sur lui-même pour continuer à marcher, la tête haute et le dos droit, sur le chemin qui s'ouvrait devant lui, et où des jeunes filles lançaient des pétales de fleurs. Le monde bourdonnait à ses oreilles, tous les bruits se noyaient dans une bouillie indistincte, lorsque tout à coup il se sentit rafraîchi. Quelque chose venait de se desserrer dans sa poitrine, et il respirait soudain plus largement. Il prit conscience avec un très léger retard de l'origine de ce soulagement inattendu : c'était

l'éclaboussure d'un regard vert. Le visage d'Agnese, la Petite Main de Margherita, était parmi celui des jeunes filles qui lui lançaient des fleurs. Et il se reposa un instant dans ce regard marin, lumineux, qui charriait avec lui toute la pureté de l'océan, avant de repartir vers l'estrade qui se dressait, face à lui, comme un bûcher.

Vittelli avait mangé son pain blanc au début du spectacle - il avait tout d'abord porté un certain intérêt au *Crépuscule* de Severina Alba, dont il avait apprécié l'audace. Le point de vue était original. Et représenter une fenêtre presque deux fois plus grande que nature était un pari intéressant, qui posait des questions - l'art pouvait-il agrandir le monde ? Il s'était demandé s'il n'essaierait pas un jour de représenter quelque chose d'encore plus petit sur une toile encore plus grande : une main, ou peut-être un oeil. Les tableaux qui lui donnaient des idées n'étaient pas absolument mauvais, il fallait le reconnaître. Mais il avait été déçu par l'exécution très conventionnelle du paysage - Severina n'était pas à la hauteur de ses ambitions, malheureusement. Puis il avait écouté la musique, en réfléchissant beaucoup moins, et en se laissant porter par l'émotion de ses sens. Et depuis - si l'on exceptait la saillie inattendue et étrangement esthétique du Roi, comme réveillé d'entre les morts - il s'ennuyait. Pendant le lamentable hommage à la Ballerine, il avait ostensiblement regardé du côté de la mer. Il ne savait ce qui était le plus indigeste, entre les cymbales grandiloquentes de l'hymne aux morts ou les gesticulations des danseuses - il avait réprimé un rire nerveux en glissant à l'oreille de Gemma que la Calvenzano avait fini par trouver le secret de la parthénogenèse, et qu'elle inondait la scène de répliques plus jeunes d'elle-même.

La Libertà illuminée dans le clair de lune constituait un tableau assez frappant - il regretta, un instant, de l'avoir peinte de jour, dans *le Prince Prodigue*. Puis il se mit à s'agiter sur son siège, à bâiller, et à parler sans cesse à Gemma, qui paraissait tiraillée entre son désir de lui plaire et son devoir de représentation. Lassé de lancer des épigrammes destinés à rester sans réponse, il décida de partir dès qu'il en aurait l'occasion. Il fut le seul, sur l'estrade royale, à prêter attention à l'arrivée à quai de Guasparre. On voyait, de loin, que la démarche du Prince avait quelque chose d'hésitant, comme si chaque pas lui déchirait le corps. Sa réticence à quitter la mer était belle - parce qu'elle n'était pas intentionnelle; elle apparaissait à travers le langage primal de son corps, que l'oeil du peintre voyait aussi clairement que s'il s'agissait d'une aura lumineuse. Il y avait un tableau à faire, une belle scène de genre - saisir la souffrance de ce corps en mouvement malgré lui, saisir son

attachement pour la mer dont il s'arrachait à contrecœur - immortaliser son angoisse solitaire au beau milieu de la célébration collective. Mais cette impression fugace laissa bientôt la place à la cérémonie grotesque que tout le monde attendait : Guasparre offrit le coffret surchargé de pierreries à sa mère, qui le brandit devant la foule. Puis un assesseur fit lecture des oblations - en commençant par les dons faits aux plus humbles, et en montant sans cesse dans l'échelle sociale, jusqu'aux sommes indécentes allouées aux Arts Majeurs... Tout cela était si vulgaire - les montants, les cris de la foule cupide, les remarques acerbes de Fabio, et même le geste de la Reine qui lançait au hasard des poignées de pièces d'argent à la foule. Appollonio avait presque honte de se trouver là, dans cette fête mercantile... L'argent n'avait de valeur que lorsqu'il disparaissait de l'horizon de la pensée - de la même façon qu'on évitait de penser à ses organes lorsqu'ils fonctionnaient sans poser de problème, ne fallait-il pas éviter de penser à l'argent quand on n'en manquait pas particulièrement ? Il lui semblait que cette fête du profit était aussi obscène que l'aurait été une fête de la digestion ou de la défécation.

Sa mauvaise humeur était arrivée à son paroxysme lorsque le tonnerre des feux d'artifice éclata dans l'hystérie générale. Le hideux orgasme du lucre, agrémenté de cette féerie de pacotille, atteignait au comble de la laideur - ces contrastes trop marqués, ces couleurs sans mélange, ces formes platement géométriques emplissaient Vitelli de colère, surtout lorsqu'il songeait que les mêmes personnes qui s'extasiaient devant ses toiles s'extasiaient aussi, et plus encore peut-être, devant cette parodie d'art. Cela avait quelque chose de profondément dégradant. De la même manière qu'il avait regardé vers la mer lorsque toutes les têtes s'étaient tournées vers le ballet, il regarda résolument ce qui se passait autour de lui, sur l'estrade, lorsque toutes les têtes se tournèrent vers la mer. Le Consigliere, la Reine et la Dottoressa étaient en train d'exhorter le Roi à se lever. Dès qu'ils réussirent à le faire disparaître à l'arrière, Gemma et Fabio vinrent prendre les places d'honneur sur l'estrade, laissant leurs sièges vides à côté d'Appollonio. Cette désertion brutale était tout ce qu'il lui fallait pour prendre la décision de s'éclipser, et il emboîta le pas de l'étrange cortège royal qui boitait devant lui - les profils de l'Obèse, de la Vieille et du Fou se découpèrent devant ses yeux comme des arcanes de tarot, et il imagina un instant de peindre ce groupe claudiquant et mal assorti, illuminé par des éclairs de lumière colorée, comme une de galerie de monstres ou un sabbat de démons.

Le Roi, qui penchait en avant comme un pantin dont la tête eût été lestée de plomb, était soutenu par son épouse et le Consigliere - et la Dottoressa, presque invisible dans

ses dentelles noires, leur ouvrait le chemin, mais elle parut s'envoler comme un oiseau de nuit lorsqu'ils arrivèrent à l'escalier. Vitelli savait qu'elle redescendait dans sa crypte, et offrit, dès qu'elle eut disparu, de se rendre utile.

- Remplacez la Reine, Appollonio, lui souffla Calbi avec autorité.

Lorenza, avec un sourire très digne, laissa le jeune homme soutenir son époux à peine conscient, et les dirigea d'un pas majestueux jusqu'à ses appartements. Tandis que Calbi, essoufflé, s'occupait de tourner la clef dans la serrure du Roi, en pestant contre la Petite Main qui n'était jamais là quand on avait besoin d'elle, Vitelli entendit la Reine lui murmurer : « Lazzaro, trouvez-moi un homme pour la nuit, je ne veux pas dormir seule. » Dans la pénombre, par-dessus l'épaule affaissée du Roi, Vitelli crut voir le Consigliere rougir - à moins que ce ne fussent les reflets de la fusée qui ensanglantait le ciel.

« Je vous envoie un Erotiste », dit-il d'une voix blanche.

La Reine lui sourit, et fit un signe à Appollonio, avant de refermer la porte sur le Roi et sur elle. Nul autre qu'elle ne pénétrait dans cet antre de misère - et les deux hommes se retrouvèrent seuls dans le corridor, qui était toujours plongé dans le vacarme et les lueurs du feu d'artifice.

« Grazziella! » hurla le Consigliere avec un volume de voix surprenant.

Une très jeune fille - encore une enfant - accourut maladroitement, en trébuchant sur sa robe.

- Pourquoi n'étais-tu pas à ton poste ? Ne t'avais-je pas dit de te préparer lorsque les feux d'artifice commenceraient ? Où étais-tu ?
- Pardon, Consigliere, pleurnicha-t-elle dans un tremblement de tout le visage.
- La Reine est fatiguée, et il n'y a personne pour l'aider ? Va la rejoindre, petite masque, au lieu de t'extasier devant ces stupides fusées. Ton plaisir ne passe pas avant le bien-être de la Reine.

Vitelli observait la scène en silence - il n'avait jamais entendu Calbi hausser le ton de la sorte. Sa fureur ne semblait pas feinte - et sa démesure ne pouvait provenir que d'une inquiétude sincère. Ce personnage était décidément intéressant.

Le peintre, avec une révérence courtoise, prit congé, et s'engagea dans le quartier dell'Arte qui, pour une fois, était parfaitement désert - à croire que les Artocrates avaient aussi peu de goût que le vulgum pecus, et se complaisaient eux aussi dans ce festival ignoble. Il marchait en direction de son appartement, lorsqu'il changea d'avis, et bifurqua vers son Ecole. Les plus grands peintres disposaient d'un atelier où l'on pouvait à la fois enseigner et réaliser des fresques et des tableaux géants; des étudiants s'y relayaient pour prendre les muettes leçons du Maître, observer l'avancée de son oeuvre, exécuter ses consignes pour peindre les fonds, réaliser les dessins décoratifs, parfois reproduire une couleur ou une texture sur une surface donnée, ou compléter des silhouettes esquissées par le Maestro. Les tableaux qui sortaient de cet atelier étaient appelés « tableaux de l'école de Vitelli » : on ne s'attendait pas à y trouver d'innovation majeure ou de génie particulier, mais ils bénéficiaient malgré tout d'une partie de son prestige. Appollonio se servait de l'Ecole pour se débarrasser des tableaux annexes qui germaient sans cesse dans son esprit - comme un priapique obligé d'avoir recours à des Erotistes en plus de sa maîtresse légitime, il était obligé de lâcher un peu de sa semence artistique surabondante sur les tableaux de son Ecole. Un seul homme ne suffisait pas à assumer l'élan créatif formidable dont il était traversé.

Un seul étudiant se trouvait dans l'atelier; il s'agissait d'Ernesto, un garçon solitaire qui inspirait à Vitelli - chose rarissime - une certaine sympathie. Peut-être parce qu'il était absolument dénué de génie, et que la rivalité artistique ne pouvait avoir cours entre eux. Peut-être parce que c'était malgré tout un travailleur acharné, capable de passer des journées entières à acquérir une technique. Peut-être parce qu'il avait un regard d'amateur particulièrement aiguisé, et qu'il avait un *oeil*. Un *oeil* de peintre, sans en avoir le pinceau. L'admiration d'Ernesto valait mille fois plus pour Vitelli que celle d'un badaud anonyme; elle valait même plus que l'admiration de la Reine ou de Gemma. D'ailleurs, n'était-il pas le seul de tous les étudiants à avoir boudé le festival ? Ernesto l'accueillit avec un sourire humble, et Vitelli lui tapa dans le dos amicalement.

- Viens voir, Ernesto, lui dit-il.

Et Vitelli sortit deux toiles rectangulaires. Sur la première, il esquissa une jeune femme, et les grandes lignes de sa toilette. Le maintien et la prestance étaient familiers à Ernesto, qui reconnut bientôt la Principezza. Vitelli s'attarda sur le visage - des taches informes, des à-plats dénués de signification, s'emboîtèrent bientôt pour former un regard. Un regard

intense, inquiet, humilié, suppliant, qui perçait la toile comme un cri, au milieu des vagues figures qui l'entouraient.

- Ici, du velours, ici, des sequins, là, de la gaze, ici, des perles à profusion, et il faut que la coiffure soit très compliquée. Du rouge, de l'or, et du noir. Ecris quelque part « Le festival des Illusions », et puis barbouille le titre, et écris par dessus : « Portrait de Gemma Albaregno ».

Ernesto était médusé. Il venait d'assister à une naissance - de la toile blanche avait surgi une forme, un sens, qui le laissait bouche bée, éperdu de reconnaissance. Comment cela avait-il pu se produire si rapidement ? Comment un être humain pouvait-il réaliser ce miracle ? Mais la veine créatrice de Vitelli ne s'était pas encore tarie, et il saisit l'autre tableau, qu'il tourna dans le sens horizontal. Il commença par disposer de nombreuses couleurs sur la palette - du noir, du rouge, du vert, du bleu purs - et puis tout un dégradé de ces couleurs. Et il se mit fiévreusement à broser un ciel nocturne, traversé de trois fusées de couleurs différentes, et, au-dessous, trois silhouettes difformes, grotesques, sur lesquelles pleuvaient des lueurs surnaturelles. Ernesto crut reconnaître une figure de harpie, car la tête de vieille femme, sur la droite, était entourée d'une gigantesque paire d'ailes noires curieusement ciselées. La figure centrale, masculine, les bras liés comme ceux d'un prisonnier, dardait ses yeux brillants et hagards vers le spectateur. La créature de gauche, à-demi noyée dans l'ombre, pouvait être un monstre ou un dieu étranger, au corps taurin et à la figure triste.

Ernesto, sidéré, suivait l'évolution du pinceau entre la palette et la toile. Puis, quand l'esquisse fut jugée suffisante, Vitelli jeta le pinceau, qui tomba sur le sol et tacha la mosaïque.

- Finis celui-là comme tu veux, et donne-lui le nom que tu veux. Tu peux même le signer de ton nom. Je te le donne.

Quelque chose de la vulgarité du feu d'artifice avait rejailli sur sa représentation - et Vitelli avait envie de s'en débarrasser. Pris d'une soudaine fatigue, il quitta l'atelier sans un mot pour Ernesto, et se dirigea vers sa chambre. A travers le sommeil qui commençait à peser sur ses paupières, il savoura la clarté retrouvée de son esprit, dans lequel il avait réussi à faire place nette. La femme au miroir l'occupait à nouveau exclusivement, et le fracas multicolore de la soirée n'était plus qu'un mauvais souvenir. Il revit la Reine, penchée à

l'oreille du Consigliere, et entendit son murmure impérieux : « Trouvez-moi un homme pour la nuit. Je ne veux pas dormir seule. » L'idée l'effleura d'aller lui-même la visiter dans sa chambre - il n'était pas impossible qu'elle eût prononcé ces mots en sa présence pour l'y encourager. Mais il n'en avait pas envie. En revanche, il l'imagina entrant dans ses appartements, accompagnée par sa maladroite petite Main. Il l'imagina se déshabillant dans l'attente de l'Erotiste qui n'allait pas tarder.

Il l'imagina devant son miroir.

Et il sut, juste avant de se laisser glisser tout habillé sur son lit, que Lorenza serait l'âme invisible de son chef d'oeuvre.

À l'autre bout de la Ville, rue de l'Achevoir, dans le chaudron de fonte et les lueurs rougeoyantes d'un fourneau souterrain, une autre personne solitaire s'adonnait à sa création.

La jeune fille aux yeux de mer, sereine et limpide, regardait s'épaissir le beau liquide ambré de son tout premier philtre.

Chapitre 9 - La Strega

Contrairement à ce que sa fille pensait, Santa était attachée à Marsilia. Elle avait choisi ce rivage parmi beaucoup d'autres - parce que cette Cité où l'on adorait l'Art, et où une femme pouvait régner, lui avait paru désirable. Elle avait voulu que sa fille naquît et grandît ici, au pays où les citrons étaient sucrés - dans la prospérité et la beauté, loin de la guerre. Elle se demandait aujourd'hui, en voyant Agnese, si elle n'avait pas fait fausse route. La jeune fille se montrait docile et facilement admirative, si sotte parfois, si pleine de préjugés, si marsilienne en un mot, qu'elle regrettait souvent de ne pas l'avoir exposée à davantage d'adversité. Santa estimait que les tempêtes effrayantes, les conditions extrêmes auxquelles elle avait été très tôt confrontée, avaient largement contribué à forger sa personnalité. Elle s'était aguerrie dans la tourmente, tandis que sa fille avait fleuri dans le calme d'une baie. Elle avait essayé de se montrer dure et exigeante, afin de ne pas gâter davantage son caractère; elle l'avait habituée à attendre, à supporter la frustration, à se taire. Mais elle ignorait si son éducation donnerait un jour les résultats qu'elle espérait. Il était trop tôt pour le dire - Agnese était encore trop vierge.

Attachée à Marsilia, oui - mais pas Marsilienne. La Cité continuait à la troubler par son exotisme; ses yeux ne s'étaient jamais vraiment habitués à son art omniprésent; et sa richesse et son gaspillage permanent heurtaient quotidiennement ses habitudes anciennes. Quand elle marchait ainsi à l'ombre du Palais, parmi les statues familières, elle se sentait toujours étrangère - et n'avait jamais rien fait pour combattre ce sentiment, qui, au reste, ne lui déplaisait pas. Agnese lui avait souvent reproché de ne pas se mêler aux voisins, aux marchands, aux autres mères... mais Santa, du moment qu'elle se sentait en sécurité, se moquait éperdument d'être considérée avec défiance. Elle n'aimait pas les gens, d'où qu'ils fussent. Elle les tenait tous a priori pour stupides ou dangereux, et les Marsiliens ne faisaient pas exception à la règle. Elle préférait leur faire peur plutôt que d'avoir à dépendre d'eux.

La venue du Consigliere dans son échoppe avait dérangé la quiétude de son repli. La Cité, qui tissait tout autour d'elle tant de fils, ne l'avait jamais pleinement intégrée à ses trames. Et voilà que le fil de son existence, soudain, s'entretissait avec celui de la Reine. C'était un événement marquant, majeur, qui ne la laissait pas indifférente. Un événement qui sonnait la fin d'une époque : dans la retraite secrète de sa boutique, la lente gestation d'Agnese et

la lente maturation de son Pouvoir avaient toutes deux pris fin. Il était peut-être temps qu'elle sortît de la rue de l'Achevoir.

Quand elle arriva, très en avance, dans la Crypte où le Consigliere lui avait donné rendez-vous, elle fut surprise de tomber sur un rassemblement nombreux, qu'elle identifia assez vite comme une mise en bière. Sur une sorte d'autel de pierre se trouvait un cercueil marsilien, en forme de barque ornementale, avec à la proue un magnifique ange endeuillé aux ailes repliées, qui se penchait sur le corps. Une trentaine de personnes, dont une majorité de jeunes femmes brunes enveloppées de noir, se tenaient là, fredonnant à voix très basse une cantilène grave et répétitive. Des personnes s'avançaient parfois auprès de la barque mortuaire, pour rendre un dernier hommage à la morte.

Comme à chaque fois qu'elle était surprise, ou aux aguets, le Pouvoir s'éveilla en elle. Il s'agissait d'un aiguïsement de tous ses sens, et particulièrement du toucher - et d'une sorte de vitesse supérieure qui s'enclenchait dans son cerveau. C'était un état grisant, qu'elle n'arrivait pas tout à fait à déclencher sur commande - sans l'aide de ses objets, il lui fallait un aiguillon infime de peur ou de malaise. Elle percevait maintenant la scène dans tous ses multiples détails - et elle eut, comme toujours, une compréhension intuitive, immédiate, de tout ce qui se passait, à la surface comme en profondeur.

Tout d'abord, en touchant le mur froid et granuleux de la crypte, elle repéra immédiatement la Dottoressa, qui faisait partie intégrante des murs, comme un vivant pilier. Légèrement à l'écart, au fond à droite, elle n'arborait pas comme les autres un noir de circonstance, mais un noir sacerdotal. Quand la Dottoressa s'adossa au mur pour se soutenir, car la station debout semblait lui être pénible, la main de Santa, à l'autre bout de la vaste salle, perçut un frisson dans la pierre. Un frisson de fatigue, de tristesse et de peur, qui n'avait rien à voir avec les émotions des nombreuses autres personnes présentes dans la crypte. La vieille femme lança un regard dans la direction de la nouvelle venue - et Santa lui envoya, à travers l'opacité de la pierre, un salut silencieux.

Puis elle chercha des yeux le Consigliere, et le trouva au dernier rang des éplorés. Elle remarqua d'emblée que son riche vêtement était sali, taché de poussière aux genoux comme s'il était tombé, et que ses cheveux étaient décoiffés. Elle s'avança et, à la faveur de la foule, le frôla de son bras. Elle sentit tout de suite qu'il était pris dans les filets d'un Charme, et se souvint de cette bague au visage translucide qu'il lui avait montrée. Au-delà de ce maléfice, elle ne percevait pas grand chose, comme si Lazzaro Calbi était une

forteresse bien gardée, renfermant jalousement son mystérieux contenu. Continuant son investigation muette, elle se joignit au chant, et suivit une femme qui s'avavançait vers le cercueil. Toucher les morts, et les toucher avec le Pouvoir, était toujours riche d'enseignements. Agissant comme si elle connaissait bien la morte, elle passa la main au-dessus de son visage, comme pour choisir sa cible, et elle finit par toucher les paupières. Elle ne se contenta pas de les effleurer, mais appuya légèrement, jusqu'à sentir les yeux morts résister sous ses doigts. Il y avait beaucoup de rêves captifs sous ces paupières closes, des rêves de grandeur inassouvis, des rêves d'amour inachevés, et l'image du corps tendre d'un jeune homme, dont Santa ne pouvait voir le visage, restait gravé dans cette mémoire figée. La jeune femme avait souffert, à la fois dans sa chair et dans son esprit. La souffrance inexprimée aussi était restée captive. Santa fit glisser sa main le long du visage glacé, jusqu'aux lèvres dont la texture rigide aurait pu rappeler la bouche d'une statue - mais d'une statue imprégnée d'émotions, vibrante encore de souvenirs, traversée de mots évanescents. Les doigts de Santa perçurent un cri inarticulé, de terreur et de rage. Ils perçurent également des mots attardés, sur le point de s'envoler à tout jamais comme les gaz putrescents s'échappant du cadavre. Il y avait un nom, *Stagio*. Et d'autres mots épars : *la Tour*. *Le Bateleur*. *Le Chariot*. Ces mots ne signifiaient rien pour le moment - mais ils ouvrirent des chemins dans le cerveau de Santa. Elle jeta un coup d'oeil derrière elle et perçut les regards surpris de l'assemblée - cette femme incapable de dissimuler ses yeux verts, cette marchande d'Oubli, avait-elle bien connu Isabella Acolti ? Lazzaro Calbi la fixait de son regard impénétrable. Elle haussa les épaules et se retourna, puis elle déplaça ses deux mains le long des bras du cadavre, jusqu'aux mains disposées, selon le rite, les paumes vers le ciel, toujours en exerçant cette légère pression. Elle sentit dans les bras le désir d'envol - si elle fermait les yeux, elle avait même l'impression de toucher des ailes. Tous les mouvements difficiles et gracieux que ces bras avaient effectués par le passé frémissaient encore en eux - et leur éternelle immobilité à venir gagnait du terrain comme un crépuscule. La mort, décidément, était un phénomène beaucoup plus long que ce que les Physiciens supposaient. On n'était pas mort une seconde après avoir été vivant - c'était une façon beaucoup trop schématique de présenter les choses. Une seconde après avoir été vivant, un long processus irrémédiable était enclenché. Mais il se passait encore des centaines de choses dans ce corps, avant qu'il fût mort. Et Santa était arrivée à temps pour recueillir ces précieux fragments - que personne d'autre qu'elle n'était capable de percevoir.

Quand le Consigliere toussota bruyamment, elle baissa la tête pour faire semblant de se recueillir, et le rejoignit dans les rangs.

- La bague, dit-elle d'un ton plein d'autorité. Donnez-la moi.

Le regard de Lazzaro étincela dans la pénombre, mais il fut incapable de résister à cet ordre, et, machinalement, il sortit le petit visage translucide de sa poche. Santa s'en saisit avec une sorte de dégoût, comme s'il était souillé, et alla le remettre au doigt de la morte.

Une femme entre deux âges, vêtue de vêtements de deuil tapageurs et excentriques, se mit alors à frapper dans ses mains, et des jeunes femmes plus jeunes se mirent à exécuter, dans un ensemble rapide et coordonné, les gestes rituels. Des brassées de fleurs furent disposées au-dessus du corps, et le couvercle du cercueil fut refermé. Puis les jeunes femmes soulevèrent le cercueil avec une grâce surprenante, comme s'il s'agissait d'une plume, et que le corps de la danseuse, mystérieusement, avait gardé un peu de la légèreté aérienne qui l'avait habité pendant sa vie.

La Dottoressa, le Consigliere et Santa regardèrent partir le cortège. Ils n'assisteraient pas à la fin de la cérémonie : la barque serait halée, par le Canale Funerale, au milieu de la Ville, et le cortège suivrait sa lente flottaison jusqu'à la Grotta dei Morti. Là, des officiants dérobés au regard de la foule jetteraient le corps au fond de l'Abisso - et un Artocrate serait chargé d'effectuer sur la paroi de la Grotte un dessin ou une sculpture représentant la défunte.

- Je vous avais dit de vous débarrasser de cette bague, Consigliere, murmura Santa de son air ironique, sans prendre la peine de les saluer.

- A qui ai-je l'honneur ? coupa Rigarda d'une voix outragée.

Lazzaro essaya de rattraper la situation tant bien que mal en effectuant les présentations.

- Rigarda Albaregno, soeur du Roi et physicienne du palais - Signora Santa... apothicaire, versée dans l'art de la guérison.

Santa éclata d'un petit rire moqueur.

- C'est bien la première fois qu'on me traite d'apothicaire, Consigliere... Je pourrais le prendre en mauvaise part.

Rigarda, éprouvée autant par l'invasion de sa crypte que par l'inquiétude qui la rongait, poussa un soupir un peu sifflant, et s'assit à sa table de travail. Le Consigliere et la

Marchande l'imitèrent. Puis la Dottoressa, dont le visage épuisé avait été hostile jusqu'à présent, composa une attitude plus civile.

- Le Palais vous remercie, Signora, de la peine que vous vous donnez pour nous apporter vos lumières.

- Les lumières ne servent qu'à faire apparaître des ombres, répliqua Santa d'un ton grave.

La Dottoressa, mal à l'aise, se mit à parler d'une seule traite.

- Vous allez examiner Lorenza Albaregno, dans son intimité, et nous vous demandons un secret absolu sur cette affaire. Nul, en dehors de cette crypte, n'est au courant du mal qui la ronge, et les conséquences politiques qui pourraient découler d'une telle annonce sont toutes extrêmement préjudiciables. Vous avez dit au Consigliere que vous fixeriez votre prix après l'entretien - laissez-moi vous conseiller de ne pas être timide et d'y inclure le prix de votre silence.

- Je le ferai. Je n'ai pas l'habitude de bavarder.

Les deux femmes se regardèrent un moment, puis la Dottoressa déclara :

- Très bien. Souhaitez-vous que je vous dise à quelles conclusions je suis arrivée par la médecine ?

- Non, c'est inutile. Le Consigliere m'en a déjà fait part.

- Ma science se révèle impuissante, Signora Santa, et vous êtes l'une de nos dernières pistes. Nous préférons perdre du temps et de l'argent, même si vous n'êtes pas sûre de vous, et tenter quelque chose, plutôt que de n'en rien faire.

- Je m'en souviendrai.

- Qu'avez-vous dans votre besace ?

- « Onguents, charmes, oubli », récita Santa. Mon fond de commerce.

- Autre chose ?

La Marchande réfléchit un instant.

- Puis-je vous serrer la main, Dottoressa ?

La vieille femme, impassible, sortit péniblement sa main droite des dentelles noires de sa manche. C'était une main tachée de brun et déformée par la goutte, mais qui portait encore de lourdes bagues serties d'énormes pierres précieuses. En touchant cette main, Santa reconnut le frisson de fatigue, de tristesse et de peur. Mais elle ne put aller plus loin dans l'investigation de ce fragile et antique édifice humain - car les bagues s'imposaient à elle avec force et faisaient écran à la chair. Deux d'entre elles particulièrement. Une émeraude, dont elle perçut qu'elle était un héritage familial. Et un diamant noir, d'une taille démesurée, qui venait d'ailleurs - que Rigarda avait ramené elle-même d'un voyage lointain. Santa ne perçut aucune duplicité, aucune fourberie dans cette vieille femme riche de toutes ses années, et elle pressa sa main avec bienveillance.

Puis la Dottoressa fit un signe de tête au Consigliere, qui se leva, et Santa le suivit hors de la crypte.

- On dirait que j'ai passé avec succès mon examen d'entrée, dit-elle quand ils furent hors de portée de voix.
- On dirait, confirma Calbi.

Tandis qu'ils montaient les interminables escaliers, son visage rougissait, et une curiosité intense imprégnait tous ses traits.

- Pourquoi m'avez-vous demandé de me débarrasser de cette bague ? demanda-t-il d'un ton précipité.
- Vous n'avez pas encore compris ? Les chutes, les objets égarés, les maladresses en tout genre... Cette bague est un Charme. Un objet qui vous nuit tant qu'il est en votre possession.
- Vous croyez vraiment qu'un objet puisse être animé d'une intention, pour nuire à quelqu'un ? dit-il d'un ton dubitatif.
- L'objet en lui-même n'a pas d'intention, bien sûr. Mais on peut lui en insuffler une de l'extérieur. L'objet peut porter l'intention de nuire de quelqu'un d'autre.
- Et il n'y a que des Charms maléfiques ?
- Non. Il y a aussi des Charms d'amour et de protection. Mais si vous m'en croyez, les Charms maléfiques sont beaucoup plus efficaces.

- Comment l'avez-vous reconnu ? C'est vous qui l'avez fabriqué ?

Santa hésita.

- Non. Mais ces objets circulent parmi les marins, il n'est pas très difficile de s'en procurer.
- Comment l'avez-vous reconnu, alors ?
- En le touchant .

Lazzaro Calbi réfléchissait aussi vite que possible. Il revit les mains de Santa exercer cette étrange pression sur le cadavre d'Isabella Ascolti.

- Qu'avez-vous appris sur la Ballerine ?
- Elle est morte en souffrant. Et elle est morte avec des mots en tête. La Tour. La Feuille Morte. Le Pendu. Des mots, et un nom aussi : Stagio.

Lazzaro médita sur cette réponse. La Tour, la Feuille Morte, le Pendu... cela ressemblait aux noms des arcanes de tarot, et Sofia Calvenzano avait dit qu'Isabella était très douée pour lire les cartes. Ainsi donc, le pouvoir de cette sorcière était bien réel. Il l'observa à la dérobée; ses yeux verts étaient fixés droit devant elle, comme si elle était parfaitement indifférente à la beauté vertigineuse du lieu. Plus ils gravissaient les escaliers, plus ils s'enfonçaient dans le Palais, vers ce coeur secret que constituaient les appartements royaux, plus les oeuvres exposées étaient anciennes et sublimes. Mais Santa ne leur accordait pas même un regard - en revanche, sa main touchait les rampes, les poignées et les murets, avec une passion qui semblait superstitieuse.

Lorsqu'elle passa devant le Foudroyé, elle s'arrêta un instant, et Lazzaro observa, fasciné, le jeu de ses mains qui couraient sur le marbre. A la faveur d'un mouvement, il remarqua un étrange tatouage au bout de chaque doigt. La pulpe légèrement arrondie était décorée d'un oeil - la Strega avait des yeux au bout des doigts.

- D'où vous viennent ces yeux verts ? demanda Lorenza.

Santa attendit un peu avant de répondre, comme elle le faisait toujours. Comme si la précipitation lui eût brûlé la langue. Depuis que Lazzaro les avait laissées seules dans l'appartement de la Reine, elles se regardaient silencieusement. Santa ne se perdait pas

en ces politesses souriantes auxquelles Lorenza était habituée - et elle lui en était paradoxalement reconnaissante. Mais Lorenza avait besoin d'un peu de paroles avant de s'offrir en pâture à son examen.

- Je suis née dans les îles Kornog. Très loin d'ici. Mais même là-bas, cette couleur verte est assez rare.
- Les îles Kornog, répéta la Reine. Il y a tant de lieux dont je n'ai jamais entendu parler. Comment la vie était-elle, là-bas ?

Santa observa de nouveau un court silence.

- Rude.

- Est-ce un peuple d'artistes, comme à Marsilia ?

Santa eut un petit ricanement moqueur.

- Non, Madame. Il n'y a qu'un seul peuple d'artistes. Le peuple de Kornog est plutôt un peuple de marins et de violeurs.

Lorenza hocha la tête un peu tristement. Puis elle se décida à faire ce que l'on attendait d'elle, bien qu'elle éprouvât une certaine répugnance à se déshabiller devant une femme. Elle dégrafa sa tunique et s'allongea sur sa méridienne, les bras croisés sur la poitrine. Puis elle ferma les yeux et ouvrit les bras, avec le sentiment d'être plus nue et plus fragile qu'elle ne l'avait jamais été.

La tumeur s'aggravait maintenant à un rythme accéléré. Le sein n'était plus seulement déformé, alourdi par le poids intérieur. Sa peau, comme un papier imbibé d'encre, en était également sinistrement colorée, avec des taches plus sombres. Au centre de la tumeur, le dessin de l'aréole s'effaçait pour laisser place à une plaque luisante, comme une toile très usée. Santa se passa sur les mains un onguent qui dégageait une forte odeur de camphre. Elle toucha d'abord le front de la Reine, d'une main légère. Les pensées et les souvenirs qui y stagnaient formaient un marécage où il était facile de s'enliser. Les souvenirs heureux - le Roi dans sa jeunesse, les enfants et surtout le Prince Guasparre dans la gloire immaculée de ses dix ans - étaient contaminés par le malheur présent; comme une eau pure troublée de particules immondes, le bonheur passé se ternissait, devenait glauque et opaque. Puis la main de Santa glissa le long du visage,

vers les lèvres closes. Elle suspendit un instant son geste en devinant, par la respiration saccadée de la Reine, qu'elle ne comprenait pas cet attouchement.

- Ne vous inquiétez pas, murmura-t-elle. Je ne vous ferai pas mal.

Et sa main appuya plus fermement sur les lèvres, jusqu'à sentir les dents à travers la muqueuse. La bouche était encombrée, comme par une salive pléthorique, de paroles fausses. Paroles royales, paroles de circonstances, langue de bois, discours officiels, ordres donnés à contrecœur, remerciements de façade - jusqu'à la nausée. Et puis il y avait, comme des lésions dévorant les gencives, les paroles rentrées, les paroles non-dites, les paroles interdites. Les mots d'amour, de haine, les cris de souffrance, les appels au secours, qu'une Reine n'avait pas le droit de proférer. Santa sentait même, au bout de ses doigts, quelque chose de plus profond, de plus enfoui - une chose informulée même pour la Reine elle-même, qui existait cependant dans les profondeurs de sa bouche, et qui en sortirait peut-être un jour, comme un abcès crevant son pus. Elle ne pouvait pas savoir ce dont il s'agissait - c'était un secret verrouillé dans la chair.

Enfin, Santa fit descendre ses deux mains le long du cou, vers la poitrine, et les posa sur le sein malade, avec délicatesse. Le mal terrible irradiait, pulsait, et ses mains en recevaient les ondes ténébreuses. Ce fut à son tour d'avoir une accélération de sa respiration, et une décharge d'adrénaline. Il fallait résister au désir de retirer ses mains, et Santa raffermir sa prise, déterminée à sonder ce qui ressemblait étrangement à un cœur - un second cœur, gonflé de mort, qui battait à un rythme lent et régulier, et grossissait à chaque nouveau battement. Le contact en était repoussant - mais Santa finit par s'y habituer, et elle l'envisagea dans toute sa monstrueuse vitalité, avant de lui chercher un nom. Cancris Tumor. La part obscure. Le cœur noir.

- Nous appellerons votre ennemi le Cœur Noir, dit-elle à la Reine à voix basse.

Lorenza rouvrit les yeux, et fut surprise, et troublée, par la couleur éclatante des yeux de Santa, tout près des siens. La Strega était penchée sur elle, et lui parlait à l'oreille.

- Fermez les yeux, dit Santa. Vous devez vous concentrer sur l'intérieur et non sur l'extérieur. L'intérieur est le théâtre de l'affrontement. Vous devez abandonner l'extérieur pour le moment.

Lorenza acquiesça. Cela correspondait à ce qu'elle ressentait confusément - une nécessité de repli, qui devenait plus impérieuse chaque jour.

- Je dois aller plus loin, dit Santa. Cela risque de vous faire mal.
- Allez-y, dit Lorenza.

Santa prit une profonde inspiration, et concentra toutes ses facultés, tout son pouvoir, dans son index droit. Puis elle le positionna à la verticale de la tumeur, et appuya comme si elle voulait transpercer le sein.

Lorenza se mordit les lèvres, mais Santa, indifférente, se concentra sur l'afflux de ténèbres qui traversait son doigt. C'était au premier abord un enchevêtrement organique, anarchique, qui diffusait la mort par des milliers de ramifications, et qui s'était infiltré jusque dans les poumons. Ôter ce Coeur Noir ferait un trou béant, une blessure inguérissable. Mais il fallait aller plus profond - au-delà des ramifications, jusqu'aux racines. Santa continua son toucher impitoyable, et Lorenza poussa un gémissement involontaire. Elles étaient cent, mille, innombrables, ces racines qui donnaient au Coeur Noir toute sa puissance et toute sa vitalité. Elles charriaient la vie dans le corps, et surtout dans le coeur de Lorenza, elles y puisaient toute la substance vitale, pour l'offrir au Coeur Noir. C'était comme des milliers de cordons ombilicaux nourrissant un fœtus fatal. Chaque aliment que Lorenza mangeait, chaque bouffée d'air qu'elle respirait, donnait de nouvelles forces au Coeur Noir et lui en retirait à elle.

Mue par une inspiration soudaine, Santa retira sa main et apposa ses mains sur l'autre côté de la poitrine de la Reine, sur son coeur intact. Mettant les deux mains à plat l'une sur l'autre, elle appuya de toutes ses forces. Le coeur de la Reine semblait bien faible, presque asphyxié, comme si une membrane noire l'étouffait. Une membrane qui empêchait tout sentiment de se développer, toute joie d'irriguer le coeur. Et cette membrane visqueuse, à la fois molle et impossible à déchirer, intime et viscéralement étrangère, autre, aliénante, c'était le Roi.

Elle retira ses mains, doucement, avec des précautions inutiles, tandis que Lorenza soupirait douloureusement.

- Avez-vous terminé ? supplia-t-elle.
- Presque. Je ne vous toucherai plus.

Lorenza eut un soupir de soulagement, se rassit, et rajusta sa tunique. Mais elle portait dans son regard les traces de la souffrance qu'elle venait d'endurer.

- Je dois cependant vous demander autre chose, dit Santa.
- Tout ce que vous voudrez, tant que vous ne me touchez plus...
- Je voudrais voir le Roi.

Lorenza parut déconcertée, presque paniquée, par cette demande.

- Il ne reçoit plus personne depuis longtemps, dit-elle du bout des lèvres.
- S'il n'est pas possible que je le rencontre réellement, je veux au moins assister à votre visite - même par une porte ouverte, par laquelle je pourrais observer sans être vue.

Lorenza se ressaisit.

- Pourquoi ? demanda-t-elle. Qu'est-ce que cela a à voir avec ma maladie ?
- Je ne sais pas. Je sens que le Roi est à l'oeuvre dans votre chair. J'ai sondé votre sein, je dois maintenant sonder cette autre douleur.

Lorenza se leva et se dirigea vers une alcôve qui avait été ménagée entre deux arches dans un recoin de sa vaste suite.

- La Dottoressa m'avait prévenue que vos méthodes me surprendraient peut-être, dit la Reine.
- Comment vous a-t-elle conseillé de réagir à mes demandes ?
- Elle m'a supplié de tout accepter.

Santa hocha la tête, gravement, et suivit Lorenza qui s'arrêta au fond de l'alcôve. Il y avait une fresque en trompe-l'oeil sur le mur concave. Les bords de la fresque reprenaient les motifs de la décoration de la pièce : les moulures gravées sur les murs adjacents s'y retrouvaient peintes, grandeur nature, et les mêmes couleurs avaient été utilisées, afin de fondre la fresque dans la vision d'ensemble. Elle représentait un long corridor, réalisé avec un art de la perspective absolument saisissant. Santa avait été persuadée qu'un couloir s'ouvrait réellement entre ces arches, lorsqu'elle était à quelques mètres, et dut faire un effort d'optique pour se persuader du contraire. En observant avec plus d'attention les détails de la peinture, Santa remarqua que le couloir, décoré au premier plan de masques de théâtre, devenait de plus en plus crépusculaire et mystérieux au fur et à mesure de sa

progression vers le point de fuite. Les masques de théâtre cédaient le pas à une végétation intérieure délirante. Un animal, qu'elle avait d'abord pris pour un chat, était représenté à mi-parcours de la ligne de fuite - mais en regardant mieux, elle s'aperçut qu'il s'agissait d'un animal imaginaire, à tête de chat, mais au corps d'iguane, doté d'un collier de plumes irisées. Tout au fond, les ombres se multipliaient jusqu'aux ténèbres centrales - le point de fuite était absolument noir. Là, un minuscule bouton, en forme de croissant de lune, dépassait de la surface. Santa comprit qu'il s'agissait d'un judas, par lequel la Reine pouvait veiller sur son époux.

Lorenza le tira avec précaution, et un léger souffle glacé, sépulcral, s'exhala de l'ouverture.

- Vous pouvez regarder. Mais je vous ferai exécuter si vous racontez le moindre détail de ce que vous aurez vu par ce judas à qui que ce soit.

Santa hocha la tête et colla son oeil vert par l'ouverture, tandis que la Reine, d'un pas lourd, s'éloignait.

Son oeil eut tout d'abord du mal à accommoder, car la pièce était plongée dans la pénombre. Cela n'était pas courant dans ce palais ouvert à tous les vents, ajouré de fenêtres, de patios et de balcons. On avait dû calfeutrer les ouvertures par de lourdes tentures sombres, qui laissaient filtrer à travers la trame de leur tissu une lueur vague et diffuse. Cela expliquait aussi cette odeur particulière qui avait transpiré du judas - une odeur de tanière animale, de caveau et de ruine, une odeur de misère cachée qui était rare à Marsilia, où le vent marin et l'azur pénétraient d'ordinaire au fond des plus humbles demeures.

Cette chambre noire contenait une silhouette que Santa mit du temps à distinguer des ombres environnantes. Puis, peu à peu, sa pupille s'élargit, son oeil vert devint noir, s'homogénéisa avec les ténèbres. Le Roi était assis, la tête pendante. Penché vers l'avant comme s'il était irrémédiablement attiré vers la terre. Les yeux fixes - mais entrouverts. Il ne faisait rien, dans cette obscurité, mais il poussait par moments un râle ou un petit cri - des tremblements sporadiques agitaient ses mains, et il était pris parfois d'une quinte de toux qui ressemblait à un rire. Lorsque la Reine entra, d'une démarche tremblante, la tête soudainement alourdie, penchant elle aussi vers le bas comme si la gravité, à l'intérieur de la chambre, était plus forte que dans le reste du monde, le Roi ne réagit pas. Elle s'approcha, et l'on sentait dans cette approche lente, douloureuse, un complexe de sentiments enchevêtrés. L'amour et la compassion, mais aussi le dégoût,

la peur, la colère, ainsi qu'une immense lassitude. Ces sentiments bouillonnaient dans le corps fragile de la Reine, et Santa pouvait presque voir leur tourbillon incessant.

- Ridolfo? appela-t-elle doucement, en caressant le crâne incliné du Roi.

Il ne fut pas sourd à son appel. Sa voix l'avait tiré du néant où il était enlisé, et il fut soudain là - comme si un cadavre revenait à la vie.

- Lorenza, Lorenza... murmura-t-il.

- Je suis là.

Il esqua une ombre de sourire, puis sa tête retomba en avant, comme s'il venait de fournir un effort surhumain.

- Veux-tu que j'ouvre les rideaux, que j'aère un peu la chambre ? demanda-t-elle.

- Non, dit-il.

Sans l'écouter, elle se dirigea vers les lourdes tentures et les tira, puis elle ouvrit la fenêtre qui grinça sinistrement.

La lumière et l'air se bousculèrent et s'engouffrèrent en même temps. Le Roi se mit à gémir et à gronder.

- Non, non ! Je t'ai dit que je ne voulais pas ! Pourquoi viens-tu me voir si c'est pour me désobéir ?

Sa voix était imprégnée d'un accent d'autorité féroce - dérisoire comme celui d'un animal captif qui montre les dents.

Lorenza referma à demi la fenêtre et les rideaux, laissant un petit filet d'air et de lumière pénétrer clandestinement. Santa pouvait la voir composer vaillamment un sourire avenant sur son visage. La lumière qui arrivait dans son dos la nimbait d'une sorte d'auréole dans le contrejour.

- Comment vas-tu aujourd'hui ? demanda-t-elle.

Il se radoucit instantanément.

- J'ai vomi le petit déjeuner.

- As-tu appelé quelqu'un pour nettoyer ?

- Je ne sais plus, non. Je ne crois pas.

Lorenza fit le tour de la pièce et s'immobilisa devant le plateau d'argent du petit déjeuner, souillé d'une flaque de vomissures.

- Il faut appeler pour nettoyer, Rudolfo. On ne laisse pas les choses dans cet état. Veux-tu que j'appelle Rigarda pour voir ce qui ne va pas ?

- Mais non, ne la dérange pas pour ça... Et puis tu sais déjà ce qui ne va pas.

Lorenza agita la petite cloche silencieuse qui, accrochée à un ruban, faisait tinter la sonnette de Grazziella.

- Qu'est-ce qui ne va pas, Ridolfo?

- Tu m'as apporté de l'Oubli ?

- Non.

- Voilà ce qui ne va pas. Je veux crever d'Oubli. Je veux t'oublier toi, ta sale gueule d'hypocrite et ce foutu palais.

Lorenza semblait habituée aux insultes, car elle réagit très calmement.

- En quoi suis-je hypocrite ?

Le Roi l'imita, avec une petite voix douceuse, et des manières efféminées.

- « Comment vas-tu Ridolfo? Tu veux que j'ouvre la fenêtre ? »

Puis il reprit sa voix normale - une voix pâteuse, lente, qui semblait se frayer un chemin avec beaucoup de difficulté parmi les mots.

- Tu fais semblant, Lorenza. Tout le monde joue la comédie.

- Et que veux-tu que je fasse ? demanda-t-elle avec une vibration de colère froide.

- Laisse-moi tranquille, femme.

Leur dispute fut interrompue par Grazziella qui arriva. Le visage de Ridolfos'éclaira.

- Ah, Gemma... Comme tu es jolie aujourd'hui.

Grazziella se prêta au jeu, qui semblait habituel, et pour lequel elle semblait avoir reçu des consignes.

- Mon petit Papa, dit-elle timidement.

La Reine lui fit un signe pour débarrasser le plateau et nettoyer. L'enfant alla chercher un seau d'eau et un linge; et Ridolfola suivit des yeux.

- Aucune princesse n'a jamais été aussi charmante, dit Rudolfo. Même pas toi, Lorenza. Gemma est un miracle de perfection.

Lorenza, le visage crispé, entra dans son jeu.

- Oui, dit-elle. C'est une enfant vive et joyeuse.
- Viens m'embrasser, Gemma, ordonna Ridolfod'un ton paterne.

Et Graziella, avec une réticence maîtrisée, s'approcha de lui et effleura sa joue de ses lèvres.

- C'est doux comme une aile de papillon, dit-il.

Grazziella s'écarta de trois pas et fit un sourire contraint.

- Merci, Gemma, dit Lorenza. Tu peux changer les draps et remporter le plateau et le seau.

L'enfant fit une petite révérence et déguerpit sans demander son reste.

- Pourquoi lui donnes-tu des taches ingrates à faire ? N'avons-nous plus de Petites Mains au Palais ?

Lorenza ouvrit la bouche, puis la referma. Santa se demanda s'il lui arrivait de rentrer dans le jeu du Roi, d'argumenter avec lui sur les bases mouvantes de son délire. Sans doute, elle devait le faire parfois, et Santa devina que sa présence, derrière le judas, expliquait peut-être qu'elle ne le fit pas aujourd'hui.

- Est-ce que tu as apprécié le festival ? demanda-t-elle pour changer de sujet .
- Je ne suis pas allé au festival depuis plus de quinze ans.
- Mais si, rappelle-toi. Tu as même félicité le Cantatore.

Ridolfo eut un petit rire hors de propos. Et il dit, comme s'il récitait : « Peuple de Marsilia, acclamez votre Cantatore ! ».

- Voilà. Tu t'en souviens ?

- Non.

Déconcertée, Lorenza resta silencieuse un moment.

- Guasparre a ramené beaucoup d'or. Il paraît que le Duc des Syrtes l'a fait attendre trois semaines, mais il a fini par lui prendre le triptyque de Vitelli.

- De qui ?

- Appollonio Vitelli. Je t'ai déjà parlé de lui. C'est notre plus grand peintre. Voudrais-tu voir l'un de ses tableaux ?

- Non, la peinture m'écoeure.

Lorenza ne se laissa pas abattre.

- Il est aussi question d'organiser une controverse pour savoir s'il est légitime de considérer certains arts comme mineurs.

Ridolfo se mit à glousser - d'un gloussement inextinguible.

- Mais tais-toi, Lorenza. Je me fous des Artocrates.

- Tu es un Artocrate, Ridolfo. Tu es un Comédien. Tu as fait briller les Arts Mineurs.

- Sofia, elle, c'était une artiste... Une vraie.

Lorenza soupira.

- Viens, dit-elle d'une voix blanche. Il faut te laver et te changer.

Il l'imita, avec une voix de fausset.

- « Il faut te laver et te changer ». Laisse-moi tranquille, Lorenza. Envoie Gemma pour me laver.

- Non. Ce n'est pas à une enfant de faire ça. Je lui ai interdit de le faire.

- De quel droit lui interdis-tu quoi que ce soit ? De quel droit contredis-tu mes ordres ? Dois-je te rappeler qui est le Roi ?

- Lève-toi, Ridolfo. Lave-toi et change-toi. Respecte-toi.

La voix de Lorenza n'était pas suraigüe comme la caricaturait son époux. Elle était froide et déterminée. De manière imprévisible, le Roi changea d'attitude, et se mit à sangloter comme un enfant.

- Je ne suis même plus capable de me laver, Lorenza... Regarde ma déchéance. Je suis impuissant, je suis sale, ma mémoire ne fonctionne plus...

Elle s'approcha de lui et l'aida maternellement à se déshabiller. Elle alla chercher un linge propre, qu'elle trempa dans une bassine, et dont elle frotta son corps amaigri et flasque. Il pleurait, il s'agrippait à elle de manière convulsive.

- Merci, merci Lorenza, balbutia-t-il. Que ferais-je sans toi ? Tu es mon épousee, tu es le soleil de Marsilia. Tu es ma Reine.

- Oui, oui, murmura-t-elle. Tourne-toi. Enfile cette manche.

- Je serais mort sans toi, insista-t-il.

Quand il fut à peu près propre, qu'elle l'eut peigné, et qu'il eut séché ses larmes, elle se tint devant lui.

- Je suis fatigué, Lorenza. Laisse-moi dormir maintenant.

Elle se pencha pour baiser ses lèvres, furtivement, et Santa vit toute l'admirable force d'âme qu'il lui fallait pour vaincre sa répulsion. Alors, Lorenza se tourna vers le judas, et lança à Santa un ultime regard plein de honte.

Dans la Crypte, le Consigliere et la Dottoressa attendaient le retour de Santa, en échangeant quelques mots entrecoupés de longs silences. Rien ne les reliait en dehors de leur amour commun pour la Reine et de leur conscience aiguë de l'intérêt général, et Lazzaro, qui détestait le silence, mit du temps à trouver un sujet de conversation.

- Que s'est-il passé, exactement, avec Sofia Calvenzano ?

- Vous voulez dire, il y a vingt ans ?

- Oui.

- Je ne connais pas le fin mot de cette histoire - et je ne sais pas si quiconque le connaît. Mais c'était juste avant les premières atteintes de Rudolfo. Il était au sommet de sa gloire, et passait plus de temps sur les planches qu'à gouverner. On a du mal aujourd'hui à imaginer son succès, sa popularité dans Marsilia.

- Lorenza s'occupait-elle déjà des affaires ?

- Lorenza s'est toujours occupée des affaires, depuis le début. Ridolfo était charmant, mais il n'a jamais été préoccupé que de lui-même. De ses rôles et de ses lubies.

- Etait-ce... un mariage d'amour ?

- Avec Lorenza ? Peut-être. Lorenza était fort belle, en son temps, et elle était déjà d'une grande intelligence. Mais je dirais plutôt que Ridolfo l'a choisie comme on choisit la meilleure étoffe pour un habit; il a reconnu en elle l'étoffe royale. Et il n'a pas lésiné sur le prix.

- Le mariage lui a coûté cher ?

La Dottoressa eut un petit rire sarcastique.

- Lorenza ne vient pas d'une famille d'Artocrates. Elle vient d'une famille de marchands.

- Je l'ignorais, dit Lazzaro, surpris.

- Elle n'aime guère qu'on le lui rappelle - elle déteste les Marchands. Sans doute parce qu'elle les connaît mieux que personne.

- Donc, le Roi a dû payer le prix fort pour l'épouser ?

- Oui. Les négociations du mariage ont été longues et âpres. Et Ridolfo n'avait que faire de négocier...

- Et Sofia ?

- Sofia est arrivée bien après. Elle a au moins 15 ans de moins que Ridolfo- et ils ont joué cette pièce, ensemble... Comment s'appelait-elle, déjà, cette pièce ? Un drame tout à fait invraisemblable, avec des sentiments très exagérés... Vous savez, une tragédie-ballet de Svevo...

Lazzaro fronça les sourcils.

- « *Nucca et Cino* » ?

- Oui, c'est cela. Une sombre histoire de passion contrariée, de vengeance et de quiproquos tragiques....

- L'éternel canevas du théâtre... commenta Lazzaro.

- Sans doute. Je n'ai jamais été une grande amatrice de théâtre. Je trouve le théâtre bavard - je préfère, de loin, la musique.

- Vous ne m'avez pas dit, continua Lazzaro. Sofia et Ridolfo sont-ils devenus amants ?

- Oh, beaucoup, beaucoup plus que cela... Sofia et lui se sont quasiment installés dans la Villa Ridolfina - et ils y tenaient une sorte de cour, très en vue parmi les Artocrates. Le Palais, et même le quartier dell'Arte, étaient passés de mode.

- Et Lorenza ?

La Dottoressa haussa les épaules.

- Elle est restée ici et elle a continué à s'occuper des affaires, des enfants, et de la Cité.

- Que s'est-il passé ensuite ?

- C'est cela que je ne sais pas exactement. La passion de Ridolfo et de Sofia devenait ombrageuse - et en même temps, Ridolfo s'est mis à enchaîner les rôles. Il a pris vingt livres pour jouer *Prospero*, et en a perdu trente pour jouer *Ormanno*... Il restait dans son rôle de plus en plus longtemps après le tomber du rideau, et parfois, n'arrivait pas à le quitter d'une représentation à l'autre. Sofia lui conseillait des techniques, s'occupait des transformations de son corps, l'obligeait à des jeûnes. Il fallait voir ses métamorphoses. Jamais un acteur n'avait atteint pareille plasticité...

Le claquement régulier des talons de Santa résonna dans la Crypte, et interrompit la vieille femme dans le cours de ses souvenirs. La Strega avait un visage plus grave, plus tiré que tout à l'heure, et Lazzaro ressentit un rétrécissement soudain dans sa poitrine.

- Signora Santa, dit-il. Quelles nouvelles nous apportez-vous ?

La Dottoressa leva la main pour le faire taire.

- Non, attendez, Signora. Dites d'abord votre prix.

Santa prit une profonde inspiration.

- Je vais vous dire mon prix. Mais je dois vous dire d'abord exactement ce que je vous vends. Je ne vous vends pas la guérison. J'ignore absolument comment retirer le Coeur Noir de sa poitrine.

Une déception simultanée se lut dans les yeux du Consigliere et de la Dottoressa.

- Que pouvez-vous faire alors, si vous ne pouvez pas la guérir ?

- Je peux vous dire comment arrêter la progression du Coeur Noir. Faire en sorte qu'il cesse de croître. Et donc repousser la mort de la Reine. Et je peux me charger de réaliser ma prescription.

Lazzaro reprenait espoir plus vite que la Dottoressa, qui demeurait sceptique.

- Par quelle méthode ?
- Je dois d'abord vous dire mon prix.

Les deux autres acquiescèrent.

- Vous avez au doigt un magnifique diamant noir, qui vient des îles de Kornog. J'aimerais beaucoup posséder une telle pierre.

La Dottoressa paraissait surprise et confuse. Elle regarda machinalement le diamant noir à son doigt - cette pierre qu'elle n'enlevait jamais lui était si familière, qu'elle avait l'impression de devoir payer la Strega avec une livre de sa propre chair.

- Ou bien... continua Santa en ménageant savamment son effet.

La Dottoressa leva un oeil intéressé.

- Je veux que vous me promettiez, tous les deux, de protéger ma fille Agnese, de donner votre bénédiction à son mariage, quel qu'il soit, et d'encourager sa carrière si elle souhaite se lancer dans un art.
- Quel âge a-t-elle, et quel est son état ?
- Elle a 17 ans, Consigliere. Elle est Petite-Main, auprès d'une Artocrate.

Lazzaro se tourna vers Rigarda, et la vieille femme hocha la tête.

- Nous sommes d'accord pour assurer l'avenir de votre fille Agnese, Signora Santa. Que faut-il faire pour arrêter la progression du mal ?

- Vous n'allez pas aimer ma réponse, prévint Santa. Vous allez vous mettre en colère, vous allez me taxer de charlatannerie, vous allez vous récrier. Puis vous réfléchirez. Et vous finirez par apercevoir la sagesse de mon ordonnance.

Lazzaro eut soudain une envie compulsive de manger quelque chose de sucré.

- Parlez, ordonna Rigarda.

Santa hoch la tête, et articula lentement :

- Il faut que le Roi meure.

Chapitre 10 - Les Étrangers

Marsilia, sous la pluie, semblait perdre son âme, comme si on barbouillait avec malveillance un tableau délicat, aux couleurs vives et contrastées, de dégoulinures grises. L'air qui arrivait des balcons et qui traversait les galeries était humide et froid. Les vues imprenables sur le port étaient désertes et désolées. Le volcan, qui découpait d'ordinaire ses contours précis et presque géométriques sur fond d'azur, n'était plus qu'une masse indistincte qui apparaissait par intermittence derrière les nuages. On grelottait sous les vêtements trop légers. La foule curieuse, joyeuse, primesautière, qui flânait toujours par les ruelles, avait disparu derrière les portes closes. Les commerçants désoeuvrés baillaient à l'entrée de leurs échoppes vides. Les chats du quartier dell'Arte somnolaient frileusement.

Guasparre songeait à tous les grains qu'il avait essuyés en mer - aux embruns, au sérieux des marins qui ne plaisantaient jamais avec les coups de vent, au claquement des voiles, à l'impression de faire corps avec l'équipage et avec le navire, avec leur fragilité et leur résistance. La pluie accentuait son impression d'être échoué - ou d'avoir échoué. Il ne pouvait pas épouser le mouvement de l'eau - il ne pouvait pas diriger son voilier vers le soleil pour passer entre les averses - il ne pouvait que subir, immobile, le tombereau de ces larmes intarissables.

- Tu as l'air de mauvaise humeur, lui dit Margherita de son ton sempiternellement moqueur.

- Non, répondit-il mollement.

Il lui semblait avoir épuisé avec elle presque tous les sujets de conversation. Elle lui avait proposé de prendre de l'Oubli, tout à l'heure, mais il avait refusé avec une vivacité qui l'avait surprise. Ils se trouvaient affalés, avec Pippo, en face du paysage pluvieux, tandis qu'Agnese allait et venait dans les appartements, calme et concentrée sur ses tâches, indifférente à la pluie. Comme un marin. Guasparre, sans en avoir clairement conscience, guettait les moments où ses paupières, comme les rideaux d'un hublot découvrant au matin la lumière éclatante du jour, révélaient la couleur de ses yeux.

Il y eut un silence assez long. Le bruit du ressac devenait de plus en plus fort, et produisait un battement régulier, auquel s'ajoutait le crépitement de la pluie sur les toits. Et soudain, depuis une aile voisine du quartier dell'Arte, une étrange musique prit naissance. Des percussions vinrent s'ajouter au ressac afin de transformer son battement en un rythme. Quand le rythme fut installé, des voix humaines se mirent à fredonner - certaines crépitaient comme la pluie, d'autres entonnaient une lente mélodie qui progressait lentement, comme une vague, qui grossissait de nouvelles voix à chaque mesure, enflait, et déferlait, avant de renaître, une mesure plus tard. Des instruments se joignirent bientôt aux voix - et la musique s'improvisa ainsi pendant de longues minutes, magique, liant les hommes aux éléments d'une manière inédite et suspendue. A la fin, il y eut une explosion de joie et d'applaudissements venant de tout le Palais. Guasparre eut le coeur régénéré par cette brusque éruption d'art pur - il vit un sourire béat sur les lèvres de Margherita et s'aperçut qu'il souriait du même sourire. Tel était le pouvoir de l'art.

- Les musiciens ont de la chance, dit-elle après que le silence fut revenu.
- Pourquoi auraient-ils plus de chance que les peintres ? Tu pourrais peindre sous la pluie, objecta-t-il. Tu pourrais peindre la pluie, même, si tu le voulais.
- Non, ils ont de la chance parce qu'ils se consacrent à un art collectif...
- Tu voudrais peindre à plusieurs ? demanda-t-il, goguenard.
- Et pourquoi pas ? demanda-t-elle.

Guasparre sentit que cette conversation, qui paraissait fleurir d'une circonstance fortuite, correspondait en réalité à une idée préexistante. Margherita avait une arrière-pensée - Margherita avait toujours une arrière-pensée.

- Que veux-tu dire par là ? demanda-t-il.
- J'ai le statut de Maestra. Je possède les plus beaux pigments de Marsilia. J'ai assez de technique pour réaliser quelque chose d'intéressant. Mais cela fait des années que je n'ai pas présenté un tableau. Je te l'ai dit : je n'ai pas d'idée, je suis dévorée par la toile blanche.

Agnese, derrière Margherita, préparait un thé aux épices particulièrement odorant, et ne perdait pas un mot de la conversation.

- Toi, en revanche, Guasparre, tu as une idée. Une vision. Mais cela fait quinze ans que tu n'as pas touché un pinceau. Et tu ne veux surtout pas qu'on sache que ce désir est encore en toi.

Guasparre ouvrit la bouche pour se récrier, quand il vit les yeux d'Agnese fixés sur lui. Les yeux verts le clouaient et l'empêchaient de s'esquiver ou de mentir. La jeune fille semblait attendre sa réponse avec beaucoup d'intérêt.

- Est-ce que je me trompe ? insista Margherita.

Elle donnait à sa question une tournure faussement désinvolte, en faisant mine de se concentrer sur Pippo, dont les ronronnements éperdus couvraient presque le bruit de la pluie.

- Ce désir n'est-il pas en toi ?

Comme sa maîtresse était tournée vers le chat, et qu'il avait croisé le regard d'Agnese, ce fut en la regardant qu'il donna sa réponse.

- Si. Le désir est en moi.

Agnese baissa aussitôt les yeux, et Guasparre se sentit rougir de l'ambiguïté de sa réponse. Détournant la tête, il ne remarqua pas qu'Agnese versait le contenu d'une petite fiole verte dans l'une des deux tasses.

Margherita eut un regain d'énergie.

- Tu accepterais ? demanda-t-elle avec enthousiasme. Tu accepterais qu'on réalise ton « *aube sur la mer* » tous les deux ?

La pluie, la musique, les yeux d'Agnese, la joie contagieuse de Margherita... Guasparre se sentait ivre.

- D'accord, dit-il.

Margherita se mit à virevolter en tous sens.

- J'ai déjà réfléchi à ton rose... Il faudrait un mélange de cinabre et peut-être de cuivre... Ou bien d'hématite... Et pour le bleu, de l'outremer bien sûr. Agnese, tu nous aideras ? Oh, tu as préparé du thé, c'est parfait !

La jeune fille souriait en apportant les tasses. Guasparre chercha à nouveau à croiser son regard, mais sa paupière, comme une robe chaste, demeura baissée.

Margherita était maintenant d'humeur à s'extasier sur tout, même sur le thé.

- Comme il est parfumé, Agnese ! C'est délicieux.

Guasparre, qui n'aimait pas particulièrement le thé, le but presque d'une traite, et ne remarqua pas le goût inhabituel qui perçait, vert et troublant, à travers les épices. Ils étaient en train de parler avec animation d'une possible excursion au pied du volcan pour recueillir de l'oxyde de fer, lorsqu'on frappa à la porte.

Margherita était d'ordinaire curieuse, mais elle était présentement trop excitée par le projet de *l'Aube sur la mer* pour prêter attention à la petite voix qui résonnait dans l'entrée - elle y fut cependant obligée lorsque Guasparre tendit l'oreille, parce qu'il avait reconnu immédiatement cet accent étranger et ces tournures improbables qui n'appartenaient qu'à une seule personne possible.

- Je suis navré de vous importuner, Mademoiselle Petite Main. Mes propres façons me désolent.

- Que vous arrive-t-il, Adrieyn ? demanda Agnese d'une voix douce. Puis-je vous être utile en quoi que ce soit ? Ou ma maîtresse ?

- Je ne refuserais pas un peu d'explications sur toutes ces choses que je ne comprends pas, articula Adrieyn.

- Entrez, Adrieyn. Je vais prévenir la Maestra.

Agnese s'empressa auprès de Margherita, qui lui fit signe de le faire entrer.

Guasparre s'était déjà porté à la rencontre de l'enfant. Agnese but des yeux cette scène touchante - l'enfant paraissait si soulagé de voir quelqu'un qu'il connaissait, et en qui il avait confiance, qu'il se mit à pleurer. Guasparre l'étreignit avec beaucoup de douceur, puis il lui ébouriffa les cheveux et lui tapota la joue, avec un sourire protecteur qu'Agnese ne lui avait jamais vu. Elle se félicita d'avoir choisi cet homme comme père de ses futurs enfants, et elle se pressa elle aussi autour d'Adrieyn, afin de saisir, comme un avant-goût de leur vie familiale, un peu de l'émotion de ces retrouvailles.

- Allons, mais laissez-le parler, vous allez l'étouffer... ordonna Margherita. Jeune homme, vous voulez un peu de thé ?

Adrieyn se ressaisit et accepta son offre avec une politesse parfaite.

- Je vous prie de me pardonner pour cette effusion, Maestra Margherita Barberigi. Et je prendrai volontiers un peu de thé pour réchauffer mon coeur.
- Agnese, sers du thé à notre jeune invité.
- Que t'arrive-t-il, Adrieyn ? demanda Guasparre.

L'enfant poussa un soupir un peu saccadé.

- Je crois avoir offensé très grièvement le Cantatore.
- Offensé ? Mais comment ? demanda Margherita.
- Je ne sais. Il ne veut le dire. Je me suis excusé tant de fois... mais il me bat très froid. Je reste debout pendant ses répétitions, et j'attends qu'il me verse ses conseils et son enseignement, mais il ignore ma présence et paraît agacé quand il croise mes yeux.
- Il ne s'est rien passé ? demanda Margherita en fronçant les sourcils.
- Il s'est passé le festival, murmura Guasparre.
- Oui, capitaine. C'est depuis le festival - j'étais si heureux de mon chant, il me paraissait que mon destin s'accomplissait dans cette musique, devant la foule de Marsilia. J'étais éperdu de reconnaissance. Et alors le Cantatore a cessé de m'adresser la parole.
- Juste après le spectacle ? demanda Margherita.
- Oui, répondit Adrieyn, luttant manifestement pour contenir de nouvelles larmes.

Agnese lui apporta du thé, et des biscuits aux amandes. Guasparre la suivit des yeux, involontairement - non plus seulement pour guetter le rayonnement de ses yeux verts, mais parce que sa présence tout entière était devenue magnétique et impossible à ignorer.

Puis il échangea un regard avec Margherita. Elle comprenait, comme lui, à demi-mots, l'abîme qui s'était ouvert sous les pieds de ce pauvre petit. Ils savaient tous deux à quel point les Artocrates pouvaient être jaloux, cruels, destructeurs. Ils en avaient fait les frais à divers degrés pendant toute leur enfance - leurs professeurs avaient été humiliants, d'une exigence écrasante. Leurs condisciples avaient cherché systématiquement à étouffer, nier ou surpasser leur talent. Ces confrontations invisibles, psychologiques, n'avaient rien à voir avec une éducation sévère ou avec des bagarres enfantines. C'était une pression

continuelle sur l'égo - les Artocrates étaient pris en étau entre les applaudissements et les critiques, entre les louanges imméritées et les échecs injustifiés, ils étaient tour à tour couverts de gloire, puis méprisés, ou, pire, oubliés, avec une égale et absurde démesure. Et chaque blessure narcissique allumait dans leur coeur fragile une haine - haine de soi, haine de l'autre, haine de l'Art... Guasparre avait abandonné l'Art; Margherita était paralysée par la toile blanche; d'autres parvenaient à se maintenir au sommet pendant un temps dans un égoïsme souverain, mais la gloire les brûlait sans qu'ils s'en aperçoivent; d'autres encore supportaient vaillamment ce chemin de création et de destruction, parce qu'ils n'en connaissaient pas d'autre. Ils supportaient que leur ego se gonfle à chaque succès, et qu'il saigne à chaque défaite, qu'il ne soit jamais en repos, toujours central, toujours malade, comme un abcès inguérissable et obsédant. Et parfois, cet égo malade se mettait à saigner à chaque succès de leurs rivaux, à se rengorger de leurs échecs. Et c'était alors que les choses devenaient troubles et dangereuses.

- Adrieyn, proposa Guasparre doucement, cela te plairait-il de retrouver ce soir nos compagnons de voyage, Aelenor et Keller ?

La grisaille s'était enfin déchirée, et de larges pans du ciel étaient redevenus intensément lumineux. Les ciels d'été, lorsque les nuages de pluie étaient disloqués et chassés par le vent du soir, étaient de loin les plus beaux. Les lambeaux de nuages se coloraient de feu, de rose et d'or, tandis que des rayons obliques se déversaient par leurs trouées comme des averses de lumière. Le rendez-vous avait été donné dans la cour du Palazzo, et Guasparre reconnut de loin les silhouettes altières du couple d'étrangers, sur lesquelles les Marsiliens se retournaient en chuchotant. Ils étaient les seuls à s'émerveiller de la magnificence des colonnes sculptées et peintes, des fresques dorées qui miroitaient au plafond, des statues de maître, des fontaines, des palmiers multicolores qui poussaient dans des pots moulés par des géants.

Guasparre les regarda un instant avant de les aborder. Ils étaient ainsi qu'il les avait toujours vus à bord de la Libertà : en train de se parler l'un à l'autre, dans un échange qui paraissait ininterrompu, et qu'on n'avait jamais l'impression de déranger puisqu'on savait qu'il allait reprendre son cours tranquille dès qu'on serait parti. Il avait compris, de leurs récits entremêlés, qu'Aelenor avait autrefois dirigé sa Cité, et qu'elle s'en était aujourd'hui exilée. Elle était toujours un peu plus distante, un peu plus absente, que Keller, comme si

elle avait laissé davantage de choses derrière elle, comme si le poids du passé était plus lourd à porter pour elle que pour lui. Il lui arrivait plus souvent de faire briller sa pierre frontale - à des moments imprévisibles, que Guasparre avait fini par interpréter comme des moments de tristesse. Keller manifestait une immense curiosité de toutes les cultures qu'il croisait, de tous les ports où il accostait. Sa soif de comprendre ne semblait pouvoir être étanchée, et il avait parlé avec la même passion aux marins de la Libertà, aux scientifiques qui voyageaient avec eux, avec Adrieyn. Aucun des deux étrangers ne semblait accorder la moindre importance au grade, à la célébrité ou à la richesse de leurs interlocuteurs, et Guasparre s'en était félicité lorsqu'il avait compris que son statut de Capitaine n'avait été pour rien dans l'intérêt qu'ils lui avaient manifesté.

Il arriva derrière eux, et surprit involontairement une partie de leur conversation. Aelenor s'exprimait dans une langue qu'il ne connaissait pas - une langue qui lui parut, à lui dont la langue chantait, bizarrement atone - mais il comprit qu'elle indiquait un portrait à son mari. Guasparre, derrière Keller, chercha en même temps que lui le détail indiqué par Aelenor. La fresque était composée d'un disque central, représentant une nuit étoilée, qui reposait sur les épaules de quatre personnages. L'un d'eux était un éphèbe au regard grave et au front penché. C'était la jeunesse et la sagesse mêlées, dans une attitude humble et puissante à la fois.

Keller prit sa femme par la taille avant de répondre quelque chose de tendre, où on pouvait reconnaître le nom « Artus ». Aelenor murmura alors quelque chose d'un ton inquiet, et Guasparre remarqua que c'était la première fois qu'il voyait leur pierre frontale totalement éteinte. Lorsqu'ils parlaient dans une langue étrangère, elle diffusait une lueur très faible. Ils lui avaient expliqué que cette pierre réagissait à l'utilisation de l'esprit - dès lors qu'ils en utilisaient certaines fonctionnalités, la pierre émettait une lueur plus ou moins vive. Il supposa que l'apprentissage et la pratique d'une langue étrangère leur demandait un léger effort spirituel, qu'ils n'avaient pas besoin de fournir lorsqu'ils parlaient dans leur langue natale.

Il songea cependant qu'il les avait trop observés à leur insu et qu'il était temps de signaler sa présence.

- Mes amis, je suis heureux de vous voir, les héla-t-il.

Ils se saluèrent amicalement puis Guasparre les emmena à travers les galeries du Palazzo et du quartier dell'Arte, afin de leur exposer les plus belles pièces.

- Alors, que dites-vous de Marsilia ? A-t-elle sa pareille quelque part ?
- Sa pareille, non, sans doute, dit Keller. C'est l'une des plus belles cités qu'il m'ait été donné de voir.
- Votre Cité d'Albâtre est-elle aussi belle ?

Aelenor, qui était en train d'admirer la statue d'un petit faune dansant, immobile, au son d'une flûte inaudible, sourit.

- Mon cher Guasparre, est-il vraiment possible de comparer la beauté de ce petit faune plein de grâce et d'élégance avec... par exemple la majesté de cette colonnade ?
- Non, certes.
- La beauté d'oeuvres différentes ne se compare pas, non plus que celle de deux cités.

Guasparre se prit à la joute verbale, en souriant.

- Permettez-moi de reformuler ma question : si un grossier personnage vous obligeait à comparer les beautés d'Albâtre à celles de Marsilia, que diriez-vous ?

Aelenor eut un petit rire amusé.

- Si ce grossier personnage était un Prince, et de surcroît mon hôte, je serais bien obligée en effet de m'exécuter...
- Moi, je dirais que Marsilia contient des oeuvres plus belles, coupa Keller plus sérieusement. Mais qu'Albâtre l'emporte par l'impression d'ensemble qu'elle donne.

Aelenor hocha la tête en signe d'approbation.

- Je ne pourrais pas dire mieux, dit-elle. Il y a ici une somme impressionnante, foisonnante, de témoignages du génie individuel.

Guasparre réfléchit.

- Mais pas assez d'unité ? demanda-t-il.

- Il n'y a pas d'unité, et c'est ce qui fait aussi le charme vertigineux de cette Cité... On a l'impression d'évoluer dans un palimpseste d'époques et de styles, dit Aelenor. C'est très exotique pour nous, qui sommes habitués à une grande homogénéité architecturale.
- Mais vous avez un avantage sur nous, dit rêveusement Keller en jetant un oeil par la galerie ouverte sur l'infini. Vous avez la mer...
- Nous, nous avons notre cirque de montagnes, objecta Aelenor.

Guasparre vit la nostalgie poindre dans ses yeux gris.

- J'aimerais un jour visiter cette Cité que la beauté tapageuse de Marsilia ne parvient pas à éclipser à vos yeux, dit-il avec respect.

Elle lui sourit, avec chaleur, et dit :

- Veuillez pardonner mon chauvinisme, Guasparre... J'en aperçois tout le ridicule. Les oeuvres des Artocrates éclipsent toutes celles que j'ai pu voir, et je suis émerveillée de leur profusion et de leur diversité.
- Vous êtes attachée à votre Cité comme je n'arrive pas à être attaché à la mienne.
- Pourtant, Guasparre, mon exil volontaire aura duré plus longtemps que le vôtre, fit-elle remarquer.
- Regardez qui nous rejoint ! s'écria soudain Keller.

Et tous accueillirent Adrieyn, qui parut très heureux de les retrouver. On s'accabla de questions, et tandis qu'Adrieyn marchait devant avec Aelenor, Guasparre glissa à Keller :

- Je crains que son apprentissage ne se passe pas aussi bien qu'il l'espérait.
- Il a chanté magnifiquement, pourtant, au festival, observa Keller.
- Certes. Et c'est peut-être là toute l'origine du problème. Les Artocrates n'aiment pas qu'on leur fasse de l'ombre, et le Cantatore n'est pas réputé pour sa gentillesse.

Keller enregistra l'information, puis demanda après un silence :

- Jusqu'où ces choses peuvent-elles aller ?

- Loin, répondit laconiquement Guasparre. C'est pourquoi je l'ai convié à passer du temps à nos côtés.
- Vous avez très bien fait, dit Keller.

Devant eux, Aelenor s'était penchée vers Adrieyn, et le fixait avec intensité. Elle lui disait quelque chose, tout en faisant briller vivement la lueur bleue de sa pierre frontale.

- Que fait-elle ? demanda Guasparre.
- Je n'entends pas ce qu'elle dit. Mais je pense qu'elle est en train de lui enjoindre de ne pas perdre espoir, quoi qu'il arrive. Ou quelque chose comme ça.
- Lui enjoindre ? répéta Guasparre.
- Elle utilise le Verbe pour imprimer fortement cette idée au fond de lui.

Guasparre eut un mouvement de surprise.

- Est-elle capable d'imprimer n'importe quelle idée chez les gens ? demanda-t-il.

Keller sourit d'un air d'excuse.

- Eh bien... si les gens ne sont pas éduqués à résister à ce type d'injonction... Oui. À peu de choses près.

Guasparre se sentit tellement interloqué qu'il ne trouva rien à répondre. Adrieyn, il devait bien l'avouer, semblait plus calme et plus serein depuis qu'Aelenor lui avait parlé. Mais cette lumière bleue, qu'il n'avait jamais vue aussi vive, lui parut pourtant soudain inquiétante et étrangère, malgré toute la sympathie que cette femme lui inspirait.

Le souper avait été organisé dans les appartements de Guasparre, ce qui était un événement suffisamment rare pour être remarqué. Gemma y allait régulièrement, sans y être invitée, mais Lorenza n'y avait pas mis les pieds depuis plusieurs années, et pour Lazzaro Calbi, c'était une première fois. C'était un appartement sur plusieurs niveaux, situé en contrebas du quartier dell'Arte, et qui jouissait d'un accès privatif à la mer. La terrasse où les Petites Mains étaient en train de servir les plats n'était séparée de la mer que par un parapet de marbre.

- On se croirait presque à bord de la Libertà, dit Keller aimablement, après avoir été présenté aux convives.

Le souper avait été conçu pour être informel - les Albaregno connaissaient aussi bien le prix de l'apparat que celui de l'intimité, et adaptaient avec une grande facilité leur conversation et leurs tenues à la tonalité qu'ils voulaient adopter. Ces soupers informels ne s'encombraient pas de préséance, et l'on y invitait qui on voulait, sans tenir compte de l'étiquette. Ainsi, Guasparre n'avait-il invité que sa mère, qui avait expressément exigé la présence du Consigliere, sa soeur et Appollonio Vitelli, Margherita, et les Etrangers. Gemma arriva avec beaucoup de retard, ce qui n'étonna personne. Il y avait un dicton à Marsilia qui disait : « Les horloges des Artocrates ne marquent que les heures de retard. »

En réalité, Gemma n'avait pas eu l'intention de se faire attendre. Elle avait elle-même attendu Appollonio jusqu'à la dernière minute - mais il était en train de peindre, et, bien qu'il lui eût affirmé une heure auparavant qu'il aurait terminé dans une minute, elle l'avait attendu en vain. Lorsqu'elle l'avait trouvé dans son atelier exactement à la même place, barbouillé de peinture et en pleine concentration devant sa *Femme au Miroir*, elle avait renoncé à sa présence. Il lui avait à peine dit trois mots, et elle n'avait pas insisté, sachant qu'il détestait être dérangé lorsqu'il peignait. Mais elle n'avait pu s'empêcher d'observer la toile qui rivalisait avec elle, et qui le retenait ce soir. La silhouette de la *femme au miroir* lui ressemblait un peu - mais elle ne se reconnaissait pas vraiment, et elle trouvait étrange qu'il ne lui eût pas demandé de poser, comme pour le *Prince Prodigue*. Une impression mêlée de familiarité et d'étrangeté se dégageait de la figure peinte - comme une forme surgissant du néant ou du chaos, la femme au miroir n'avait pas encore de traits définis, et son esquisse n'était qu'une promesse, une prémonition, une vision floue et volatile. Mais elle commençait à craindre que ce ne fût pas elle - même si cela n'était pas encore certain.

- Gemma ! Enfin ! Nous avons failli attendre, lança Guasparre amicalement.

Elle composa un sourire léger, et salua tout le monde avec familiarité.

- Voici donc les Etrangers dont mon frère parle en des termes si élogieux ! C'est un honneur de vous rencontrer...

- Quels éloges a-t-il bien pu faire ? demanda Keller, souriant.

Elle s'assit à la place qui lui avait été réservée entre lui et Guasparre.

- Il vous a dépeints comme des personnages fantastiques, doués de pouvoirs étranges, et rois d'une lointaine Cité...

- Notre Cité est lointaine, dit Aelenor avec un sourire. Mais c'est là tout ce qu'il y a de vrai dans le tableau qu'il vous a fait.

- On m'a dit pourtant que vous aviez régné, dit Lorenza.

- J'ai gouverné, en effet, pendant plus d'une dizaine d'années. Mais je n'ai jamais régné.

- J'aimerais, comme vous, laisser le gouvernement pour me livrer à d'autres activités... mais cela reste un rêve creux pour les souverains de Marsilia.

Aelenor se préparait à répondre, mais Keller la devança.

- Nous avons beaucoup de chance de voyager. Le voyage n'est-il pas la plus belle métaphore de la vie que nous menons sur terre ? Nous regardons le monde avec des yeux toujours neufs, nous nous émerveillons de chaque grain de lumière, de chaque odeur nouvelle, de chaque visage différent que nous croisons.

Lorenza sourit, conquise.

- En somme, vous regardez le monde comme on regarde une oeuvre d'art.

- Oui, en quelque sorte, dit Keller.

- Ce que nous n'arrivons plus à faire à Marsilia, soupira Gemma. L'Art a supplanté totalement notre monde - je ne crois pas que nous arrivions jamais à éprouver un tel intérêt pour quoi que ce soit de réel.

- Peut-être parce que nous ne voyageons pas assez, dit Lorenza en regardant son fils.

Guasparre lui sourit.

- L'Art ne vaudrait rien s'il cessait de représenter le monde, dit-il. L'artiste est justement celui qui sait regarder le monde.

- Je ne suis pas sûre d'être d'accord avec toi, dit Gemma... L'Art n'est peut-être pas obligé de représenter le monde. L'artiste n'est pas celui qui sait regarder le monde, il est celui qui explore de nouvelles formes d'expression.

- Des formes d'expression... de quoi ? demanda Guasparre, qui avait manifestement longuement réfléchi sur le sujet. Un langage n'est langage que lorsqu'il dit quelque

chose. Pour moi, l'art doit continuer à dire l'expérience humaine du monde, ou bien il s'égare.

- Tu as sans doute raison, mon fils, dit Lorenza du ton qu'elle employait toujours pour changer de sujet. Et cela fait de tout voyageur qui regarde le monde avec des yeux neufs, dit-elle en se tournant vers les Etrangers, un artiste en devenir...

- Pratiquez-vous un art ? demanda Margherita.

- J'étais assez bon au Setan, dans ma jeunesse, dit Keller. Il s'agit d'un art martial, une sorte de combat acrobatique, qui s'effectue sur un parcours particulier. Et Aelenor maîtrise l'art oratoire. Mais nous ne pratiquons pas la musique, la sculpture, ou la poésie.

- Y a-t-il de vrais artistes, dans votre Cité ?

- Oui, dit Aelenor. Car chacun de nous se consacre à son oeuvre - et l'oeuvre de certains est de nature artistique.

- Que diable peut-on faire de sa vie, si ce n'est de l'art ? demanda Margherita avec un petit rire gracieux et provocant.

Lazzaro remarqua qu'Aelenor était légèrement agacée - cependant, il fallait l'avoir observée avec beaucoup d'attention pour le remarquer.

- Eh bien, les oeuvres sont aussi diverses que les individus... Je vous assure que la science, la politique, la médecine, la justice, l'enseignement, et même la sagesse, sont capables aussi de remplir une vie.

Lazzaro était plus intéressé par la conversation que ne le montrait son humble silence. Il savait que la Reine avait imposé sa présence au Prince, et il ne voulait pas trop participer à la conversation - cependant, il ne put s'empêcher de dire :

- Nous avons aussi des gens qui s'occupent de médecine, de science ou de justice... Mais ce sont des gens comme moi, qui ont échoué à devenir Artocrates.

- J'avais cru le comprendre, Signore, dit Aelenor en souriant. L'Artocratie est le principe même de votre Cité, et je serais bien impolie de le remettre en question lorsque je suis si somptueusement reçue.

- Dites votre pensée, Signora, je vous en prie, dit Gemma. La liberté de parole est sacro-sainte chez nous... Vous trouvez que les artistes prennent trop de place à Marsilia ?

- Nous connaissons trop peu Marsilia pour nous hasarder à porter ce genre de jugements, dit Keller prudemment.

- Votre Cité semble avoir une longue histoire de stabilité et de prospérité, renchérit Aelenor, et cela plaide en la faveur de votre système politique. Je n'ai pas vu de misère dans les rues de la Cité.

- Non, dit Lorenza avec fierté. Nos Artocrates nous rapportent tout ce dont nous avons besoin...

- Et je n'y ai pas vu de prison, ajouta Keller.

- Il y en a pourtant une, intervint Guasparre. Bien cachée, comme tout ce qui est laid ici...

Gemma éclata de rire.

- On peut dire que l'Art nous protège de la misère, mais pas qu'il nous protège du crime... Ce serait même plutôt le contraire !

Le défilé des plats semblait n'avoir pas de fin - et, à partir de la saumure d'algues qui parut particulièrement plaire à Aelenor, la discussion se fit moins formelle, et se ramifia en plusieurs conversations parallèles. Lazzaro profita de ce que Margherita était sa voisine de table pour éclaircir un point qui lui trottait dans la tête.

- Maestra, la Petite Main qui se nomme Agnese est bien à votre service ?

- Oui, en effet.

- Vous en êtes satisfaite ?

- Oui, très. C'est une fille remarquablement sage et intelligente, qui a beaucoup de goût pour les arts et qui ne cherche pas à attirer l'attention.

- A quoi ressemble-t-elle ? demanda Lazzaro. Il ne me semble pas la connaître.

- Vous ne pouvez pas la rater, dit Margherita. Elle est dotée des yeux verts les plus singuliers.

« Comme sa mère », songea Lazzaro.

- Pourquoi me posez-vous cette question ? demanda Margherita. S'est-elle plainte de quelque chose ? A-t-elle demandé à servir ailleurs ?

- Non, pas du tout, dit Lazzaro. Sa mère m'a parlé d'elle et je ne la situais pas.

Margherita, que ce sujet intéressait peu, en changea.

- Nous avons eu la visite du jeune étranger, Consigliere. Je crains que le Cantatore ne lui mène la vie dure.

Lazzaro hocha la tête gravement en enregistrant l'information.

- Faut-il que j'en parle à la Reine ?

Margherita réfléchit.

- C'est peut-être prématuré, dit-elle.

Gemma ne cessait de regarder vers l'entrée de la terrasse, avec des yeux anxieux. Cela n'avait pas échappé à l'observation de Margherita, qui songea avec une pointe de jalousie satisfaite que la belle princesse ne tarderait pas à être délaissée par son capricieux Maestro. Lorenza se tenait plus silencieuse depuis quelques minutes, et Guasparre faisait actuellement les frais de la conversation. Les Etrangers étaient en train de lui dire que les scientifiques qui étaient à bord de la Libertà avaient établi un campement en altitude, sur le volcan, et lui décrivaient leurs machines. Guasparre, qui jetait de loin en loin des regards inquiets vers sa mère étrangement silencieuse, finit, comme pour conjurer un possible échec de son repas, par poser la question qui brûlait toutes les lèvres.

- Je ne voudrais surtout pas vous mettre mal à l'aise, chers amis, mais auriez-vous l'amabilité d'expliquer à ma mère votre utilisation de l'esprit ?

Aelenor et Keller échangèrent un regard de connivence - et Lazzaro devina que c'était pour eux la partie la plus fastidieuse du dîner, et qu'ils la subissaient sans relâche à chaque fois qu'ils rencontraient de nouvelles personnes. Keller prit la parole, du ton d'un pédagogue qui reprend pour la centième fois la même leçon.

- L'Esprit appartient à chaque humain, et n'a rien de surnaturel. Mais nous le cultivons en Albâtre d'une manière que nous n'avons pas retrouvée dans les autres Cités. Il s'agit d'un pouvoir dormant en chacun d'entre nous. Nous avons seulement développé des techniques efficaces pour nous en servir.

Aelenor, en regardant son mari, avait un petit sourire que Lazzaro eut du mal à déchiffrer - un regard tendre, mais pas seulement. Il y avait aussi une pointe d'amusement et de fierté.

- À quoi vous sert-il ? demanda Gemma.
- À nous concentrer. À démultiplier notre intelligence, notre initiative, notre créativité. Mais aussi à supporter des contraintes corporelles extrêmes. À cicatriser plus vite. À retenir nos larmes et à contenir notre colère.

Tous les Marsiliens s'étaient tus, et écoutaient, fascinés.

- Et puis il y a le Verbe, ajouta Aelenor.
- Le Verbe ? répéta Guasparre.
- Oui. C'est le nom que nous donnons à l'utilisation de l'Esprit pour les actes de parole. Nous utilisons le Verbe pour persuader, pour séduire, et pour contraindre.

Guasparre se rappela le terme employé par Keller :

- Pour « enjoindre », c'est cela ?
- Oui. Une injonction prononcée avec le Verbe est aussi efficace qu'une contrainte physique sur les personnes qui ne le maîtrisent pas.
- Alors, vous n'avez pas besoin de prison à Albâtre ? demanda Guasparre.
- En effet.

Margherita ouvrait de grands yeux.

- Vous pourriez nous enjoindre par exemple de vous donner la plus belle oeuvre de Marsilia ? demanda-t-elle, incrédule.
- Oui, mais nous ne le ferons pas, dit Aelenor. Et vous en avez la preuve sur notre front : notre pierre s'allume pour prévenir les gens de l'utilisation de l'Esprit. Afin d'éviter toute tentative de manipulation.
- Notre société est fondée sur l'Esprit comme la vôtre est fondée sur l'Art, dit Keller. Et nous avons de multiples codes sociaux qui entourent son utilisation.

Lazzaro était le seul qui ne regardât pas les Etrangers. Il avait les yeux fixés sur Lorenza, car il la voyait lutter, depuis quelques minutes, entre l'intérêt réel qu'elle portait à ces révélations, et le mal intérieur qui la rongait. Il pouvait le deviner, le voir. Il n'avait pas besoin de l'Esprit pour cela.

- Est-ce que vos artistes utilisent l'Esprit pour créer ? demanda Gemma avidement.
- Oui, bien sûr. Je pense, ajouta Keller, que vos Artocrates utilisent l'Esprit à leur manière, et sans le savoir, pour parvenir à ces sublimes résultats. Toutes les activités humaines sont secondées par l'Esprit.
- Même l'amour ? demanda Gemma en éclatant d'un rire mutin.
- Surtout l'amour, répondit Keller avec grâce.
- Et la médecine ? demanda Lazzaro d'un ton beaucoup plus sérieux. Vous avez le pouvoir de guérir ?
- L'Esprit est un continent si vaste que peu d'entre nous le maîtrisent totalement, dit Aelenor. Il existe des guérisseurs à Albâtre, capables de soigner de nombreux maux par l'Esprit. Mais ce n'est pas notre spécialité.
- Quelle est votre spécialité ? demanda Guasparre.
- Aelenor maîtrise le Verbe mieux que personne, dit Keller avec une tendre admiration.

Aelenor lui sourit.

- Je n'ai hélas pas toujours réussi à convaincre mon auditoire, je te le rappelle, lui dit-elle un peu tristement.

La pâleur de Lorenza s'était aggravée, et un voile de sueur perlait maintenant sur son visage. Elle dissimula un haut-le-cœur, lorsqu'une Petite Main lui apporta un nouveau plat, et elle dut se lever.

- Je suis navrée, mon fils, mais je vais devoir m'absenter, articula-t-elle avec un sourire de façade.

Tous les convives se levèrent, et Guasparre regarda sa mère qui tremblait légèrement avec une inquiétude qui la réconforta.

- Consigliere, auriez-vous l'obligeance de me donner votre bras ?

Lazzaro s'empressa autour d'elle.

- Signora, j'aimerais que vous marchiez avec moi jusqu'à ma porte, si cela ne vous dérange pas.

Tout le monde se regarda, surpris.

- Mais bien sûr, dit Aelenor très naturellement. J'en serais honorée.

Lazzaro ne donnait pas seulement le bras à la Reine; il soutenait presque tout son poids. Aelenor marchait derrière. Elle avait vu le corps de Lorenza subir une altération spectaculaire dès qu'ils étaient sortis de l'appartement de Guasparre - comme on arrache un masque étouffant, Lorenza avait abandonné d'un coup son sourire de façade et son maintien royal, et le rire faux qui pétillait dans ses yeux s'était éteint. Il ne restait qu'une femme en proie à une vive souffrance charnelle, les yeux vides, le corps recroquevillé sur lui-même. Elle marchait avec une extrême difficulté, et son Consigliere, attentionné, dont Aelenor pouvait sentir le désarroi et la panique, jeta un oeil désespéré sur les escaliers qu'il fallait gravir.

- Laissez-moi vous aider, dit Aelenor.

Lazzaro vit distinctement, dans la pénombre, la lueur bleue s'allumer au front de l'Etrangère, et elle soutint et souleva presque la Reine de l'autre côté, avec une force surprenante. Les escaliers furent gravis dans le silence de leurs souffles déréglés - celui de la Reine, profond et inutile comme si elle tentait d'aspirer un oxygène absent - celui de Lazzaro, de plus en plus court. Aelenor n'avait pas le temps de regarder le décor fantastique qui les entourait, mais elle avait étrangement conscience de la beauté des lieux. Les lumières du port et les reflets des étoiles à la surface de l'eau scintillaient dans la brise qui montait de la mer; les statues obscures, comme des dieux immobiles, montaient une garde mystérieuse dans les galeries. Les flambeaux accrochés aux murs illuminaient les détails des fresques, et des morceaux de drapés, d'épaules, de chevelures, d'armes, de fleurs, de plumes de paon et de feuilles de vigne, défilaient au bord de son champ de vision.

Lorsqu'ils arrivèrent à la porte de la Reine, une petite fille surgit de l'ombre et leur ouvrit. Lazzaro lui jeta un oeil sévère, mais ne dit rien.

- Consigliere Calbi, demanda la petite fille obséquieusement, dois-je administrer quelque chose à la Regina ?

La Reine semblait inconsciente, ou du moins trop absorbée par sa douleur pour donner des ordres. Lazzaro la fit entrer, aidé de l'enfant, et l'allongea sur la méridienne la plus proche.

- Dégrafe son corsage et apporte-lui un peu d'eau. Et un coussin, dit-il à l'enfant d'une voix vive.

Aelenor regarda le gros homme, qui, malgré sa panique, paraissait encore capable de réfléchir à vive allure.

- Signora, je ne sais pourquoi la Reine vous a demandé de la suivre, dans l'état où elle se trouve. Je ne peux que supposer qu'elle souhaitait vous faire part de son mal, dont ses propres enfants n'étaient pas informés... jusqu'à ce soir.
- Voulez-vous que j'utilise l'Esprit pour tenter de comprendre ce qu'elle a ?

Lazzaro hocha la tête humblement.

- Nous devons vous paraître bien désespérés, dit-il.
- Nous le sommes tous devant le Haut Mal.
- Grazziella, retourne à la porte.

Lorenza reposait dans une position bizarre, probablement antalgique. Elle avait les yeux ouverts, mais sa bouche était crispée, et elle respirait difficilement.

Aelenor s'approcha.

- Où dois-je l'examiner ? demanda-t-elle au Consigliere.

Lazzaro, avec une délicatesse pleine de respect, approcha ses mains du corps de la Reine. Son geste était trop lent pour la circonstance, chargé d'une pudeur, d'une transgression, et d'une émotion, qui le rendaient lourd. Sa main potelée, aux doigts soignés et fins, se

saisit de la bretelle que l'enfant avait dégrafée, et la fit descendre sur l'épaule de Lorenza, lentement. Et il ne put retenir un cri étouffé lorsque le sein malade apparut.

- Le Mal progresse si vite, souffla-t-il.

Aelenor repoussa doucement le Consigliere et il put voir la pierre sur son front briller plus intensément lorsqu'elle regarda d'abord, puis toucha très doucement, la peau dévorée de l'intérieur. Elle caressa doucement la joue de la Reine, l'humecta avec un peu d'eau.

- Essayez de me regarder, dit-elle.

Lazzaro vit la Reine faire un effort, et lever les yeux sur l'Etrangère. Dès que leurs regards se croisèrent, la lueur bleue de la pierre redoubla d'intensité, et Aelenor parla avec une voix différente de sa voix ordinaire - une voix grave qui semblait résonner à l'intérieur de votre crâne.

- Tenez-vous au-dessus de l'écume de la douleur sans vous y noyer. Lutte pour préserver chaque pouce de votre chair. Respirez, mangez, dormez, et déposez tous les autres fardeaux.

Les traits crispés de Lorenza se détendirent un peu, et sa respiration se fit moins profonde et plus tranquille. Lazzaro, en voyant une sorte de sourire se dessiner sur ses lèvres, alors que sa tête tombait sur le côté, eut un sanglot bref, persuadé qu'elle était morte.

- Elle s'est endormie, dit Aelenor.

Lazzaro la reconduisit à l'extérieur, et donna quelques brèves consignes à l'enfant avant de refermer la porte derrière lui. Quand il reparut auprès d'Aelenor, il s'était ressaisi, et elle songea qu'il était un vrai homme d'état - le seul qu'elle eût rencontré ce soir. Il lui proposa de s'asseoir un instant sur un banc de pierre d'où l'on avait une vue sur la nuit.

- Je vous remercie, Signora. Au nom de la Reine et de Marsilia.

Aelenor sourit.

- Vous pouviez me remercier en votre nom, Consigliere Calbi. Cela m'aurait amplement suffi.

Lazzaro ne sut comment prendre cette remarque, et décida de l'ignorer.

- Vous avez utilisé le Verbe, n'est-ce pas ? demanda-t-il.
- Oui. Mais le Verbe ne la sauvera pas - cela pourra l'aider à lutter, peut-être, et à supporter sa souffrance. Cela lui fera au mieux gagner un peu de temps. Mais ce que j'ai perçu de son mal est bien au-delà de mes capacités.
- Pensez-vous que le mal soit irrémédiable ?
- La mort seule est irrémédiable, dit Aelenor. Si elle se trouvait en Albâtre, quelqu'un pourrait peut-être la sauver.
- Quelqu'un de plus puissant que vous avec l'Esprit ?
- Beaucoup plus puissant.
- Quelqu'un que vous connaissez bien ? Qui accepterait de vous rendre ce service ?

Aelenor eut un petit rire triste.

- Oui, sans aucun doute, dit-elle. Il s'agit de mon fils.

En revenant du dîner, Gemma avait repris confiance en elle, en Vitelli et en leur amour. Elle avait des milliers de choses à raconter à son amant - d'abord, qu'ils avaient perdu cent ducats chacun, car les pierres frontales brillaient bel et bien, et n'étaient attachées par aucun artifice... Ces étrangers étaient vraiment fascinants, et il était bien dommage qu'il les eût ratés... L'homme, en l'absence de sa femme, avait accepté de faire des démonstrations incroyables de ce qu'il appelait l'Esprit. De nouveaux territoires s'ouvraient peut-être pour les Artocrates - ces nouvelles techniques les rendraient encore plus créatifs et performants, et repousseraient les limites de leur génie... Elle était sûre qu'Appollonio, si épris de nouveauté dans son domaine, serait aussi fasciné qu'elle, et plus encore peut-être, par tout cela, et il lui tardait maintenant de le retrouver pour tout partager avec lui.

Quand elle arriva à l'atelier, elle ne trouva cependant qu'Ernesto devant la toile.

- Appollonio est-il parti depuis longtemps ? demanda-t-elle.

Ernesto, quand il la vit, fit une profonde révérence. Son humilité naturelle était redoublée devant elle - parce qu'elle était la Principezza; parce qu'elle était la maîtresse attitrée du Maestro; parce qu' elle avait été mêlée à l'opération sacrée qui avait donné naissance au *Prince Prodigue*.

- Il y a deux heures, environ.

Gemma eut une moue déçue. Deux heures auparavant, Appollonio aurait pu encore se rendre chez Guasparre - il eût été reçu même avec quelques taches de peinture. Mais il n'en avait rien fait.

- A-t-il progressé sur *la Femme au Miroir* ?

- Oui, Principezza. Voyez vous-même, dit Ernesto avec enthousiasme.

Gemma lui sourit, touchée de cette dévotion envers Appollonio, puis elle leva les yeux vers la toile, et Ernesto lui approcha un flambeau afin qu'elle pût mieux la contempler.

Tout le côté droit du tableau restait vide - quelques formes y étaient esquissées, et quelques couleurs avaient été jetées sur la toile, mais nul ne pouvait rien y discerner. Au centre, le personnage du singe était brossé à gros traits, mais à gauche, le tableau commençait à prendre des formes plus précises, plus ciselées. Comme si un voile avait été soulevé sur un coin seulement du tableau - tout le reste baignant encore dans un chaos primordial. On voyait la femme de dos, les cheveux relevés. Gemma remarqua que la nuque dégagée était d'une sensualité particulière, et paraissait surprise par un voyeur indiscret. Le mouvement des bras, qui venaient de déboutonner ou de dégrafer le devant de la robe, était gracieux, mais un peu lourd, un peu las. Gemma ne se reconnaissait pas dans cette lassitude - et, bien que la silhouette générale pût vaguement lui correspondre, elle ne retrouvait pas la tonicité, l'élasticité, la finesse, qui la caractérisaient. C'était une version d'elle corrompue, érodée par le temps.

Et elle comprit, en déplaçant son regard jusqu'au visage dans le miroir, ce que cela signifiait. Ce n'était pas elle, mais sa mère. La différence était ténue - car le visage dans le miroir n'était pas aussi net que le corps de dos; mais son intuition ne pouvait la tromper. Et il y avait quelque chose d'encore plus troublant... Ce visage ne lui rappelait pas sa mère telle qu'elle la voyait habituellement. Non, ce visage était celui de sa mère ce soir, précisément au moment où elle s'était levée pour s'excuser. Un visage tiré, empreint d'une dignité forcée, un visage où la souffrance imprimait des lignes nouvelles. Un visage

qu'Appollonio n'avait pas vu, puisqu'il n'assistait pas au repas - et Gemma eut une sorte de vertige en songeant qu'il l'avait peinte à distance. Qu'il avait imaginé son modèle mieux qu'il ne l'aurait vu avec ses yeux, mieux qu'elle ne l'avait vu elle-même, qui se trouvait pourtant à ses côtés. Sur le tableau, la lumière d'une torche éclairait le milieu du miroir - là où se trouvait la poitrine du reflet, qui se découpait avec un relief de clair-obscur. L'un des seins avait un modelé pur, parfait, et l'autre, à cheval sur l'ombre et la lumière, constituait une image plus énigmatique. Une ombre de forme étrange le recouvrait partiellement - comme une main de ténèbres, ou une araignée noire. Cette ombre que ne projetait aucun objet dans le tableau perturbait l'oeil et le retenait captif, comme une anomalie ou un signe à déchiffrer.

- Vous avez à nouveau inspiré un chef d'oeuvre, dit Ernesto, religieusement.

Gemma, qui avait oublié sa présence, sursauta.

- Non, répondit-elle d'un ton dont Ernesto ne perçut pas l'amertume. Vitelli se suffit à lui-même. Je ne suis pour rien dans son génie.

Chapitre II - Le Giocoliere

Depuis que Santa lui avait révélé le pouvoir de la bague, Lazzaro soumettait ses souvenirs des derniers jours à une relecture minutieuse. Il se rendit compte, à mesure qu'il donnait à sa mémoire cet éclairage nouveau, que la Strega n'avait pas menti, et qu'elle avait probablement eu raison de remettre d'autorité la bague au doigt de la morte. S'il faisait le décompte, depuis le jour où il avait empoché ce maudit visage translucide, il avait brisé quatre objets, dont une lampe de style mignard à laquelle sa mère était très attachée; il était tombé trois fois, s'était cogné violemment au moins deux fois, avait perdu sa bourse pleine de ducats, avait renversé une marmite bouillante dans les cuisines sans même savoir comment, et, pour couronner le tout, il avait entaillé la peau de sa mère en lui coupant les ongles de pied - cette dernière maladresse l'avait d'ailleurs beaucoup tараudé. Tout cela en quelques jours. Or, l'une des Ballerinas - était-ce Dea ou Belloza ?- avait rapporté qu'elle avait remarqué la bague depuis quelques semaines dans les vestiaires... Lazzaro n'osait imaginer le profond abattement qu'il aurait lui-même éprouvé au bout de plusieurs semaines si ces incidents d'apparence anodine avaient continué à se multiplier de manière incompréhensible et terrifiante. Cette épreuve partagée avec Isabella Acolti agissait comme un aiguillon pour résoudre l'énigme de sa mort. Il avait fallu une grande malveillance pour lui offrir cette bague - une malveillance qui pouvait fort bien tourner au meurtre, et dont il se sentait, en quelque manière, personnellement victime.

Il ne fut pas difficile de trouver la Petite Main d'Isabella, une dénommée Flavia, qui n'avait pas encore été réaffectée par les officiers du Palazzo, et qui se trouvait chez elle, rue de la Corderie. La jeune femme, dont les enfants jouaient sur le carreau d'une maison propre et relativement coquette, parut heureuse de voir le Consigliere et lui parla volontiers, de manière aussi volubile que désordonnée, de sa tristesse, de la gentillesse d'Isabella, de son incapacité à refuser quelque service que ce soit à quiconque. Elle semblait très affectée par la mort de la Ballerina, pour laquelle elle avait travaillé un peu plus de trois ans. « Une femme merveilleuse, qui va beaucoup me manquer », dit-elle en guise de conclusion.

- Je suis sûr que vous avez conservé un souvenir d'elle, dit Lazzaro, sur une impulsion subite.

- Oui, dit Flavia en rougissant un peu. Je me suis permis de prendre son paquet de cartes. On en trouve partout, vous savez, cela n'a aucune valeur, mais elle l'avait toujours avec elle, et j'avais envie de conserver quelque chose qu'elle avait touché souvent.

Lazzaro sourit benoîtement.

- Pourriez-vous me les montrer ? Je vous les laisserai après.

Flavia alla chercher les arcanes dans un tiroir et mit dans ses mains, précautionneusement, un paquet de cartes très usées, dont les bords gondolaient et s'effilochaient, et dont le dos, orné des armoiries des Albaregno, était presque entièrement décoloré.

Lazzaro se mit en devoir de regarder les cartes une par une.

- Les arcanes mineurs n'ont pas beaucoup d'intérêt, précisa Flavia. Isabella n'utilisait que les arcanes majeurs.

De fait, les arcanes mineurs, plus simplement ornés, étaient aussi plus neufs que les autres. Les petits tableaux miniaturisés sur le carton des arcanes majeurs représentaient des personnages énigmatiques - la Prêtresse, le Hiérophante, la Mort - dans des décors surchargés de clés, de coffres, de portes, de couteaux, de pièces d'or, de sceptres, d'animaux debout sur leurs pattes, de fleurs disproportionnées, d'astres souriants ou de coeurs saignants. Lazzaro passa rapidement les cartes en revue et s'arrêta sur les trois qui l'intéressaient. Le Bateleur, ou *Giocoliere*, représentait un homme de petite taille, encore un peu enfant, vêtu de couleurs vives, devant une table ou un étal de foire. Un nuage et un rayon de lumière le surplombaient; il avait des pièces, un aimant, un miroir, un mouchoir, qui débordaient de ses poches, et il manipulait des boules et des gobelets scintillants de ses doigts couverts de bagues. Des pièces d'or, des plumes et des poissons dorés étaient dissimulés sous la table. La Tour, *la Torre*, était une antique construction de pierre, qui paraissait défier le ciel, et dont la cime s'effondrait sous l'action soudaine d'un éclair. Au-dessus de cette tour en train de s'écrouler, de lourds nuages noirs gonflés de nuit et d'orage laissaient entrevoir l'ombre d'une main gigantesque qui tenait la foudre - des pierres s'écroulaient sur des petits animaux, renard, chat, serpent et poule, qui s'enfuyaient. A terre, on devinait des oeufs et des miroirs brisés. En regardant bien, on voyait que le lierre et les ronces qui envahissaient la Tour ne venaient pas de la terre mais du ciel, et descendaient du nuage ténébreux. Le Chariot, ou *Carello*, représentait un guerrier harnaché et puissant dans un étrange char tiré par deux chevaux, l'un blanc et l'autre noir, qui tiraient

à hue et à dia à la croisée de deux chemins. Les chevaux écumaient, poussés par une fureur intérieure qui faisait fumer leurs naseaux. Le harnais du cheval noir était sur le point de se déchirer, tandis que la roue du chariot du côté du cheval blanc était en train de se déboîter. Le guerrier tenait les rênes tant bien que mal, et ses mains rouges étaient blanchies par l'effort. Les deux chemins s'enfonçaient dans des paysages opposés par les formes et les couleurs - une forêt sombre et touffue, sur laquelle coulait la pluie, et un désert minéral chauffé à blanc par le soleil. Lazzaro trouvait les dessins grossiers et naïfs, mais étrangement évocateurs.

- Vous savez ce que ces cartes signifient ? demanda-t-il à Flavia en lui montrant les trois cartes .
- Non, dit-elle avec un petit rire. Je n'ai jamais été initiée. La Maestra Calvenzana pourrait vous renseigner mieux que moi.
- Isabella et elle étaient très liées ?
- Oui, elles se ressemblaient beaucoup. Maestra Calvenzana disait toujours qu'Isabella était comme sa fille ou sa soeur - une jumelle qui n'aurait pas le même âge.
- Maestra Calvenzana ne semblait pas au courant pour la liaison d'Isabella avec... comment s'appelle-t-il ? Stagio ?

Flavia parut surprise, mais se rendit vite compte que ce secret n'avait plus aucune importance.

- Non, Isabella le voyait en secret. Personne n'était au courant, dans le Ballet.
- Savez-vous où je pourrais le trouver ?

Stagio était un jeune Artocrate qui devait d'ordinaire être semblable à beaucoup d'autres. Il avait toujours paru étrange à Lazzaro que tous ces jeunes gens, avides de se distinguer, se fondissent pourtant tous dans le même moule d'élégance et de désinvolture. Ils étaient tous minces, séduisants, vifs d'esprit et lents dans leurs mouvements; ils se souciaient de chaque détail en affectant de se moquer de tout. La seule chose qui les distinguât réellement était leur art - le reste de leur personne était en quelque sorte une chose publique, portée par le courant des modes.

Stagio cependant se distinguait aujourd'hui par son chagrin - quand Lazzaro pénétra dans la salle de répétition, et qu'il détailla chacun des membres de l'ensemble, il paria rapidement sur le jeune homme brun qui poussait, à l'aide de sa viole, de longs sanglots mélodieux. Son intuition ne fut pas déçue, et le jeune homme, à la fin de la répétition, l'invita dans son appartement privé.

- Je suis désolé, Consigliere, je n'ai rien à vous offrir, dit-il. J'ai congédié ma Petite Main pour la journée.

- Je ne suis pas venu pour consommer, dit Lazzaro. Je souhaitais vous poser des questions au sujet de notre regrettée Isabella Acolti.

Le nom de l'aimée, comme une piquûre, fit jaillir les larmes du jeune homme, mais il se contint.

- Notre relation n'était pas si secrète, alors... dit-il.

- Elle l'était, le rassura Lazzaro. Mais je me dois de creuser un peu dans les secrets d'Isabella, par égard pour elle. Je voulais tout d'abord vous demander... si vous pensiez possible, plausible, qu'elle en soit venue à se suicider.

Stagio tordit sa bouche plusieurs fois avant de parler.

- Je tourne et retourne cette question sans cesse, Consigliere. Et je finis par penser que oui. Isabella a traversé une période très difficile, et elle était soumise à une forte pression de la part de la Maestra.

- Difficile pour quelle raison ?

- A cause de ses nombreuses blessures. Tout a commencé par une chute quelconque, il y a trois semaines. Puis son corps a dû se fragiliser, et elle est retombée plusieurs fois. Elle a fini par se faire une entorse au genou qui l'empêchait quasiment de danser - à moins de prendre une dose d'Oubli qui l'empêchait, alors, de se concentrer. J'ai essayé de lui dire de renoncer à La Feuille Morte, mais elle était obnubilée par cette figure. Elle ne voulait pas admettre que ses blessures la rendaient incapable de l'exécuter.

- La Maestra était au courant de ses douleurs ?

- Sofia Calvenzana a un rapport très particulier avec la douleur, Consigliere. Elle estime que le corps est fait pour être dépassé. La Feuille Morte consiste à sauter du Plongeoir, et à effectuer des mouvements très précis pendant la chute pour la ralentir.

- Oui, j'ai eu l'occasion d'assister à une démonstration.

- Dea y parvenait à la perfection, et Isabella craignait de perdre la faveur de la Maestra. Sa relation avec elle était très importante pour elle - j'en prenais parfois de l'ombrage.

- Vous connaissez toutes les Ballerines ?

- Oui, nous nous sommes rencontrés parce que mon ensemble accompagne le Ballet. J'ai assisté à de nombreuses répétitions.

- Lorsque la danseuse exécute la Feuille Morte, elle se jette dans le vide en avant, ou bien en arrière ? demanda Lazzaro.

- En arrière, répondit Stagio.

Lazzaro repensa à l'expression de concentration que la Dottoressa avait décrite dans les yeux du cadavre.

- Vous semble-t-il possible qu'Isabella ait essayé de réaliser la Feuille Morte lorsqu'elle a fait cette chute mortelle ?

- J'y ai songé, dit Stagio. Mais elle ne pouvait ignorer qu'elle en mourrait. La hauteur du plongeon est bien inférieure à celle des remparts.

- Prenait-elle suffisamment d'Oubli pour que cela altère ses facultés de jugement ? Qu'elle se mette en danger ? Pensez-vous qu'il pourrait s'agir d'une sorte d'accident ?

- J'y ai songé aussi. Mais je n'ai jamais vu Isabella à ce point sous l'emprise de l'Oubli. Cela me paraît peu probable.

Lazzaro réfléchit un instant.

- Que pouvez-vous me dire sur la bague étrange qu'elle portait dernièrement ? Est-ce vous qui la lui avez offerte ?

- Non, dit Stagio, et des larmes affluèrent à ses yeux. Excusez-moi, je déteste ce bijou qui a causé l'une de nos pires disputes.

- Pourquoi ?

- Lorsque je l'ai interrogée sur sa provenance, elle a d'abord éludé ma question, d'une manière inhabituelle. Puis elle a fini par avouer qu'il s'agissait d'un don du Prince, pour un service rendu.

- Quel genre de service ?

- C'est ce qu'elle a toujours refusé de me dire. Et je n'ai pu m'empêcher de penser qu'il s'agissait d'une faveur sexuelle.

Lazzaro roula l'information dans sa tête dans tous les sens, comme on tourne une boîte à secret pour y déceler un mécanisme d'ouverture.

- Quand vous parlez du Prince, vous parlez bien du prince Fabio ?

- Oui.

- Tourne-t-il souvent autour des Ballerinas, ou des Artocrates en général ?

- Non. Son intérêt pour le Ballet de la Calvenzana est assez récent. J'ai toujours entendu dire qu'il méprisait les arts.

- Moi aussi.

- C'est pourquoi j'ai pensé à un service d'une autre nature...

- Mais Isabella n'était pas Erotiste. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'elle aurait fait, pour une bague, ce que sa Maestra lui interdisait de faire, et qu'elle ne faisait qu'avec vous, par amour ?

Stagio appuya fortement son poing sur sa bouche, comme pour ravalier des sanglots .

- Je l'ai injustement accusée, je m'en rends compte.

- Mais elle ne vous a jamais dit ce qu'elle avait fait pour le Prince...

- Non.

Le jeune homme était maintenant en proie à une crise de larmes incontrôlable, et Lazzaro lui tapota maladroitement l'épaule, avant de disparaître, aussi discrètement que son corps encombrant le lui permettait.

Il lui restait trois pistes, qui ressemblaient à première vue à trois impasses. La première était évidemment barrée - il s'agissait du Prince, et il était inenvisageable de le questionner sur ses relations avec une Ballerina. La seconde demandait beaucoup de temps - il s'agissait d'essayer de retrouver, dans toute la Cité, d'où provenait cette bague. Lazzaro ne perdait pas de vue que la piste du Prince était en elle-même fragile, car Isabella pouvait avoir menti à son amant, pour une raison ou pour une autre, par

exemple dans le but de protéger quelqu'un d'autre. Il n'était pas impossible que la malveillance émanât de l'une de ses rivales - Dea, par exemple. Le fournisseur de la bague savait nécessairement à qui il l'avait vendue, mais Lazzaro aurait-il le temps de mener cette enquête de fourmi ? La troisième piste était nettement plus facile à suivre, mais elle était aussi la plus fantaisiste et la plus fumeuse de toutes : il s'agissait des cartes de Tarot. Le Bateleur, le Chariot et la Tour. En supposant que le pouvoir de la Strega ait quelque réalité, Isabella était morte avec ces symboles à l'esprit. Il pouvait être intéressant de les décrypter. Et cette piste le ramenait aussi à la Calvenzana, qui paraissait jouer un rôle mal défini dans cette affaire. Si c'était bien le Prince qui avait demandé un service à Isabella, avait-il demandé d'abord son accord à la Maestra ? S'était-il adressé à elle ? Cette bague avait eu pour effet de provoquer des accidents et des blessures sur la Ballerina... Le but était-il d'atteindre la Calvenzana à travers l'une de ses meilleures danseuses ? Le Prince Fabio, qui visitait son Père depuis peu, formait-il des projets de vengeance à l'égard de celle qui avait humilié sa mère et poussé son père à la folie ?

Le Consigliere dut attendre trois bons quarts d'heure que la Maestra daignât le recevoir. Elle répondit à ses premières questions le plus laconiquement possible, en lui faisant bien comprendre que les Artocrates n'avaient pas de temps à perdre avec des béotiens comme lui. Mais lorsqu'elle comprit qu'il venait à elle non pas à propos de la mort d'Isabella, mais pour lui demander un conseil divinatoire, elle changea radicalement d'attitude.

- Le Giocoliere, la Torre et le Carello, dites-vous... Voilà une combinaison bien tragique. Dans quel ordre étaient ces cartes qu'on vous a tirées, Consigliere ?

- Je ne m'en souviens pas, hélas.

- C'est très fâcheux, dit-elle. L'ordre des cartes est absolument primordial, ainsi que leur sens - y en avait-il une à l'envers ?

- Je ne crois pas, non.

Elle réfléchit un instant et alla chercher, dans son propre paquet de cartes, les trois cartes concernées, qu'elle mélangea, face cachée.

- Allez-y, dit-elle. Choisissez la première. Celle qui définira votre situation présente.

Lazzaro passa la main au-dessus des cartes, et eut presque l'impression d'en sentir une vibrer. Il la retourna : il s'agissait de la Tour.

- Je ne vous cache pas, Consigliere, que vous êtes dans une situation critique, on pourrait même dire un moment de destruction. Tout ce que vous avez construit patiemment au cours des années est en train de s'effondrer - non pas parce qu'il s'agit du cycle naturel des choses, non, mais bien par l'effet d'un accident extérieur. Quelque chose se produit, quelque chose d'imprévisible et d'irréversible, et cette chose menace l'équilibre de votre existence. La direction ascendante que vous aviez prise est soudain renversée, avec une menace de chute.

Lazzaro dut se reprendre à deux fois afin de ne pas interpréter pour lui ce que disait la Chorégraphe. Il était si tentant en effet de se représenter sa propre vie, sa position qui lui paraissait hier si solide auprès de Lorenza, cette position patiemment édifiée par sa fidélité quotidienne - soudain menacée, terrassée, anéantie, par le mal dont elle souffrait. Mais il fit un effort et se replaça dans le contexte de la Ballerina. Un accident extérieur à elle et à sa vie, comme l'intrusion d'une main gigantesque, avait foudroyé son travail, son amour, son art. Elle était cette Tour en train de s'effondrer - elle s'était effondrée du haut d'une Tour.

- Est-il possible que le sens des cartes soit à prendre... de manière littérale ?

- C'est très rare, dit la Maestra avec condescendance. Les Tours ne se brisent pas littéralement au moindre coup de foudre... il n'est pas nécessaire de faire consolider votre toiture ! Voyons plutôt la seconde carte, qui indique l'origine de cette situation.

Lazzaro hésita un instant encore entre les deux cartes restantes. L'une lui paraissait irradier, comme une source de chaleur, et il retourna le Bateleur.

- Le Giocoliere... Hum. C'est intéressant. Voyez-vous, Le Giocoliere manipule les gobelets, et ses mains sont mises en avant par ses bagues... Vous avez remarqué ? Il est représenté avec deux mains droites. Sans doute pour mieux exprimer son habileté. Et cela me fait penser à cette main que l'on devine sur la Torre... Se pourrait-il que la destruction de la Tour soit due à l'une de ses manipulations ?

Lazzaro se prenait au jeu de l'analyse.

- Le Giocoliere, comment est-il ?

- Il possède deux faces, l'une agréable, joueuse, charismatique et entreprenante. Et l'autre calculatrice et cupide. C'est un personnage qui n'est pas ce qu'il semble être, qui maîtrise les apparences et est passé maître en l'art de l'illusion.

- Pourrait-il être comédien ?

- Comédien, commerçant, séducteur, enfant trop charmant pour être sage... Il est difficile d'être plus précise. Connaissez-vous quelqu'un qui correspondrait à ce profil ?

Lazzaro songea immédiatement à Santa, et plus précisément à sa mystérieuse fille Agnese. Puis il se reprit, et revint dans la peau d'Isabella Acolti. Ni son petit ami, ni sa Petite Main, ni ses soeurs de Ballet ne paraissaient convenir à cette description. En revanche, sa chute pouvait bien avoir été causée par ce service rendu au Prince. Et le Giocoliere, soudain, prit pour Lazzaro les traits définitifs de Fabio. Un jeune homme manipulateur, qui n'était pas ce qu'il semblait être, et qui devait être familier des dessous de table. Lazzaro se souvint, brusquement, du tableau de Vitelli, *le Prince Prodigue* : Fabio y était représenté avec la main suspendue au-dessus de l'échiquier. Peut-être au-dessus d'une tour...

- Et... à quoi correspond la dernière carte ?

- La troisième carte représente l'issue possible de la situation présente, et doit se lire à la lumière de son origine. Dans votre cas, il ne reste que le Carello.

Elle retourna elle-même la dernière carte, qui apparut à l'envers par rapport aux deux autres.

- Devant l'effondrement de votre existence, vous êtes exposé à un dilemme, qui vous paraît impossible à trancher. L'urgence du choix est douloureuse, mais ne doit pas vous faire oublier que le danger principal, pour ce guerrier, est justement de ne pas choisir... Il mourra écartelé par ses chevaux, et son char se brisera, s'il ne décide pas de suivre l'un ou l'autre.

- Que signifie le fait que la carte soit à l'envers ?

Sofia observa attentivement les trois cartes.

- Je dirais que dans votre cas, le dilemme est en quelque sorte déjà tranché. Vous êtes tiraillé, mais vous n'avez pas vraiment la liberté de pencher d'un côté ou de l'autre. Votre

position, quelle qu'elle soit, vous condamne à subir le coup du destin. La main qui détruit la Tour.

Lazzaro se demanda si Isabella avait regretté un mauvais choix qu'elle aurait fait. Si ce dilemme qui l'avait travaillée jusqu'au moment de sa mort avait un rapport avec le Prince, avec le service qu'elle avait choisi de lui rendre, peut-être en scellant son destin. Que pouvait signifier son absence de liberté ? Cela pouvait-il faire référence au fait qu'elle était, au moment de sa mort, sous l'emprise d'un Charme ?

Lazzaro sortit de sa rêverie et se rendit compte que Sofia Calvenzano l'observait avec beaucoup de douceur et de compassion.

- Je vous avais sous-estimé, Consigliere, je vous prenais pour un homme à l'esprit étroit.

Lazzaro sourit.

- La largeur d'esprit n'est pas toujours inversement proportionnelle à celle du corps, dit-il.

Elle éclata d'un rire charmant, mais légèrement exagéré. Puis, avec une soudaineté un peu effrayante, elle ajouta à mi-voix :

- Je vous souhaite beaucoup de courage, Consigliere. Vous en aurez besoin dans les temps qui arrivent.

Chapitre 12 - Le Zoccolo

Le Zoccolo se trouvait dans tous les champs de vision et dominait tous les paysages; sa présence familière était comme une signature présente sur les tableaux de Marsilia. Son cône presque parfait, à peine tronqué, dessinait dans le ciel des lignes pures; lorsque le soleil brillait au-dessus de lui, lorsque son sommet paraissait environné d'étoiles, lorsque des nuages bas laissaient surgir sa pointe dressée, il devenait presque divin. On disait que les anciens lui avaient voué un culte, et avaient redouté sa colère. Mais, comme un grand dragon, il s'était endormi d'un sommeil séculaire. Lorsqu'on se hasardait tout en haut de son dos, on pouvait sentir, à travers certaines crevasses, des souffles profonds et fétides, et voir des fumerolles s'échapper de son grand corps de pierre. Mais la plupart des Marsiliens ne grimpaient jamais jusque là, et se contentaient de labourer ses contreforts, éminemment fertiles, de cueillir ses fleurs d'altitude et, surtout, de le peindre. Il existait un genre pictural appelé les « Zoccolerie », dont certains peintres étaient des spécialistes exclusifs. Ils représentaient le volcan de différents points de vue, par exemple depuis la mer, à différentes distances, mais aussi par tous les temps, tous les moments de la journée, toutes les lumières. La Zoccoleria la plus fameuse s'intitulait « Le Zoccolo dans l'oeil de l'aigle », et représentait le volcan à l'aube, le soleil matinal illuminant sa cime d'éclats de rose et d'or. Le défi artistique avait été de réaliser la peinture comme si le peintre planait en plein ciel, en face du sommet, sans contreplongée. L'artiste, Giancarlo, n'avait jamais donné le secret de sa technique, bien que le tableau eût, de son vivant, suscité de nombreuses études scientifiques afin d'en démontrer la vraisemblance visuelle.

Le volcan abritait aussi, sur sa large base en pente douce tapissée de bois, d'oliveraies et de citronneraies, de nombreuses villas éparpillées comme une poignée de perles. Les plus vertigineuses, les luxueux nids d'aigle, étaient peu nombreuses, mais beaucoup d'Artocrates intolérants à l'agitation du quartier dell'Arte y possédaient leur retraite rustique, paisible, le plus souvent cachée derrière d'épais rideaux de cyprès. Ils s'adonnaient là à la musique, à la poésie ou à la peinture, dans une ascèse créatrice que les autres Marsiliens admiraient de loin. Il existait deux voies pavées qui facilitaient l'accès du Zoccolo : la Via Serpentina, qui multipliait les lacets et s'élevait insensiblement jusqu'à mi-hauteur; et la Scala Brusca, dont l'ascension était plus difficile et plus directe. Sur la Via Serpentina, on observait à la dérobée la demeure secrète de tel ou tel génie; on entrevoyait

avec délices un coin de jardin, on entendait au loin une mélodie à demi étouffée, qui paraissaient sourdre d'un pays de féerie. On se reposait sur des bancs surplombant la mer ou la vallée, à l'ombre de pins odorants. On respirait l'air vif des espaces sauvages - et pourtant subtilement imprégnés d'art.

L'expédition avait commencé de manière charmante. Agnese marchait derrière Guasparre et Margherita, chargée de plusieurs besaces; le couple d'Artocrates allait à pas lents, bavardant à bâtons rompus et ramassant à terre tout ce qui pouvait se révéler utile pour les pigments. Les besaces, au fur et à mesure de la matinée, se chargeaient de pétales, de résines, de pierres colorées, de sables, de terres, de cendres de différentes teintes. Agnese ne se plaignait pas, bien que ses épaules fussent endolories et que la chaleur commençât à devenir pénible. Elle observait Guasparre tout à loisir, rêveuse et silencieuse, toujours dans son dos. Il avait proposé déjà deux fois de porter son fardeau, mais Margherita l'avait tancé.

- Ce n'est pas le travail d'un Prince. Je suppose que sur ton bateau, tu ne laves pas le pont ?

C'était parfaitement exact, mais la discipline stricte qui régnait sur le bateau ne lui paraissait pas comparable à cette relation ambiguë qui liait les Artocrates et leurs Petites Mains. Parfois Margherita riait avec Agnese comme si elle était sa soeur; et l'instant d'après elle lui donnait un ordre d'un ton sec. L'amitié et la domination alternaient et se mélangeaient parfois d'une manière qui le mettait mal à l'aise. Margherita n'y voyait pas malice - quant à Agnese, ses yeux verts demeuraient toujours impénétrables.

-Si nous prenions la Scala Brusca à cet embranchement, nous arriverions à la Villa Ridolfina, proposa Margherita. Cela te tente ?

Guasparre leva les yeux et devina, beaucoup plus haut, les murailles de la Villa qui avait connu les heures les plus glorieuses de son père.

- Je ne sais pas, dit-il. Pourquoi veux-tu aller là-bas ?

- Raffaella m'a dit qu'elle était restée presque intacte, et qu'il y régnait une atmosphère étrange, de luxe et d'abandon.

Guasparre se sentait envahi d'un complexe de fascination et de répulsion. La Villa Ridolfina avait accueilli la passion de son père et de la Calvenzana; elle avait été emplie d'art, de

jeux, de rires et de festins pendant plusieurs années. Il y avait été plusieurs fois, enfant, avec Gemma et Fabio, lorsque leur père les invitait en grande pompe et leur jouait, à de rares occasions, sa comédie royale. Guasparre se souvenait que le lieu l'avait grandement impressionné à l'époque - notamment le théâtre d'été, dans les jardins, dont la splendeur l'avait émerveillé. Gemma, surtout, avait été sensible à son luxe féérique. Mais cette villa avait été abandonnée lorsque Ridolfo avait sombré dans son mal - Lorenza n'avait jamais rien fait pour l'entretenir, comme si ce lieu devait matérialiser à jamais la grandeur et la décadence de son époux; son orgueil et sa ruine. Lorenza l'avait voulue maudite - sans que cela fût dit. Sofia Calvenzana elle-même n'y remit jamais les pieds; on disait qu'elle y avait laissé toutes ses affaires, ses costumes de théâtre, ses bijoux, ses perruques, et qu'elle l'avait abandonnée comme elle avait abandonné son art. Du jour où Ridolfo perdit l'esprit, Sofia ne fréquenta plus d'hommes, ne récita plus jamais un texte de théâtre, et ne reparut plus sur scène. Lorenza ne lui adressa plus jamais la parole et lui interdit l'accès à son époux. Et la Villa Ridolfina, avec ses salles de concert et ses ateliers, ses serres, ses chambres baroques, son mobilier précieux, fut livrée à la poussière du temps.

- J'aimerais bien jeter un coup d'oeil sur l'atelier de Contarini. Je crois qu'il a passé plusieurs années là-bas... Peut-être retrouverons-nous des trésors dans ses placards ?

Guasparre se laissa séduire par cette visite.

- D'accord, dit-il. Mais à une condition.
- Laquelle ? demanda Margherita.
- Agnese ne portera rien, pas une seule sacoche, pendant toute la montée.

Margherita éclata de rire.

- Comme tu voudras, Capitaine.

Guasparre se retourna et croisa le regard d'Agnese, qui n'exprimait pas ce qu'il s'attendait à y trouver - c'est-à-dire un regard enfantin, une gratitude pour son attention galante - mais une sorte de défi, comme si elle refusait d'entrer avec lui dans cette relation ancillaire, où elle aurait été son inférieure. Un regard vert troublant qui lui disait : « J'attends que tu finisses ces enfantillages. » Tout en chargeant sur ses épaules les besaces, les unes après les autres, il ne pouvait détacher les yeux du corps d'Agnese, qui, délivré de son fardeau, couvert par endroits de perles de sueur, exhalait un parfum capiteux et exerçait sur lui une

attraction presque invincible. Il s'imagina un instant la saisir par la taille - et il prit soudain conscience, avec un peu d'effroi, du fait que cette attirance persistante finirait peut-être par lui poser problème.

Les trois se séparèrent tacitement en arrivant à la Villa.

Margherita, tout entière à son projet, avait une idée précise de ce qu'elle cherchait, et traversait assez vite les lieux où elle ne risquait pas de le trouver. Elle s'était renseignée sur la structure de la Villa, et savait dans quelle aile avait vécu Contarini; sa promenade prenait ainsi les allures d'une excitante chasse au trésor. Elle sema les deux autres rapidement, non sans avoir emporté une sacoche avec elle, et disparut dans les bâtiments les plus excentrés.

Guasparre avait déposé les affaires dans le péristyle, puis, assailli de souvenirs, il s'était laissé guider par sa mémoire, qui le faisait ralentir ou se hâter, contempler longuement un objet familier, ou se précipiter vers un lieu qu'il reconnaissait soudain. Les jardins, qui l'avaient si fortement impressionné dans son enfance, l'attiraient irrésistiblement, et il entreprit d'en faire le tour. Ses souvenirs, la Mère seule savait pourquoi, étaient nocturnes; et à sa vision présente, baignée de la lumière aveuglante du zénith, se superposait donc une vision crépusculaire, mystérieuse, illuminée du jaune tremblant des torches. Ce n'était pas la seule différence - les allées, le théâtre en lui-même, lui paraissaient aujourd'hui plus petits; et le souvenir de la cour bruyante et joyeuse des Artocrates se heurtait, comme une foule de fantômes incapables de traverser le mur de la réalité, au vide et au silence présents. C'était une impression étrange - comme d'évoluer tout à la fois dans deux dimensions. Chaque pas fait dans le temps présent ouvrait un espace du souvenir, et le sortait de l'oubli; et Guasparre explorait sa mémoire autant qu'il explorait la Villa.

Agnese, quant à elle, n'avait en ce lieu ni projet précis, ni mémoire - elle était libre de vivre l'instant présent, c'est-à-dire, dans son esprit comme dans son corps, le plein épanouissement de son sentiment amoureux. Elle marchait dans la Villa, qu'elle savait liée à l'enfance de Guasparre, comme elle eût caressé son corps - lentement, de manière assoiffée et extatique. Elle en recueillait les impressions avec une intensité troublante, et s'abandonnait, passive, réceptive, pleine de ferveur, à tous les enchantements qui s'en dégageaient. Le lieu qu'elle visitait n'était pas un lieu, mais un symbole du Prince - chaque porte qu'elle poussait, chaque marche qu'elle gravissait, lui donnait l'impression de le

déshabiller, lui, corps et âme. Le fait qu'il fût là, quelque part à proximité, n'interférait pas avec ce sentiment. Le moment viendrait où Guasparre lui appartiendrait; ils ne pouvaient rien contre cela, ni l'un, ni l'autre, et encore moins Margherita. Mais elle n'en éprouvait pas de hâte particulière - car le lent, inexorable rapprochement dont elle ressentait autant que lui la force magique avait un charme puissant. Elle ne voulait pas brûler les étapes. Elle voulait savourer chaque seconde de cet amour, de son aube, de son matin.

Elle se dirigea, sans réfléchir, vers ce qui l'attirait le plus : le bâtiment principal, orné des plus belles colonnades, des plus riches mosaïques, et d'une paire d'escaliers de marbre courbés comme des coquillages. La pierre, bien sûr, était partout intacte - le marbre brillait même encore çà et là, aux endroits où la pluie pouvait laver la poussière. Mais tout son habillage de verre, de fer forgé, de bois et de tissu, était rongé de l'intérieur. Les rideaux battaient, effilochés, aux croisées brisées. Les rampes et les pieds des guéridons donnaient à toutes les structures une étrange couleur de rouille. Les bassins, asséchés, dégueulaient de feuilles mortes et d'insectes. Des taches brunes, vertes, noires, lépraient les sols et les murs. Les mosaïques se perdaient dans le dessin mouvant des aiguilles de pin. Les statues avaient les yeux mangés de mousse, la bouche souillée de terre. Agnese, où qu'elle posât les yeux, imaginait les gestes, les caresses, qui rendraient son lustre à la Villa, la sortirait de sa gangue de poussière et de rouille, la débarrasserait de ses peaux mortes, referait circuler en elle l'eau bienfaisante des fontaines... La Villa Ridolfina n'était pas morte, Agnese sentait battre encore son cœur dormant. Il suffisait de la frotter, de la nourrir, de la déshabiller de ses lambeaux, de la baigner et de la vêtir. Ses mains habituées à l'ouvrage avaient envie de se mettre au travail.

En souriant, elle grimpa l'un des deux escaliers symétriques, ses pieds faisant craquer des brindilles et des éclats de verre, sa main courant sur la rampe que le lichen rendait glissante. Elle songeait que Guasparre était dans le même état que la Villa - rouillé, blessé, asséché. Elle s'imagina chercher dans la boutique de la rue de l'Achevoir les onguents les plus puissants pour huiler son corps meurtri, pour réparer les rides d'inquiétude qui creusaient son front, pour faire monter à nouveau en lui la sève bienfaisante de son sang. Elle le polirait. Elle l'abreuverait. Elle le ranimerait. Dans ce fantasme, elle ne pouvait concevoir de bonheur plus ineffable que celui de cette onction rituelle, à demi-lustrale, à demi-érotique - et elle sentait au creux de son ventre un vertige nouveau et délicieux.

En haut de l'escalier, une galerie ouvrait sur les appartements des maîtres. Agnese passa devant de luxueuses chambres d'enfants. Elle pénétra un instant dans la chambre

qui avait dû être celle de Gemma - où un petit lit d'ivoire et d'or, à baldaquin, laissait pendre un voile si déchiré qu'il ressemblait à une toile d'araignée. Une maison de poupée étalait, au centre, le désordre de ses meubles miniatures renversés, de ses petits tapis mangés aux mites, et de sa vaisselle de porcelaine fine brisée aux quatre coins de sa cuisine. Agnese s'approcha, et trouva, dans une réplique lilliputienne du lit chryséléphantin, une poupée à l'effigie de Gemma. Elle avait été réalisée à la main, avec un art prodigieux - Agnese pouvait reconnaître les traits ciselés de la princesse et ses boucles brunes - sans doute de vrais cheveux. Gemma enfant - Gemma, poupée royale de cette maison à l'abandon - gisait là, parmi les débris de cristal et les pages arrachées de livres minuscules.

Agnese mit la poupée dans l'une de ses poches, et, d'un pas trainant, continua son exploration. Mue par son instinct, elle passa sans entrer devant plusieurs portes battantes, après un bref coup d'oeil aux splendeurs décrépites qui sommeillaient derrière, et pénétra seulement dans la chambre du fond - l'une des plus vastes, qu'elle reconnut immédiatement pour la chambre de la Calvenzana.

Quelque chose dans l'atmosphère, dans la lumière, de cette pièce, lui monta à la tête. Ainsi c'était là qu'avait vécu cette femme adorée, cette maîtresse illégitime et souveraine, cette voleuse de roi. Ridolfo lui avait fait, comme à une véritable déesse, l'offrande d'un temple. Un bassin intérieur, sous un puits de lumière, révélait les squelettes blanchis de plusieurs poissons de tailles et de formes différentes, éparpillés sur la mosaïque. Le lit, surélevé dans une alcôve sur laquelle était peinte un trompe l'oeil, paraissait voguer en plein ciel. Des colonnes, toutes différentes, ornées de motifs floraux d'une finesse et d'une complexité qu'Agnese n'avait jamais vues au quartier dell'Arte, soutenaient un plafond tout entier recouvert d'une fresque... Agnese, la tête renversée, admirait les personnages peints, dans des scènes de genre dont le style général était immédiatement reconnaissable. Il s'agissait d'une fresque de Contarini, célèbre pour la beauté de ses corps en mouvement, et pour l'éclat particulier qu'il parvenait à donner à la peau humaine. Tous les tableaux qui restaient de Contarini étaient soigneusement conservés, protégés et visités, au Palazzo. Agnese ressentit une profonde tristesse quand elle vit sur la fresque des marques d'humidité et de moisissure : ce chef d'oeuvre abandonné était ce qui lui faisait prendre la mesure de la catastrophe qui s'était abattue sur les Albaregno.

Elle finit par baisser la tête, et parcourut la chambre, en touchant les objets qui avaient appartenu à Sofia : les peignes et les flacons, les livres et le nécessaire à Oubli. Une ouverture presque dissimulée dans une peinture lui donna accès à une sorte de

vestiaire - la pièce fermée dégageait une puissante odeur de moisi, et l'air en était difficilement respirable. Des mannequins de bois, sans tête, arboraient des costumes de théâtre qui brillaient dans la pénombre. Des sequins, des perles, des pendentifs, ouvraient lentement leurs yeux colorés, comme si on les éveillait d'un long sommeil. Agnese eut le regard attiré par un foulard rouge, brodé de fils noirs et or, et le décrocha délicatement. Puis, prise d'un accès de toux, elle ressortit du vestiaire, et alla chercher un peu d'air sur l'immense balcon qui bordait la pièce.

La vue était parfaite - comme si toute la Villa avait été construite autour de ce balcon, de cette chambre, pour lui donner un point de vue idéal. Le sommet du Zoccolo apparaissait dans les hauteurs, sur la droite, et l'on voyait sa ligne parfaite, hérissée d'arbres, mourir dans la mer. Sur la gauche, le jardin déroulait ses perspectives délicates, l'hémicycle de son petit théâtre d'été, la majesté de ses grands arbres... Agnese agita un instant le foulard à la fenêtre, pour en chasser le parfum de caveau, et le disposa sur sa tête à la manière d'un voile.

Margherita, pendant ce temps, retournait l'atelier de Contarini avec une déception grandissante. Alors que toutes les autres salles contenaient encore leurs trésors, l'atelier était désespérément vide. A part quelques toiles blanches grasses de poussière, quelques chiffons maculés, et des pots vides, rien n'indiquait que l'atelier eût été celui d'un peintre - quant à l'empreinte personnelle de Contarini, elle s'était totalement évaporée avec le temps. Evidemment, elle n'était pas la première à avoir eu cette idée - d'autres Artocrates étaient déjà passés par là... À Marsilia, on pouvait tout dédaigner, sauf ce qui avait trait à l'art. Les moindres objets de Contarini avaient été pillés en premier - évidemment - elle aurait dû le savoir avant même de monter jusqu'ici.

Elle jura à haute voix, et entendit son juron résonner dans la vaste salle vide. Cela l'amusa, et, pour tester l'acoustique, elle se mit bientôt à chanter. Elle possédait, comme beaucoup d'Artocrates et même de Petites Mains, des rudiments dans de nombreux autres arts, et son chant était agréable et mélodieux. Cela atténua sa mauvaise humeur - la puissance qu'elle ressentait en chantant sous ces hautes voûtes compensait un peu sa déception et l'agacement de s'être montrée si naïve. Après tout, qu'avait-elle espéré dans cet héritage volé de Contarini ? Même en retrouvant tout son matériel intact, elle eût été incapable d'avoir une once de son génie. Et *l'Aube sur la Mer* méritait mieux qu'un pigment volé,

destiné à l'origine à peindre la couleur de la peau. *L'Aube sur la Mer* méritait un pigment original, inédit, dont la recette demeurerait secrète jusqu'à sa mort. Elle l'appellerait le « Rose Barberigi ». Elle deviendrait immortelle par la couleur.

Satisfaite, elle s'arrêta de chanter, et entendit des pas dans les salles voisines, ainsi que des éclats de voix qu'elle ne reconnaissait pas.

Guasparre avait traversé à pas somnambuliques ce jardin des souvenirs. Il les avait vus surgir de la terre fertile et s'épanouir, au détour des chemins, comme des fleurs fabuleuses. Il se souvenait de visages oubliés, de fragments de musique, du parfum des festins. Le petit garçon d'autrefois était en admiration devant son père, et la plupart de ses souvenirs, au début de sa promenade, mettaient en scène Ridolfo. Le Roi-Comédien, le Roi-Cabotin, attirant toute sa cour par son charisme irrésistible. Il se souvenait de Ridolfo récitant la fin de *Marsilia d'Oro* - le visage baigné de larmes contagieuses, et la voix profonde, qui se déployait dans un silence d'une qualité presque surnaturelle. Il le revoyait trônant au bout de la table dressée dans un coin du jardin, vidant son verre avec panache, ou portant un toast en son honneur à lui, son petit Prince. Il voyait aussi le manège de ses courtisans éperdus d'amour pour lui, hommes, femmes, ivres de gaieté, ivres d'art, de vin, de jeunesse, se disputant ses faveurs, et faisant rejaillir un peu de cet amour sur Guasparre, sa réplique miniature, son dauphin, son miroir rajeunissant qui paraissait promettre à son règne une forme d'éternité.

Et puis, au fur et à mesure de sa marche, comme s'il descendait toujours plus bas dans les étages de sa mémoire, des souvenirs moins brillants lui revinrent également. Des souvenirs de sa mère les jours de départ, grave et vêtue de noir, en haut des marches de la Porta Ultima, le fixant avec une douleur retenue. Cette figure, il s'en rendait compte, restait encore aujourd'hui comme imprimée dans sa rétine. Cette image de *mater dolorosa*, qu'il était impossible de ne pas faire souffrir pour être heureux, ce fantôme immobile et sombre faisait un contrepoint à la figure virevoltante du Roi - parce que le petit Guasparre, qui aimait sa mère, qui l'aimait profondément, d'un amour sincère et sacré, l'avait pourtant trahie. Il l'avait laissée là, immobile et noire, aux portes du Palais désert, pour sauter dans un char et se joindre à la sarabande colorée dans laquelle son père l'invitait - et cette trahison, il l'avait répétée à chaque fois que son père le réclamait après des mois d'absence

et d'indifférence. Son coeur gonflé de joie, dans sa poitrine de neuf ans, de dix ans, de onze ans, était le coeur d'un traître. Il sentait encore ce goût de joie et de trahison mêlées, à chaque fois qu'il prenait la mer, lorsque Lorenza lui disait au-revoir sur le quai et demeurait immobile pendant la manoeuvre de la Libertà. Il éprouvait toujours le même pincement au coeur. Il fallait qu'elle souffre pour qu'il se sente libre et heureux.

La figure de Gemma enfant, elle aussi, remontait à la surface. Il se souvint, en passant devant le puits, qu'elle avait un jour menacé leur père de s'y jeter. En se penchant dans le puits, il se rappela, en foule, toutes les fois où Gemma avait provoqué ce genre de crises. Elle vouait à Sofia Calvenzana une haine farouche - la haine d'une femme jalouse et trompée, la haine que sa mère aurait dû éprouver - mais une haine pure, vierge de tout compromis, au tranchant inaltérable, dont un coeur de femme adulte n'aurait pas été capable, et que seul un coeur d'enfant avait pu concevoir. Gemma, idolâtrée puis oubliée par son père, lui vouait, à lui, un amour jaloux, lourd de rancune et d'anxiété. Elle ne cessait de lui écrire lorsqu'ils étaient au Palazzo, et, lorsqu'elle sautait enfin dans le char qui les emmenait à la Villa Ridolfina, elle éprouvait de violents transports de joie qui la faisaient parfois défaillir. Arrivée sur place, elle charmait son père de toutes les façons possibles - elle lui apportait des présents qui avaient demandé des milliers d'heures de patience, elle chantait pour lui, peignait pour lui, récitait pour lui des répliques de théâtre, exigeait de danser avec lui, l'entourait de son babil charmant. Mais, tôt ou tard, le moment venait toujours où Sofia se présentait à elle - Gemma passait alors du feu à la glace, refusant de lui rendre ses saluts, exigeant de ne pas être assise à côté d'elle à table, empêchant son père d'aller se coucher en même temps qu'elle, critiquant ouvertement, avec une ironie acerbe, tout ce qu'elle faisait et disait. Un jour Ridolfo, excédé, l'avait punie - Gemma humiliée était restée enfermée sur un balcon, et Ridolfo avait demandé aux musiciens de venir couvrir ses hurlements par une musique joyeuse, sur laquelle les courtisans avaient dansé toute la nuit. Guasparre avait dansé aussi - la petite figure furieuse de Gemma, immobile sur son balcon, il l'avait trahie elle aussi.

Pour autant qu'il s'en souvînt, Guasparre n'avait jamais éprouvé d'animosité envers Sofia, qui lui apparaissait comme un prolongement de son père. C'était une figure jumelle et féminine qui venait compléter la grâce virile de Rudolfo. Il lui semblait étrange qu'on pût aimer l'un sans aimer l'autre - et, naturellement, lorsque Guasparre enfant s'imaginait adulte, il se voyait aux côtés d'une femme semblable à Sofia. Une femme qu'il aimerait d'un amour passionné, comme Ridolfo aimait Sofia. Cet amour lui avait toujours paru pur

- la trahison, toute la trahison, il la prenait sur lui, et en exonérait son père. Quant à Fabio... il fut le dernier à lui revenir, comme si ce frère taciturne, auquel personne ne prêtait attention, avait existé moins fort, et laissait de ce fait une empreinte plus légère dans la mémoire. Guasparre, sans doute, n'avait pas été un très bon frère pour lui. Sa supériorité d'ainé, d'héritier, était renforcée par une supériorité dans presque tous les domaines. Guasparre était plus beau, plus artiste, plus charmant; il maniait mieux la langue et le pinceau, et gagnait aussi à la course. Fabio, éternel second, avait été le faire-valoir de son enfance dorée. Seule, Lorenza rappelait régulièrement à Guasparre que Fabio était son égal, son frère, et qu'il lui devait le respect - et il lui en avait parfois voulu, pour cela, comme si elle cherchait à le rabaisser, alors que toute la cour le plaçait naturellement en position dominante. Guasparre avait longtemps cru que Fabio était son préféré. Cette petite blessure d'amour-propre, il s'en rendait compte aujourd'hui, était peut-être la seule chose qui l'avait sauvé du risque de devenir un homme arrogant et suffisant. Lorenza avait agi en mère avisée - non seulement pour Fabio, mais aussi pour Guasparre, leur donnant à tous les deux ce dont ils avaient besoin : un peu de soutien à Fabio, un peu d'humilité à Guasparre. Lorsqu'il y songeait aujourd'hui, Ridolfo avait toujours fait tout le contraire, poussant ses courtisans, ses enfants, et peut-être tous ses sujets, à exacerber leurs penchants naturels sans jamais les corriger. C'était Ridolfo qui avait rendu Gemma capricieuse et instable; c'était lui qui avait logé la frustration et la rancœur au cœur de Fabio, et la trahison au cœur de Guasparre. Durant le règne de Ridolfo, les Artocrates s'étaient montrés plus dispendieux que jamais - l'Oubli avait coulé à flots, et l'Art même en avait pâti, car les Artocrates gagnaient sa faveur par le charme de leur compagnie, et non par la beauté de leurs oeuvres. Lorenza, patiemment, avait remis bon ordre à tous ces excès. Elle avait ramené le calme dans l'esprit tourmenté de Gemma. Elle avait permis à Fabio de trouver et de suivre sa voie. Elle avait freiné les dépenses et les débauches des Artocrates, en les ramenant au quartier dell'Arte. Elle avait remis l'Art au centre de Marsilia. Elle avait choisi pour Consigliere l'homme le plus modeste, le plus effacé, et le plus prudent qui soit.

Guasparre eut soudain l'impression que l'heure la plus chaude du jour était passée, et qu'un peu d'ombre et de fraîcheur commençaient à tempérer la lumière aveuglante. Combien de temps avait-il passé hors du temps présent ? Il eut envie de retrouver ses deux compagnes, et pressa le pas en direction du corps principal de la Villa. Son oeil fut attiré par une tache rouge qui dansait sur un balcon, et, l'espace d'un instant, il crut qu'un

nouveau souvenir surgissait du passé. N'était-ce pas Sofia Calvenzana, à sa fenêtre, qui arborait fièrement les couleurs des Albaregno ? Il lui semblait aussi entendre un chant de femme, dans le lointain.

Il se dirigeait vers les escaliers lorsqu'il entendit, du bâtiment voisin, une voix familière qui l'interpellait.

- Capitaine Guasparre !

Guasparre éprouva une surprise désagréable à la vue des trois hommes qui s'avançaient vers lui. C'étaient les scientifiques étrangers, qu'il avait transportés à bord de la Libertà, avec leur chargement exceptionnel. Il n'avait aucune envie de les voir - et leur apparition ici, dans ce lieu d'art, d'amour et de mémoire, lui causait une vive contrariété. Le chant continuait - il n'arrivait pas à discerner s'il s'agissait de la voix de Margherita ou d'Agnese - et l'image de la femme voilée de rouge l'appelait à l'étage.

- Bonjour Messieurs, dit-il poliment.

Les étrangers s'exprimaient dans un marsilien très approximatif, ce qui les avait toujours tenus éloignés des autres passagers du bateau.

- Nous transporter matériel très lourd ici. Ici moitié hauteur. Ici grande place, place libre ?

- Oui, oui, il y a de la place ici et vous pouvez y laisser votre matériel, cela ne dérangera personne. Tout se passe-t-il bien pour vous ?

- Nous commencer travaux étude Zoccolo. Très intéressant. Montre beaucoup activité.

- Oui, je suppose que vous avez beaucoup d'activités scientifiques pour votre travail, répéta Guasparre, impatient. Avez-vous besoin de quelque chose ?

- Vous voir grande machine pour écouter coeur terre ?

Guasparre soupira, et, avec un sourire poli, déclina.

- Je vous suis très obligé, Messieurs, mais je n'ai vraiment pas le temps de visiter votre installation scientifique aujourd'hui. Une autre fois, ce sera avec beaucoup d'intérêt, mais je suis ici pour peu de temps, mon devoir m'appelle. Venez me trouver au Palais si vous avez besoin de quoi que ce soit .

Les trois hommes s'inclinèrent.

- Travail nous très important, dit l'un d'entre eux, d'un air un peu déçu.
- Je n'en doute pas, dit Guasparre avec un large sourire, tout en s'esquivant adroitement.

Il monta quatre à quatre les escaliers - et ressentit en son coeur une pointe de plaisir en songeant qu'il venait d'échapper à l'ennui de cette visite. Les scientifiques, en bas, le regardèrent monter les marches avant de retourner d'où ils venaient - probablement de l'une des ailes de la gigantesque Villa. Le chant provenait d'un autre corps de bâtiment - et il sourit en croyant reconnaître la voix de Margherita, car il espéra dès lors monter vers Agnese.

Il se repéra sans difficulté dans cet étage qu'il connaissait bien, et n'accorda pas même un regard à son ancienne chambre - mû par le désir soudain, compulsif, de retrouver Agnese. Elle était toujours là, sur le balcon de la Calvenzana, avec ce voile magnifique surgi du passé qui lui couvrait entièrement la tête. Il s'approcha d'elle, discernant son regard intense à travers le voile. Le chant continuait, mélodieux et un peu mélancolique, comme s'il traversait le temps plutôt que la distance.

Guasparre ne parla pas. Agnese avait les lèvres entrouvertes, derrière le voile, et il sentit, malgré les quelques centimètres qui les séparaient, tout le corps de la jeune fille qui frémissait pour l'accueillir. Il saisit le bout du voile, délicatement, et tira. Le tissu tomba lentement, découvrant le visage palpitant d'Agnese. Les yeux verts s'emparèrent de lui, de son âme, de son corps. Il se mit à l'embrasser sans savoir ce qu'il faisait, à presser les lèvres sur ses paupières, son cou, ses lèvres, à l'enlacer. Mais le chant de Margherita cessa brusquement - et, comme si cela marquait la fin d'un enchantement, Agnese se dégagea de son étreinte et s'enfuit.

Il resta un moment immobile sur le balcon - incapable de se dominer. Agnese avait couru hors de la chambre, et il se demanda un instant s'il n'avait pas imaginé ce qui venait de se produire. Mais son corps témoignait que quelque chose était arrivé. La joie et la trahison battaient dans son sang, dans ses tempes, dans son sexe, avec une violence qu'il n'avait jamais connue.

Chapitre 13 - Les Albaregno

Il était rare que Lorenza réunît tous les membres de la famille dans ses appartements - et l'horaire matinal qu'elle avait choisi, qui n'était pas celui d'un repas, intriguait particulièrement Fabio. Il avait insisté pour que Nicolina, son épouse, l'accompagnât, et Lorenza, après quelques hésitations, avait accepté. Fabio ne savait s'il devait se réjouir ou s'inquiéter - il était aux aguets, et la présence de sa femme, bon an mal an, le rassurait. Il n'avait d'allié nulle part au sein de sa propre famille; sa mère lui était peut-être attachée, il n'aurait su le dire. Ce dont il était certain, c'était que lui, Fabio, n'avait jamais reçu les marques d'amour inconditionnel dont il avait été témoin, chez elle, en direction de son frère et de sa soeur. Elle avait tout pardonné à Guasparre et à Gemma - leurs cris, leurs reproches, leurs départs. Elle s'était contentée des miettes d'affection qu'ils lui donnaient, elle avait toujours ignoré leur insolence et leur ingratitude. Lui, Fabio, avait pourtant toujours cherché à se conformer à ses désirs. Il avait tout essayé pour lui plaire, puisqu'il n'avait pas l'heur de plaire à son père. Elle ne le rejetait pas, et longtemps il lui en avait été éperdument reconnaissant. Puis il avait compris que c'était inutile, que sa reconnaissance tombait à côté, que l'amour maternel ne se gagnait pas par le mérite, parce que cet amour était la chose du monde la plus injustement distribuée. Il avait cessé ses vains efforts, et constaté que l'attitude de Lorenza à son égard était restée parfaitement identique. Il s'était mis à rejeter les Arts, il avait épousé une femme dont il savait qu'elle déplaisait à sa mère. Il s'était rapproché de la famille de Lorenza - ces marchands qu'elle avait reniés au nom de l'Art, qu'elle affectait de ne plus connaître. Et toujours, elle lui offrait le même front paisible, la même bienveillante indifférence. Il en avait pris son parti.

Nicolina avait suivi ses recommandations et portait une robe aux couleurs de la famille; sa beauté classique était accentuée et comme rigidifiée par ce vêtement solennel. Nicolina faisait tout ce qu'elle pouvait pour être digne de son rang; on n'aurait pu imaginer de princesses plus dissemblables que les deux belles-soeurs. Alors que Gemma avait toujours attiré l'attention sur elle par ses frasques, alors que son sang royal s'exprimait sans cesse par son mépris des règles et son caractère dispendieux, Nicolina se distinguait par sa volonté d'incarner un modèle de vertu, de piété et de bienséance. Si les deux avaient quelque chose en commun, c'était uniquement leur mépris mutuel. Fabio espérait que sa femme, volontiers agressive, suivrait son autre recommandation : celle de se taire. Ses

propos moralisateurs, souvent réprobateurs, toujours mal à propos, la ridiculisaient à côté de Gemma, toujours si spirituelle. Fabio avait un peu honte de Nicolina - malgré toute sa beauté irréprochable, malgré sa bonne tenue, sa fertilité et son ambition. Nicolina était un bon chien de garde qu'on préférait avoir à ses côtés, mais qu'il fallait museler.

Ils arrivèrent en avance, et la petite Main de la Reine les installa sur des sièges qui avaient été préparés autour d'une table ovale ornée d'une splendide mosaïque antique. Rigarda se trouvait déjà là, un peu essoufflée.

- Bonjour, ma tante, dit Nicolina avec un respect marqué.
- Chère Rigarda, dit Fabio en l'embrassant, ces escaliers ne te fatiguent-ils pas ?

Rigarda éclata d'un petit rire et soupira.

- Je ne sais ce qui est pire, entre la déférence de ta femme ou ta sollicitude... J'ai l'impression d'avoir cent ans.

Fabio et Nicolina sourirent d'un air figé. Fabio avait essayé, un ou deux ans auparavant, de s'attirer les bonnes grâces de la Dottoressa - après tout, cette vieille dame avait toujours fait vœu de se tenir éloignée des Artocrates. Il était logique d'espérer son soutien pour leur faire perdre leur influence. Mais il s'était heurté à un mur : Rigarda méprisait le commerce encore plus que l'Art, et n'avait aucun goût pour la politique. Son austérité n'avait rien de moral : elle détestait l'ordre établi et se considérait elle-même comme une excentrique. Sa haine de la religion n'avait sans doute pas d'égale à Marsilia... et elle pourfendait implacablement tous les adeptes de la Mère, qui constituaient les principaux soutiens de Fabio. Il avait dû abandonner cette piste bien vite.

Le silence gêné qui suivit ne fut pas long, car Lorenza apparut, et embrassa tout le monde. Elle était très maquillée, beaucoup plus que de coutume, et Fabio la trouva un peu amaigrie.

- Pourquoi tous ces mystères, Mère ?
- Sois patient, mon fils, lui répondit-elle en souriant. Tu le sauras bientôt.

Fabio fut surpris par la ponctualité inaccoutumée de Gemma, qui se présenta à l'heure exacte. Elle était vêtue d'une tenue vaporeuse et compliquée, scandaleusement échancrée, qui devait sortir tout droit de l'atelier d'un Artocrate. Elle embrassa distraitement

sa mère, salua assez froidement son frère et sa belle-soeur, et réserva toute sa tendresse démonstrative pour Rigarda.

- Dottoressa, dit-elle d'une voix enfantine - et Fabio se souvint que lorsqu'elle était petite fille, elle prononçait toujours ce titre avec un accent théâtral - demande à Maman, cela fait une éternité que je me reproche de ne pas descendre à la crypte... Je suis impardonnable.

Tout en l'étourdissant de ses paroles tendres, elle caressait la main de la vieille dame et la portait à ses lèvres.

- Tu n'as pas changé d'un iota, dit-elle. Tu es l'âme immortelle de ce palais.
- Je ne suis pas immortelle, Gemma...
- Alors disons : au moins incorruptible ? répondit Gemma en souriant.

Fabio se demanda s'il y avait là un double sens - Rigarda avait-elle fait part aux autres de son approche tactique?

- Incorruptible et incorrigible, dit Rigarda.

Lorenza souriait vaguement, les yeux fixés vers la porte.

- Qui d'autre attendons-nous ? demanda Fabio.
- Ton frère, et le Consigliere.
- Pourquoi le Consigliere ? demanda Gemma. Tu avais parlé d'une réunion de famille...

Lorenza porta les yeux sur elle, avec patience, comme si on la forçait à faire un effort qui lui coûtait.

- Lazzaro est déjà au courant de ce que je vais vous annoncer à tous.

Gemma haussa les épaules et déplaça une chaise pour se trouver à côté de Rigarda. Lazzaro Calbi, familier et discret comme une ombre, apparut comme s'il sortait d'un mur, et s'assit légèrement en retrait, derrière la Reine, sur sa droite. Guasparre le suivit presque immédiatement. Fabio ne le regarda pas à son entrée - il regarda le visage de sa mère. Il savait ce qu'il y trouverait - mais il avait besoin, de loin en loin, de cette douloureuse confirmation, qui le confortait dans tous ses choix. Le visage fatigué de Lorenza s'éclaira -

ses yeux tristes se ranimèrent. C'était une lueur silencieuse, fugitive - Fabio dut détourner les yeux un instant, et lorsqu'il regarda à nouveau sa mère, la lueur était partie. Cela - cet amour qu'il lui avait été donné d'observer et de comprendre sur le visage de sa mère, et qui était destiné à un autre - cela scellait son destin.

Guasparre s'était vêtu à la hâte et semblait sortir du lit d'une femme - le parfum fleuri qui se dégageait de ses vêtements n'était pas celui qu'il portait habituellement. Il était là, solaire, avec sa barbe de la veille et son pourpoint froissé. Il arrivait en retard et un seul sourire de ses yeux clairs suffisait. Tous les visages le couvaient amoureusement. Fabio, comme pour s'en assurer, observa celui de sa femme à la dérobée, et crut y déceler une pointe de faiblesse et d'admiration. Cela le mit de mauvaise humeur.

- Guasparre, dit-il. Te voilà redevenu un véritable Artocrate. La Libertà doit regretter son défunt Capitaine.

Guasparre le regarda, piqué au vif, mais ne répondit pas. Fabio avait toujours su piquer là où cela faisait mal.

- Mes enfants, dit Lorenza à voix haute.

- Ah ! Voilà le moment du grand mystère ! dit Gemma en riant. Avant que tu parles, j'aimerais juste annoncer que j'ai mis la dernière main à l'organisation de la Controverse sur les Arts Mineurs, et qu'elle se tiendra dans une semaine.

- La controverse des Arts Mineurs ? demanda Nicolina en fronçant les sourcils d'un air rebuté.

- La controverse SUR les Arts Mineurs, rectifia Gemma. Je ne vois pas comment les Arts, majeurs ou mineurs, pourraient controverser entre eux...

Guasparre ne put s'empêcher de sourire.

- Et quel en est le sujet ? demanda Fabio sèchement.

- Est-il légitime que les Arts Majeurs continuent à jouir d'un traitement de faveur par rapport aux Arts Mineurs ? répondit Gemma avec fierté.

Fabio leva les yeux au ciel.

- Je proposerais volontiers une autre controverse, dit-il : la controverse *sur* les Arts. Est-il légitime que les Arts continuent à jouir d'un traitement de faveur dans Marsilia ? Ou, si vous préférez : n'a-t-on pas de sujets plus importants à débattre que des mérites comparés des arts mineurs et des arts majeurs ?
- C'est un sujet important, déclara Lorenza, dont la voix s'était soudain teintée d'autorité. C'est un sujet important, et nous remercions Gemma d'avoir pris l'initiative de cette controverse. Ce n'est cependant pas le sujet que je voulais aborder ce matin.

Rigarda et Lazzaro, qui s'était tus pendant la passe d'armes entre les princes, se regardèrent d'un air triste. Lorenza prit une profonde inspiration, et tous crurent qu'elle allait prendre la parole. Mais elle hocha la tête en direction de Rigarda.

- C'est en tant que Dottoressa que je m'adresse à vous ce matin, dit la vieille femme en soupirant. Voilà quelques mois que je soigne votre mère, la Reine, pour un mal dont elle ne vous a pas parlé. Nous avons espéré le soigner, le juguler, mais il progresse inexorablement.

Lazzaro, placé un mètre derrière Lorenza, pouvait voir le visage de ses trois enfants : un nuage soudain avait obscurci le regard clair de Guasparre; Gemma, très pâle, se mordait les lèvres. Fabio semblait surtout surpris.

- Avez-vous tout essayé ? Est-ce une sentence de mort ? demanda gravement Fabio.
- Ma science est impuissante à le faire disparaître, et si nous échouons, oui, nous craignons que ce mal ne soit mortel. Il nous reste un recours, qui peut paraître hasardeux, mais dans lequel nous plaçons notre foi, répondit Rigarda.
- Les Etrangers que tu as amenés à ton bord, Guasparre, intervint Lorenza d'une voix douce. Ils disent que dans leur Cité, un guérisseur pourra peut-être me soigner.
- Faut-il aller le chercher ? demanda Guasparre, qui jeta inconsciemment un coup d'oeil vers la mer.
- Tu n'aurais pas assez de temps pour faire l'aller et retour, dit Rigarda d'un air sombre. Il faut que ta mère s'y rende.

Gemma avait les yeux baignés de larmes, et respirait avec précipitation.

- Quel est ce mal, Maman ? gémit-elle en se jetant aux pieds de sa mère. Est-ce que tu souffres ? Depuis longtemps ?
- Donne-lui le nom que tu veux, dit Lorenza. Pars Obscura. Cancris Tumor. Le Coeur Noir.
- Où ? souffla Gemma.
- Ici, fit Lorenza en mettant la main sur son sein.

Gemma, à travers ses larmes, pensa à l'araignée de ténèbres qui envahissait la poitrine de la femme au miroir dans le tableau d'Appollonio, et elle eut un sanglot, que Guasparre tenta d'apaiser en la prenant dans ses bras.

- D'où viennent ces Etrangers ? demanda Fabio après un silence.
- D'une Cité lointaine, dans les montagnes, à plusieurs jours de marche des Cités Portuaires, dit Guasparre.
- C'est un long voyage, commenta Fabio.
- Qui gouvernera en votre absence, Mère ? demanda Nicolina.

Gemma tressaillit quand elle l'entendit appeler Lorenza « Mère », mais elle n'eut pas la force d'être ironique.

Lorenza se tourna cette fois vers Lazzaro, qui prit la parole avec une grande douceur.

- Plusieurs solutions ont été envisagées par la Reine, dit le Consigliere. Chacun d'entre nous a été envisagé pour prendre en charge la Régence.

Fabio avait une longueur d'avance sur son frère et sa soeur - tandis que Guasparre et Gemma se saisissaient, avec effroi, de l'aspect politique du problème, il en avait, lui, déjà fait le tour en son for intérieur.

- Sauf le respect que je vous dois, Consigliere, vous ne me paraissez guère légitime dans cette fonction, dit-il.
- Détrompe-toi, Fabio. C'est à lui qu'allait ma préférence, dit Lorenza de sa voix fatiguée. Il me seconde depuis des années, et a fait de multiples fois la preuve de son intelligence,

de son dévouement et de son sens du devoir. Il était le candidat idéal pour une Régence de courte durée.

- Que voulez-vous dire, Mère ? demanda Nicolina gravement.
- Je veux dire qu'il est fort possible que je ne revienne pas de ce voyage. Il vaudrait donc mieux que la Régence revienne à un Albaregno.
- Tu reviendras de ce voyage, dit Gemma en tentant de sourire. Ne dis pas n'importe quoi.

Lorenza lui sourit.

- Il faut être prévoyant quand on exerce le pouvoir, dit-elle.
- Je suis d'accord, dit Fabio. Il faut éviter de multiplier les problèmes de succession.

Tout le monde se tourna naturellement vers Guasparre, que tout Marsilia considérait depuis toujours comme le dauphin légitime.

- Je t'accompagnerai là-bas, dit-il. Ne pensez pas à moi pour la Régence.

Lorenza lui sourit - Lazzaro était déçu à titre personnel, mais il savait que c'était ce que la Reine avait espéré. Ce dernier voyage, grâce à Guasparre, ne serait pas si terrible. Au lieu de le regarder partir, une nouvelle fois, elle partirait enfin avec lui. Fabio avait l'air également soulagé - pour une toute autre raison.

- C'est un honneur que pour ma part j'accepterais avec joie, avança-t-il.

Gemma parla de cette voix aiguë qui annonçait ses crises.

- Pourquoi toi ? Guasparre, tu ne peux pas te dérober encore une fois... Je peux accompagner Maman.
- Sais-tu commander un navire ? demanda Nicolina, acerbe.

Gemma se leva et commença à faire les cent pas, comme si l'espace était soudain trop petit pour elle.

- Non, non, non, non, dit-elle. Ce n'est pas possible.
- Qu'est-ce qui n'est pas possible ? demanda Fabio.

- Que toi, tu deviennes Régent, alors que tu méprises les Arts. Tu ne dois pas régner sur la Cité des Artocrates !

Le coup était tellement direct que Fabio se mit à rire avec condescendance.

- Et toi, Rigarda, ma chère soeur ? coupa Lorenza.

Rigarda hocha la tête malicieusement.

- Je ne me vois pas diriger la Cité depuis ma crypte, dit-elle. Et puis, combien de temps te survivrais-je ?

Le Consigliere s'éclaircit la gorge.

- Il est inutile de prendre une décision dans l'instant, fit-il remarquer.
- Gemma, demanda Rigarda à la jeune femme avec insistance, souhaites-tu, comme ton frère Fabio, te proposer pour exercer la Régence ?
- Oui, dit-elle, en lançant un oeil inquiet à Fabio. Oui, je souhaite exercer la Régence pour défendre dignement les Arts.

Lorenza hocha la tête, puis se raidit, et articula d'un ton froid et officiel :

- Très bien, dit-elle. Guasparre, la Libertà est-elle toujours aux chantiers navals ?
- Oui. Je vais me renseigner pour savoir quand elle sera prête.
- J'aimerais partir dans deux semaines au plus tard. C'est le terme que je me suis fixé. Et maintenant, chacun s'étant exprimé, je vous demande de bien vouloir me laisser délibérer. Je vous ferai savoir qui j'ai choisi pour Régent au lendemain de la Controverse.

Ils hésitèrent tous à rester ou partir, et ce qui les décida fut, plus que le ton de la Reine, la spectaculaire décomposition de son visage, dont le maquillage commençait à couler sous l'effet d'une sueur froide.

Chapitre 14 - L'enfant, les Petites Mains et le Consigliere

Adrieyn cachait ses larmes là où elles étaient invisibles : aux Bains. Et c'était dans les Bains des Petites Mains qu'il se rendait, car il était certain de ne pas y retrouver le Maestro. À cette heure matinale, d'ailleurs, il y était presque seul, et goûtait la douceur de cette effusion humide et solitaire - un amollissement qui lui permettait de sortir de lui-même, par le canal brûlant de ses yeux comme par tous les pores de sa peau. Il n'avait plus besoin de se tenir ou de se retenir - là, dans l'eau chaude, sous les voûtes augustes, dans cette pénombre bienfaisante, il pouvait se laisser aller, se laisser couler, se répandre, par tous les trous du temps dilaté.

Il mit longtemps à s'apercevoir que les sanglots qu'il entendait n'étaient pas les siens. Ou plus exactement, pas seulement les siens. Dans l'eau, à quelques mètres de lui, quelqu'un d'autre pleurait, et lorsqu'il put distinguer quelque chose, à travers la pénombre, la vapeur et les larmes, il vit une petite fille d'à peu près son âge, dont les paupières fermées laissaient sourdre un flot continu de larmes.

- Mademoiselle, dit-il en s'approchant. Mademoiselle, attention, nous allons faire déborder les Bains avec nos larmes.

L'enfant ouvrit les yeux et fit un demi-sourire.

- Ne m'appelle pas Mademoiselle. Je m'appelle Graziella, fit-elle. C'est de te voir pleurer en arrivant, qui m'a fait pleurer. Auquel de tous ces maudits Artocrates dois-tu de pleurer comme ça ?

- Le Maestro Bascio.

- Ah, tu es Adrieyn...

- Tout le monde semble avoir connaissance de ma personne, mais personne ne vient à mon secours, dit-il. Je me demande pourquoi.

- Quelle question ! siffla la petite fille, une flamme dans les yeux. Parce que tu es à Marsilia, et qu'ici, les Artocrates font tout ce qu'ils veulent. Ils pourraient nous brûler vifs que personne ne dirait rien.

- Tu n'aimes pas ta Cité ? demanda-t-il, surpris.
- Si, je l'aime. Mais j'en ai assez d'être Petite Main. Quand je serai grande, je voudrais travailler au port. Loin du Palazzo.

Adrieyn sourit.

- Si je deviens un jour un puissant Artocrate, ne voudras-tu pas être ma Petite Main ?

Elle rit à cette idée, et ils constatèrent que leurs larmes avaient reflué.

- Pourquoi pleures-tu, Mademoiselle Graziella ? Est-ce seulement à cause de moi, parce que mes larmes étaient si contagieuses ?
- Je n'ai pas le droit d'en parler. C'est juste que les Artocrates que je sers sont malades. Ils ont besoin d'aide, de beaucoup d'aide, et je suis trop petite pour faire tout ce dont ils ont besoin.
- De quoi ont-ils besoin ?
- Je dois les aider avec toutes les petites misères dégoutantes de leur corps. Et ne jamais parler de ce que j'ai vu. Et savoir à l'avance ce qu'ils veulent. Et aussi, lui m'appelle d'un autre nom, et je dois faire semblant d'être quelqu'un d'autre.
- N'as-tu pas le droit de changer d'Artocrate ?

Le petit visage de Graziella vibra de colère.

- Les Artocrates changent de petites mains, mais les petites mains ne changent pas d'Artocrates. Ça ne se passe pas comme ça.
- Tes Artocrates sont-ils méchants ? Te font-ils peur ?
- Ils me font peur, c'est sûr, mais pas parce qu'ils sont méchants.
- Pourrais-tu leur demander de changer de Petite Main ?

Graziella réfléchit. Elle s'imagina poser la question à la Reine - et elle songea que peut-être, cela pourrait l'aider. Le poids qui oppressait sa poitrine s'allégea un peu, et elle se sentit pleine de reconnaissance pour ce jeune garçon qui l'appelait Mademoiselle avec une telle politesse.

- Et toi ? Pourquoi viens-tu dans les Bains des Petites Mains ?
- Pour ne pas m'exposer au risque de le rencontrer par l'effet du hasard.
- Te fait-il peur ?
- Je ne respire que lorsqu'il est occupé à autre chose.
- Pourquoi ne rentres-tu pas chez toi ?
- Ma famille a ruiné ses coffres pour que j'apprenne le chant auprès de l'Ange de Marsilia.
- Et tu ne l'apprends pas ?
- Si. J'ai plus appris de lui que par l'entremise des maîtres de mon pays natal. Sa technique est inégalable. Il ne cesse de me critiquer vivement, mais je sais que je progresse.
- Ta famille serait contente, alors ?
- Oui, dans un certain sens.
- Ma famille est contente aussi, que je sois là. Mon père me dit que c'est un grand honneur. Que je fais la fierté de la famille. Mon père est cordonnier dans la rue des Esquilles.
- Mon père dirige une grande manufacture de bois dans la forêt d'Örlund. J'ai toujours chanté pour ma famille lors des soirées d'hiver.

Les deux enfants restèrent silencieux un instant, plongés chacun dans des souvenirs qui les emplissaient de nostalgie.

- Le Cantatore, avoua Adrieyn à voix basse... Il veut que je demande la castration.

Grazziella ouvrit de grands yeux.

- N'accepte jamais cela, dit-elle.
- Il dit que je vais perdre ma voix, que tout son travail aura été inutile. Que je serai un chanteur quelconque, tout juste bon à chanter dans un chœur. Il dit que la perte de ma voix sera plus terrible que celle de ma virilité. Il dit que je me suiciderai sans doute si cela m'arrive. Il dit que lui-même se serait suicidé si cela lui était arrivé.

- Les Artocrates sont fous, dit Grazziella. Tu n'es pas obligé de faire comme lui.
- Il dit que si je ne le fais pas, il ne perdra pas plus de temps avec moi. Que cela prouvera que je ne suis pas dévoué à l'Art. Que je ne comprends pas les sacrifices exigés par l'Art. Qu'il n'est pas étonné. Que je me plains sans cesse, qu'un véritable Artocrate ne se plaint pas.

Adrieyn recommença à pleurer et baissa la voix.

- Il me fait parfois chanter debout pendant des heures, sans boire ni manger. Si je baille lorsqu'il me fait veiller trop tard, il me donne des coups sur la nuque pour me réveiller.

Lazzaro Calbi était, ce matin, encore plus soucieux que de coutume. Le nombre de choses auxquelles il devait penser, dont il était responsable, et qui allaient mal tourner s'il ne se montrait pas à la hauteur, semblait ne jamais cesser d'augmenter. Il se demandait si son esprit atteindrait un jour un point de rupture - comme une corde de viole qui casse, sous la tension répétée de l'archet. Pour le moment, pour faire face à ses responsabilités, il avalait des craquelins et des *Baisers du Prince*.

Il y avait le départ de la Reine, qui, outre qu'il le désespérait, nécessitait de nombreux préparatifs. La Libertà était censée demeurer plus longtemps aux chantiers navals, et n'était pas prête. La cabine destinée à recevoir la Reine n'était pas assez confortable; il fallait réfléchir à ses bagages, consulter Rigarda sur les drogues à emporter. Il se demanda s'il ne faudrait pas aussi consulter la Strega, dont les potions n'avaient, semblait-il, pas d'égales. Rigarda et lui avaient décidé de remettre à plus tard la décision concernant l'étrange prescription de cette sorcière - en attendant, il fallait aussi s'occuper de sa fille, et commencer à réfléchir à la manière d'honorer leur part du contrat. Ensuite, venait le problème urgent, et majeur, de la Régence. Lazzaro avait déjà donné son opinion à Lorenza : Gemma n'avait pas les épaules; Fabio n'était pas digne de confiance; il fallait que ce fût Guasparre qui lui succédât sur le trône, si elle venait à disparaître. Il ne comprenait pas pourquoi la Reine n'avait pas davantage insisté pour persuader Guasparre d'assumer son devoir - ou plutôt, si, il le comprenait - elle voulait passer du temps avec son fils avant de mourir - mais en tant que Consigliere, il n'admettait pas que les considérations personnelles l'emportassent sur les considérations politiques. Cette décision ne lui appartenait pas - mais il souhaitait au moins prouver à la Reine que Fabio représentait un

réel danger pour l'Artocratie, et pour lancer une telle accusation, il avait besoin de preuves. Des preuves contre Fabio, c'était aussi ce qu'il cherchait dans l'affaire Isabella Ascolti, et il se demandait s'il ne pourrait pas faire d'une pierre deux coups en établissant sa responsabilité dans un meurtre. Ce qui n'était certes pas chose facile en moins d'une semaine. Mais le coup valait d'être tenté - car s'il pouvait disqualifier Fabio pour la Régence, Lazzaro trouverait bien alors le moyen de prendre de l'ascendant sur la capricieuse Gemma. Capricieuse Gemma qui le sollicitait d'ailleurs pour l'organisation de sa controverse - pouvait-on choisir pire moment pour cette futilité ? Mais la Reine semblait y tenir autant que la Princesse, et après tout, si la Princesse devait régner, il fallait impérativement que Lazzaro parvînt à lui devenir indispensable. Il aidait donc chaque jour la jeune femme à aplanir les nombreuses difficultés matérielles qu'elle rencontrait. Enfin, pour couronner le tout, sa mère avait eu un petit refroidissement - ce qui multipliait ses allers et retours entre le Palazzo et la Maison Basse - et la Petite Main de la Reine était venue le trouver ce matin, sur ordre de Lorenza, pour lui demander un autre poste. Ce qui voulait dire qu'il fallait de toute urgence trouver quelqu'un de confiance pour prendre sa relève.

Lazzaro avala une gorgée de jus de rose. Il ferma les yeux, et s'amusa à piocher au hasard dans l'assiette de pâtisseries de chez Renato. Il en saisit une, et ouvrit les yeux sur un *Zoccolo* - le petit volcan de chocolat et de crème au citron explosa dans sa bouche et lui accorda quelques secondes de bonheur pur. En vérité, si son cerveau n'explosait pas à son tour, il comptait sur lui pour trouver à ces multiples problèmes une solution unique.

Lorsqu'il s'entendit ordonner d'aller quérir Agnese, la Petite Main de la Maestra Barberigi, il espéra que son cerveau fidèle, qui lui rendait tant d'incalculables services, ne le décevrait pas aujourd'hui avec cette intuition inattendue.

Agnese, depuis la promenade à la Villa Rudolfina, était arrivée à la conclusion qu'elle devrait bientôt mettre un terme à son emploi chez la Maestra. Guasparre et Margherita avaient commencé leur tableau - et Agnese les servait avec son intelligence et sa diligence habituelles. Tous les liens antérieurs s'en trouvaient renforcés : Margherita et Guasparre partageaient quelque chose dont elle était exclue; Margherita s'attachait de plus en plus à Agnese; Guasparre était retombé avec elle dans un jeu d'oeillades et de frôlements qui pouvait durer éternellement. Et puis il y avait eu cette conversation qu'Agnese avait

surprise, à propos d'un départ prochain de la Libertà. Margherita en avait été d'abord fort contrariée, puis les deux Artocrates avaient redoublé d'efforts. Leur manière de travailler intriguait Agnese, qui les observait souvent à la dérobée. Ils parlaient, longuement - Margherita faisait décrire à Guasparre des couleurs, des impressions, des lumières. Puis elle réalisait des pigments, qu'elle étalait ensuite sur une toile, plus ou moins dilués, plus ou moins clairs ou foncés, tandis que Guasparre, interminablement, s'entraînait à peindre la surface de la mer. Il le faisait souvent dans son propre appartement, qui possédait une terrasse au bord de l'eau. On consultait Agnese aussi bien sur les couleurs que sur les morceaux de mer - et elle réfléchissait longuement avant de donner ses avis, que les deux Artocrates écoutaient religieusement, comme si elle était à elle seule toute la critique présente et à venir, la gloire et la postérité. En vérité, Guasparre avait un coup de pinceau bien supérieur à celui de Margherita. Les premières représentations de l'eau manquaient de mouvement et de transparence, mais chaque petite critique énoncée provoquait une amélioration dans la version suivante; et les flots de Guasparre prenaient chaque jour plus de fluidité. La toile parut bientôt se transformer en une surface miroitante, traversée de reflets mouvants, qui ouvrait sur de mystérieuses profondeurs. Margherita ne cachait pas son enthousiasme.

Agnese savait que pour les Artocrates, les relations d'Art étaient les seules vitales. *L'Aube sur la Mer* représentait un lien infiniment plus puissant que le lien charnel : l'Art les atteignait dans une région essentielle de leur personne. Un Artocrate qui n'associait pas la personne aimée à sa création ne l'aimait pas véritablement. Les rôles étaient multiples : muse, modèle, collaborateur, mécène, spectateur... C'est pourquoi Agnese avait tenu à demeurer dans les parages pendant la genèse de *l'Aube* - c'est aussi pourquoi son coeur avait tremblé de joie lorsque Guasparre, gravement, lui avait demandé de poser pour une esquisse de son visage. C'était un jour où Margherita était sortie pour se rendre à une convocation de Gemma - Guasparre et Agnese s'étaient retrouvés seuls, sous l'oeil clignotant du chat. Guasparre n'avait rien tenté de physique - et Agnese avait apprécié cette élégance. Mais il lui avait demandé de poser.

Elle était restée près d'une heure sous le regard du Prince. Son regard sur elle était d'ordinaire caressant; ses yeux balayaient son corps comme s'il la touchait; puis se posait dans les siens comme s'il l'étreignait. Ce regard de désir lui était devenu familier; il était doux et capiteux. Mais le regard qu'il posa sur elle lorsqu'il voulut l'esquisser était totalement différent. C'était un regard qui non seulement la mettait à nu, mais qui cherchait

quelque chose encore au-delà de la surface de sa peau, au plus profond d'elle, dans son intériorité la plus secrète. Un regard d'une intensité, d'une concentration, d'une détermination difficiles à soutenir. Comme si tout à coup, pour lui, elle était devenue plus qu'elle-même, un objet d'adoration et de quête, un mystère sacré. Ce regard ne flattait pas seulement son désir; il faisait croître son pouvoir.

Lorsqu'elle reçut la convocation du Consigliere, Agnese se sentit légèrement inquiète. Il n'était guère dans les habitudes de cet homme d'interférer dans les affaires des Petites Mains, même si l'on murmurait qu'il avait le dernier mot sur les nominations. Touchant machinalement son amulette en forme de flammes entrelacées, elle suivit la Petite Main qui l'accompagna jusque dans un bureau luxueux, où flottait une agréable odeur de vanille et de rose.

- Consigliere Calbi, dit-elle en inclinant la tête. Vous désiriez me parler ?
- Je désirais vous rencontrer, Signorina. Vous m'avez été recommandée et je voulais me faire une opinion sur la nature de vos talents.

Agnese devait être surprise, en premier lieu parce qu'il la vouvoyait et l'appelait « Signorina », mais il n'en parut rien. Lazzaro, tout en lui proposant des pâtisseries, qu'elle déclina, observa par en-dessous son visage calme et plein de maîtrise. Ses yeux verts impénétrables étaient comme la signature de sa mère sur son chef d'oeuvre.

- Quelle mission souhaitez-vous me confier ? demanda Agnese d'une voix respectueuse.
- À vrai dire, j'en ai plusieurs en tête, mais cela dépendra de notre entretien. Tout d'abord, parlez-moi de votre service auprès de la Maestra Barberigi.

Agnese hésita un instant, puis s'exécuta.

- Je suis au service de la Maestra depuis deux ans, et j'essaie de la servir de mon mieux. Elle apprécie mes avis sur ses travaux. Elle apprécie également mon thé et ma façon de préparer l'Oubli.
- Vous en consommez vous-même ?
- Jamais. Je n'aime pas perdre le contrôle.
- Êtes-vous satisfaite de votre place ?

- J'aurais tort de m'en plaindre. La Maestra ne m'inflige aucune brimade et me confie des responsabilités intéressantes. Cependant...
- Cependant ?
- J'aspire à autre chose depuis quelque temps.

Calbi se resservit un jus de rose.

- Avez-vous bénéficié des enseignements de votre mère ?

Agnese était toujours impassible, et Lazzaro admira cette particularité. C'était une jeune fille qui savait maîtriser ses émotions et qui réfléchissait avant de parler. Elle montrait de l'intelligence dans ses réponses.

- Elle m'a transmis quelques bribes de son savoir, mais je suis loin de l'égaliser.
- Vous seriez capable d'administrer des drogues, pour calmer la douleur, ou la fièvre ?
- Oui. Je suis même capable d'en créer certaines, à partir d'ingrédients.

Lazzaro plissa les yeux. C'était une petite Strega.

- Vos mains ont-elles le même pouvoir que celles de votre mère ?

Agnese laissa paraître une pointe de surprise.

- Vous connaissez ma mère ? demanda-t-elle.
- Répondez à ma question, Signorina. Vous m'en poserez après.

Les yeux verts s'étrécirent très légèrement.

- Non, Consigliere, mes mains n'ont pas le pouvoir de celles de ma mère.

Lazzaro ne savait pas s'il en était déçu ou soulagé. Il fallait maintenant savoir si elle savait ouvrir l'oeil.

- Dites-moi trois choses que j'ignore, lança-t-il.

Agnese ne se récria pas et ne demanda pas d'éclaircissements. Ses yeux verts s'agitèrent et Lazzaro se surprit à suivre leur mouvement comme celui d'un pendule.

- Les scientifiques étrangers qui sont arrivés à bord de la Libertà se sont installés dans la Villa Rudolfina pour étudier le Zoccolo.

Lazzaro leva un sourcil, intéressé.

- Vous marquez un point, dit-il.
- Le Prince Guasparre est amoureux, mais pas de la Maestra Barberigi, continua Agnese.

Lazzaro commençait à sourire. Cette fille était beaucoup plus douée qu'il ne l'avait espéré.

- Et de deux, dit-il.
- L'apprenti chanteur du Cantatore vit un enfer auprès de lui.

Lazzaro souriait franchement, maintenant.

- Ça, je le savais déjà, dit-il.

Agnese hocha la tête.

- La Principezza achète de grandes bouteilles d'Oubli à une fréquence excessive.

Lazzaro se leva et se mit à faire les cent pas.

- Votre mère vous a-t-elle parlé de notre entrevue ?

Cette fois, Agnese était surprise et ne le cachait pas.

- Non. Vous a-t-elle demandé audience pour parler de moi ?
- Nous avons parlé de vous, entre autres. Qu'est-ce qui vous fait dire qu'elle pourrait demander audience pour parler de vous ?
- Elle ne souhaite pas que je demeure Petite Main. Elle dit que c'est un métier d'esclave.

Lazzaro éclata de rire.

- Elle n'a pas tort, dit-il. Et vous n'êtes certainement pas une esclave, Signorina. Peut-être les missions que j'ai à vous proposer vous intéresseront-elles.

Agnese ouvrit la bouche pour poser une question, puis se ravisa, et attendit.

- Vous savez vous conformer à ce que l'on attend de vous, déclara-t-il. Vous savez vous taire et observer.

- Ma mère m'a toujours dit d'ouvrir les yeux et de garder la bouche close. Que c'est ainsi qu'on se remplit la tête.

- Vous êtes ambitieuse mais vous savez attendre votre heure, continua Lazzaro.

Agnese ne répondait pas, mes ses yeux verts scintillaient.

- J'ai besoin de savoir que je peux vous faire confiance, reprit le Consigliere. Vous devez me donner un gage de votre bonne volonté. Me confier un secret, par exemple.

Agnese hésita.

- Je suis amoureuse du Prince Guasparre.

Lazzaro resta interdit un instant.

- Vous êtes plus ambitieuse que je ne croyais, dit-il.

- Je n'ai pas peur de dire la vérité.

- Ce sentiment risque de compliquer les choses.

- La complexité ne me fait pas peur, Consigliere.

Elle souriait, à présent, du sourire calme et serein de celui qui connaît le prix de sa victoire.

- Que faut-il faire pour votre service ? demanda-t-elle.

Lazzaro entendit presque, à l'intérieur de sa propre tête, le petit clic des pièces du problème s'emboîtant l'une dans l'autre pour esquisser la solution.

- Tout d'abord, j'ai besoin de quelqu'un de confiance pour s'occuper de la Reine, qui est très malade. Quelqu'un qui serait capable de l'aider à supporter des douleurs extrêmes. Quelqu'un qui serait volontaire pour partir pour un long voyage, dans deux semaines. A bord de la Libertà.

Le sourire d'Agnese s'accentua, et ce ne fut qu'à cet instant, devant la grâce de ce sourire, que Lazzaro comprit que c'était d'elle que Guasparre était amoureux. Il ne pouvait en être autrement. Il hésita à lui demander si cet amour était déjà consommé, puis il préféra se taire. Ces choses là n'étaient jamais qu'une question de temps.

- J'éprouve le plus grand respect pour la Reine et serais infiniment honorée de la servir, dit-elle.
- Ensuite, j'ai besoin de quelqu'un pour ouvrir l'oeil.
- Sur qui ?
- Sur le Prince Fabio. Je voudrais connaître ses faits et gestes. Et si possible la teneur de ses conversations. Sa Petite Main est un jeune garçon du nom de Corrado.
- Ma mère dit toujours qu'on ne trouve que ce que l'on cherche. Que voulez-vous que je trouve ?
- Je veux savoir ce qu'il trafique au niveau des intrigues de palais. Je voudrais également savoir s'il a eu des contacts avec la Ballerina qui est morte. Et s'il a acheté récemment un Charme.

Agnese acquiesça sans poser plus de questions.

- Enfin, j'ai besoin de quelqu'un qui garde la bouche close. Sur la maladie de la Reine, sur le départ de la Libertà, comme sur les agissements du Prince. Vous ne devrez quitter le service de la Maestra Barberigi qu'après la Controverse. Le lendemain, lorsque la Reine aura nommé le Régent. Ce qui veut dire que vous devez d'abord vous concentrer sur le Prince - et que vous vous préparerez à servir la Reine et à partir, ensuite.
- Autre chose ? demanda Agnese.
- Oui. Apprenez tout ce que vous pourrez de votre mère, pendant ces deux semaines. Avez-vous des questions ?
- Dois-je venir vous faire mon rapport sur les informations que j'aurai trouvées ?
- Oui. Tous les jours, ou plus s'il le faut. Cette mission est capitale pour Marsilia.

Lorsqu'elle rentra chez la Maestra, elle crut d'abord que Pippo, qui l'accueillit avec transport, était seul. Puis elle aperçut Margherita, d'abord, et Guasparre, ensuite, assis, immobiles, parallèles, les yeux fixés dans la même direction. Elle suivit leur regard et crut tout d'abord qu'une nouvelle fenêtre était ouverte dans le mur. Une fenêtre sur la mer.

Puis elle reconnut le tableau - dans lequel le regard plongeait presque à ras, comme à travers le hublot d'un bateau, avec la surface de l'eau au niveau des yeux du spectateur. Le regard frôlait l'eau, si vivante qu'elle paraissait mobile, et se perdait dans les couleurs aériennes, semblable à l'envol d'un oiseau marin.

- Agnese, regarde ! murmura Margherita.

- Je vois, dit-elle. C'est une merveille.

Les deux Artocrates éclatèrent de joie. Agnese ne faisait jamais de tels compliments, et cela annonçait un succès sans précédent.

- Je vais l'offrir à la Reine lors de la Controverse, dit Margherita, les yeux toujours fixés sur le tableau.

Guasparre, lui, avait cessé de contempler le tableau pour regarder Agnese presque douloureusement, et elle comprit qu'il était triste de devoir la laisser à terre et se séparer d'elle. Elle le fixa intensément de ses yeux verts. Contrairement à lui, elle savait, maintenant, qu'ils quitteraient tous deux la Maestra, son chat et ses rêves de gloire, et qu'ils plongeraient ensemble dans le lent bercement de la mer, parmi les couleurs tendres et les vents salés, à bord de la Libertà, dans moins de deux semaines.

Chapitre 15- La Princesse et les orateurs

Rien, aucun ressac, aucune soie, aucune fenêtre ouverte sur les jasmins de nuit, aucun rayon de lune effleurant les voilages, ne pouvait rafraîchir le sommeil de Gemma. Il en était ainsi depuis toujours, d'aussi loin que remontât sa mémoire. Le sommeil de Gemma était difficile, agité, entrecoupé. Chaque nuit était une prison dans laquelle elle se débattait jusqu'au lever du jour - dans les sueurs et les démangeaisons de l'angoisse, dans les larmes des cauchemars ou le halètement d'un étouffement imaginaire. Elle était incapable de dormir avec quelqu'un - le sommeil de ses amants, loin de la bercer, aiguissait son insomnie. Lorsqu'elle était trop agitée, c'était sa fidèle Fiametta qui venait changer ses chemises ou ses draps, ou lui verser quelques gouttes d'Oubli dans un grand verre d'eau fraîche.

Le rêve dont elle avait du mal à s'éveiller la tenait encore captive, et sa conscience luttait pour émerger de cette eau profonde. Encore, toujours, elle se trouvait avec son Père. Toutes les visites qu'elle ne rendait pas le jour à Ridolfo, elle les lui rendait la nuit. Ses cauchemars présentaient toujours à peu près la même structure. Il y avait d'abord la voix de Ridolfo - sa belle voix grave et enveloppante d'acteur, capable d'enfler comme un torrent et de murmurer comme un ruisseau. Gemma était toujours perdue dans un palais lorsqu'elle entendait la voix de son Père; ce n'était jamais à proprement parler le Palazzo ou la Villa Ridolfina, mais un mélange subtil des deux. Gemma ne trouvait plus son chemin dans le dédale de galeries et de pièces désertes, elle se heurtait parfois à de grandes statues dont elle n'avait pas perçu la présence un instant auparavant, et la voix qui déclamait au loin lui apparaissait comme un salut, une lueur. Dans le rêve, Ridolfo déclamait toujours un poème ou une tirade de théâtre - Gemma, qui avait beaucoup lu, ne reconnaissait pourtant pas toujours au premier abord les textes qu'il récitait, et qui n'avaient parfois aucun sens. Parfois, il s'agissait de pages classiques, dont Gemma s'étonnait au réveil de les connaître si bien. Pendant plusieurs mois, elle avait essayé de recopier ces tirades à son réveil, et de les interpréter, comme si son père, du fond de son mutisme, s'adressait réellement à elle par la voie des rêves. Rigarda avait fini par la convaincre que ses cauchemars étaient le fruit de son propre esprit, ce qui n'était guère plus rassurant. Enfin, Gemma finissait toujours par trouver son père; et l'impression qu'il allait la délivrer de son sentiment de perte cédait alors le pas à une horreur profonde. Car

si son père diurne l'effrayait déjà, son père nocturne, son père de cauchemar, en était une version bien plus terrible encore. Parfois ses chairs putréfiées tombaient en lambeaux et il lui agrippait les bras, les mains, ou la robe. Parfois il dégageait une puanteur si atroce qu'elle se mettait à vomir. Parfois, doux, dégoulinant de sueur, le maquillage suintant, il se lovait contre elle et lui touchait les seins. Gemma pleurait, hurlait, ou restait tétanisée et interdite. Elle cherchait à fuir mais toutes les issues étaient bouchées - elle ne retrouvait plus la porte par laquelle elle était entrée, et se trouvait invariablement au milieu de fresques en trompe l'oeil. Elle essayait de suivre les couloirs qui s'ouvraient - et qui se révélaient peints. Elle essayait de saisir une poignée de porte - mais ne touchait qu'un mur lisse. La voix de son père continuait à déclamer, ou lui susurrant des paroles tendres, tandis qu'il la poursuivait à travers la scène vide.

Gemma se réveilla en sursaut comme chaque nuit, la poitrine ruisselante de sueur, le visage baigné de larmes, un hurlement mourant dans sa bouche. Haletante, elle laissa ses yeux affolés faire le tour de sa chambre, et s'accommoder à la pénombre lunaire. Le monde réel était bien là, et pesait de tout son poids, éternel et immuable. Le bruit de la mer, régulier, au-dehors. Le rayon de lune qui traversait les voiles de son lit. Gemma fit un effort pour ralentir le rythme de sa respiration et de son cœur, et se leva.

Cette nuit, elle ne dormirait plus, car les idées se bouscullaient dans sa tête comme une foule enfermée dans un palais qui brûle. Le mal qui rongea sa mère lui comprimait la poitrine. La perspective de son départ, et du départ de Guasparre, lui donnait l'impression d'un abandon à peine supportable. La charge de la Controverse se révélait colossale, et elle avait une conscience aiguë de l'enjeu politique que cette manifestation venait de prendre en la circonstance. Si la Controverse était un échec, quelle raison sa mère pourrait-elle invoquer pour la choisir comme Régente ? Fabio était plus âgé, plus raisonnable, et s'intéressait à la politique depuis longtemps. Son seul atout à elle était l'Artocratie - il fallait qu'elle parvînt à démontrer qu'elle était capable de diriger les Artocrates : pas seulement de les soutenir, de les stimuler, mais aussi de leur imposer ses vues. Il fallait bien sûr que la Controverse se tînt sans incident, avec des débats brillants et des démonstrations spectaculaires, mais Gemma ne serait vraiment adoubée que si les Arts Mineurs en sortaient vainqueurs. Ce n'était qu'à cette condition qu'elle apparaîtrait sous les traits d'une souveraine.

Le temps semblait figé à cette heure de la nuit, comme une mer étale. Gemma sortit sur la terrasse sans réveiller Fiametta qui dormait dans la chambre voisine. Un escalier abrupt descendait à pic jusqu'aux jardins du Palazzo, qui donnaient sur la mer. Elle se glissa, en chemise, parmi les cyprès et les pins, dont les parfums familiers l'apaisèrent. Arrivée sur la crique qu'elle connaissait bien, elle ferma un instant les yeux pour écouter le fracas des vagues qui se brisaient contre les rochers, et pour s'imprégner de l'odeur de la mer. L'aile noire d'un oiseau de nuit frôla sa chemise blanche, et elle se déshabilla pour plonger dans l'eau. La fraîcheur délicieuse de la mer la purgea de son cauchemar, et le goût du sel réveilla sur sa langue une profonde envie de vivre.

La réunion préparatoire de la matinée était particulièrement importante, car elle devait déboucher sur le canevas général de la Controverse. Il faudrait savoir combien d'Artocrates s'exprimeraient pour chaque délégation, et connaître aussi le contenu général de leur argumentation afin de prévoir le tour de parole des orateurs. Les spectateurs devraient avoir l'impression que les uns répondaient aux autres, même dans la première partie de la Controverse, où le débat était indirect. C'était Gemma qui avait suggéré de recevoir les délégations dans les jardins - malgré les protestations de principe du Consigliere, qui rechignait toujours à sacrifier le confort, même lorsqu'il n'était pas concerné. Gemma trouvait qu'il s'agissait d'un geste politique : l'art du jardin faisait partie des arts mineurs, et choisir que la Controverse se déroulât au milieu des fleurs et des arbustes lui paraissait avoir plus de sens que de la placer d'entrée de jeu sous le triple signe de l'Architecture, de la Peinture et de la Sculpture, comme cela eût été le cas dans toutes les salles du Palazzo.

- Les jardins jouxtent le Palazzo, et sont emplis de sculptures, avait objecté Lazzaro Calbi.
- Peu importe, avait tranché Gemma. Il faut mettre les Arts Mineurs à l'honneur. Nous exigerons aussi les meilleures pâtisseries, avait-elle ajouté en lui souriant.

À cela, bien sûr, il n'y avait rien à répondre. Au reste, le Consigliere s'était éclipsé aussitôt que Gemma n'avait plus eu besoin de lui.

Le soleil était déjà assez haut dans le ciel lorsque les premiers membres des délégations arrivèrent. Gemma constata au premier coup d'oeil que les Arts Mineurs avaient pris l'affaire très au sérieux : non seulement chacun des sept arts mineurs étaient représentés, mais il y avait au moins deux ou trois Artocrates pour chacun d'entre eux. La délégation

des Arts Majeurs, par rapport, paraissait maigre : l'Architecte de la Villa Lorenziana, un Sculpteur obscur dont la Princesse ne se rappelait plus le nom, la poétesse Flora, et Margherita Barberigi pour la Peinture. Les musiciens n'avaient pas même daigné envoyer un représentant. Gemma plissa les yeux, espérant voir arriver, en retard, son amant, mais elle comprit assez vite qu'il ne se présenterait pas.

Gemma fut aimable avec tout le monde, et chacun prit place à la table installée sous un pin séculaire. Il y avait une petite brise de mer des plus agréables, et de discrètes Petites Mains firent bientôt circuler des rafraîchissements citronnés.

- Chers amis, commença-t-elle. J'estime que Marsilia doit porter haut, plus haut que toutes les autres Cités, non seulement la création artistique, mais aussi la réflexion sur l'Art. Aucune philosophie ne prend pour acquis ce qui existe sans le questionner; aucune tradition ne doit être aveuglément suivie : ce n'est pas à d'illustres Artocrates, comme vous l'êtes tous, que je vais apprendre une telle évidence. Les traditions, dans l'Art, sont faites pour être bousculées, et cette valeur, au moins, vous mettra tous d'accord.

Chacun acquiesça avec grâce et prudence.

- Il me paraît donc naturel que nous approfondissions aujourd'hui ce questionnement que j'entends soulever depuis mon enfance : d'où vient la division entre Arts Majeurs et Arts Mineurs ? Cette division est-elle légitime ? Doit-elle être maintenue, supprimée ou amendée ? C'est, comme je vous l'ai indiqué en amont, autour de ces trois questions que se déroulera la Controverse.

Une Haute-Couturière, amie de Gemma, et créatrice de la robe qu'elle portait aujourd'hui, osa prendre la parole.

- Principezza, les Arts Majeurs pourraient-ils expliquer pourquoi la Musique n'est pas représentée ici ?

La Poétesse répondit assez sèchement :

- Les « Arts Majeurs » ne peuvent rien expliquer, car ils ne sont pas doués de la parole - et leurs représentants ne peuvent rien expliquer non plus, car nous ignorons totalement pourquoi les musiciens ont décliné l'invitation.

- Sans doute parce qu'ils sont indûment classés au rang des Arts Majeurs ! siffla un Comédien. Je n'ai jamais compris la différence entre un acteur qui interprète un texte et un interprète qui joue de la musique. Et pourtant, le théâtre est un art mineur, et la musique un art majeur ! Je ne pense pas être le seul à avoir conscience de cette aberration.

Gemma se leva et agita ses mains autour d'elle - les Artocrates se turent.

- La Controverse promet d'être vive et passionnante, dit-elle avec un sourire figé. Mais je vous en prie, conservez toute votre flamme oratoire pour le public. Nous sommes entre nous, n'attendez aucun applaudissement !

Il y eut quelques rires légers.

- Je vous propose de déguster, en guise de mise en bouche intellectuelle, les pâtisseries de *Maestro* Renato, ici présent.

Ce « Maestro », prononcé par une Albaregno, avait presque une valeur de sacre, et tranchait avec tous les usages. La boutade était dite si légèrement que les représentants des Arts Majeurs, qui seuls avaient droit au titre de « Maestro », ne protestèrent pas. Les Petites Mains, avec diligence, présentèrent les *Voiles de Marbre* et les *Entrechats dell'Arte*.

- C'est véritablement de la corruption ! dit plaisamment Margherita, en se léchant les lèvres.
- La Controverse prendra la forme suivante, poursuivit Gemma : dans une première partie, le représentant de chaque Art pourra s'exprimer pendant une trentaine de minutes.
- Excusez-moi, mais les Arts Mineurs sont au nombre de sept, et cela désavantage les Arts Majeurs, fit remarquer l'Architecte.
- Les Arts Majeurs sont au nombre de 5 et devraient donc recevoir à peine un peu plus du tiers des richesses distribuées par son Altezza, si l'on va dans ce sens, dit un Erotiste avec une exaspération contenue.
- Cela incitera peut-être les musiciens à envoyer quelqu'un, ajouta la Haute-Couturière.
- Y a-t-il une forme à respecter pour cette prise de parole ? demanda Renato dans un souci d'apaisement.

- Chacun devra tenter de prouver la singularité et la supériorité de son Art, dit Gemma. C'est pourquoi il m'a semblé très difficile de traiter les Arts Majeurs et les Arts Mineurs comme deux blocs ou deux entités clairement opposables. Chaque Art possède sa spécificité, et il n'est pas exclu qu'au terme de la Controverse, certains Arts dits « Mineurs » deviennent « Majeurs », et d'autres pas. Il est impossible de ne pas accorder un temps de parole égal à chacun de vos arts.

Flora, la Poétesse, soupira.

- Durant cette partie de la Controverse, je vous invite à vous appuyer sur des créations ou des performances, qui enrichiront votre discours. Puis, lors de la seconde partie, nous organiserons plusieurs joutes verbales, sur des sujets préalablement connus.
- Les représentants de certains Arts, comme le théâtre ou la poésie, seront favorisés dans cet exercice verbal !
- C'est pourquoi nous les ferons débattre l'un contre l'autre, dit calmement Gemma, qui avait pensé à tout.
- Quels seront les sujets de ces joutes verbales ?
- Ces sujets devront avoir une portée universelle et servir de tremplin à une réflexion générale sur l'Art. Je voudrais écouter et noter vos propositions, et je vous donnerai la liste définitive après-demain. En toute logique, vous serez douze... et il y aura donc six joutes.

Une Petite Main demanda la permission de s'asseoir à côté de la Princesse, avec un nécessaire à écrire. Gemma hésita avant de donner la parole. La préséance, en général, allait aux Arts Majeurs, et, par tradition, d'abord à la Peinture. Mais, après avoir regardé tous ses interlocuteurs, la Principezza désigna l'Illusionniste.

- *Toute oeuvre artistique ne relève-t-elle pas de l'illusion ?* murmura-t-il, un peu gêné.

Un murmure d'approbation parcourut les rangs des représentants des Arts Mineurs.

- Un très beau sujet, dont nous vous remercions. Flora, que proposez-vous ?

La Poétesse avait visiblement longuement réfléchi.

- *L'Art a-t-il vocation à l'éphémère ou à l'éternité ?*

Tandis que la Petite Main, avec application, notait les sujets proposés de sa belle écriture, Gemma se tournait déjà vers le maître Pâtissier.

- *Y a-t-il des sens plus nobles que d'autres ?* dit Renato avec humilité.
- C'était aussi le sujet auquel nous avions pensé, soufflèrent les Erotistes.

Tout le monde avait cru comprendre que Gemma, dans un esprit d'équité, allait alterner entre les Arts Majeurs et les Arts Mineurs, mais elle s'adressa ensuite au Comédien.

- Je ne sais pas comment formuler mon idée, mais... j'aimerais creuser le rapport entre l'art et la présence. Et aussi le fait que beaucoup d'arts ont besoin de passeurs, et d'intermédiaires, pour les rendre présents, ici et maintenant, pour chaque spectateur.

Gemma fit une petite moue.

- Je réfléchirai à une reformulation de votre question. Margherita ?
- Je resterai très générale... *Qu'est-ce qui fait la valeur d'une oeuvre d'art ?*
- À quoi je répondrais par une autre question, dit une Ballerina : « *Faut-il nécessairement qu'il y ait une oeuvre pour qu'il y ait de l'art ?* »

Cette dernière question fit murmurer dans les deux camps.

- *Quels sont les Arts capables de donner une vision du monde ?* proposa l'Architecte.
- *Le matériau de l'Art peut-il être vivant ?* proposa le Jardinier.
- *Les Arts sont-ils étanches entre eux ?* proposa la Haute-Couturière.

Un sourire ravi étirait les lèvres de Gemma.

- Je suis tellement heureuse de la haute tenue que promet cette Controverse ! dit-elle. Je vous remercie tous, pour vos questionnements si riches et si fertiles... Mais il me manque une proposition, dit-elle en jetant un oeil sur le papier, par-dessus l'épaule de sa Petite Main.
- En effet, dit le Sculpteur. Je ne me suis pas exprimé.

- N'avez-vous pas de proposition ?
- *Quels sont les Arts qui servent le mieux Marsilia ?* finit-il par dire.

Le reste de la réunion s'étira encore pendant deux heures, afin de déterminer un ordre de passage, de désigner le représentant officiel de chaque Art, et d'apparier les joueurs. Margherita Barberigi ne s'était portée volontaire que pour une seule raison : elle souhaitait profiter de cette participation à la Controverse pour mettre en lumière *l'Aube sur la Mer*, qui non seulement servirait à son éloge de la Peinture, mais serait offert publiquement à la Reine devant une assemblée nombreuse. La Controverse, en elle-même, ne l'intéressait que peu. Elle la considérait comme un caprice, un exercice de style de Gemma, qui resterait sans conséquence sur les privilèges séculaires octroyés aux Arts Majeurs... En voyant la mine déterminée et agressive des représentants des Arts Mineurs, elle sentit confusément qu'elle n'avait peut-être pas pris la pleine mesure de l'événement, mais elle relégua vite cette impression désagréable dans un coin de son esprit.

Gemma avait espéré Vittelli en vain, comme souvent ces dernières semaines. Auparavant, quand elle repensait à leurs lumineux débuts, c'était avec un sourire involontaire. Aujourd'hui, c'était avec une nostalgie de plus en plus aiguë. « Nostalgie » - souffrance du retour. Lorsqu'on revient dans un lieu aimé et qu'on ne le reconnaît que pour le trouver défiguré.

Vittelli avait déployé tant d'énergie pour la séduire... Elle se remémorait, avec une certaine cruauté, la façon qu'il avait d'apparaître à tout instant comme par hasard, ou plutôt comme par magie, avant qu'ils soient amants. Il devait soudoyer beaucoup de Petites Mains pour savoir toujours par quelle galerie elle passerait, à quelle heure elle serait à sa fenêtre et où l'appelaient ses rendez-vous protocolaires. Il était devenu omniprésent, enveloppant, indispensable. Puis étaient venus les cadeaux, comme un jeu sophistiqué et troublant. Il lui laissait des objets, qui portaient toujours sa signature, à mille endroits variés. Elle trouvait un éventail peint par lui ou un peigne laqué signé de sa main sur sa coiffeuse; il glissait des poèmes dans les pages du livre qu'elle lisait; il faisait jouer dans une pièce voisine le morceau qu'elle avait vanté la veille; il laissait des esquisses d'elle partout, par dizaines, révélant son obsession autant que son génie. Enfin, lorsqu'il eut non seulement fait irruption dans sa vie, mais qu'il se fut imposé comme son centre, il l'aima avec passion,

avec ardeur, avec outrance. Le bonheur qu'il lui avait donné alors n'avait jamais eu, n'aurait jamais d'égal. C'était un débordement de tout son être, qui s'exprimait par une joie grave, profonde, d'une incroyable puissance.

Aujourd'hui il ne l'avait rejointe ni dans son lit, ni à la réunion pour la Controverse, ni au déjeuner informel où elle l'avait convié. L'omniprésent jouait à cache-cache. L'être qui s'était imposé soudain se déroba. L'amant passionné était pris de bâillements. Les petits cadeaux, les esquisses et les hasards provoqués avaient cessé depuis longtemps, et Gemma savait, chaque jour un peu plus clairement, que le bonheur ne reviendrait pas. Elle manquait cependant de courage pour trancher dans le vif ce sentiment qui avait été si beau - elle préférait le conserver encore, momifié, au cœur d'elle-même. Le trop-plein d'être qui l'avait irriguée et comblée s'était asséché, comme le lit d'une rivière, et s'était mué en une immense fêlure, une lézarde qui la rendait fragile et friable.

Son humeur, ce soir, à l'approche de la nuit, était vacillante. Gemma, comme tous les gens qui ont peur du noir, était en proie aux angoisses crépusculaires. Il lui semblait toujours que le soleil se couchait pour la dernière fois. La paix ineffable de la baie de Marsilia aux dernières lueurs ne pénétrait jamais son cœur; et plus le crépuscule était doux, plus les lumières du couchant étaient majestueuses, plus l'angoisse était profonde. Comment pouvait-on se résoudre à la nuit ? Comment pouvait-on être sûr que le soleil se lèverait demain ? Gemma vivait dans un monde instable, où elle avait appris à ne compter sur aucun avenir tracé. Un monde où les pères devenaient fous, où les frères s'en allaient, où les mères mouraient. Un monde où les amours flamboyantes s'éteignaient.

A l'atelier, elle ne croisa, encore une fois, qu'Ernesto, occupé à peindre.

- As-tu vu le Maestro, Ernesto ? lui demanda-t-elle doucement.
- Non, Principezza. Il n'est pas venu peindre depuis deux jours. Je pense qu'il cherche l'inspiration.

Gemma fit un effort pour cacher son dépit. Le tableau était là, aussi abandonné qu'elle, et elle se demanda si elle avait le même air inachevé et stupide. On pardonnait tout aux Artocrates lorsqu'ils avaient l'excuse de l'Art. Mais s'il ne peignait pas depuis deux jours, quelle autre excuse avait-il que son inconséquence et son égoïsme ? C'était la colère, à présent, qui commençait à sourdre en elle. Elle l'imagina, à travers des tableaux fulgurants qui apparaissaient à son esprit, dans des orgies obscènes, ivre mort dans un coin du

quartier dell'Arte, ou en train de chanter à tue-tête dans un bouge du Port. Ses pas avaient insensiblement augmenté leur cadence, jusqu'à devenir nerveux. Elle entra dans toutes les fêtes, le chercha dans tous les lits, fouilla son appartement vide, promena partout son masque courroucé, menaçant comme un orage. On avait déjà vu la Princesse dans un tel état, certes, bien des années auparavant, lorsque ses colères enfantines faisaient résonner la Villa Ridolfina. Gemma si charmante, si complaisante, si enveloppante, était capable d'entrer en éruption à tout moment, et, à la voir ainsi déambuler frénétiquement à la recherche de Vittelli, on en venait presque à le prendre en pitié. Enfin, une Petite Main balbutia qu'elle l'avait vu avec le Cantatore.

À ces mots, Gemma ralentit son pas, et sa lenteur mécanique fit plus d'impression encore que sa course désordonnée. Elle se dirigea vers les appartements de Bascio sans la moindre hésitation, tournant à droite, puis à gauche, empruntant telle venelle, tel escalier, qui la mèneraient plus vite à sa destination. Elle ne s'arrêta qu'un bref instant sur le seuil de la porte - juste le temps d'entendre un chant essoufflé, entrecoupé de sanglots, et des gloussements éthyliques qui le réduisaient au silence. Un miroir placé dans le vestibule lui montra sa silhouette raide, son costume empesé, son visage pâle aux lèvres étrécies, son regard froid et fixe. Le tableau en eût valu la peine, songea-t-elle. Il aurait pu s'intituler « La Princesse Morte ».

Dans le salon de musique du Cantatore, elle vit d'abord Vittelli affalé sur Bascio, ses cheveux soyeux répandus sur le velours qui recouvrait la poitrine de l'autre, les pieds nus sur le sofa. Le Cantatore, étranglé d'un fou rire, secouait son ami par ses tremblements spasmodiques, et l'aspergeait de son verre trop rempli qui laissait tomber des gouttes ambrées à chaque saccade. Devant eux, nu, un adolescent s'efforçait de chanter à travers ses larmes - la vision de ce corps fragile, exposé à la moquerie des deux autres, fut l'étincelle qui embrasa Gemma.

Comprenant que personne ne l'entendrait dans ce tintamarre, elle saisit un vase antique particulièrement ancien et précieux, le leva très calmement au-dessus de sa tête, et le projeta violemment aux pieds des deux Artocrates. Le bruit fit taire Adrieyn, et figea momentanément les deux autres.

- Jeune homme, au nom de la famille Albaregno, je vous prie de vous rhabiller et de quitter la sinistre compagnie dans laquelle vous vous trouvez. Le Cantatore peut vous

apprendre à chanter durant la journée, mais je souhaite qu'au coucher du soleil, vous évitiez sa fréquentation.

L'enfant, avec la rapidité d'une proie qui s'échappe d'un piège, ramassa ses affaires et courut dehors. Les deux Artocrates, ivres, riaient de plus belle. Ils riaient aux larmes, comme si le vase brisé et la sortie de Gemma étaient les choses les plus drôles qu'ils eussent jamais entendues.

Gemma se sentait d'une patience de reptile. Elle n'avait rien de mieux à faire, de toutes façons. Elle alla chercher une carafe d'eau sur un buffet, et lança son contenu au visage de ses hôtes. Puis elle leur arracha leurs verres et s'assit confortablement sur un fauteuil, vis à vis d'eux, parfaitement silencieuse.

Bascio, la voyant si déterminée, se leva en titubant.

- Appollonio, mon ami, je te laisse le champ libre... Je vais me coucher.
- Vous faites bien, commenta Gemma. Que la nuit vous porte conseil, Gabriello. Je ne tolérerai pas qu'un enfant étranger et sans défense soit traité avec infâmie au quartier dell'Arte.

Le Cantatore haussa les épaules et essaya de faire une révérence ironique - il perdit l'équilibre, se raccrocha à un meuble qu'il fit dangereusement vaciller, puis quitta la pièce.

Appollonio était beau, avec ses pupilles dilatées et ses cheveux mouillés - il avait un air enfantin et enjôleur.

- Gemma, ma chère, tu n'y vas pas de main morte, susurra-t-il.
- Tu n'es pas au bout de tes surprises, siffla-t-elle.
- Une dispute ? Maintenant ? gémit-il. Mais je ne suis pas en état...
- Non, c'est vrai, tu n'es pas en état. Pas en état de faire l'amour ni en état de peindre. Juste en état d'humilier un gamin en larmes. Je me demande ce que cela fait de toi.
- Fichtre ! s'amusa-t-il. Tu as l'air en colère... mais je ne comprends pas pourquoi. Sans doute quelque problème utérin.

Gemma le dévisagea froidement.

- Le pire est que tu es persuadé, au plus profond de toi, que je suis actuellement en train de te désirer. Persuadé que tu es séduisant lorsque tu dérites ce genre de phrases. Veux-tu que je te dise ? Je suis actuellement en train de me demander ce que j'ai bien pu te trouver. Ta méchanceté me remplit de mépris. Ton ébriété me dégoûte.
- C'est toi qui me dis ça ? Toi qui forces tant sur l'Oubli ?
- Je me rappelle ce que ma mère m'a dit à ton sujet, dernièrement : « Vittelli me fait penser à ton père, quand il était jeune. » Moi aussi, tu me fais penser à Ridolfo, mais pas quand il était jeune. Tu me fais penser à mon père maintenant.
- Ton père, toujours ton père... Tu me fatigues, Gemma.
- Je te fatigue, oui, je sais. Toi aussi, tu me fatigues.
- On ne dirait pas; tu viens me harceler jusque chez un ami. Je ne te fatigue pas, tu es en colère contre moi, nuance... Tu as envie d'en découdre. Moi, je n'ai pas envie d'en découdre, car je n'ai pas envie de te voir. Tu me fatigues. Je suis las de toi, Gemma. Je voudrais me débarrasser de ton amour encombrant.

La colère de Gemma, qui était jusqu'à présent plutôt froide, se mit en mouvement. Elle la sentait remonter à la surface, comme une énergie surhumaine accumulée, une houle, une vague qui grossissait et qui allait, inévitablement, déferler.

- Ce n'est pas moi qui suis venue te chercher! s'écria-t-elle d'une voix de plus en plus aiguë. Je ne t'avais rien demandé ! Mais il fallait que tu me possèdes, absolument, corps et âme ! Il fallait que tu me peignes sous toutes les coutures !
- Et cela a fait de jolis tableaux...
- De jolis tableaux ? hurla-t-elle. De jolis tableaux ? C'est ainsi que tu me considères, comme un modèle ?
- Toutes les femmes sont des modèles pour moi, Gemma. Je suis peintre. Tu te souviens de ce détail ? Peintre, répéta-t-il presque en criant. Je ne suis pas un amoureux transi ou un époux ou un honnête travailleur. Je suis un artiste. Je n'ai de comptes à rendre qu'à mon art !

Gemma sentait la vague sur le point de déferler, et elle sut tout à coup sur quoi elle allait la fracasser.

- Considère que je suis ton ennemie, Appollonio, et que je ferai dorénavant tout ce que je peux pour te nuire. Il n'était pas prudent de t'en prendre à moi.

Sa voix était redescendue d'une ou deux octaves; mais la vague cognait en elle avec une force redoublée, et battait douloureusement à ses tempes, et jusqu'au bout de ses doigts. Elle laissa Appollonio sur son sofa, se saisit d'un coupe-papier qui trainait à côté d'un paquet de partitions, et s'en fut, dans un bruissement de robe. Elle ne se rappela jamais vraiment le trajet qu'elle fit pour revenir à l'atelier, ni les mots qu'elle prononça pour faire sortir Ernesto. Tout ce dont elle se souvint, ce fut du face-à-face entre elle et le tableau. Elle lâcha la bonde à cette vague qui la comprimait jusqu'à l'éclatement. Et la vague déferla, par sa main armée du coupe-papier. Elle lacéra le tableau comme si elle voulait déchirer toute la surface de la toile. La femme au miroir, dans son énigmatique mouvement des bras, creva sous les coups. Gemma renversa tous les pigments, saisit toutes les toiles qui lui passèrent sous la main, et leur fit subir le même carnage. Chaque coup porté la vidait un peu de son énergie destructrice - et au bout d'un moment, elle se sentit très calme et très fatiguée. Assouvie.

L'atelier de Vittelli était plongé dans un chaos indescriptible; ainsi que sa propre personne couverte de peinture et de lambeaux de toiles. En quittant l'atelier, elle croisa le regard d'Ernesto dans l'entrebâillement d'une porte. Ce regard vint souvent la hanter, par la suite - un regard de crainte, de respect trahi, de tristesse et d'horreur. Le regard qu'on adresse à son souverain lorsqu'il se comporte mal, et que Gemma connaissait bien, pour l'avoir souvent vu dans les yeux de sa mère, du temps maudit de la Calvenzano.

Chapitre 16- Frère et Soeur

Le matin des jours où elle devait se rendre chez Ridolfo, Rigarda s'éveillait en sursaut, en avance, endolorie et percluse. La douleur la prenait en général à l'arrière du crâne, et descendait par sa nuque, jusqu'à ses épaules et son dos. L'air du temps, ces matins là, lui paraissait plus lourd, à la fois plus pesant et plus suffocant. Rigarda étouffait dans ses dentelles, dans sa crypte, mais la lumière du dehors redoublait sa migraine, et chaque marche de l'interminable escalier craquait comme si un tour d'écrou était donné à son vieux squelette déjà sur le point de se disloquer.

La douleur physique, cependant, la distrayait des sentiments qui l'agitaient, et auxquels elle essayait de ne pas prêter attention. À quoi bon, en effet, les regarder en face - ne les connaissait-elle pas par coeur, tous ces sentiments qui la hantaient ? Ce n'était pas qu'elle manquât de courage pour les affronter - non, c'était simplement qu'elle était lasse de leur mine de carême, de leur exaspérante immobilité. L'amour, criblé de coups et moribond. La peur, comme une folle obsédée d'une idée fixe, murmurant des malédictions obscures. Le désir d'en finir, avec sa gueule de pendu. La pitié, la plus insistante de tous, mendiante en haillons souillés, aux lèvres froides. Et puis il y avait l'autre, la honte, qui se cachait et resurgissait aux moments où on ne l'attendait pas. Ils mangeaient son âme depuis tant d'années, tous les cinq, qu'elle ne se rappelait plus comment c'était, d'avoir une âme qui ne fût pas hantée.

Rigarda, à chaque marche, soulevait sa migraine, son torticolis, son amour, sa peur, sa honte, sa pitié, et son désir d'en finir. À chaque marche, elle réalisait cet exploit, et arrivait presque épuisée au seuil de la chambre royale. Elle ne savait jamais vraiment ce qu'elle allait trouver derrière la porte close - et la superposition de tous ses souvenirs ne parvenait pas à affaiblir les noires projections de son imagination. Elle avait peur de le trouver mort. Elle avait peur de le trouver vivant. Elle avait peur de toutes les métamorphoses dont il était capable - l'enfant abandonné, la larve sourde et muette, le fou ricanant, le Roi lucide contemplant l'étendue de sa déchéance et de sa souffrance. Elle devait le suivre sur le chemin de croix de ses métamorphoses, et tour à tour le consoler, le distraire, le nourrir, le panser, encaisser ses insultes, assister aux éclairs terribles de sa conscience intermittente. Parfois le fantôme de son amour lui donnait le courage d'évoquer des souvenirs heureux et lointains, qui faisaient sourire Ridolfo et allumaient dans ses yeux

hagards des lueurs enfantines. Parfois, sa pitié lui inspirait une étreinte désespérée, à laquelle il répondait par un faible sourire. La plupart du temps, elle monologuait d'un air artificiellement enjoué qui sonnait faux dans la chambre obscure. Cette

chambre, elle la haïssait. Elle en avait plus peur que de n'importe quoi au monde. Ce n'était pas un lieu mais la substance même du malheur qui s'était refermée, comme un cercle de plomb, autour du Roi. C'était le malheur qu'on y respirait; le malheur que l'on traversait, dans lequel on pénétrait, qui se refermait derrière vous, qui vous encerclait. Un lieu maudit où aucun espoir ne subsistait.

- Ridolfo ? fit-elle en entrant.

Sa voix mourut dans l'air vicié. Le malheur amplifiait les odeurs et amortissait les sons. Rigarda répéta son appel, d'une voix plus forte, tout en progressant dans la pénombre où les rideaux pourpres ne laissaient sourdre que des lueurs sanglantes - qui coloraient l'obscurité plus qu'elles ne l'éclairaient. Elle le découvrit sur le sol, en position foetale, au pied de son fauteuil de malade. Il était nu. Rigarda laissa ses yeux balayer les ecchymoses, les coupures, les brûlures qui marquaient son corps, comme les runes indéchiffrables d'une antique malédiction. L'Oubli, à forte dose, atrophiait les muscles, faisait perdre l'équilibre et la sensibilité, épaississait la circulation du sang, et rongea le cerveau. Ce n'était pas la mort - non. La mort aurait mieux valu. C'était une descente en spirale, très lente, et très sûre, vers la paralysie et l'hébétéude.

Rigarda couvrit son frère, dans un geste maternel. Elle alla chercher un oreiller qu'elle plaça sous sa tête. Ces gestes de tendresse éveillèrent le Roi, qui cligna des yeux et sourit.

- Tiens, Rigarda... Tu es encore capable de monter toutes ces marches ?

La vieille femme sourit aussi et lui tendit les mains.

- Peux-tu te relever ?

Il lui attrapa les mains, de ses bras tremblants, et fit un effort manifeste pour se soulever, mais sa carcasse était trop lourde, trop inerte. Il retomba.

- Tu m'as apporté mon Oubli ?

- Oui, oui, dit-elle.

Il ne vit pas les yeux de la vieille femme étinceler dans la pénombre - il n'avait d'yeux que pour les mains de sa soeur qui allaient lui apporter la délivrance.

Elle saisit une fiole dans ses robes et en versa un peu dans une coupe.

Le visage de Ridolfo, devant la coupe d'Oubli, s'illumina. Rigarda se souvint de lui, petit garçon, du temps qu'il était espiègle et agile, et que ses yeux brillaient de la même façon à la promesse d'un cadeau. Rien ne touchait plus le coeur de Ridolfo depuis tant d'années - la seule joie qu'il manifestât encore provenait exclusivement de l'Oubli. Tandis qu'elle versait de l'eau dans la coupe, afin de diluer un peu le poison, la honte prenait possession de son coeur.

- Non, pas d'eau ! Je le préfère pur.

Elle changea de sujet, sans arrêter sa main.

- Veux-tu que j'appelle une Petite Main pour t'aider à te relever ?

- J'y arriverai, après, ne t'inquiète pas...

- Tu devrais manger, d'abord, dit Rigarda, hésitante.

- Après, dit Ridolfo.

La main avide de son frère était tendue vers elle, tremblante. Elle céda et lui remit la coupe, qu'il porta goulument à ses lèvres. L'apaisement fut immédiat. Les tremblements cessèrent, le regard se fit moins errant. Avec une force dont Rigarda, un instant avant, ne l'eût pas cru capable, il se releva et se hissa non sans mal dans son fauteuil, la coupe toujours à la main.

- Merci, Rigarda, dit-il avec une reconnaissance éperdue. Tu as toujours été bonne pour moi.

Rigarda avait les yeux humides. La reconnaissance de son frère était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Tandis qu'il avait presque oublié sa présence, et qu'il sirotait sa coupe avec un sourire de béatitude, Rigarda alla tirer un peu les rideaux et ouvrir la fenêtre, afin de s'extirper de ce désolant spectacle, et de trouver un peu de réconfort dans la vue de la mer. Lorenza et elle avaient fini par renoncer à le sevrer. Ridolfo s'était laissé mourir à chaque fois qu'on lui avait retiré l'Oubli - il avait arrêté de parler, de manger, et même de

boire, avec une obstination effrayante. Elles avaient fini par comprendre et par accepter qu'il ne vivait que pour l'Oubli, qu'une vie sans Oubli, pour lui, n'était pas digne d'être vécue. Rigarda avait pris sur elle, pour épargner Lorenza, de lui fournir elle-même le poison qui, comme dans le mythe du Roi Pêcheur, l'empêchait à la fois de vivre et de mourir. Mais elle ne s'y était jamais accoutumée.

Sous l'effet de la drogue, Ridolfo s'était mis à glousser.

- Qu'est-ce qui te fait rire ? demanda Rigarda.

Ridolfo ne lui répondit pas; il était rentré en lui-même, dans l'obscurité de son cerveau assiégé. Elle comprit qu'elle n'en tirerait plus rien aujourd'hui, et sonna une Petite Main. La petite Graziella arriva au bout de quelques minutes - la Dottoressa lui demanda de ranger et de nettoyer la chambre avant d'aller quérir un repas pour le Roi.

- Je reste un moment, dit-elle à l'enfant de sa voix fêlée par la tristesse. Vague à tes occupations.

La petite s'affaira, avec une efficacité extraordinaire. Elle se dépêchait de s'acquitter de sa tâche afin d'en être plus vite débarrassée - la Dottoressa avait remarqué depuis un moment qu'elle avait peur de rester seule avec le Roi, et elle demeurait toujours un peu plus longtemps afin de lui tenir compagnie.

- Comment va la Reine aujourd'hui? lui demanda-t-elle.

- Elle a eu très mal cette nuit, mais elle va mieux ce matin.

- Arrive-t-elle encore à faire la toilette du Roi ?

- Oui, Eccellenza. Elle veut s'en charger jusqu'à son départ.

La Dottoressa, songeuse, replongea ses yeux fatigués dans la mer. Ridolfo pesait trop lourd sur toutes les femmes qui s'occupaient de lui. La sentence de mort de Santa était comme une mélodie insistante qui revenait à tout instant dans sa tête. « Il faut que le Roi meure ». Au début, cette phrase l'avait sidérée. Calbi et elle étaient restés silencieux pendant de longues minutes après le départ de la Strega, puis il avait fini par dire d'une voix douce : « Ne vous inquiétez pas, Dottoressa, rien ne nous oblige à réaliser cette prescription. »

La sentence de mort avait donc été suspendue, ajournée. Elle flottait, en puissance, dans le champ des possibles, et Rigarda savait, bien qu'ils n'en eussent pas reparlé, que l'idée terrible faisait son chemin aussi dans l'esprit du Consiglier. Ce que cette étrangère avait formulé si clairement donnait un nom, une forme, à un sentiment confus, à une souffrance, qu'elle éprouvait depuis des années. Des vers anciens lui revinrent en mémoire.

O Mort, en tes noires Ailes

Où la nuit enterre l'oubli

Emporte-moi, je t'en supplie,

Au fond des mausolées du ciel.

Chapitre 17 - Les missions de la Petite Main

- La matière et l'esprit sont homogènes. C'est ce que personne ne semble comprendre, et surtout pas ces imbéciles de prêtres de la Mère. L'esprit peut lire la matière, et la matière peut façonner l'esprit; il n'y a pas de frontière entre les deux.

Agnese ouvrait son intelligence, comme on tâche de faire le grand écart, presque jusqu'à la douleur. Ce que sa mère voulait dire, elle l'entra percevait difficilement - c'était comme un poisson argenté qui frétilait au milieu de l'eau, qu'elle essayait de suivre et d'attraper, et qui lui échappait sans cesse. Elle ne parvenait pas véritablement à le comprendre.

Santa leva vers elle ses yeux sévères, où Agnese croyait lire un peu d'agacement et de déception.

- Vous trouvez que je suis lente, Mère ?
- Cesse de penser à ce que je pense de toi. Essaie plutôt de penser. Tout court.

Agnese ferma les yeux pour ne plus sentir le rayon des yeux verts de sa mère. Elle se demanda si ses yeux à elle faisaient aux gens le même effet - était-ce dû à leur couleur ?

- Concentre-toi.

Agnese respira profondément, deux ou trois fois, et la voix de Santa reprit.

- La matière n'est jamais inerte. Elle est traversée de choses invisibles comme le vent, le son, la chaleur. Elle s'use ou s'enfle à un rythme imperceptible. Elle conduit et contient des informations, comme les routes.
- La matière est une route, répéta Agnese.
- Une multitude de routes. Un labyrinthe. Les histoires, les esprits, empruntent ces routes sans cesse. Mais ils laissent des traces, comme les voyageurs qui écrasent des brindilles en marchant.
- Il faut apprendre à voir les traces, dit Agnese.
- Voir est le plus facile. Tu as grandi à Marsilia, la cité des Artocrates. La cité des formes et des couleurs, la cité de la peinture. La cité de la vue. Mais tu vas devoir apprendre à

entendre, à toucher, à sentir, à goûter comme si tu étais aveugle. Les gens d'ici ne font usage que de leurs yeux, et parfois un peu de leurs oreilles. Je les considère comme un peuple de handicapés.

- Comment arrivez-vous à lire avec vos mains ? demanda Agnese, soudain découragée.
- Il faut d'abord un peu de pouvoir.
- Comment l'obtenez-vous ?
- Indifféremment par l'esprit ou par la matière - par la peur, par la douleur, ou par un charme. Et puis je fais passer tout mon esprit dans ma main. Comme lorsque tu dances, et que tu fais passer le poids du corps d'un côté ou de l'autre. Comme lorsque tu te bats et que tu concentres tes coups.
- Mais l'esprit n'est pas une chose que l'on bouge, gémit Agnese.
- Le poids et la force ne sont pas des choses non plus, dit Santa sèchement. Et cela n'empêche pas de les concentrer à un endroit du corps.

L'horloge du temple des Erotistes, au loin, sonna.

- Je suis navrée, Mère, je ne peux pas m'attarder davantage. Le Consigliere m'a confié une mission importante, que je ne peux remettre.
- Va, ma fille. Accomplis ce que tu dois.

Santa n'exprima ni frustration, ni curiosité. Elle retournait à ses affaires, avec ce calme énigmatique qui déstabilisait sa fille depuis toujours. Agnese hésita un instant, puis elle saisit le foulard rouge, qu'elle ne quittait plus, et sortit de la boutique.

Rien n'était plus facile, au Palazzo, que de simuler le hasard. Et cela donnait à la vie réelle la saveur et la consistance d'un roman : chaque rencontre apparemment fortuite pouvait provenir en réalité d'une intention délibérée. Le grand poète Manetto en avait fait une théorie littéraire, dont Agnese se souvenait confusément, car elle avait entendu Guasparre y faire allusion l'autre jour. Il disait que pour ressembler à la vie, le roman devait intégrer une part de hasard, et que l'auteur devait utiliser, à certains moments, un coup de dés pour

déterminer les événements de son récit. Ainsi planait pour le lecteur une ambiguïté fondamentale sur le sens à donner aux événements.

Agnese, en se rendant du côté des appartements du Prince Fabio, se demandait quels hasards elle pourrait inventer pour entrer en rapport avec sa Petite Main, Corrado. Le suivre toute la journée jusqu'à ce qu'il se rende aux Bains était l'une des solutions les plus simples; mais elle se promit d'observer d'abord la situation avant de prendre une décision. Il serait peut-être plus facile de suivre d'abord le Prince en personne - elle devrait se saisir habilement des occasions qui se présenteraient.

Elle dut trainer longtemps aux abords de la porte princière, qui resta fermée pendant la plus grande partie de la matinée. Agnese s'était munie d'un cahier d'esquisses et d'un crayon gras; et elle se posta à divers endroits, en faisant mine de reproduire des perspectives, des détails d'architecture ou des statues sous divers angles. Les étudiants - et même les simples bourgeois - qui s'essayaient au dessin, formaient une légion si nombreuse qu'on manquait donner contre eux à chaque pas que l'on faisait. Agnese, d'ailleurs, se prit au jeu. Quelques Artocrates qui passèrent la complimentèrent avec sympathie, tandis que son esquisse progressait sur sa page. Elle était en train de saisir le difficile mouvement du bras d'une statue lorsque la porte de Fabio s'ouvrit.

Ce fut la princesse Nicolina qui sortit d'abord, d'un air hautain et affairé, accompagnée de ses enfants. Ils disparurent par la coursive, mais la porte resta ouverte un moment, et le Prince sortit bientôt avec sa Petite Main. Corrado était un jeune homme à l'allure sérieuse et guindée; quant à Fabio, il étalait son opulence avec satisfaction. Le jeune homme, chargé d'un sac assez lourd, marchait deux pas derrière son Maître, qui s'arrêtait régulièrement pour adresser des poignées de mains et des paroles aimables aux personnages qu'il rencontrait. Agnese rangea prestement son carnet de croquis, et entreprit de les suivre.

Fabio, de son pas de sénateur, se dirigeait vers la ville, et Agnese, en passant la Porta Prima, resserra son foulard à son cou pour se préserver de la fraîcheur marine qui s'engouffrait par l'escalier. Corrado suivait toujours son Maître, et Agnese fut surprise de constater que Fabio ne faisait pas plus attention à lui que s'il avait été un chien. Il ne croisait jamais son regard, ne lui parlait jamais, et agissait en tout comme s'il avait été seul - tandis que Corrado fournissait de visibles efforts pour rester toujours deux pas derrière lui, malgré les arrêts inopinés, les changements de rythme et la pression des passants, qui menaçaient sans cesse cette distance réglementaire. Elle ne put s'empêcher de mesurer le contraste

entre Fabio et Guasparre, et revit le visage prévenant de ce dernier, en bas de la Villa Ridolfina, lorsqu'il lui avait proposé de porter les besaces. Il était étrange que deux frères fussent si dissemblables.

Ils s'engagèrent tous trois - Fabio devant, Corrado dans son dos, et Agnese à une quinzaine de mètres derrière - dans un quartier résidentiel où Agnese se rendait rarement. Les riches marchands de la Ville, qui eussent rêvé d'habiter au Palazzo, devaient se contenter de ces rues un peu sombres en contrebas de l'immense édifice qui non seulement leur était interdit, mais leur cachait le soleil la plus grande partie de la journée. Du moins, ils jouissaient là d'un certain calme - les odeurs de poisson et de le vacarme du commerce ne gênaient pas leurs femmes décentes et leurs enfants studieux.

Fabio s'arrêta devant le portail d'une vaste demeure, dont les façades ouvragées disparaissaient derrière des pins et des cyprès. Il parut se souvenir brusquement de sa Petite Main, et Corrado s'anima pour lui remettre le sac. Fabio lui lança une recommandation qu'Agnese n'entendit pas, puis il pénétra par la poterne de la grille - elle repéra la demeure et décida, sur une impulsion, de suivre le jeune homme.

Corrado, dès qu'il fut hors de vue du Prince, changea de maintien, et Agnese s'amusa de le voir prendre les manières de son maître. Il ralentit le pas, et bomba le torse dans une attitude de propriétaire satisfait. Sa majestueuse déambulation l'amena vers le centre de Marsilia, jusqu'à la rue de la Corderie. Agnese s'attendait à le voir musarder, retrouver des amis ou des parents, comme elle l'eût fait elle-même. Elle le vit agiter le marteau d'une petite maison propre, où une jeune femme vaguement familière lui ouvrit la porte. S'agissait-il d'une bonne amie ? D'une soeur ? Agnese, qui s'était arrêtée en faisant mine de s'intéresser à la vitrine d'un joaillier, conclut, au bout de quelques minutes, que la jeune femme ne le connaissait pas beaucoup. Ces cheveux noirs, relevés en chignon... Où donc l'avait-elle vue ?

La jeune femme fit attendre Corrado, puis lui apporta un nouveau sac, assez semblable au premier. Corrado la remercia d'un air froid, et chargea le sac sur son dos avec une certaine légèreté. Puis il reprit le chemin du Palazzo, passa sans s'arrêter devant la Pasticceria de Renato, puis il monta les escaliers de la Porta Prima. Il hésita un instant, dans la cour d'honneur. S'il allait à gauche, ce serait en direction des appartements du Prince, et la filature d'Agnese devrait s'arrêter là. Mais il prit à droite, et, alors qu'elle n'osait l'espérer, il se rendit aux Bains. Faisant mine de s'y arrêter aussi, elle prit son temps pour se

déshabiller; tout fut ensuite si facile qu'elle eut l'impression de jouer à un jeu d'enfant. Corrado pénétra dans les eaux brûlantes, et Agnese eut tout loisir, après l'avoir épié derrière une colonne, de fouiller le mystérieux sac.

Il y avait là des vêtements - chargement léger, comme elle l'avait remarqué, mais étrange. Pourquoi un serviteur comme Corrado avait-il besoin de chercher des vêtements en ville, qui plus est chez une femme qu'il semblait ne pas connaître ? En regardant mieux, elle s'aperçut que les vêtements étaient des vêtements de femme - et même, des vêtements d'art. L'étoffe rouge, la doublure de soie, les coutures presque invisibles, les broderies savantes, tout était si précieux et si délicat qu'il ne pouvait s'agir que des vêtements d'une personne très riche. La princesse Nicolina, peut-être ? Mais cette dame de la rue de la Corderie n'avait pas l'air d'une Haute-Couturière. Les Artocrates ne vendaient pas leurs vêtements ainsi en catimini. Il ne pouvait non plus s'agir d'une simple lingère - car il y en avait des centaines au Palazzo. Le temps passait, des Petites Mains commençaient à affluer. Lorsqu'un jeune homme sortit des Bains pour rentrer au vestiaire, Agnese crut un instant qu'il s'agissait de Corrado et son coeur se mit à battre plus vite. Elle déplia l'étoffe rouge, qu'elle ne parvenait pas à voir dans son entier - et la silhouette féminine d'une robe apparut au bout de ses bras. Il lui arriva alors quelque chose d'étrange - son coeur battant, ses mains fébriles, avaient ouvert comme une vanne dans son esprit. Elle se dit simultanément qu'il s'agissait de la robe d'un fantôme, d'un costume d'emprunt, et elle ressentit une gêne obscure, et même une sorte de terreur, devant cet objet qui l'avait séduite par sa richesse quelques secondes auparavant. Perturbée, elle replia la robe en hâte, et la replaça dans le sac. Puis elle s'enfuit en courant, à la recherche du Consigliere .

Lazzaro Calbi avait été rappelé à la Maison Basse par la servante de sa mère. La Signora Calbi, toujours enchifrenée, se plaignait de maux divers tout au long de la journée, et réclamait son fils auprès d'elle plusieurs fois par jour. La servante, à qui Lazzaro avait donné pour consigne de ne venir le chercher qu'en cas d'urgence, avait cependant cédé aux instances de la vieille dame, dont Lazzaro subissait actuellement les jérémiades sans fin.

« Evidemment, Lazzaro, tu trouves que ta vieille mère n'est pas aussi importante que la Reine... mais les Rois ne devraient pas priver ainsi leurs sujets des bons soins de leurs enfants. Car enfin, qui t'a élevé, Lazzaro ? Qui a fait de toi l'homme important que tu es

devenu ? Et moi, je suis là à me morfondre dans ce lit, et Marina prétend que tu ne veux même pas que j'aille à la fenêtre. Je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas aller à la fenêtre, mon garçon, mais tout ce que je dis ne sert à rien... Quand on vieillit, c'est simple, plus personne ne vous écoute. Vous devenez la vieille gâteuse à qui on peut faire faire tout ce qu'on veut - et vous n'y pouvez rien - non. C'est une triste de chose que de vieillir, Lazzaro, quand on se trouve grabataire comme moi. Quand est-ce que tu autoriseras enfin ta vieille mère à prendre l'air ? Combien de temps encore va durer ma punition ? »

- Ce n'est pas une punition, Maman, répétait Lazzaro avec douceur. Le physicien a dit que tu ne devais pas prendre froid.
- Ces physiciens ne racontent que des sornettes.
- Tu vas déjà beaucoup mieux, c'est l'affaire de quelques jours. Sois patiente.
- La patience, à mon âge, Lazzaro, c'est un luxe qu'on ne peut plus se permettre... Combien crois-tu qu'il me reste à vivre ?

Lazzaro, excédé, répondit pour la dixième fois :

- Tu es en parfaite santé, Maman, tu as seulement eu un léger refroidissement. Ta vie n'est pas en danger.
- J'aimerais mieux mourir que de rester là tout le jour dans ce lit.

À ce stade de la conversation, la Signora Calbi se mettait toujours à verser des larmes de crocodile.

- Oui, j'aimerais mieux mourir, Lazzaro... Tu me poses dans ce lit comme une vieille poupée pour te débarrasser de moi... Oh, les enfants sont ingrats, Lazzaro, moi qui t'ai tout donné... C'est ainsi que tu remercies celle qui t'a donné la vie ?
- Maman, je ne peux pas rester ici. J'ai un travail très important au Palazzo, la Reine...
- La Reine, la Reine... Qu'est-ce que je me fiche de la Reine ! Je te parle de moi, Lazzaro, moi que tu laisses croupir toute seule dans ce lit sale toute la journée sans même une visite !

- Ton lit est changé tous les jours, Maman, et je viens tous les jours déjeuner avec toi.
Arrête de te comporter comme une enfant.

Les faux pleurs, qui laissaient les yeux de sa mère absolument secs, redoublèrent.

- Que tu n'aies plus d'amour, passe encore... Mais tu n'as même plus de respect !

Lazzaro soupira, et prit la main de sa mère pour la consoler. C'était un jeu - elle feignait d'être triste, et il feignait de la consoler. Il s'ensuivait une réconciliation bruyante, avec une étreinte à vous couper la respiration. Et puis la vieille se calmait, et acceptait enfin de le laisser repartir. Mais cet immuable ordre des événements fut perturbé ce jour-là, car le marteau de la porte - un anneau passé dans la gueule d'un sanglier - se mit à heurter frénétiquement.

Lazzaro en profita pour se dégager des bras constricteurs de sa mère, ce qui eut pour effet de faire repartir la litanie, d'abord plaintive et presque inaudible, puis de plus en plus accusatrice.

- Tu te saisis du moindre prétexte pour m'abandonner, Lazzaro ! Je suis si seule dans ce lit de douleurs, si seule, et pour une fois que tu es là, tu...

Lazzaro ferma la porte sur les plaintes, et soupira profondément. Il fut surpris, en ouvrant la porte d'entrée, de voir Agnese.

- Excusez-moi, Consigliere, mais on m'a dit que je pouvais vous trouver ici. Et je voulais vous rapporter les choses immédiatement.

Lazzaro la fit entrer dans la salle à manger. Sa mère, d'une voix assourdie par les cloisons, s'égosillait.

- Qui est là, Lazzaro ? Qui vient me rendre visite ? On ne me dit jamais rien, à moi, tout ça parce que je suis vieille... On ne me tient au courant de rien, dans ma propre maison.
Lazzaro ?

- Ne faites pas attention, dit Lazzaro avec un sourire gêné. C'est ma mère qui n'a plus toute sa tête.

Agnese était plus agitée que de coutume, et alla droit au but. Elle rapporta le déplacement du Prince, donna l'adresse de la demeure où il se trouvait peut-être encore actuellement,

et parla de la jeune femme de la rue de la Corderie, du sac et de la robe rouge. A l'évocation de la rue de la Corderie, Lazzaro éprouva un pincement de joie.

- Les cartes ne se sont pas trompées, murmura-t-il à part lui.
- Que dites-vous ?
- Rue de la Corderie, il y a la maison de Flavia, la petite main d'Isabella Ascolti, expliqua-t-il. Elle porte ses cheveux noirs relevés en chignon, comme feu sa maîtresse.
- Ce renseignement vous est-il utile ?
- Oui, extrêmement. Mais décris-moi à nouveau ce vêtement.
- Je répugne à vous en parler, mais... des idées me sont venues quand je touchais cette robe.
- Des idées ?
- Je ne sais comment l'expliquer. Je ne sais d'où elles viennent.

Les yeux verts scintillaient dans le visage animé de la jeune fille. Il tenta de la rassurer :

- Il semblerait que l'enquête sur la mort d'Isabella Ascolti soit de nature quelque peu ésotérique. J'ai suivi une piste donnée par des cartes de Tarot, alors, rassurez-vous, je ne suis pas à ça près.
- La robe me paraît maudite, comme si celles qui l'avaient portée avaient subi un grand malheur. C'est la robe d'un fantôme, et aussi, un costume qui a été emprunté à quelqu'un d'autre... Vous voyez, ce n'est pas très clair.

Lazzaro hocha la tête, laissant les informations infuser lentement son cerveau.

- Je dois me rendre immédiatement à cette demeure pour tenter d'en savoir plus sur les agissements de Fabio. Mais je vais vous demander de me remplacer pour deux tâches que cela m'oblige à remettre.
- Lesquelles ?

- Allez voir ma mère et racontez lui ce qui vous passe par la tête pour expliquer mon absence. Discutez quelques minutes avec elle - elle est férue d'Art.
- Et puis ?
- Rendez-vous aux chantiers navals. Dites que vous venez de ma part. J'ai besoin de savoir où en est la préparation de la Libertà. La cabine de la Reine doit être apprêtée avec le plus grand soin - il faut notamment prévoir une armoire sécurisée où l'on puisse attacher des fioles sans craindre la houle.
- Ce sera fait, Consigliere.

Quand ils se turent, la voix de la Signora Calbi, qui avait probablement préféré se taire pendant leur conversation pour essayer d'entendre ce qu'ils disaient, reprit derrière la porte.

- Tu vas encore m'abandonner, Lazzaro ! Les enfants sont si ingrats...

La demeure qu'avait indiquée la jeune fille, Lazzaro la connaissait fort bien. Il s'agissait de la Villa du Signore Miniato Lego, ce Marchand séditieux qui rêvait de faire main basse sur le marché de l'art. Fabio lui avait amené de lourdes sacoches... qu'est-ce qu'un Prince pouvait apporter à un marchand, sinon de l'argent ? Et que pouvait acheter un Prince, sinon du pouvoir, ou une assurance de pouvoir futur ? Cette affaire sentait le complot à plein nez, mais il fallait en être sûr avant de proférer des accusations d'une telle gravité. Calbi, en arrivant sur les lieux, se demanda comment procéder. Fallait-il pénétrer dans le jardin par effraction, au risque d'être surpris, et essayer d'écouter aux fenêtres ? Lazzaro visualisa en un instant la scène grotesque : son gros corps immédiatement repéré, son embarras, ses mensonges... Non. Il valait mieux que cela. Avec un air très sérieux, il se présenta à la grille, et parla avec hauteur au domestique.

- Annoncez le Consigliere, je vous prie.

Le domestique s'effaça, puis revint avec des politesses redoublées, et guida Lazzaro, dont le front commençait à suer sous l'effet conjugué de la marche et de l'anxiété, vers un vestibule monumental.

Le signore Lego arborait une veste d'intérieur magnifique, flambant neuve. Il pensait sans doute rivaliser d'élégance avec les Artocrates - mais il ignorait, car il ne les fréquentait pas, que ces derniers avaient une élégance toute décadente, négligée et le plus souvent involontaire. Jamais une de leurs boutonnieres n'était fermée complètement; jamais ils n'ajustaient une ceinture, et le comble du mauvais goût était pour eux de porter des habits neufs. Miniato Lego, avant même d'avoir prononcé un mot, eût fait la risée du quartier dell'Arte, pour sa tenue, son air important et satisfait, et la sottise affichée de son sourire.

- Consigliere Calbi, que me vaut l'honneur de votre visite ?
- Signore, je me suis permis cette visite impromptue, après avoir longuement réfléchi aux idées nouvelles que vous m'avez soumises l'autre jour.

Le sourire affable du Marchand s'étira sur ses lèvres.

- Mais cela tombe à merveille, Consigliere. Avez-vous pu y jeter un oeil plus favorable ? Dénué des préjugés que vous supposiez que la Reine aurait contre nos vues ?
- J'espérais justement vous en parler plus librement en me rendant chez vous. Quelle demeure splendide, Signore Lego ! Vous n'avez vraiment rien à envier au Palazzo ! Et le lieu est beaucoup plus discret...

Le Signore Lego hésita puis finit par dire :

- En fait, vous tombez fort bien, Consigliere Calbi. Il se trouve que le Prince est ici avec moi. Nous sommes au petit salon, voulez-vous nous rejoindre ?

Calbi feignit une surprise charmée, et accepta gracieusement.

- Nous sommes en train de prendre un rafraîchissement, dit Lego, prodigue. Vous me ferez l'honneur de goûter les pâtisseries de ma Petite Main.

Lazzaro s'amusa intérieurement. Le terme de « Petite Main » n'était pas utilisé à l'extérieur du Palazzo. Seuls les Artocrates - et les Princes - disposaient de cette main d'oeuvre particulière, formée et éduquée avec le plus grand soin. La pâtissière du Signore Lego était une simple servante.

- Je suis sûr que la qualité de vos rafraichissements se rapporte à la magnificence du lieu, Signore... Mais faites très attention, si vous me proposez une pâtisserie, je risque de ne plus vouloir quitter les lieux...

Ils pénétrèrent en riant dans le petit salon, où se tenaient le Prince Fabio et un personnage qui surprit le Consigliere. Il s'agissait d'une femme qu'il n'avait jamais vue, mais qui portait le costume traditionnel des Prêtres de la Mère : une robe grise brodée de vert - de la couleur du Porphyre, leur pierre sacrée - selon des motifs symboliques complexes. Lazzaro, qui avait beaucoup lu, crut reconnaître dans des points brodés de fils d'or la forme de la constellation de la Déesse. La femme, sans âge, dégageait une aura de paix et de pouvoir; ses cheveux coupés courts, et huilés en arrière, accentuaient la régularité des traits de son visage. Elle l'observait avec une profonde attention. Lazzaro, pendant qu'il se répandait en amabilités envers le Prince, réfléchit. Ce devait être cette prêtresse de la Mère qui avait débarqué de la Libertà. Et un bref coup d'oeil lui indiqua que les sacoches pleines se trouvaient à ses pieds, et non serrées dans quelque buffet du maître de la maison.

- Madre, fit-il en s'inclinant avec respect. Mon nom est Lazzaro Calbi, et j'ai l'honneur de conseiller son Altesse Lorenza Albaregno.

Elle fit une sorte de salut en se frappant légèrement la poitrine, mais elle demeura silencieuse. Lazzaro sentit quelque chose d'étrange, sous l'emprise de ce regard : comme si un vent invisible s'engouffrait dans sa tête, et lui effleurait l'esprit. Il détourna les yeux aussitôt, le coeur battant.

- Comme je le disais au Signore Lego, dit Lazzaro en se tournant vers Fabio, j'ai longuement réfléchi aux idées nouvelles dont il m'a fait part l'autre jour. Et je commence à entrevoir tous les avantages financiers que pourraient procurer cet arrangement.

Le Prince le jugeait, un peu dubitatif devant cette alliance inespérée, à laquelle il lui était difficile de croire.

- Je crains simplement deux choses, ajouta-t-il pour faire bonne mesure.
- Lesquelles ? demanda aimablement le Signore Lego en reprenant sa place sur son siège.
- Je crains que les Artocrates ne parviennent à soulever le peuple contre de telles mesures. Vous savez qu'ils sont affreusement populaires.

Fabio, cette fois, parut plus convaincu.

- Et la deuxième ? demanda-t-il.
- Je crains que la Reine - ou la Régente - ne s'y oppose.
- En ce qui concerne cette dernière inquiétude, vous pouvez l'abandonner, dit Fabio. Je serai Régent dans moins d'une semaine.
- Votre mère vous a-t-elle donné des assurances que...
- Ne vous inquiétez pas, vous dis-je. Considérez que l'affaire est faite.

Lazzaro, qui s'était senti déstabilisé par le regard intrusif de la Prêtresse, avait maintenant presque oublié sa présence. Il se demandait ce que Fabio avait en tête - car le Prince était prudent et n'était pas stupide. Il ne pouvait avoir prononcé une telle phrase en l'air.

- En ce cas, dit Lazzaro en s'efforçant de sourire, il ne reste que le problème des Artocrates.
- Mais je me suis laissé dire, intervint Lego, qu'ils ne se préoccupaient jamais d'argent...
- C'est exact, affirma Fabio. Ils le dépensent sans le compter. Il n'est même pas sûr qu'ils considèrent ce problème comme assez sérieux, ou assez noble, pour lui consacrer une once de leur précieux temps de création.
- C'est pourquoi, dit Lazzaro dans une improvisation géniale, je me disais que le mieux serait peut-être de procéder par étapes, progressivement. Ne prélever qu'une partie des recettes la première année, puis ajuster les sommes, jusqu'à atteindre les objectifs. Cela sera invisible, et pour tout dire, indolore...

Fabio hocha la tête.

- J'y réfléchirai, Consigliere. Vous avez fait le bon choix en venant trouver le Signore Lego. Tout le monde vous connaît, vous êtes sage et vous représenterez un élément de continuité dans l'exercice du pouvoir.

Lazzaro s'inclina pour recevoir le compliment - de plus en plus surpris par l'assurance du Prince. Il sentait le regard de la Prêtresse sur lui - mais un pressentiment lui ordonnait de ne pas croiser ses yeux à nouveau. Il conserva donc une attitude humble, les yeux baissés.

- Je ne faisais que passer, Signore Lego, dit-il en relevant la tête. Je ne voudrais pas vous importuner davantage.

On le raccompagna avec force civilités, et Lazzaro fut obligé de s'adresser à nouveau à la Prêtresse. Quoi qu'elle ait fait auparavant, elle ne le refit pas, et leurs adieux furent polis. En s'en allant, il remarqua un curieux bracelet autour de son poignet, avec un oeil central qui s'ouvrait au milieu d'une plaque de jade. Une petite chaîne d'argent sortait de l'iris et soutenait une pendeloque en forme de larme. La signification de ce bijou lui revint en mémoire - dans la mythologie de cette Eglise, il y avait une histoire de lacs d'émeraude qui étaient les yeux de la Déesse, et dont les larmes apportaient l'eau sur la terre. Sur le bracelet de la prêtresse, l'oeil et la larme étaient taillés dans une pierre désagréablement familière, blanchâtre et légèrement translucide.

Agnese s'était acquittée de sa première mission avec grâce; la Signora Calbi l'avait abondamment interrogée, critiquée sur sa tenue et abreuvée de conseils divers, avant de lui permettre de partir. La jeune fille se dirigeait maintenant vers les chantiers navals, heureuse de marcher seule dans Marsilia, et plus heureuse encore que le hasard des événements la dirigeât vers la Libertà, qui était au centre de ses rêves. Elle était impatiente de monter à bord - la silhouette gracieuse et emblématique du navire lui était connue depuis toujours, mais elle allait pénétrer à l'intérieur de cette image, comme on pénètre dans un rêve.

Chemin faisant, elle regarda avidement tous les détails de la rue autour d'elle. Il lui semblait que Marsilia allait lui manquer, et elle voulait se gorger de souvenirs, afin de se constituer un tableau mental. Lorsqu'elle aurait le mal du pays, elle pourrait alors fermer les yeux et se remémorer tout ce qu'elle voyait, entendait et sentait à présent : les cris des mouettes se mêlant à ceux des enfants tapageurs, le bruit des marchandises qu'on décharge, l'odeur de varech et de poisson se mariant avec les odeurs de pain en train de cuire; le Palazzo dressé au loin comme s'il n'était qu'un décor. Comme la route était assez longue, elle décida de couper en longeant le Canale Funerale - car les chantiers navals se trouvaient au-delà de la Grotte des Morts, qui fermait la Baie de Marsilia, et dérobaient à la vue le reste de la côte. Les chantiers navals se trouvaient ainsi cachés, mais à proximité immédiate du Port.

La Grotte des Morts l'impressionnait beaucoup depuis son enfance. Sa mère la forçait souvent à s'y rendre, afin de lui apprendre « la gravité », disait-elle. Au fur et à mesure des années, Agnese avait soupçonné que Santa accomplissait aussi ce pèlerinage pour des raisons personnelles, car elle se rendait toujours dans la même zone de la Grotte, où il y avait sans doute l'effigie d'un être cher. Mais Agnese n'avait jamais pu la surprendre devant un bas-relief en particulier. Aujourd'hui, l'idée lui vint qu'il y avait peut-être dans cet enchevêtrement de figures sculptées celle d'un père marsilien qu'elle ne connaîtrait jamais. La curiosité qu'elle éprouvait envers les détails de la vie passée de sa mère se faisait plus vive à mesure que le temps passait - mais elle savait qu'elle n'aurait pas le temps d'aborder ce chapitre avant de mettre à la voile. Qu'est-ce qui l'avait fait fuir les îles Kornog ? Comment était-elle arrivée à Marsilia ? Pourquoi y était-elle restée ? Et comment avait-elle acquis la fortune nécessaire à l'établissement d'une boutique ? Il lui fallait ajourner le moment où elle s'autoriserait à poser toutes ces questions à Santa. Il fallait qu'elle grandisse encore. Un jour, lorsqu'elle n'était encore qu'une enfant, elle avait osé rompre le silence à ce sujet, et sa mère lui avait répondu laconiquement : « Lorsque tu seras capable de trouver les réponses par toi-même, tu n'auras plus besoin de me poser ces questions. » Ne lui apprenait-elle pas, au demeurant, à utiliser le pouvoir, à deviner des choses invisibles avec ses mains ? N'était-ce pas précisément ce qu'elle avait réussi à faire avec la robe rouge de Corrado, tout à l'heure ? Un jour, peut-être, Agnese pourrait promener ses mains dans la boutique de la rue de l'Achevoir, et les fioles, les casseroles, les coffres odorants et le comptoir de la boutique se mettraient à lui raconter toutes les histoires que sa mère ne lui racontait pas.

Ses pas et sa rêverie l'avaient conduite jusqu'à la Grotte. Il était possible de couper par les terres, mais un sentier taillé dans le rocher permettait d'en faire le tour, afin de gagner la route de l'autre côté de la Baie. Ce fut celui-ci qu'elle emprunta, machinalement. La Grotte avait, de l'extérieur, la taille d'un château - mais un château étrange, aux formes biscornues, sans grâce ni symétrie, un bloc d'obsidienne effondré d'une éruption cyclopéenne, avant l'aube du monde, et que la main humaine avait seulement décoré et taillé, avec autant d'obstination que d'humilité. On pouvait pénétrer à l'intérieur, par des anfractuosités ténébreuses, mais en dehors des gens qui officiaient pour les cérémonies funèbres, peu de Marsiliens s'aventuraient dans ces entrailles humides. Le Canale Funerale, franchissant la plus vaste de ces ouvertures, se perdait dans la nuit minérale. On entendait, de l'extérieur, un clapotis incessant, parfois furieux quand la houle était forte. On

disait que la Grotte était une ouverture sur le monde d'en-bas, et que ses galeries presque toujours immergées débouchaient sur des cathédrales englouties. Mais Agnese n'avait aucune envie de le vérifier - elle se contentait de frissonner lorsqu'elle entendait le rugissement de l'eau derrière les parois sculptées, car elle imaginait les morts flotter parmi ce labyrinthe d'eau, leurs cheveux et leurs vêtements se déployant parmi les algues. Les arts funéraires des Officiants étaient un secret bien gardé - tout ce qu'on en savait, c'était que nul mort ne refaisait jamais surface.

A l'extérieur, l'obsidienne accrochait les rayons du soleil et les scintillements de la mer par sa surface semblable à celle d'une vitre - même aux endroits encore vierges, où nulle statue de mort n'occupait la roche noire, même à son sommet, la Grotte paraissait polie. Sur tout le pourtour de l'énorme rocher, depuis sa base jusqu'à une hauteur acrobatique, des figures humaines étaient sculptées - ces bas-reliefs hétéroclites, sublimes ou hideux, naïfs ou saisissants de réalisme, datant pêle-mêle de deux siècles ou de deux jours, s'accrochaient les uns aux autres, et formaient une matière continue et plus ou moins dense. Les Marsiliens les plus humbles sculptaient eux-mêmes de maladroites effigies, de touchants symboles, qui côtoyaient des oeuvres d'une extraordinaire beauté artistique. Et ce mélange du profane et du savant atteignait une beauté universelle, une matérialisation poignante du geste humain face à la mort et au deuil. « Regarde, lui disait toujours Santa quand elle était petite, n'oublie jamais que les vivants viennent tous de là, de tous ces morts qui nous ont enfantés. »

Agnese, aujourd'hui, ne s'attarda pas. Elle jeta à peine un oeil sur l'effigie la plus récente - la Ballerine capturée pour l'éternité en plein vol - ni sur les grands visages des Rois anciens - et elle se révolta à l'idée que peut-être, un jour, le visage de Guasparre serait semblablement transformé, par l'Artocrate le plus en vue, en une forme noire et éternelle. Malgré le panorama unique sur la Baie de Marsilia et le Palazzo, elle fut soulagée de s'éloigner de la Grotte, et se promit, au retour, de couper par les terres.

Les chantiers navals étaient l'un des rares lieux strictement utilitaires de Marsilia : un envers du décor qui heurtait la vue des habitants. Dans cet environnement de laideur, fait de quais rectilignes, de cordages et de câbles, de caisses entassées, de mécanismes en construction et d'outils divers, la Libertà se détachait, comme un légendaire animal pris au piège. Agnese s'en approcha lentement. A quai, le navire paraissait à la fois plus imposant et plus vulnérable - sa coque rongée de bernacles, décolorée par le sel et le soleil, tanguait comme si l'immobilité la rendait malade.

- Holà, Signorina !

C'était un matelot, ou un débardeur, en train d'embarquer du chargement.

- Vous venez du Palazzo ?

Agnese sourit.

- Comment l'avez-vous deviné ?

- Parce que vous avez l'air d'une princesse.

Agnese sourit encore un peu plus.

- Je travaille pour le compte du Consigliere Calbi. Il m'envoie faire un certain nombre de vérifications à bord. Pourrais-je parler à la personne qui supervise les aménagements ?

Le matelot, qui avait décidé de la faire rire, prit un air exagérément déférent.

- Bien sûr, principessa. Tout de suite, principessa.

Puis il disparut à la poupe, et revint quelques instants plus tard, pour lui tendre une main forte et un peu rugueuse, dans laquelle elle mit, en hésitant, sa main que le service n'avait pas encore abîmée.

- Je m'appelle Benvenuto, lui dit-il en la dévisageant d'un oeil caressant.

- Et moi, Agnese, répondit-elle en rougissant légèrement.

Il garda sa main dans la sienne un peu plus longtemps que nécessaire - la passerelle d'embarquement était au reste très stable et Agnese n'avait pas réellement besoin d'aide. Il la conduisit vers l'arrière du navire, et ils croisèrent beaucoup de jeunes hommes affairés, qui interrompirent presque tous leurs tâches pour commenter l'apparition de la jeune fille, ou la siffler d'un air canaille.

- On nous envoie du réconfort avant le départ ?

- Si c'est une Erotiste, elle est réservée au Capitaine...

- Peccato! J'aurais bien plongé dans ces yeux verts...

- Et moi, j'aurais bien plongé ailleurs !

- Signorina, voulez-vous m'épouser ?

Agnese resserra machinalement le foulard autour de son cou, et raidit sa démarche. Le regard et les commentaires de ces hommes la salissaient; et elle songea à sa mère, qui disait toujours de son île natale qu'elle était un pays de marins et de violeurs. Au même âge qu'Agnese, dotée des mêmes yeux verts, avait-elle été violée par des hommes brutaux, semblables à ceux-ci ? Etait-il possible qu'elle, Agnese, fût le fruit d'un tel viol ?

- Zitti ! cria Benvenuto. Vous lui faites peur !

Agnese se rendit compte qu'elle allait passer plusieurs mois en compagnie de ces matelots. Elle releva la tête, essaya de composer sur son visage l'expression glaciale de sa mère - une expression dans laquelle les yeux verts devenaient effrayants. Puis elle les regarda, un à un.

- Retournez à vos occupations, dit-elle d'une voix tranchante. On ne vous paye pas pour offenser les jeunes filles.

Sa phrase provoqua d'abord un silence - puis quelques rires bravaches. Mais les matelots retournèrent à leurs affaires. Quand elle les eut dépassés, elle entendit l'un d'entre eux murmurer derrière elle : « C'est la fille de la Strega ». Les éclats de voix avaient attiré le Second, Alamanno Bellini. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, élégant et soigné.

- Que se passe-t-il sur le pont ? demanda-t-il d'un ton sévère.
- La Signorina vient de la part du Consigliere Calbi, répondit Benvenuto. Elle est chargée de faire des vérifications concernant l'aménagement du navire.

Alamanno Bellini salua respectueusement Agnese.

- Je suppose que les hommes vous ont manqué de respect, Signorina, dit-il.

Les jeunes hommes tournèrent presque tous la tête vers lui et guettèrent ce qu'il allait dire.

- Ce sont des brutes, continua le lieutenant, des brutes qui n'ont jamais fréquenté de dames, et qui mériteraient d'être punis pour leur insolence.
- Il s'agit d'un incident sans gravité, Signore, dit-elle d'une voix claire.

Le soulagement des marins, derrière son dos, fut perceptible. Le travail, un instant suspendu, reprit bruyamment.

A voix plus basse, après avoir congédié Benvenuto, Bellini la corrigea :

- Je suis un officier supérieur de la Libertà. Quand nous sommes à bord, Signorina, vous devez m'appeler Lieutenant. La hiérarchie est capitale, en mer.
- Excusez-moi, Lieutenant.
- Je vous en prie. Que souhaitez savoir le Consigliere Calbi ?

Agnese prit une profonde inspiration.

- Il souhaite savoir où en sont les préparatifs, notamment en ce qui concerne la cabine spéciale de la Reine. Il souhaite que des armoires sécurisées soient mises en place pour nous permettre de conserver les fioles contenant ses drogues.
- Je vais demander au menuisier d'arranger ça au plus vite. Pour le reste, tout a été fait selon les vœux du Palazzo. Le Capitaine est venu hier, et a donné son aval pour l'aménagement des cabines. Voulez-vous les voir ?
- S'il vous plaît, Lieutenant.

L'officier la conduisit, d'un pas rapide, vers la descente.

- Vous avez le pied marin, dit-il avec un sourire poli.
- C'est pourtant la première fois que je monte dans un bateau, dit Agnese.
- Vous connaissez le proverbe... « Certaines âmes vont à l'absolu comme d'autres vont à la mer. »

Agnese ne répondit rien, assaillie de sensations nouvelles. La pénombre relative de cette partie intermédiaire du bateau, le clapotis incessant de l'eau, le léger roulis, lui montaient un peu à la tête.

- Voici la cabine de la Reine, dit Bellini.

Agnese, qui connaissait le luxe des appartements du Palazzo, se demanda si la Reine pourrait survivre à un tel confinement. Mais le lieutenant paraissait très fier de lui montrer tout ce qu'il considérait comme des raffinements particuliers.

- Voyez, nous avons fait mettre un rideau aux hublots, afin de pouvoir faire une obscurité complète. Il s'agit de trois cabines dont les cloisons ont été démontées - vous avez là le vaste espace principal, avec un lit double pour la Reine - regardez, nous avons aussi doublé les coffres avec des penderies. Nous avons installé une baignoire et c'est dans ces armoires que je vais commander les aménagements que vous venez de me demander. Les objets de décoration que le Capitaine m'a apportés seront installés au dernier moment.
- Et pour la Petite Main ? demanda Agnese.
- Par ici.

Attenante à la cabine de la Reine, une cabine minuscule, dépourvue de hublot, contenait un lit, un coffre, et une planche de bois fixée en étagère, qui pouvait permettre d'entreposer des choses ou servir d'écritoire. Fort heureusement, elle disposait de sa propre porte donnant sur l'extérieur.

- Le Consigliere souhaitait également savoir si tout était en ordre pour la chambre du Capitaine.
- Comme je vous l'ai dit, Signorina, le Prince est venu en personne hier.
- La Reine souhaite avoir une grande proximité avec son fils, mentit Agnese. Elle a demandé au Conseiller de lui donner des détails très précis sur l'agencement des cabines.

Le lieutenant, que cette visite, qu'il jugeait inutile, commençait à agacer, fit un sourire poli, et guida Agnese vers une porte close, en face de la cabine de la Reine.

- La cabine du Capitaine, s'il vous plaît de jeter un oeil avant de partir.
- Je vous remercie, Lieutenant.

Agnese ouvrit la porte, le coeur battant, comme à chaque fois qu'elle touchait quelque chose qui avait trait à Guasparre. Savoir qu'il était venu là hier, qu'il avait poussé la même

porte, et pénétré dans la même cabine, l'émouvait déjà. Mais lorsqu'elle pénétra dans la cabine, elle manqua défaillir.

La lumière du hublot éclairait un seul plan de mur - et sur ce mur était accroché un tableau. Ce tableau était la seule chose visible, la seule chose réelle dans la cabine; il avait attiré son regard immédiatement. Elle avait d'abord cru qu'il s'agissait d'un miroir, avant de comprendre que son image n'était pas un reflet, mais un portrait. Son portrait - celui qu'il avait esquissé lorsqu'ils se trouvaient seuls, et qu'il avait dû travailler par la suite jusqu'à obtenir ce résultat saisissant. Agnese y était peinte de trois quarts, en plus gros plan que sur les portraits traditionnels - les contours de son visage mélancolique dépassaient un peu du cadre, comme lorsqu'on est si proche d'une personne qu'on ne peut plus la voir en entier. On ne voyait qu'un oeil grand ouvert, l'autre se perdant dans l'ombre, et cet oeil occupait le centre du portrait - fascinée, elle s'approcha du tableau et ne put retenir une exclamation. A partir d'une certaine distance, on ne voyait plus le visage d'Agnese, mais un hublot ouvert sur la mer. Le vert de l'oeil devenait un paysage marin hérissé de vagues et d'écume, au fond duquel on distinguait un cerne de ciel.

Agnese se sentit trop bouleversée pour continuer la visite - Alamanno Bellini vit sa jeune visiteuse remonter les escaliers, pâle et haletante, en proie à un malaise évident, avant de s'agripper à la rambarde du pont supérieur.

- Signorina, puis-je vous venir en aide ?

- Non, je vous remercie, balbutia-t-elle. Peut-être n'ai-je pas le pied marin, finalement...

Bellini se mit à rire.

- Prenez mon bras, je vous raccompagne à terre.

Le malaise, dès qu'elle fut seule, se dissipa, ou plutôt se mua en autre chose. Son corps, qui dansa plus qu'il ne marcha pour rejoindre Marsilia, se trouvait dans un indescriptible tumulte. Le sang semblait courir dans ses veines à une vitesse folle, son coeur battait à soulever sa poitrine, une envie de chanter et de crier remontait de sa gorge, et il lui fallut plus d'un quart d'heure pour recouvrer pleinement sa raison.

Guasparre ne se contentait pas de la désirer physiquement - il l'avait peinte. Elle avait réveillé la partie la plus précieuse et la plus secrète de son âme, elle l'avait touché là où personne ne l'avait jamais touché. Une vague irrépressible la poussait maintenant vers lui

- car, elle le savait, l'heure était venue, maintenant, et il ne serait pas possible de différer une seconde de plus la collision de leurs corps et la fusion de leurs âmes.

Le tableau de Guasparre venait de libérer, d'un seul coup, irrémédiablement, toute la puissance du destin.

Chapitre 18 - Les conclusions du Consigliere

Lorenza prenait le soleil, les yeux clos, le visage tout entier tourné vers la lumière, comme si l'astre pouvait ranimer de l'extérieur la vie qui faiblissait dans son corps. Lazzaro, en entrant dans les appartements, la vit au loin sur la terrasse, et trouva sa silhouette amaigrie et vieillie. Cela lui pinça le coeur, et il congédia Graziella d'un regard sévère, avant de se raviser et de la rattraper dans l'antichambre.

- J'ai un service à te demander, dit-il.

Graziella réussit à ne pas pleurer à cette demande inattendue.

- Un dernier service, avant de te relever de tes fonctions, comme tu le désires. Où te plairait-il d'aller ?

- J'aimerais servir le jeune Artocrate qui est auprès du Cantatore.

Sa réponse avait fusé avec une spontanéité enfantine, et Lazzaro, un peu surpris, répondit :

- Je verrai ce que je peux faire. Mais auparavant, tu vas devoir ouvrir l'oeil. Dans tous les sens du terme.

Les sourcils de la petite fille se froncèrent, tandis qu'un voile d'inquiétude la défigurait. Ce manque de contenance exaspéra Lazzaro, mais il ne le montra pas.

- Je veux que tu fasses quelque chose si le prince Fabio vient à visiter son père.

- Vous voulez dire : son Altesse Ridolfo ?

- Oui, en effet, dit-il ironiquement. J'admire ta perspicacité. Tu devras te rendre ici, ajouta-t-il en l'accompagnant vers le judas pratiqué dans le trompe-l'oeil au fond de l'alcôve. Tu devras ouvrir cet oeil-là.

Il souleva pour elle le clapet du judas, et elle se mit sur la pointe des pieds pour regarder au travers. Son exclamation de surprise agaça à nouveau Lazzaro, qui vérifia du côté de la terrasse que Lorenza ne les regardait pas.

- Mais on voit la chambre du Roi ! s'écria-t-elle.

- Décidément, on ne peut rien te cacher, dit-il. Je veux que tu écoutes tout ce qui se dira, et que tu viennes me rapporter tout, mot pour mot.
- Mais... si je me fais prendre ? demanda-t-elle.
- Comment pourrais-tu te faire prendre ? Personne n'est au courant de ce judas, à part la Reine et moi. Et toi, à présent. La chambre du Roi n'est-elle pas toujours obscure ?
- Si, Signore.
- L'oeil s'ouvre dans une peinture murale qui le dissimule au milieu d'une peinture qui représente le plumage d'un paon. Il n'y a aucun risque.
- Et si la Reine me voit ?
- Tu lui diras que c'est moi qui te l'ai demandé. Tu te mettras à pleurer, et tu courras me prévenir.

Graziella hocha la tête - pleurer et courir, cela au moins était dans ses cordes.

- Devrai-je me souvenir de tout ce qui se dira ?
- Oui, autant que possible.
- Le moindre détail ?
- Es-tu capable de discerner ce qui est important de ce qui ne l'est pas ?
- Non, Signore.
- Alors tant pis pour toi, tu devras tout te rappeler. Quand on n'a pas de tête, il faut avoir de la mémoire.

Graziella osa demander :

- Et après, je pourrai travailler pour le jeune Artocrate ?
- Il n'est pas encore Artocrate, et il n'était pas prévu de lui fournir une Petite Main. Mais j'y réfléchirai. Et maintenant, file.

Graziella ne se le fit pas dire deux fois, et Lazzaro prit un moment pour se ressaisir avant d'aller trouver la Reine. Machinalement, il engloutit quelques fruits qui traînaient sur une table, tout en réfléchissant à ce qu'il allait dire et à ce qu'il allait taire. Il aimait Lorenza plus que jamais, et était en tous points décidé à lui faciliter l'existence, si brève que celle-ci pût être. Il y avait des tas de choses qu'elle devait ignorer - à commencer par la sentence de Santa et les probables trahisons de Fabio. C'était un amour bien étrange qu'il lui vouait - non seulement sa passion était à sens unique, profondément dissymétrique, mais elle s'accommodait aussi de la distance, de l'absence, et même de la mort. C'était une passion inaltérable; Lazzaro serait fidèle aux intérêts de Lorenza, même si elle devait mourir, et cette perspective ne changeait pas fondamentalement ses sentiments. Elle était la Reine, inaccessible, intouchable, absente même dans sa présence.

- Altezza ? l'appela-t-il d'une voix douce en cherchant un coin d'ombre à côté d'elle - mais le soleil presque au zénith faisait étinceler la mer et déversait sur la terrasse un flot d'or sans mélange.
- Ah, Lazzaro... Que je suis contente de vous voir, et que vous allez me manquer... Vous ne voulez pas venir avec moi ?
- Je ne puis, ma Reine. Vous emmenez votre fils - il faut que je reste pour veiller sur votre fille.
- Comment se débrouille-t-elle ?
- Elle révèle d'étonnantes capacités d'organisation et de diplomatie.
- De diplomatie ? demanda Lorenza en riant. Parlons-nous de la même personne ?
- Je suis sûr que sa Controverse sera une réussite.
- J'ai entendu dire qu'elle avait... endommagé la dernière oeuvre de Vittelli ?
- Endommagé est un euphémisme, Altezza. Elle n'en a rien laissé.

Il y eut un silence consterné.

- Je suppose que vous allez me dire que je ne peux pas la nommer Régente, après un tel coup d'éclat, dit Lorenza d'un ton las. C'est un mouvement d'humeur indigne d'une souveraine.

- En effet, Altezza, elle aurait beaucoup mieux fait d'être plus discrète. Mais Vittelli n'est pas exempt de tout reproche. Et les éclats, commis par amour, font partie de la grandeur des Albaregno.

Lorenza arrondit les yeux et la bouche, en signe de surprise.

- Vous m'inquiétez, mon cher Lazzaro. Que Fabio peut-il avoir fait de pire, pour que vous preniez ainsi la défense de Gemma ?

Lazzaro commençait à suer sous l'effet de la chaleur.

- Loin de moi l'idée d'accuser Fabio.
- Vous choisissez toujours vos termes avec soin... J'en conclus que si vous dites que vous ne l'accusez pas, c'est parce que vous le soupçonnez.
- En effet. Et il s'agit de soupçons assez graves pour me faire espérer que vous désignerez sa soeur, toute jalouse et impulsive qu'elle ait toujours été.

Lorenza tourna la tête vivement vers la mer, d'un air contrarié.

- C'est là votre avis de Consigliere ?
- Non. Mon avis de Consigliere est que c'est Guasparre qui devrait prendre la Régence. C'est un Prince aimé de tout Marsilia; un homme habitué à commander et à affronter l'adversité; il a à de multiples reprises montré son désintéressement et son honnêteté. Il ferait un excellent souverain.
- N'est-ce pas ? dit-elle en souriant. Il *fera* un excellent souverain, Consigliere. C'est lui qui est destiné à succéder à Ridolfo.
- Raison de plus pour qu'il prenne la Régence.
- Je ne peux pas, Lazzaro. Je ne peux pas me passer de lui pour... ce que j'ai à faire.

Lazzaro, qui s'attendait à sa réponse, hocha la tête avec sympathie.

- Vous m'avez demandé mon avis de Consigliere, et je vous l'ai donné. Si cet avis ne peut être suivi, je vous conseille, à défaut, de choisir Gemma.

- Evincer une nouvelle fois Fabio... N'est-ce pas l'humiliation de trop ? Celle qui tournera définitivement Fabio contre sa famille ?
- Je ne suis pas certain de son entière loyauté à ce stade, dit Lazzaro prudemment.
- Ciel ! Mais qu'a-t-il donc fait ?
- Je vous en parlerai dès que les choses seront certaines, Altezza.
- Je vous préviens, si la Controverse se passe mal, ou si Gemma commet une nouvelle folie, il faudra me donner d'excellentes raisons, dotées de preuves très solides, pour que je ne le nomme pas.

Lazzaro approuva.

- Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il d'une voix plus caressante.

Elle se radoucît aussitôt et lui adressa un sourire fatigué.

- C'est étrange, de partir. Je me sens à la fois triste et libérée d'un poids immense.
- Vous allez revenir, Altezza.
- Peut-être, Lazzaro, mais au fond peu importe. Que je revienne ou pas, l'important aujourd'hui est que je laisse tout derrière moi. Marsilia, le gouvernement, Ridolfo, mon rôle de reine, d'épouse, et même de mère. Ce départ me dépouille de tous mes oripeaux, me dénude. Je ne pense pas que la Lorenza que vous avez toujours connue puisse revenir un jour. Si je reviens, je ne serai plus la même.
- Cette mort-là vaut mieux que l'autre, dit Lazzaro en souriant. Je suis sûr que je vous reconnaîtrai.
- Et moi, je vous serai reconnaissante.

Ils se sourirent - Lazzaro savait que leur séparation et leurs éventuelles retrouvailles ne seraient plus jamais abordées entre eux.

- Je ne pensais pas être aussi heureuse de quitter le pouvoir, ajouta-t-elle. C'est une véritable délivrance. Vous devriez essayer, vous aussi.

- Je vais écrire cela sur ma liste. J'y songerai lorsque j'aurai terminé mon régime.

La Reine s'autorisa un éclat de rire, et, malgré la douleur qu'elle parut éprouver à la poitrine, Lazzaro fut touché par la légèreté de cet instant. À travers la maladie qui rongait son corps, Lorenza paraissait, à cet instant précis, mystérieusement rajeunie. L'aile de la mort, dans sa puissance surnaturelle et ambiguë, semblait avoir effacé toutes ses rides et anéanti tous ses soucis.

Au sortir des appartements royaux, Calbi se dirigea vers le quartier dell'Arte, pour essayer de trouver Agnese. Mais Margherita Barberigi lui apprit, d'un air agacé, qu'elle ne savait pas où était la jeune fille, et qu'elle ne la voyait pas beaucoup ces derniers jours.

- Serait-il possible d'avoir une autre Petite Main, Consigliere ? demanda la Maestra. J'ai bien peur que celle-ci ne soit plus ce qu'elle était...

Lazzaro, au moment de répondre, s'empêtra les pieds dans un énorme chat.

- Certainement, Maestra, je vous choisirai la fine fleur des Petites Mains. J'en ai une très jeune qui sera bientôt disponible, cela vous conviendrait-il ?
- Non, pitié, Consigliere... Je voudrais une fille qui a de l'expérience, et du goût pour la peinture, et assez douée de ses mains - et si possible, un peu moins jolie que la dernière.

Lazzaro la gratifia d'un sourire patient, et tourna les talons. La Controverse était dans trois jours, et le temps pressait affreusement. Si Agnese ne pouvait l'aider, il allait devoir s'occuper de tout par lui-même, et cela l'épuisait rien que d'y songer.

À force de tourner et de retourner les choses dans sa tête, Lazzaro était parvenu à trois conclusions, qui lui paraissaient toutes plus incertaines les unes que les autres. La première concernait le vêtement récupéré par Corrado. Ce vêtement avait probablement été donné en premier lieu par le Prince à la Ballerina; ce vêtement concernait donc le service que cette dernière lui avait rendu. Il ne s'agissait pas d'un paiement, car il était peu probable que dans ce cas, le Prince eût eu la bassesse de faire récupérer le présent après la mort d'Isabella. Non, le vêtement faisait partie intégrante de la mission; le costume avait été enfilé par la Ballerina dans un but précis. Il pouvait s'agir d'une représentation spéciale. Représentation de quoi ? Et devant qui ? Lazzaro avait longtemps laissé ces questions pénétrer son cerveau, avant de voir se lever l'aube d'une réponse. Il pouvait s'agir - mais

ce n'était là qu'une supposition - d'une représentation pour le Roi. Fabio avait visité son Père, ces derniers temps, et Lazzaro avait été frappé, le soir du festival, par une certaine main gantée félicitant Ridolfo d'avoir si bien pris la parole en public. Fabio tramait quelque chose avec ou autour de son père; il n'était pas impossible qu'il lui eût amené une Ballerina afin de le divertir. Le vêtement particulier était peut-être un caprice du vieillard. Mais quelque chose clochait dans cet échafaudage. Pourquoi lui avoir donné cette bague, dans quel but ? Pourquoi, s'il ne s'agissait que de divertir le Roi en secret par quelque danse artocratique, avait-il fallu ensuite perdre la Ballerina, ruiner son corps, sa réputation et même sa vie, à l'aide de ce charme maléfique? On n'éliminait que les témoins d'un crime - la représentation qu'Isabella avait dû jouer n'était donc probablement pas un simple divertissement. Et le crime de Fabio, Lazzaro le savait, était la trahison. La seconde conclusion du Consigliere était donc que La Ballerina, vêtue d'un vêtement rouge, avait aidé le prince à trahir, et que la bague offerte en paiement était destinée, depuis le début, à lui fermer la bouche sur ce qu'elle avait vu. Isabella avait été utilisée, puis elle avait été indirectement et lâchement supprimée. La Petite Main d'Isabella, Flavia, ne savait rien de tout cela. Elle s'était contentée de récupérer le vêtement dans les affaires de sa maîtresse après sa mort, et l'avait restitué à un serviteur du Palazzo. Elle avait confirmé les nombreuses chutes et malchances d'Isabella, les quelques semaines avant sa mort, et la date à laquelle elle avait reçu la bague. Rien de tout cela ne constituait une piste - la seule piste, malgré qu'il en eût, était celle de la Prêtresse de la Mère.

Ce n'était pas grand chose - juste deux bijoux taillés dans la même pierre. Mais Lazzaro tenait là sa troisième conclusion : l'oeil et la larme translucides du bracelet de la prêtresse provenaient du même orfèvre que le petit visage diabolique sur la bague - Lazzaro avait l'oeil exercé de tous les Marsiliens et savait reconnaître un style. Il savait aussi que c'était de l'artisanat étranger, et qu'il se mêlait de magie. Il était donc probable que la prêtresse eût fourni le bijou au Prince - elle avait d'ailleurs pu lui rendre d'autres services - restait à savoir lesquels - puisque le Prince semblait l'avoir payée grassement, à en juger par la lourde sacoche qu'il avait remise à ses pieds. Tout le ramenait donc à cette prêtresse inquisitrice, dont le regard fouisseur l'avait si fortement déstabilisé. Et puisqu'elle avait voyagé à bord de la Libertà, il allait de ce pas faire le tour de tous les voyageurs qui l'avaient côtoyée, avant de la prendre elle-même en filature.

Lazzaro commença par le Prince. Mais Guasparre était introuvable - certaines Petites Mains prétendaient qu'il n'était pas au Palazzo, qu'il avait gagné la Villa Ridolfina pendant

la nuit - d'autres affirmaient qu'il avait donné pour consigne de ne pas le déranger dans ses appartements. De plus en plus dépité, le Consigliere s'enquit alors de l'enfant - le jeune garçon dont cette petite sotte de Graziella faisait déjà un Artocrate, cet Adrieyn dont tout le monde, jusqu'à Gemma, s'inquiétait. Le Cantatore lui répondit négligemment, entre deux vocalises, qu'il l'avait envoyé faire une requête à la Crypte - et Lazzaro, excédé, descendit l'interminable volée de marches, en souffrant à l'avance de ce qu'il lui faudrait les remonter.

Pour la première fois de la journée, cependant, il trouva ce qu'il cherchait. La Dottoressa était en train de considérer le jeune garçon d'un air grave et suspicieux - les deux se taisaient, et le seul bruit, en dehors des pas de Lazzaro, était un reniflement persistant du garçon.

- Consigliere, votre visite est tout à fait providentielle, dit la vieille femme sans même le saluer. Ce garçon vient me solliciter directement pour une castration, ce qui n'est pas du tout dans les usages.

Lazzaro revit, avec une pointe de colère, l'air détaché de Gabriello Bascio... Il s'agissait selon lui d' « une requête à la crypte ».

- Veuillez me pardonner, Dottoressa. Je ne suis guère familier de ces usages. Quelle est la procédure courante ?
- Eh bien, il faut l'accord de la famille, évidemment. Ce sont traditionnellement les parents du garçon qui viennent demander cette opération.

L'enfant, à l'évocation de sa famille, redoubla de sanglots. Rigarda, après lui avoir jeté un oeil sévère, continua :

- Je ne sais pas si le Cantatore est habilité à procéder à ce genre de demandes. D'autre part...
- Oui ? s'impacienta Calbi, que cette affaire, dont il reconnaissait certes l'urgence et la gravité, dérangeait cependant dans ses plans.
- D'autre part le consentement de l'enfant doit être plein et entier.
- Et ce n'est pas le cas ?

Adrieyn, livide, défait, balbutia :

- Si, Monsignore.
- Je vois, dit Calbi. Et pourquoi donc souhaites-tu être castré ?
- Pour préserver la hauteur de ma voix.
- Certes, certes... Est-ce pour cela que tes parents t'ont envoyé ici ? Est-ce que cette opération figure dans le contrat que le Prince a signé avec eux ?
- Non, Monsignore.
- Avez-vous seulement évoqué cette possibilité avec ta famille ?
- Non, Monsignore, pas à ma connaissance.
- Lorsque tu retourneras voir le Cantatore, tu diras que tu as transmis la requête, et que la Dottoressa a indiqué qu'il fallait surseoir pour des raisons juridiques. Dis-lui que le Consigliere doit étudier le contrat, et que la Reine le tiendra informé.
- Le Cantatore va...
- Le Cantatore ne va rien du tout, le coupa sèchement Rigarda. Les Artocrates ne font pas la loi.
- Mais auparavant, dit Calbi d'un ton plus animé, tu dois me rendre un petit service, et me raconter tout ce que tu sais sur la Prêtresse de la Mère qui a fait route avec vous, à bord de la Libertà.

Une lueur de curiosité s'alluma dans l'oeil vif de Rigarda. Adrieyn, confus, hocha la tête et sortit un mouchoir de sa poche. Il se moucha bruyamment, puis, les yeux battus mais la voix plus ferme, s'exécuta :

- C'est une femme dotée d'un âge semblable à celui de ma mère, environ quarante années. Elle s'intitule Marla. Son visage est un peu beau mais fort peu avenant, et elle ne sourit ni ne parle beaucoup. Elle porte de l'huile sur les cheveux, ce qui donne la croyance qu'elle sort toujours de l'eau. Mon ami Keller m'a expliqué que cela a une signification rituelle, car les eaux sont un élément sacré dans sa religion.
- Keller est-il adepte de l'Eglise de Porphyre ? demanda Lazzaro.

- Non, pas du tout. Mais il a connaissance de ses prêtres et de ses dogmes. Il m'a fait une description lyrique des temples de Porphyre, qui sonnent magnifiques.
- La Prêtresse s'est-elle mêlée à la compagnie ? A-t-elle noué des amitiés sur le navire ? Penses-tu que le Prince Guasparre ait beaucoup parlé avec elle ?
- J'ignore si le Capitaine a eu l'occasion de converser avec cette femme. Mais j'en doute légèrement, car Marla n'adressait la parole à quiconque quasiment jamais. Il m'a semblé que mon ami Keller cherchait plutôt à l'éviter comme la maladie, mais je n'ai pas voulu montrer une indiscretion et j'ignore pourquoi.
- Y a-t-il un fait marquant, une chose étonnante ou mémorable, que tu pourrais me rapporter sur elle ?
- Les marins racontaient une somme d'histoires sur elle, mais je crois qu'il s'agissait de rumeurs sans fondement.
- Quel genre d'histoires ?

Rigarda fronça les sourcils d'un air réprobateur. S'abaisser à ramasser des informations dans les égouts des rumeurs lui paraissait indigne de la fonction du Consigliere.

- Certains disaient qu'ils l'avaient vue méditer pendant toutes les heures de la nuit parfaitement immobile, même les cils. D'autres prétendaient qu'elle commandait aux risées sur la mer et détournait les tempêtes. D'autres encore affirmaient qu'elle lisait dans les pensées.
- Qu'elle lisait dans les pensées ? répéta Lazzaro, qui se remémorait l'intrusion de ce regard dans son esprit.
- Oui. C'est ceci qu'ils disaient.
- Où a-t-elle embarqué ?
- À Port-Sylla. On dit que l'Eglise de la Mère est très puissante dans les Cités Portuaires. La plupart du clergé se trouve là - et la déesse elle-même, comme disent les fidèles.

Rigarda éclata d'un rire moqueur.

- La déesse ! Voyez-vous ça ! On ne se mouche pas du pied, dans les Cités Portuaires !

Lazzaro lui lança un oeil distrait. Ce que disait l'enfant ne le faisait pas rire, mais semblait le fasciner.

- Qui t'a raconté cela ?

- Keller. Il a vécu dans Port-Kharys. Il dit que le culte de la Mère est en train de s'étendre de près en près.

Cette dernière remarque plongea le Consigliere dans un abîme de réflexion.

- Il ferait beau voir qu'il s'étende à Marsilia ! protesta Rigarda, indignée, après une seconde de silence.

Après avoir remonté péniblement les marches de la Crypte, Lazzaro se rendit au bourg, puis au Port. Il commença par demander à toutes les auberges qui disposaient de chambres s'ils avaient logé les voyageurs qui avaient débarqué de la Libertà; et finit par retrouver la trace de Marla. Elle était descendue dans une hostellerie fort calme, assez éloignée de l'agitation du port, où elle était restée une dizaine de jours. Puis elle avait demandé à ce que l'on transférât ses bagages dans un quartier résidentiel, proche du palais. Et Lazzaro ne fut guère surpris d'apprendre qu'elle avait été logée depuis lors dans la spacieuse résidence du Signore Miniato Lego.

Il retrouva également la trace des Etrangers, avec lesquels il souhaitait vivement s'entretenir. Keller et sa femme Aelenor, après avoir passé quelques jours au coeur de Marsilia, avaient loué à un marchand une résidence secondaire sur la Via Serpentina, au pied du Zoccolo. Cela faisait loin, mais il trouva à proximité du marché un charretier qui accepta de le véhiculer. Installé sur la banquette inconfortable d'une charrette qui avait servi à amener des brassées de fleurs, Lazzaro sortit de ses poches quelques pâtés qu'il y avait fourrés le matin, et savoura leur goût épicé, qui relevait délicieusement la douceur du paysage qui se déroulait, paresseux, sous ses yeux. Tandis que la charrette l'éloignait de la mer et de Marsilia, et l'immergeait insensiblement dans un univers bucolique, Lazzaro réfléchissait.

À Marsilia, la religion n'avait jamais eu grande importance. La plupart des gens ne croyaient en rien, sinon en l'Art, et la seule immortalité à laquelle ils aspiraient était celle de la

postérité. Une frange de la population avait toujours cru en la Mère, tandis qu'une autre vénérât des divinités multiples. Il y avait des cultes, comme celui du Zoccolo, qui ressemblaient à des écoles artistiques. L'habitude de considérer tout rituel, tout symbole, tout texte, toute manière de vivre, tout rêve, comme artistiques, n'avait jamais permis à une religion de dominer les esprits. Les Albaregno se montraient libéraux en cette matière comme en tout le reste - croire en un dieu était une originalité parmi d'autres; une folie parmi toutes celles que l'on respectait, et même, que l'on encourageait, car il s'agissait d'une folie créatrice. La foi, sous toutes ses formes, était nécessaire à l'Art : le mystique et l'amoureux, l'obsessionnel et le rêveur, le sauvage et le savant obstiné, étaient autant de figures de l'Artiste. Lazzaro Calbi ne s'était donc jamais particulièrement intéressé au culte de la Mère - mais maintenant qu'il se penchait sur cette question, il lui semblait en effet entendre de plus en plus souvent des références à la Déesse au détour des conversations courantes. Plusieurs questions se posaient : Pourquoi la prêtresse était-elle venue à Marsilia ? Qu'avait-elle vendu au Prince ? Quelles étaient les intentions de son Eglise ?

Il trouva les Etrangers dans le jardin. Keller était torse nu, et réalisait des exercices physiques que Lazzaro n'avait jamais vus, et qui tenaient de la danse, du combat et du franchissement d'obstacles. Il se déplaçait avec une grâce surprenante entre divers éléments du jardin, et Lazzaro l'aperçut même en train de grimper à un ou deux mètres sur un tronc d'arbre presque vertical, avant de sauter par-dessus un citronnier. La lueur de sa pierre frontale était plus vive, presque aveuglante, lorsqu'il réalisait un saut, puis elle baissait jusqu'à devenir presque invisible dans la pleine lumière du jour. Aelenor, assise à une table de marbre devant la maison, était en train d'écrire sur un drôle de support; elle n'utilisait pas de feuillets mais un rouleau qu'elle déployait au fur et à mesure à l'aide d'une petite machine qui maintenait tendu l'espace pour lire ou pour écrire. Chacun semblait absolument concentré sur sa tâche; et Lazzaro put les observer une longue minute avant qu'ils ne se rendissent compte de sa présence. Ils laissèrent tout de suite leurs activités pour se joindre à lui; Aelenor lui apporta à boire tandis qu'ils échangeaient, avec Keller, les banalités d'usage.

- Je viens vous voir afin d'essayer de percer un mystère, dit le Consigliere d'un air affable lorsque la politesse le permit.
- Keller est certainement l'homme qu'il vous faut, dit Aelenor avec un sourire taquin. C'est un homme plein de mystères.

- J'ai cru comprendre, hasarda Lazzaro, que vous aviez des connaissances particulières sur l'Eglise de la Mère.

Keller fit une moue, dévisagea son interlocuteur, et dit simplement :

- Que voulez-vous savoir ?
- Pour tout vous dire, j'aimerais savoir ce que cette prêtresse Marla est venue faire à Marsilia. Elle semble mêlée à une sorte d'intrigue politique et je ne comprends guère les intérêts de son Eglise. Votre jeune ami, Adrieyn, m'a confié que vous aviez vécu dans les Cités Portuaires, et que vous étiez plutôt méfiant vis-à-vis d'elle. Je vous fais confiance et j'aimerais votre conseil.

Keller et Aelenor échangèrent un bref regard.

- Les prêtres de l'Eglise de la Mère sont puissants, car ils maîtrisent l'Esprit. Cela les rend capables de faire toutes sortes de choses avec les gens qui ne le maîtrisent pas.
- Comme vous ?
- Oui, dit Aelenor. Sauf que nous possédons, contrairement à eux, une déontologie très stricte, et plus concrètement, une pierre frontale qui vous indique lorsque nous faisons usage de l'Esprit.
- Quand vous sautez par dessus cet arbuste, par exemple, dit Lazzaro en riant.

Aelenor sourit.

- Par exemple.
- Les Prêtres du Porphyre poursuivent d'autres desseins, d'autres voies, continua Keller. Leur culte à la Déesse comprend des actions spirituelles complexes, auxquelles vous ne croiriez sans doute pas si je vous les expliquais.
- Comme ?
- Comme la manipulation de foules entières. Ou l'incarnation de la Déesse dans différents corps. Ce ne sont pas là des choses que nous faisons à Albâtre.
- Comme je l'ai dit à votre souveraine, la fois dernière, dit Aelenor, l'Esprit est une faculté qui sommeille en tout homme, et ses applications sont multiples, selon les cultures et selon les individus. Nous nous méfions de ceux qui possèdent des pouvoirs opaques car nous ne sommes pas sûrs de pouvoir leur résister.
- Que devrions-nous dire ?
- Vous devriez vous méfier cent fois plus, dit Keller très sérieusement.

- Vous n'avez rien de concret sur cette Marla ? demanda Lazzaro.
- Non. Nous l'avons évitée. Mais nous avons... des raisons de croire que nous sommes surveillés par l'Eglise de la Mère. Il n'est pas impossible qu'elle ait embarqué à bord de la Libertà juste pour nous suivre.
- Vous veut-elle du mal ?
- Pas directement. Mais nos agissements et notre Cité intéressent le Porphyre, depuis de longues années.
- Serait-il indiscret de vous demander pourquoi ?

Aelenor soupira.

- Pas indiscret, mais c'est une trop longue histoire. Il se trouve que nous avons été amenés, à Albâtre, à libérer un pouvoir qui ne leur plaît pas. Ils nous surveillent, et n'hésiteraient pas à nous attaquer s'ils jugeaient que leurs intérêts étaient menacés.
- Le culte de la Mère est-il puissant dans votre Cité ?
- Il ne l'était pas lorsque nous sommes partis. Mais notre Cité connaît une période d'instabilité et de métamorphoses. Qui sait ce qu'il en est aujourd'hui ?
- Adrieyn m'a dit que vous estimiez que le culte se répandait de plus en plus.
- En effet, dit Keller. Il me semble que l'Eglise de la Mère cherche aujourd'hui à étendre son influence et son pouvoir au-delà des Cités Portuaires. Il est possible que le voyage de Marla ait eu pour but de développer sa présence à Marsilia. De bâtir un temple, par exemple, ou de recruter des fidèles.
- Ou de s'assurer d'un pouvoir politique qui leur serait favorable, continua Lazzaro.
- C'est possible.
- Cette Eglise est-elle riche ?
- Oui, suffisamment. La Peste Rouge qui a décimé Port-Kharys les a considérablement renforcés.
- Nous en avons entendu parler, dit Lazzaro. Si je peux me permettre, diriez-vous que cette Eglise poursuit plutôt un but religieux, ou des buts politiques ?

Aelenor soupira légèrement avant de répondre.

- Question épineuse, mon cher Consigliere. Tout est politique. Comment faire la part du religieux et du politique dans une institution qui possède à la fois des croyances

irrationnelles, des techniques spirituelles, et de l'argent, de l'influence, et une organisation matérielle considérable ? Autant demander à un Artocrate de faire la part de l'Art et du Politique dans son existence.

Lazzaro hocha la tête. Ces considérations philosophiques étaient intéressantes, mais ne l'aidaient pas à résoudre son problème.

- Parmi les techniques spirituelles dont vous parlez, y a-t-il l'enchantement des objets ? Keller eut un geste d'impuissance.
- Impossible à dire... Nous pratiquons peu ce genre de techniques en Albâtre.
- Mais elles ne sont pas impossibles, dit Aelenor. Nous avons des objets qui nous permettent d'aiguiser certaines facultés spirituelles, comme les anneaux de Lien. D'autres cultures considéreraient ces objets comme magiques, même si nous ne les considérons pas comme tels. Et nous savons que certains peuplent pratiquent une forme de magie matérielle qui doit avoir la même origine que l'Esprit.

Lazzaro pensa à Santa, à ses mains diaboliques et voyantes.

- Vous pensez que votre pouvoir, celui des prêtres de Porphyre, et celui de ceux qui pratiquent une magie matérielle, est le même ?
- Le pouvoir est le langage abstrait - et chaque pratique est une langue concrète. Nous possédons tous le langage en tant que faculté universelle; mais nous parlons nécessairement dans une langue particulière. Il en va de même pour l'Esprit.
- Si je suis votre analogie, alors, je ne suis qu'un sourd-muet, plaisanta Lazzaro.

Sur le chemin du retour, les fesses douloureuses à cause de la dureté de la charrette, le Consigliere peaufina son échafaudage théorique. L'Eglise de la Mère souhaitait s'étendre; et l'alliance entre le commerce, le religieux et le politique, que représentait le triumvirat de Lego, Marla, et Fabio, allait tout naturellement en ce sens. La prêtresse avait aidé le Prince - avec son pouvoir, sans doute - et avait reçu, en plus de l'argent, des promesses quant à la position future de l'Eglise à Marsilia - un culte d'état, peut-être, une religion officielle qui remplacerait la libre-pensée actuelle ? Peu importait. Cette prêtresse faisait partie de la conspiration. Et cette conspiration avait concerné une Ballerina qu'on avait vêtue d'une robe rouge, avant de la faire disparaître.

Et l'esprit de Lazzaro butait sur cette robe rouge - le seul élément pour lequel il n'avait pas l'ombre d'une explication. Il aurait aimé en reparler avec Agnese, mais quand il rentra au Palazzo, elle était toujours introuvable. Il dut donc se contenter de repasser mentalement les mots qu'elle avait employés pour décrire le vêtement. Une étoffe princière. Un costume. Sous l'emprise d'une idée subite, le Consigliere se rendit au théâtre principal et ordonna qu'on lui ouvrît la salle des archives. Là, on tenait registre de toutes les pièces qui avaient été jouées, avec des dessins de toutes les représentations. Il chercha, fébrile, dans les registres qui dataient de la grande époque de Ridolfo, et s'attarda quelques instants sur les portraits du Roi en tenues de scène. Sa main, qu'une sourde excitation rendait moite depuis quelques minutes, s'arrêta enfin sur une double page du registre. On y voyait l'affiche de *Nucca et Cino*, la grande tragédie de Svevo. Ridolfo rayonnait comme un astre nocturne dans un costume noir damassé; et Sofia Calvenzano flamboyait dans une longue robe rouge, aux broderies royales, qui faisait ressortir ses cheveux noirs relevés en chignon.

Chapitre 19 - Les Amants

Elle était venue, tambour battant, sans même prendre le temps de s'apprêter. Et sa hâte dévorante, fiévreuse, s'était transmise à lui quand elle était apparue à sa porte. Elle était là comme une évidence, un surgissement absolu, une présence qui s'imposait à lui avec la soudaineté d'un miracle.

Il avait sombré en elle comme dans un gouffre. Il avait traversé son corps et s'était retrouvé hors de l'espace et du temps. Il était né, irrémédiablement, à une autre existence. Le monde nouveau dans lequel il évoluait n'avait pas changé d'apparence, mais de structure. Son centre de gravité s'était déplacé. Ses horizons élargis à l'infini ne barraient plus aucune route. Son ordre immuable - hiérarchies, valeurs, points cardinaux, calendriers - avait volé en éclats.

Guasparre n'avait plus de nom. Il n'avait plus de titre. Il n'avait plus de mère. Le monde extérieur cognait parfois à la porte, mais Guasparre n'entendait rien. Rien ne traversait l'épaisseur amniotique de leur chair. Ils étaient miraculeusement immunisés contre l'inquiétude du temps, contre la déchirure et les spasmes du devenir. Ils étaient deux, immobiles et ondulants dans la plénitude de leur amour, à mille lieux de Marsilia - projetés dans l'éther, seuls, surhumains, indifférents, incommensurables.

Du moins était-ce ainsi que Guasparre se plaisait à les imaginer. Car Agnese, il le voyait bien, était attachée à la terre par des amarres plus solides que lui, et n'échappait au temps et à l'espace que par intermittence. Quand la marée, régulièrement, la ramenait vers la rive, elle ouvrait les bras et se détachait de lui, doucement, avec des précautions extrêmes - puis elle redescendait dans le monde. Après avoir entrouvert les chemins de l'infini, elle était capable d'avoir faim, de s'inquiéter du Consigliere ou d'obéir à sa mère. Comme une déesse enfant, inconsciente de son pouvoir, elle allumait des étoiles sans effort, et les éteignait sans y penser. Guasparre se retrouvait alors dans le noir, perdu, sans mât, jusqu'au moment où les yeux verts, radieux, lui rendaient la lumière.

Ce fut Agnese qui eut l'idée de s'enfuir à la Villa Ridolfina - le souvenir de la demeure languide, belle encore de sa splendeur écaillée, l'appelait. Guasparre, fatigué des Petites Mains et de Margherita qui rôdaient autour d'eux, du Consigliere qui cherchait à le voir, et plus encore des préparatifs de cette Controverse futile, accepta, et organisa leur départ en

pleine nuit. Ils emmenèrent des vivres pour quelques jours, des flambeaux, un peu de linge et de vin. Ils n'avaient pas besoin de plus. La Villa, inspiratrice de leur premier baiser, les attendait comme une scène obscure, dont le décor ancien, imprégné de souvenirs, semblait avoir été créé pour leur amour. La passion fanée de Ridolfo et de la Calvenzano, la passion des amants mythologiques qui se faisaient face sur la fresque de Contarini, avaient perdu toute réalité, et n'existaient plus que comme reflets. L'art et la mémoire, vaincus, étaient réduits à l'état d'ornements fantomatiques, et presque factices, de l'amour vivant, qui seul comptait, seul brillait, seul battait dans l'obscurité de la villa déserte.

À l'autre bout de Marsilia, rue de l'Achevoir, Santa soupesait la situation avec - il fallait bien qu'elle se l'avouât - une certaine satisfaction. Guasparre Albaregno - la prise était belle. Sa fille, qu'elle avait souvent jugée gauche, se révélait plus adroite qu'elle ne l'avait espéré. De l'adresse, du pouvoir... il allait lui en falloir beaucoup, maintenant qu'elle était sortie de l'ombre et commençait à jouer sa partie dans la cour d'honneur du Palazzo. Il n'avait pas été nécessaire, d'ailleurs, de le dire à la jeune fille. Agnese avait fait elle-même la demande que sa mère désirait tant d'entendre depuis des années : elle lui avait demandé de lui enseigner tout ce qu'elle pourrait avant son départ.

Agnese se révélait une élève docile et avide; elle assimilait les expériences et les informations avec une rapidité surprenante. Santa ne put s'empêcher de se demander si elle mettait autant d'application et de docilité dans les leçons qu'elle prenait du Prince, puis elle eut un scrupule et balaya cette idée d'un revers de l'esprit. Ce qui se faisait ou ne se faisait pas dans un lit ne regardait personne. Il y avait cependant une concomitance étrange, qu'elle ne pouvait se retenir de remarquer, entre l'épanouissement de sa féminité et le développement de son pouvoir. Et ces derniers progrès l'emplissaient de fierté.

Agnese avait d'abord voulu connaître les effets des simples et des ingrédients divers. Elle avait appris quelques rudiments de la chimie délicate de leur cuisson, de leurs changements d'état, de leurs combinaisons. Mais cela ne lui avait pas suffi. Il avait fallu qu'elle apprît aussi le Toucher. Santa avait passé plusieurs nuits à réfléchir à la manière de le lui enseigner. Et, tandis qu'Agnese absorbait, par la magie blanche de l'amour, l'énergie dont elle avait besoin, Santa se trituroit l'esprit pour l'initier aux arcanes de sa magie noire.

Le Toucher était devenu si naturel, pour elle, qu'elle était surprise que tout le monde n'en fît pas usage. L'enseigner était une vraie gageure, car il fallait traduire en mots ce qui

relevait justement d'un pouvoir muet. Santa habitait la matière différemment des Marsiliens qui s'affairaient autour d'elle; il ne s'agissait pas d'une technique particulière qu'elle eût déployée, mais d'une manière singulière d'être au monde. Il fallait se sentir soi-même appartenir au monde environnant - à ses réseaux échevelés, à ses circulations incessantes, à ses échanges permanents. Il fallait sentir la sueur que l'on déposait sur les objets que l'on touchait; l'appauvrissement de l'air qui avait pénétré dans nos poumons; les parfums subtils charriés par le souffle des vivants et par le vent de la terre; il fallait ressentir tous les liens, si ténus, si fragiles, si éphémères qu'ils fussent, que les corps entretenaient entre eux et avec leur environnement. Dans ce mode de perception du monde, il n'y avait pas réellement d'individualité, on sortait de la fiction atomique des êtres séparés les uns des autres, on percevait un chaos de poussées et de chocs, de contacts et de fuites, d'emboitements, de croissances et de morts. Rien de tout cela n'était fixe, ni délimité; les êtres, les familles, les nations, s'organisaient un bref instant, avant que leur forme ne se dissolve. Ces organisations fugitives, à laquelle le langage humain donnait tant d'importance, n'étaient que les rêves du chaos - des morceaux de nuages dont les formes apparaissaient et s'effilochaient au gré du temps. Mais quelque chose de leur forme restait longtemps après cette dislocation - quelque chose des organisations anciennes persistait dans le chaos renouvelé. Le Toucher permettait de sentir les flux invisibles de la matière, de se connecter aux choses et aux êtres, de former avec eux ce lien éphémère qui permettait de saisir quelque chose de leur forme changeante. Il brisait la différence entre le corps que l'on habitait et le corps du monde, mais il brisait également la différence entre le passé et le présent. Remonter les flux, dans l'espace et dans le temps, sur une petite distance, devenait possible, et c'était là où les choses devenaient difficiles à expliquer.

Un soir, Agnese vint, les traits légèrement modifiés par l'insomnie, mais pleine d'une énergie nerveuse. Santa l'observa un instant, à la lueur des torches de sa boutique, et elles descendirent toutes les deux à la cave.

- Qu'as-tu appris en touchant le corps de ton amant ? demanda la mère sans curiosité, comme s'il s'était agi d'une question scientifique.
- J'ai appris à décrypter les nuances du désir.
- As-tu appris à anticiper, à voir la direction de l'avenir ? demanda encore Santa, en réunissant un certain nombre d'objets.

- J'ai appris à saisir la direction des caresses et la finalité de chaque mouvement.
- C'est bien. As-tu appris à regarder en arrière, aussi ?
- J'ai appris à sentir l'origine des frissons, à remonter leur cours.

Santa hocha la tête gravement.

- Tiens, touche cette outre.

Agnese s'empara de la banale outre de cuir, un peu fripée, que sa mère lui tendait.

- Je ne sens rien, dit Agnese.
- Il faut que tu déclenches ton pouvoir. Mords toi la lèvre ou pique toi avec une aiguille. Si tu veux, tu peux utiliser cela.

Elle désignait une bague-poison, qui, au lieu de la minuscule boîte habituelle, contenait sous son couvercle d'onyx un poinçon acéré qui dépassait à peine de la structure du bijou.

- Applique cela sur un endroit discret de ton corps, d'un coup sec.

Agnese hésita un peu puis appliqua la bague, à plat, à l'intérieur de son bras. Une petite goutte de sang perla, assortie d'une douleur vive et fugitive.

- Le bras n'est pas une bonne idée. Il vaut mieux la jambe, plus éloignée de tes mains. Mais ça ne fait rien.

La douleur avait déclenché quelque chose dans le corps d'Agnese, le sang semblait circuler plus vivement dans ses veines. Elle appliqua sa main droite sur l'outre et tenta de se concentrer. Tenta de se rappeler la façon dont elle sentait les frissons de désir de Guasparre. Tenta d'imaginer cette outre comme une peau vivante.

- Sel, sécheresse et craquèlements, dit-elle d'une voix atone. Sang. Pressions de mains anciennes. Moisissures.
- Tu n'iras pas loin avec de tels balbutiements, ma fille. Articule des phrases, que diable.
- L'outre est ancienne, elle a traversé les mers il y a très longtemps. Elle a été utilisée avec désespoir, peut-être par un naufragé. Elle a été mouillée de sang.

Santa souriait, et ses yeux verts luisaient intensément dans la pénombre.

- Et cela ?

Agnese hésita. Elle saisit la cuillère de bois que sa mère utilisait pour les potions.

- Ai-je bien répondu, pour l'outre ?

Sa mère fit claquer sa langue dans un geste d'agacement.

- Crois-tu que je serai toujours à tes côtés pour te distribuer des bons points, Agnese ?
Crois-tu que tu sois destinée à demander sans cesse aux aînés si tu as raison, si tu fais bien ?
- Non, mère.
- Que crois-tu, toi-même ?
- Que j'ai bien répondu.
- Eh bien, ma chère enfant, il faut que cela te suffise. Car tu ne recevras jamais d'autre confirmation de ton pouvoir. Il faut te fier à toi seule, et à lui. Ou bien y renoncer.

Agnese baissa les yeux sur la cuillère, et, comme les paroles acerbes de sa mère l'avaient maintenue dans un état de légère irritation, elle sentit qu'elle n'avait pas besoin d'utiliser à nouveau la bague-poinçon.

Elle attrapa la cuillère, avec ses deux mains, et la tâta longtemps.

- Est-ce toi qui es muette, ou bien est-ce la cuillère ? siffla Santa.

Les yeux d'Agnese flamboyèrent à leur tour dans la pénombre, puis sa voix, plus grave qu'à l'accoutumée, s'éleva.

- Un arbre dont les fruits ne sont pas bons à manger. Une lame émoussée. La forme du poing d'une enfant. Des plongées multipliées dans des ténèbres gargouillantes et toxiques.

Agnese, cette fois, n'attendit pas que sa mère l'exhortât à continuer :

- Tu as fabriqué toi-même cette cuillère quand tu étais petite, en t'aidant d'un mauvais couteau ou peut-être d'une pierre effilée. Son bois est particulier. Tu ne l'utilises que pour les drogues et les poisons.

Santa éclata de rire.

- L'arbre aux poisons s'appelle le Morcenillier, dit-elle. Trois de ses baies suffisent à tuer un homme fort. Sauras-tu les reconnaître dans ces bocaux ?

Agnese, avec une pointe d'exaltation, s'approcha de l'étagère où les bocaux s'alignaient, translucides et mystérieux. Elle ne savait, dans l'état de perception où elle se trouvait, si c'était leur verre épais qui était teinté de vert, ou si c'était son propre regard qui tachait de vert tout ce qu'elle voyait.

- Tu n'as pas le droit de les ouvrir, prévint Santa.

Aiguillonnée par cette nouvelle difficulté, Agnese entreprit de toucher chaque bocal. Elle percevait des informations confuses sur le sable dont le verre avait été fait, sur le cuir et les lanières qui formaient les couvercles. Elle identifiait très clairement le toucher régulier de Santa sur les parois.

- Je ne sens rien à l'intérieur, dit-elle d'un air déçu.

- Il faut utiliser la contiguité, ma petite.

Agnese regarda sa mère d'un air que cette dernière qualifia, en son for intérieur, de stupide.

- Le verre touche son contenu. Tu peux avoir des informations, plus vagues, par ce biais.

La concentration d'Agnese commençait à disparaître, et l'envie soudaine de quitter les émanations de cette cave, et de retourner aux bras de son amant, lui fit faire un faux mouvement. Un bocal se répandit à terre.

- Maladroite ! pesta sa mère. Si tu n'es pas capable de faire la différence entre toucher et pousser, ma pauvre fille, tu ne vas pas le garder longtemps, ton Prince...

Agnese, empourprée de honte et de colère, nettoya les débris.

- J'espère que le contenu n'était pas trop précieux, articula-t-elle.

- Qu'en penses-tu ?

Agnese se mordit la lèvre et toucha, de ses doigts nus, la matière visqueuse qui s'était déversée sur le carreau.

- Ce n'est pas d'origine végétale, dit-elle avec une moue de dégoût.
- En effet, dit Santa. Est-ce issu d'un animal rare ?

Agnese, en parcourant la chose molle et légèrement décomposée, entrevit la forme d'un squelette, ou plutôt d'un crâne.

- De la cervelle de chat ? dit-elle avec horreur.

Santa éclata de rire.

- Si tu veux la manger, je t'en prie, le fourneau est allumé !

Plusieurs carreaux des grandes fenêtres étaient brisés, et l'air de la nuit qui pénétrait, tiède et aromatique, dans l'appartement royal, faisait trembler la flamme du brasero. Des senteurs végétales remontaient du jardin et de la forêt. Quand ils sortaient et se penchaient, silencieux et intimidés, au balcon, ils ressentaient vivement la finitude de leur corps face aux champs infinis de la nuit. Parmi les lueurs adamantines des étoiles, la Voie Lactée déroulait sa trace mystérieuse, comme un trait de peinture surnaturel. La Création était l'Oeuvre ultime - celle du hasard, ou celle d'un dieu anonyme, oublié depuis des milliers d'années. Il n'en restait que la beauté, et son message éternel, éternellement crypté, incompréhensible et captivant. Toutes les oeuvres d'art, toutes les oeuvres de vie, tendaient à reproduire ce mystère sacré.

Guasparre ne pouvait détacher son corps et ses mains d'Agnese; il avait accepté cette dépendance, depuis le début, avec une sorte de fatalisme. La jeune fille s'éloignait plus souvent de lui que lui d'elle; elle avait une vie propre qui le fascinait et l'attristait à la fois. Sa jeunesse ne pouvait demeurer enfermée, même dans une passion amoureuse; elle était curieuse de tout, et en premier lieu de ses propres métamorphoses. Contrairement à lui, dont la vie était bouleversée par elle seule, elle était en train de vivre toutes ses premières fois en même temps, dans une exaltation si profonde qu'elle ne pouvait être exclusive. Ce n'était pas seulement Guasparre qu'elle découvrait, mais l'amour, le plaisir, la liberté, l'imminence du voyage, la jouissance de régner. Toutes ces choses étaient déjà familières à Guasparre; il en avait déjà éprouvé les limites et la vanité. Il n'avait d'yeux que pour elle, car elle seule était entièrement nouvelle pour lui, tandis que pour Agnese, le monde entier était en train d'éclorre. Autrefois circonscrit entre la rue de l'Achevoir et le quartier dell'Arte,

il venait de s'ouvrir sur les routes maritimes qui la conduiraient dans une cité inconnue. Son monde social avait été étroit, humble, solitaire, entre une maîtresse capricieuse et une mère sévère; et voilà qu'elle partageait la confiance du Consigliere et la couche d'un Prince.

Son monde spirituel avait été cerclé par le couvercle pesant de l'habitude et de la peur; et elle se découvrait des pouvoirs qui grandissaient sans cesse, et dont elle percevait mal les limites. La volupté de la tendresse de Guasparre était immense, mais elle ne surpassait pas le plaisir aigu qu'elle ressentait en faisant usage du Pouvoir. Ce plaisir-là était solitaire, mais lui donnait un vertige de puissance, et elle ne pouvait s'empêcher de l'exercer sans cesse.

- Tu es une Artocrate, disait-il. D'un genre un peu particulier... obsédée par ton pouvoir comme ils le sont par leur art.
- Crois-tu que le Toucher soit un Art ?
- Peut-être.
- Et toi ?
- Moi ? Je suis obsédé par toi.
- L'Amour aussi est peut-être un Art d'un genre particulier.

Leurs conversations se terminaient souvent par des baisers, et se prolongeaient dans le silence de leurs caresses.

Pour l'heure, cependant, Guasparre s'était assoupi, et, après l'avoir contemplé amoureusement pendant de longues minutes, Agnese revêtit la chemise qu'il avait ôtée et s'éloigna de son pas discret de Petite Main. Elle soupira d'aise, car une énergie fabuleuse inondait ses veines - et parce que les objets, dans cet appartement de la Villa Ridolfina, avaient beaucoup de secrets à révéler. Elle aurait passé volontiers toutes les heures de la nuit à explorer cette chambre; car ce terrain d'investigations spirituelles, qui lui était offert, était comme un pays des merveilles, invisible pour les autres.

Elle avait déjà appris beaucoup sur Ridolfo et sur Sofia; son Toucher ressuscitait leurs fantômes et elle avait parfois l'impression de vivre parmi eux, sur un plan légèrement différent, mais contigu. Son premier mouvement l'avait portée vers les objets les plus symboliques par la vue - les bijoux, les peignes, les vêtements, qui l'avaient familiarisée avec la signature invisible de leur propriétaire. Sofia avait touché ces objets avec

délicatesse, et lorsque le souvenir du Roi y était associé, c'était toujours dans un nimbe de désir, une moiteur des mains dégrafant une attache, une haleine impatiente soufflée sur les perles fichées dans les cheveux. Il y avait parfois des effluves presque évanouis de cyprès et de jasmin lorsque la robe avait été frôlée par les griffes des arbres, ou tachée par l'humidité du jardin. Mais, de proche en proche, Agnese avait délaissé ces objets brillants, pour reconnaître la puissance de ceux qui ne payaient pas de mine. La rambarde du balcon. La porcelaine de la toilette. La poignée de la porte. Les sièges de velours usé. Les mosaïques du sol. Le lit lui donnait tant d'informations à la fois qu'elle en avait presque le vertige - et Guasparre n'avait pas encore réussi à la convaincre d'y faire l'amour. Le Roi et sa Comédienne s'y étaient aimés avec fureur - dans les larmes et dans l'ivresse - et les liens que leurs deux corps avaient tissés étaient d'une merveilleuse complexité. Elle eut de leur vie commune des éclairs sans suite, aussi inutiles qu'énigmatiques. Lorsqu'elle avait touché le rideau déchiré du baldaquin, elle avait cru entendre un éclat de rire. Lorsqu'elle se couchait sur la mosaïque, et se laissait aller, il lui semblait que des mains invisibles caressaient son corps pour lui donner du plaisir. Elle sentit une soif terrible, inextinguible, au goulot d'une carafe orientale. Les résidus rougeâtres qui y demeuraient accrochés, et qu'elle avait pris pour du vin, étaient de la lie d'Oubli. Mais l'objet qui la fascina le plus était l'exemplaire usé de *Nucca et Cino*, qu'elle avait déniché au milieu des squelettes de poissons, dans la fontaine centrale. Ce livre avait été touché autant par Ridolfo que par Sofia; il avait passé de main en main. Ses pages s'ouvraient toutes seules sur des tirades précises, parfois soulignées d'une tache de sueur mêlée de fard, ou d'une larme. Elles étaient gondolées à force d'avoir été tournées, feuilletées, usées par les yeux qui les avait lues et par les voix qui les avait prononcées. Ce livre avait été leur texte sacré; une émotion très particulière y était mystérieusement imprimée entre les lignes. Agnese se promit de le lire lorsqu'elle serait en mer.

Elle alla rejoindre Guasparre, qui dormait sur le lit. Le parfum qu'elle répandait dans l'air autour d'elle le réveilla. Troublée par tous les souvenirs sensuels qui hantaient la Villa, elle ôta sa chemise et, pour la première fois, initia une étreinte en suivant les caprices de son imagination. Alors que le mouvement rythmique de Guasparre, sous elle, la projetait toujours plus loin au-delà d'elle-même, elle ne sut plus si elle faisait l'amour au Prince ou au Roi, dans le présent ou dans le passé, et lorsque son regard rencontra par hasard son reflet dans un miroir, il lui sembla reconnaître l'image triomphante de Sofia Calvenzano.

Chapitre 20 - La Controverse

Gabbriello Bascio aimait jouer avec son apparence, et avait largement contribué à la création de son image d'Ange de Marsilia. Castré bien avant la puberté, il avait conservé la peau fine, glabre, et une musculature fragile. Il dissimulait sous d'amples vêtements la grandeur démesurée de sa cage thoracique, qui lui donnait une puissance inchangée sur plus de quatre octaves. Nu, son corps était pathétique - car sa tête fine et gracieuse s'accrochait mal à l'immense caisse de résonance de son torse. Comme une petite tête de femme sculptée sur le corps d'un violoncelle, il affichait une difformité étrange et fascinante à la fois. Mais lorsqu'il se dissimulait sous les vêtements ivoire et or de son Haut-Couturier, il se transformait en une créature presque divine. La beauté androgyne de ses traits, la grâce de ses mouvements et le pouvoir d'envoûtement de sa voix le faisaient rayonner d'une gloire angélique.

- Regarde-moi, te dis-je, dit-il sèchement à Adrieyn.

L'enfant, déjà au bord des larmes, se refusait inexplicablement à lever les yeux sur son Maestro. Le reflet entraperçu dans le miroir lui avait peut-être fait peur - Bascio, habitué à provoquer un engouement sexuel chez des partenaires variés, s'étonna que son corps pût déclencher chez ce garçon une répugnance proche de la terreur. Cela l'agaça - pire, cela réveilla en lui le monstre qui sommeillait sous le masque de l'Ange.

- Tu ferais mieux de me regarder, dit-il d'une voix perfide. Tu dois t'habituer à l'image de ton futur corps.

Adrieyn, comme si l'argument était imparable, leva les yeux en rougissant. Le sexe, replié comme un coquillage, était si laid dans ses replis de peau vide... Bascio ne ressemblait à aucun tableau, à aucune statue; sa conformation exceptionnelle blessait le regard. On devinait une tendance adipeuse au niveau du ventre et des cuisses; les bras plus longs que ceux des femmes semblaient sans force. La tête blonde, aux traits enfantins, aux lèvres pures de tout duvet, semblait vissée par erreur sur le buste d'un géant malingre.

- Passe-moi mon vêtement, veux-tu ? Tu n'auras probablement pas la peau aussi fine, ni le visage aussi beau que moi, car tu seras castré trop tard. Mais qu'importe, n'est-ce pas ? L'important, c'est le bel canto.

Adrieyn n'arrivait pas à contrôler le tremblement de sa lèvre.

- J'espère que tu arrêteras de pleurer avant la représentation. Avant de chanter, tu en profiteras d'ailleurs pour faire l'annonce publique de ta castration, cela forcera peut-être les juristes à se hâter. C'est une merveilleuse offrande que tu feras au peuple de Marsilia, qui t'a accueilli si généreusement.

L'enfant ne parvenait pas à se calmer, mais ne répondait rien, passant à son Maestro, avec une servilité héroïque, les accessoires de sa toilette.

- Je me demande pourquoi nous nous échinons à conserver ta voix. Tu es muet comme une carpe, ajouta le Cantatore avec un petit rire léger. Sois à l'heure, s'il te plaît, ou tu le regretteras. Et fais honneur à ton maître.

L'enfant était secoué de sanglots convulsifs, qu'il parvenait, avec assez d'adresse, à rendre silencieux. Gabbriello Bascio soupira d'un air lassé.

- Tu es vraiment fatigant - est-ce que tous les enfants sont aussi chouineurs, dans ton pays ?

Puis, sans attendre la réponse, il sortit de son appartement et se dirigea, à travers le quartier dell'Arte, vers le jardin où devait avoir lieu la Controverse. L'impression désagréable que lui avait fait la dernière scène se dissipa très vite, car partout où il se rendait, la foule l'adulait. Et l'Ange de Marsilia raffolait de sa propre célébrité, qui saupoudrait ses paillettes sur toutes choses. L'enfant ferait sans doute, au bout de quelques années - une fois dépassée cette exaspérante pusillanimité de l'enfance - un partenaire de chant de premier choix. Jusqu'ici, en tant que chanteur, Gabbriello avait régné seul dans les hauteurs de sa tessiture - car aucune femme ne pouvait égaler sa puissance. Mais en tant que compositeur, cette solitude lui avait imposé des contraintes. Avec Adrieyn à ses côtés, il pourrait composer des duos - c'était comme une porte qui s'ouvrait dans son palais musical intérieur, une porte qui lui révélait de nouveaux espaces à explorer. Toutes les nuances des canons, des duos, des répons, des contrechants, qui lui étaient jusque là interdites, devenaient possibles. L'enfant avait une voix magnifique, et une grande plasticité vocale; il apprenait vite et ses bases étaient solides. Le Cantatore ne doutait pas, en ce glorieux matin des Artocrates, qu'ils écriraient ensemble un nouveau chapitre de l'histoire de la musique Marsilienne.

La Signora Calbi, quand elle aperçut le visage féminin et rêveur du Cantatore, se laissa aller à une volubile exultation. Assise à une place d'honneur, parmi les Jurés de la Controverse, où seule la position éminente de son fils avait pu la faire admettre, la vieille dame tournaient en tous sens ses yeux brillants, à la manière d'un goéland affamé, et gobait goulument tous les détails qui avaient le malheur de passer dans son champ de vision.

- Lazzaro, viens voir ça ! C'est l'Ange de Marsilia en personne ! Le grand Cantatore ! Comme il est beau, regarde-le ! Quelle prestance, quelle élégance... Est-ce qu'il va chanter tout à l'heure ?

Lazzaro soupira sans s'en rendre compte, et jeta sur Gabbriello Bascio un regard éteint. Le castrat, parmi tous les Artocrates, faisait partie de ceux qui le fatiguaient le plus. Il se demanda fugitivement où était passé le petit Adrieyn.

- Magnifique, Mère. Magnifique, dit-il sans conviction.
- Mais regarde, regarde donc sa tenue ! On dirait un Ange descendu d'un nuage !

La Signora Calbi parlait fort. Lazzaro remarqua que les deux Etrangers, admis eux aussi parmi le Jury, la regardaient en réprimant un sourire, tandis que les autres Jurés, bourgeois Marsiliens pour la plupart, dont Miniato Lego, la toisaient avec mépris. Mais Lazzaro n'en avait cure - sa mère ne craignait rien ni personne. Elle discuterait le bout de gras avec âpreté tout à l'heure. Lazzaro lui avait enjoint de soutenir les propositions de Gemma, mais elle lui avait répondu d'une voix sifflante :

- Le Jury de la Controverse est souverain, mon garçon ! Souverain, tu sais ce que ça veut dire ? Si tu m'as mise ici comme une vulgaire marionnette dont tu penses pouvoir actionner les ficelles, tu peux tout de suite me ranger au placard ! J'écouterai tous les arguments, et je trancherai en mon âme et conscience!

Lazzaro, vaincu, lui avait fourré un *Voile de Marbre* dans la bouche pour la faire taire - une diversion nécessaire pour pouvoir s'éloigner de quelques pas. La Signora Calbi grogna un moment contre sa défection (« les fils sont toujours si pressés de laisser tomber leur vieille mère »), avant de s'émerveiller bruyamment de l'arrivée de la famille royale, dont les tenues rouges, noires et or, formaient une tache chatoyante dans la foule amassée.

Lorsqu'il fut hors de portée de la voix de sa mère, ce fut le même imperceptible soulagement que lorsqu'un gros insecte cesse de bourdonner à votre oreille. Il repéra

rapidement les personnalités les plus importantes et l'endroit où elles étaient placées, afin de tout voir, de tout prévoir, et surtout de tout prévenir. Le moindre incident pouvait faire de cette grande fête des Arts un échec personnel et politique de Gemma, et placer Fabio sur le trône - il était donc essentiel que tout se passât sans accroc. Lazzaro avait pris ses précautions; la plupart des Jurés avaient été approchés et se montraient favorables aux Arts Mineurs. Le Roi n'avait pas reçu sa dose d'Oubli et était donc, en théorie, capable de faire une brève apparition contrôlée - Graziella avait été postée en face du judas et devait faire remonter toute anomalie dans son comportement. Agnese, qu'il avait enfin retrouvée, avait été affectée à la surveillance et à la filature éventuelle de la prêtresse Marga. Tout était à peu près en ordre - et le Consigliere s'autorisa à cesser un instant de penser pour suivre des yeux la femme qui habitait son âme. La Reine, Lorenza Albaregno, dans une robe d'une extraordinaire magnificence, flottait littéralement au-dessus des mortels. Elle avait toujours été d'une grande patience et d'une grande douceur dans les bains de foule - mais aujourd'hui, son pas un peu mécanique trahissait sa hâte de parvenir à son siège. Derrière elle, sa fille faisait étalage de modernité et de raffinement artistique - mais Lazzaro trouvait qu'elle faisait pâle figure à côté de Lorenza. Guasparre était mal rasé et arborait un pendentif de facture grossière, fait de flammes entrelacées, qui attirait le regard sur son pourpoint noir et rouge légèrement froissé. Malgré ces négligences, il était si beau que les femmes de l'assemblée murmuraient sur son passage, et psalmodiaient son prénom comme celui d'un demi-dieu. Fabio, superbe, empesé, marchait en donnant le bras à Nicolina, elle-même flanquée de sa marmaille endimanchée, et ne déclenchait quant à lui qu'un silence respectueux.

Lorsque Gemma prit la parole, tous ses proches remarquèrent que sa voix était un peu plus aiguë que d'ordinaire, et ils se tendirent intérieurement comme à l'approche d'un orage. Mais au fur et à mesure de son discours, Gemma redescendit dans les tons, et termina son allocution inaugurale avec une grande aisance.

Je déclare ouverte la Controverse sur les Arts Mineurs ! Et je cède immédiatement la parole à la Maestra Margherita Barberigi, qu'il est inutile de vous présenter depuis le succès universel de sa sublime Couturière de Marsilia ! Maestra, c'est à vous. Tâchez de nous convaincre de la supériorité de la peinture sur tous les autres Arts.

Margherita commença à réciter son discours avec enthousiasme. Cela ne faisait pas seulement des jours qu'elle s'y préparait; il lui semblait que c'étaient toutes les dernières années qui convergeaient vers cet instant. Toutes les années d'attente vaine de

l'inspiration, de réflexion sur la couleur, de recherches ingrates, et puis l'intervention de Guasparre. Par moments, elle se disait qu'elle allait commettre la pire des impostures, car *l'Aube sur la Mer* était son oeuvre à lui - à d'autres moments, elle s'en considérait comme l'unique créatrice. Ce tableau, quelque douteuse que fût son origine, quelque impur et éphémère qu'ait été l'amour qui l'avait enfanté, avait donné une impulsion décisive à son travail. *L'Aube sur la Mer* marquait sa renaissance en tant que peintre, et cette seconde vie, elle en était sûre, serait riche et fertile. Elle avait déjà en tête les prochaines couleurs auxquelles elle donnerait forme - *une Aube sur la Terre*, peut-être, pour faire pendant au premier. Grise et verte, comme les perles de pluie sur les feuilles des arbres.

La peinture ne nous donne pas un plaisir éphémère, mais transforme profondément notre regard sur le monde. Comment peut-on regarder vibrer une chair vivante de la même façon, après avoir vu les oeuvres de Contarini ? Les grands peintres éduquent notre regard, et il n'est pas rare que nous passions devant une fenêtre, ou une scène familiale, en songeant « Tiens, on dirait un Tassini ou un Vittelli ». Ainsi, chaque tableau nourrit notre vision, l'élargit, la purifie, nous rend capables à tout jamais de goûter la beauté là où elle s'offre. Ingénument, notre oeil habitué à l'Art exerce un cadrage, s'attarde sur un détail, admire une composition, ou se décale légèrement pour améliorer sa perspective. La peinture ne se contente pas d'ouvrir des profondeurs en trompe-l'oeil sur des murs; elle ouvre aussi des tableaux à l'intérieur du réel. Elle fait de nous tous des artistes, auxquels il ne manque que le pinceau, mais dont l'imaginaire fabuleux enchante le monde.

Tout en parlant, elle eut le regard happé, du fond du jardin, par Agnese et sa mère. Les deux paires d'yeux verts avançaient, inexorables.

Cette magie de la peinture, j'espère vous la faire vivre, une nouvelle fois, à travers un tableau que j'offre aujourd'hui à la Reine, comme hommage à son goût et comme voeu pour son voyage. La peinture, on l'a souvent dit, immortalise les sensations les plus fugitives. L'instant qui est enfermé ici, par la magie des pigments et des coups de pinceau, est l'instant fugace par excellence, le plus éphémère de tous : un rayonnement incertain et changeant dans le mouvement perpétuel de l'eau. Puisse la toile avoir retenu la lumière, comme une bouteille son génie. Puisse l'oeuvre ressusciter éternellement ce qui fuit sans cesse, et arrêter le temps pour faire de l'espace, du pur espace traversé de lumière, l'objet de notre contemplation.

La foule plissait les yeux et tendait la tête dans l'attente du tableau - on savait que seuls les premiers rangs en ressentiraient réellement les effets, mais une curiosité bienveillante s'était partout élevée. Margherita, si longtemps demeurée obscure, souriait. Elle adressa un regard à Guasparre - mais elle vit ce dernier regarder dans une autre direction, un sourire charmeur flottant sur son visage. Tout en levant le voile sur *l'Aube*, elle suivit le regard de son amant, et ses yeux rencontrèrent ceux d'Agnese. Dans la tête de Margherita, tout s'emboîta au même instant : tandis que les spectateurs des premiers rangs lâchaient des murmures et des exclamations émerveillés, Margherita comprit que Guasparre et Agnese étaient ensemble, et, contre toute attente, elle en éprouva une sorte de soulagement. Tout était finalement à sa place, et personne n'était lésé dans le pacte silencieux qu'ils avaient tous les trois scellé : Guasparre était amoureux, Agnese devenait puissante, et Margherita retrouvait l'ivresse de la gloire. Le sourire qu'elle adressa à Agnese à cet instant fut sincère - les applaudissements de la foule la comblaient.

La Reine paraissait fascinée par le tableau - même Gemma en parut surprise. Lorenza avait le goût sûr, elle était passionnée par les Arts, mais il lui arrivait rarement de demeurer ainsi interdite devant un tableau, de surcroît en public. Elle jeta un coup d'oeil à Gemma, puis à Guasparre, avant de dire à haute voix :

- Maestra, je vous remercie infiniment. Quel est le nom de cet incroyable tableau, qu'il me semblait attendre depuis si longtemps ?

Le compliment était inhabituel, et Margherita se sentit rougir.

- *L'Aube sur la Mer*, Altezza.
- *L'Aube sur la Mer* fait honneur à votre Art, dit encore Lorenza. Et honneur à Marsilia. C'est une réalisation parfaite d'une idée... très haute.

En disant ces mots, Margherita eut l'impression que Lorenza ne s'adressait pas tout à fait à elle. Et, de fait, la Reine avait reconnu au premier coup d'oeil la griffe de celui dont la carrière avortée n'avait existé que dans ses rêves. Personne d'autre qu'elle, sans doute, ne pouvait reconnaître le véritable auteur de ce tableau - personne d'autre qu'elle n'avait médité sur les esquisses jetées au feu d'un adolescent trop gâté. Personne d'autre qu'elle n'avait entendu la voix rêveuse de son marin de fils lui décrire le tableau qu'il n'arrivait pas à peindre. « *Il n'a presque pas de lignes. Un bleu liquide. Un rose aérien. Une lumière*

d'aube du monde, quelques reflets. Et l'horizon. » Le coeur serré d'émotion, elle n'osa pas regarder Guasparre, mais elle saisit sa main, avec une force qui le fit sursauter.

Sa mère, bien sûr, avait tout compris - Guasparre en était satisfait. Il avait été à la hauteur de cette attente démesurée contre laquelle il se cabrait depuis l'enfance. Il avait fini par faire ce qu'elle attendait de lui - par ses propres voies détournées, et derrière un masque, mais cela n'importait pas. Lorenza, par sa main fébrile, lui pardonnait toutes ces années stériles. Il en était heureux pour elle - et heureux aussi pour Margherita, qui fanfaronnait ingénument. Mais tout cela ne l'affectait que superficiellement - en vérité, son tableau aurait pu brûler, disparaître, ou provoquer l'indifférence ou la moquerie, que cela n'eût pas entamé son bonheur. L'Erotiste qui s'avancait pour prendre la parole était beaucoup plus près de ses préoccupations essentielles et secrètes, et il l'écouta avec beaucoup plus d'attention.

La supériorité de l'érotisme passe d'abord par la supériorité de son matériau. L'ivresse des sens n'est comparable à aucune autre. Par l'extase ineffable qu'elle procure, elle surclasse toutes les autres sensations, visuelles, auditives ou gustatives. L'harmonie la plus parfaite, les accords les plus déchirants, la bouchée la plus succulente, n'arrachent pas de gémissements ni de cris. On ne tue pas pour un morceau de musique. On ne risque pas sa propre vie pour regarder un tableau ou pour voir un monument. Mais chaque jour, des hommes et des femmes vont jusqu'à la folie pour étreindre la chair de leur désir. Rien au monde ne reste si profondément gravé dans le souvenir que ces moments où l'on est projeté parmi les anges, libre de toute gravité, dans la toute-puissance de l'exultation.

Tandis qu'il écoutait l'Erotiste parler, Guasparre laissait surgir dans sa mémoire des souvenirs de la nuit passée. L'ivresse des sens, qui semblait si théorique dans les mots, était encore si récente sur sa peau qu'elle y demeurait comme imprimée, et semblait presque pouvoir se ranimer sous l'effet du discours.

Mais cette supériorité incontestable du plaisir de la chair sur tous les autres plaisirs ne vaudrait rien encore s'il était purement physique. J'ose affirmer cependant qu'il est aussi le plus hautement, le plus profondément moral. Quelle autre sensation physique est-elle à ce point associée aux battements de notre coeur, à nos larmes, à nos sourires, à nos émotions ? Nul autre art ne peut rivaliser avec la puissance d'émotion de l'art érotique - car nul autre art ne peut toucher le fond du coeur avec la même puissance. Quel conflit, quelle dureté, quelle indifférence peuvent-il durer au-delà d'une étreinte sexuelle savamment menée à son

terme ? L'art érotique est le mieux à même d'assouplir le coeur des tyrans et d'incliner tout un chacun à la bienveillance. Il est le fondement du bonheur sans lequel il n'y aurait aucune bonté.

Lorenza voyait le profil rêveur de son fils, et ses yeux clairs qui promenaient dans le vide leur caresse vague. Elle aurait voulu rencontrer son regard, lui dire à quel point elle était heureuse de *l'Aube sur la Mer*. Mais il semblait concentré sur le discours de l'Erotiste, qu'elle se força à écouter.

L'acte sexuel n'est pas un art, bien sûr - mais l'érotisme est à l'acte sexuel ce que le jardin est à la nature, ce que la statue est au marbre. L'acte sexuel est sublimé par l'érotisme, porté au plus haut degré de la civilisation, de l'humanité, du raffinement, de l'esthétisme. Provoquer et entretenir le désir, le faire renaître et durer, faire accéder par lents degrés à un plaisir intense, en découvrir mille variétés, mille combinaisons, requiert une imagination créatrice que seuls possèdent quelques grands Erotistes. L'expérience de leur étreinte n'est pas commensurable à l'expérience commune; il s'agit d'une plongée dans un monde aussi inattendu et complexe, aussi imaginaire et intérieur que celui des Arts Majeurs.

Lorenza applaudit chaleureusement. Elle se sentait presque convaincue - les Erotistes lui avaient apporté beaucoup de réconfort et d'apaisement au cours de son triste mariage. Leur art était indéniable, et elle en venait presque à espérer qu'il fût mieux reconnu. Décidément, Gemma s'était bien débrouillée, et cette Controverse exaltait la vie des Arts de manière éclatante - elle sentait que le public s'intéressait vivement aux questions débattues, et que sous la férule de sa fille, les Arts, tous les Arts, pourraient s'épanouir librement et progresser. C'était là son vœu le plus cher - l'Art était et devait rester la valeur suprême de Marsilia. Même lorsqu'elle, Lorenza, ne serait plus.

- Guasparre, te voilà tout rêveur... se moqua Gemma à mi-voix. Aurais-tu besoin des soins particuliers d'un grand Erotiste ?

Guasparre rit, sans trop savoir pourquoi.

- Merci, Gemma. Peut-être dans quelques années...

Guasparre reporta les yeux sur son frère cadet, qui se trouvait de l'autre côté de leur mère. Depuis qu'ils étaient enfants, la vue de ce frère renfrogné l'irritait; il semblait toujours à contre-temps, à contre-ton. Le surnom dont ils l'affublaient en secret, avec Gemma, était « *le pisse-froid* », et aujourd'hui, malgré un air de satisfaction composé, le

Pisse-Froid remplissait admirablement son rôle. Son costume, celui de sa femme et de ses enfants, semblaient sortis d'un livre d'Histoire. Leur air benoît et figé était leur façon particulière de dire : « Nous sacrifions à un rite nécessaire pour le peuple, car nous sommes sérieux, mais nous n'y prenons aucun plaisir, justement parce que nous sommes sérieux ».

- Comment vas-tu, Fabio ? lança Guasparre d'un ton de camaraderie forcée.
- Fort bien, mon frère. On ne peut mieux.

Ils étaient trop distants pour qu'une vraie conversation pût se tenir - et Guasparre rendit des grâces silencieuses à Gemma pour cette organisation spatiale. Il était tout de même surprenant que Fabio affichât un air si sûr de lui, alors que la Régence était sur le point de lui échapper. Ce mystère l'intrigua un moment, jusqu'à ce qu'il surprît Gemma en train de regarder en tous sens d'un air inquiet.

- Tu as vu Fiametta ? Je ne sais pas où elle est passée. J'ai besoin d'elle avant la prochaine allocution.

Guasparre, qui avait envie de se rapprocher physiquement, même de quelques mètres, d'Agnese, se proposa d'aller chercher la Petite Main. Il descendit auprès du Jury, et salua très courtoisement Aelenor et Keller au passage.

- J'espère que vous appréciez ces échanges, leur dit-il. Ils sont typiques de Marsilia.
- Nous les apprécions particulièrement, et ils nous semblent assez familiers, dit Keller. Je suppose que tout ce qu'Aelenor regrette, c'est de ne pouvoir y participer elle-même...
- C'est vrai, dit Guasparre poliment, j'oubliais que vous étiez versée dans la rhétorique.
- Cela me rappelle beaucoup de souvenirs, dit Aelenor. Mais je n'ai pas vu notre jeune ami. Où est Adrieyn ?

Guasparre balaya l'assemblée d'un regard circulaire. Il cherchait à la fois Adrieyn, Fiametta, et Agnese. Et ce fut bien sûr cette dernière qu'il découvrit tout de suite, comme si son regard était aimanté par elle.

- Désolé, je ne le vois nulle part. Le Cantatore est là, avec Appollonio Vittelli. Mais je ne le vois pas à ses côtés. Je vous retrouve tout à l'heure.

Il laissa là les Etrangers, et se dirigea vers Agnese. Il allait la rejoindre lorsqu'il aperçut Fiametta et lui enjoignit de retrouver sa maîtresse; puis il se trouva soudainement nez à nez avec une femme qu'il n'avait jamais vue, mais qu'il reconnut pourtant tout de suite.

- Vous devez être la mère d'Agnese, dit le Prince avec déférence.
- J'ai la faiblesse de croire que c'est Agnese qui est ma fille, jeune homme.

Son accent était très léger - de même que son impertinence. Leur différence d'âge ne l'autorisait pas à oublier leur différence de rang. Mais Guasparre se retint de protester.

- Je suis ravi de faire votre connaissance, Signora.
- Appelez-moi Santa. Je n'ai que faire des titres.

Guasparre sourit.

- Alors je suis ravi de faire la connaissance de la femme dont Agnese est la fille et qui n'a que faire des titres - des siens, comme de ceux des autres.
- L'intérêt est partagé. Votre visage est bien fait et votre langue est bien pendue. Nous verrons de quelle étoffe est votre coeur.

Elle le fixa intensément de ses yeux verts - qui lui semblèrent une version plus froide et plus perçante des yeux d'Agnese. Puis elle inclina la tête et disparut dans la foule - laissant le Prince un peu troublé. Il était étrange qu'Agnese eût une mère, un milieu social différent du sien, des liens, une histoire dont il ignorait tout. Cette rencontre faisait comme une petite lézarde dans la perfection sublime dont il l'avait parée. Mais il oublia aussitôt cet incident lorsqu'il aperçut la jeune fille derrière une colonne. Elle lui faisait signe de la rejoindre et il joua des coudes pour aller l'embrasser. A l'instant où leurs bouches se joignirent, il n'y eut plus de foule, ni de rang, ni de Controverse, et ils se perdirent dans le dédale rose et humide de leurs deux palais.

Guasparre revint à sa place avec du retard; l'allocution du Comédien avait déjà commencé et Gemma lui fit les gros yeux.

- Tu pourrais me remercier de t'avoir envoyé Fiametta, souffla-t-il.

Gemma semblait nerveuse, et haussa les épaules, avant de plisser ses yeux trop maquillés en direction de celui qui captait déjà, par sa voix puissante et modulée, l'attention de toute l'assemblée.

Connaissez-vous silence plus sacré que celui du théâtre ? Connaissez-vous présence plus intense et plus fascinante que celle de l'acteur ? Connaissez-vous espace plus parfait que celui de la scène ?

Tandis que l'acteur, avec un art consommé, ménageait un silence plein d'effets, Santa se rapprocha insensiblement de l'estrade royale. Juste en contrebas, se tenait le gros Calbi, qui devait être le seul à ne rien écouter de la Controverse - Santa pouvait voir ses yeux vifs balayer le jardin, et ses lèvres, qui bougeaient très légèrement, devaient parler à voix basse à quelqu'un. Santa n'était pas très grande, et les personnes devant elle l'empêchaient de bien voir, mais en s'approchant, elle finit par découvrir l'oreille à qui le Consigliere destinait ses paroles.

Le théâtre est comme un rituel magique, qui invoque pour un soir les amants, les démons et les héros qui habitent d'ordinaire sur le plan inaccessible de la Littérature... Soudain les mots écrits deviennent souffle, voix, éruption, et l'âme compliquée des personnages vient posséder des corps. Des corps jeunes ou fripés, gras ou nerveux, beaux ou affreux. Ô magie puissante et fragile ! Le théâtre offre la chair, le théâtre offre les larmes, le théâtre offre l'humain en mouvement, aux prises avec sa destinée. Le théâtre offre la vie. La vie qui manque à nos statues et à nos tableaux, et le corps qui manque à la musique.

Calbi la vit arriver le premier, et donna à Rigarda un coup de coude que Santa jugea peu révérencieux.

Le théâtre, comme la vie, contient en lui-même tous les autres arts. La Poésie, la musique, la Haute-Couture, la Peinture, la Danse, et même l'Erotisme, s'y trouvent contenus. Le metteur en scène dispose ses acteurs sur la scène comme le peintre distribue ses figures sur un tableau. Il orchestre la valse de leurs corps; il rythme le contrechant de leurs répliques; il chorégraphie leur désir. Le théâtre est le Roi des Arts - et il est l'Art de notre Roi.

- A propos du Roi... lança Santa en s'imposant devant le Consigliere et la Dottoressa.
Arrive-t-on bientôt à un dénouement ?

Les yeux de Rigarda lancèrent des éclairs, et Santa ne put s'empêcher de rire.

- J'ai amené avec moi de quoi l'expédier, dit-elle à voix basse, en s'approchant de Calbi. Le moment me paraissait bien choisi.

Elle lui montra une grosse bague-poison, ornée d'une aigue-marine bizarrement sertie dans un filet de métal.

- Ce ne sera pas nécessaire, dit Calbi avec autorité.
- Comme vous voudrez. Mais si j'étais vous, je ferais vite.
- Qui vous dit que nous avons décidé de suivre votre avis ?

Santa le scruta - l'examen de ses yeux verts n'était pas aussi intrusif et désagréable que celui de la prêtresse, mais il rougit malgré tout.

- Je vous parle d'expédier le Roi et vous ne me faites pas enfermer. J'en conclus que vous avez remis cette exécution à plus tard, mais que vous en avez accepté la nécessité. Et c'est pourquoi je vous mets en garde : ne laissez pas les choses trainer. Une fois que la décision est prise, il vaut mieux aller vite.

Rigarda avait dû monter sur l'estrade, appelée par Lorenza, et Calbi se retourna pour voir si la Reine manquait de quelque chose. Mais elle avait seulement été touchée par la péroraison du Comédien, et désirait que le Roi fût mêlé à cette fête.

- Les Marsiliens seraient heureux de voir Ridolfo, disait-elle à Rigarda. Au moins quelques minutes. Pourriez-vous aller voir dans quel état il se trouve ?

Calbi ne sut jamais ce que Rigarda s'apprêtait à répondre - probablement un argument pour tenter de dissuader la Reine - car Fabio, bondissant lestement sur ses pieds, joua les chevaliers servants.

- Je vais y aller, Mère. Ma tante ne va pas se fatiguer inutilement dans tous ces escaliers. Je ramènerai mon Père si cela m'est possible.

Rigarda le remercia et prit la place qu'il laissait vacante à côté de Lorenza, en partie pour ne pas laisser de chaise vide sur l'estrade des Albaregno, en partie pour fuir la Strega, à qui elle jeta, d'en haut, un regard mauvais.

- La vieille dame n'agira pas contre son frère, dit Santa.

- Rigarda Albaregno est une grande dame, la reprit Lazzaro. Et ses relations avec son frère ne regardent qu'elle.
- Si vous le dites... Dernière chose, mon jeune ami... Méfiez-vous de la prêtresse aux cheveux mouillés.
- Je m'en méfie déjà, répondit Lazzaro. Que savez-vous sur elle ?

Santa regarda dans la direction de Marga, comme pour affuter ses mots. La prêtresse était en train de se lever, et Lazzaro vérifia du coin de l'oeil qu'Agnese lui emboîtait le pas, comme il le lui avait demandé.

- Je sens sa puissance. Comme celle des deux Etrangers.
- Sont-ils dangereux aussi ?
- Non. Mais la prêtresse irradie une forme de malveillance vague. Secrète.

Marga passa sur le côté, bientôt suivie d'Agnese.

- Ma fille s'acquitte-t-elle correctement de ses tâches, Consigliere ?

Lazzaro plissa les yeux, et, d'une manière inattendue, il sourit.

- Vous le savez aussi bien que moi, dit-il.

Et, après une hésitation, Santa lui rendit son sourire.

La poétesse Flora s'apprêtait à prendre la parole lorsqu'Agnese se saisit d'un plateau de pâtisseries et de fruits, et quitta les jardins. La prêtresse avait rapidement rejoint le Prince Fabio, et ils marchaient maintenant silencieusement, à pas rapides, comme des gens pressés qui savent où ils vont. Ils se retournaient souvent pour regarder derrière leur épaule, mais Agnese, les yeux baissés, les mains chargées, la démarche servile, n'était pour eux qu'une Petite Main anonyme qui transportait un plateau. Leur direction ne faisait guère de doute, et elle correspondait à une hypothèse que le Consigliere avait donnée comme probable : ils se rendaient vers les appartements royaux. Lazzaro lui avait recommandé, dans le cas où cela arriverait, de retrouver Graziella dans l'appartement de la Reine. Lorsqu'elle constata que Fabio et Marga s'arrêtaient quelques instants au seuil de la porte du Roi - cette porte alourdie de sculptures que personne, au palais, n'aimait regarder - elle déposa son plateau sur le premier rebord venu et se hâta vers l'entrée de la Reine. Elle

perdit quelques instants à appeler Graziella en vain, puis, voyant que la porte était ouverte, elle pénétra dans l'appartement de Lorenza. Elle perdit quelques instants encore, saisie par l'atmosphère d'art et de beauté qui régnait ici. Lorenza n'était pas réputée dispendieuse, mais ses appartements abritaient une collection personnelle de chefs d'oeuvre, qu'elle avait disposés avec beaucoup de goût. Quelque chose d'autre pourtant trainait dans ces murs, comme un parfum discret mais tenace. La maladie avait infiltré toute cette beauté et s'était cachée quelque part, comme un serpent immobile et invisible, exhalant une odeur chargée, à la fois organique et médicinale, qui trahissait sa présence maléfique. Agnese se sentit intimidée à l'idée de voyager avec cet invisible reptile. Elle se reprit cependant : le Consigliere avait parlé d'un judas, mais le décor était si chargé qu'Agnese ne savait où le trouver sans l'aide de Graziella - elle perdit encore de précieuses minutes à suivre des yeux, sans succès, chaque détail des fresques, avant de couper court à son examen. D'un geste décidé, elle se piqua la cheville avec son poinçon, et, aiguillonnée par la douleur, elle appliqua sur le mur la paume entière de ses deux mains. L'information lui parvint par un canal indescriptible - en ouvrant les yeux, elle savait où se trouvait l'ouverture qui menait de l'autre côté, et se dirigea sans hésiter vers l'alcôve. Le petit clapet s'ouvrit dans un clic imperceptible, et elle colla son oeil à la paroi, dans un mouvement si brusque qu'elle se cogna le front.

C'était la première fois qu'elle voyait le Roi d'aussi près. A quelques mètres seulement, le vieillard agité, revêtu d'une chemise couverte de vomissures, se balançait d'avant en arrière. Elle ne discerna pas tout d'abord les deux autres personnages, mais elle entendait leurs voix.

- Père, souviens-toi de ce que nous avons convenu, disait le Prince d'une voix fausse.
- Tu m'avais promis de m'amener Sofia, disait la voix rauque du Roi. Où est Sofia ? Ce n'est pas Sofia.

En prononçant le nom de son amour lointain, Ridolfo s'attendrissait presque jusqu'aux larmes. Un gémissement enfantin sortit bientôt de sa bouche.

- Sofia, Sofia...
- Elle n'a pas pu venir, Père. Elle reviendra. Mais tu dois faire ce qu'elle t'a demandé. Tu te rappelles ? Tu dois jouer ton rôle, prononcer ta tirade.

Ridolfo semblait de plus en plus agité et incontrôlable; ses balancements menaçaient maintenant de le faire tomber et il faisait mine d'arracher sa chemise, comme si elle le brûlait. Il geignait, aussi, comme un animal blessé, et marmonnait des supplications sans suite. Des tremblements se mirent à secouer son corps, et Agnese comprit que son agitation n'était pas due à l'évocation de sa jeunesse, mais au manque de l'Oubli.

- Avez-vous de quoi le calmer ? demanda Fabio d'un air affolé.

La prêtresse ne répondit pas. Elle s'avança vers Ridolfo et lui saisit le visage.

- Regardez-moi.

Le vieillard, soudain docile, regarda la prêtresse, et ce fut comme si son regard avait été cloué.

- Dormez, articula-t-elle d'une voix très grave.

Agnese, stupéfaite, vit le vieux Roi s'affaïsser d'un seul coup dans son fauteuil de douleurs. La chemise, dans sa chute, dévoila sa poitrine cave, horriblement travaillée par un souffle irrégulier. Ses yeux étaient clos et sa tête penchait de telle manière qu'on eût pu le croire mort.

Le Prince s'approcha du corps inerte de son père.

- Sera-t-il capable de prendre la parole demain, durant la désignation ?

- Oui. S'il est plus calme, j'arriverai à lui dicter ce qu'il devra prononcer. Mais il faudra s'y prendre beaucoup plus tôt. Vous devriez prétexter qu'il est malade et que vous souhaitez veiller à son chevet. Je vous rejoindrai à l'aube.

Sur ces mots, elle sortit du champ de vision d'Agnese. Fabio installa un coussin sous la tête de son père et le couvrit d'une couverture avant de disparaître à son tour. Et la pièce, derrière la cloison, retomba dans le silence et l'immobilité.

Agnese était hors d'haleine lorsqu'elle reparut dans les jardins. Elle aperçut Margherita sur la scène, qui avait commencé sa joute contre le Pâtissier Renato. Heureusement, le Consigliere la guettait, et, dès qu'il la vit, il lui fit signe de le rejoindre derrière l'estrade royale. Elle lui chuchota, le souffle encore court, à l'oreille, tout ce dont elle put se souvenir. Le gros homme resta remarquablement calme. Il se saisit d'un carnet et d'un crayon de graphite. Puis il griffonna en hâte quelques lignes, avant d'arracher la page.

« Apportez ça à votre mère, le plus vite possible. Pressez-la d'obéir. »

Agnese hocha la tête, empocha le papier, et elle s'apprêtait à partir, lorsque Lazzaro la retint par le bras.

« Ensuite, prenez immédiatement votre service auprès de la Reine. Ne la quittez pas d'une semelle, et servez-la de votre mieux, car elle va être épuisée - et si cela est possible, surveillez aussi le Roi. »

Agnese voulut demander : « Et Graziella ? » mais elle se doutait que la défection de la petite, à ce moment crucial, allait lui valoir un renvoi immédiat. Elle disparut dans la foule, et Lazzaro pria pour que la Strega fût aussi rapide qu'il l'espérait.

- *Je dénonce formellement ce que vous dites, Maestra. Le goût n'est pas cette simple succursale de l'odorat, ce simple canal des plaisirs de la table. Il est un sens qui nous relie aux choses, à leurs qualités essentielles que sont l'amertume, l'acidité, le sucre et le sel. Il sert aux scientifiques et aux médecins, aux chiens qui remontent une piste et aux enfants qui goûtent le monde...*
- *Mais enfin, cher ami, on ne peut pas se forger une représentation du monde avec le goût !*

Gabriello Bascio et Appollonio Vitelli, légèrement ivres, applaudissaient à chaque parole de Margherita et huaient chaque réponse du Pâtissier. Leur tapage insolent et partial dérangeait les deux Etrangers, qui écoutaient avec beaucoup d'intérêt l'ensemble de la Controverse. Keller se pencha vers sa femme.

- Ce Cantatore est un rustre de la pire espèce.

Aelenor sourit d'un air amusé.

- Et tu t'y connais en matière de rustres...

Il sourit aussi, puis redevint sérieux.

- Je m'inquiète de ne pas voir Adrieyn. Il devrait être ici, avec son Maître. Je vais voir si je le trouve...

- Chut ! gronda la Signora Calbi, d'une voix beaucoup plus sonore que les murmures polis des deux Etrangers. Ça se voit que vous n'êtes pas d'ici, vous n'avez vraiment aucun respect pour les orateurs !

Aelenor et Keller échangèrent un sourire moqueur, puis Aelenor capta le regard de la vieille. Sa pierre frontale brilla très légèrement lorsqu'elle lui dit :

« Ne vous occupez plus de nous. »

Aussitôt, la Signora tourna la tête vers la joute verbale, dont les échanges devenaient de plus en plus vifs et rapides. Elle avait retrouvé son air de petite fille à la fois innocente et rouée.

Keller attendit la fin des échanges et la salve d'applaudissements pour s'éclipser. Cette façon de battre des mains était très exotique pour lui, et lui causait toujours le même étonnement, car dans sa Cité, il était d'usage d'exprimer son approbation ou sa désapprobation par des sifflets plus ou moins graves. Ce crépitement de mains frappées en cadence était plus difficile à interpréter - car il semblait d'usage d'applaudir par politesse à certains moments rituels - mais à d'autres moments, il ressemblait à une explosion de joie spontanée, à une adhésion viscérale. Il venait parfois un moment où les spectateurs ne faisaient plus qu'un, et battaient tous ensemble le même rythme - cet instant imprévisible possédait une magie particulière, qui durait quelques brefs instants - puis l'unisson miraculeuse se désagrégeait. On demeurait les yeux humides, les mains brûlantes et le coeur élargi.

Keller éprouvait beaucoup d'affection pour Adrieyn. Il était conscient que cette affection avait quelque chose à voir avec son propre fils. Ce jeune prodige, doux et sensible, le touchait parce qu'il lui rappelait Artus au même âge. Une pulsion protectrice très forte le poussait vers ce jeune garçon, pour lequel il n'était rien, parce que, dans les profondeurs souterraines de son esprit, son amour paternel avait toujours été associé à l'inquiétude. Artus avait grandi dans un danger permanent, et Keller ne parvenait pas à se défaire du sentiment qu'Adrieyn aussi courait un grave danger. Pourquoi avait-il décidé à ce moment précis de quitter la Controverse ? Keller l'ignorait, et ne croyait pas aux prémonitions; mais il savait que les esprits communiquent entre eux, et il avait l'impression d'avoir reçu une sorte d'appel.

Il ne savait pas où chercher exactement, mais il avait appris à reconnaître les Petites Mains et se hasarda à leur demander d'abord comment accéder au quartier dell'Arte, puis à celui des musiciens, et enfin à la demeure du Cantatore. Il supposait, à juste titre, qu'Adrieyn ne devait pas avoir été logé loin du Maestro. Il était assez proche de sa destination lorsqu'il rencontra une Petite Main particulièrement jeune, qui s'élança vers lui l'air affolé.

Tout ce que Keller comprit, dans le torrent de mots incompréhensibles, de hoquets, de cris et de larmes, qui sortait de sa bouche, était que quelqu'un venait de se pendre.

Il suivit donc l'enfant en toute hâte jusqu'à un appartement luxueux, où il frémit d'horreur en reconnaissant Adrieyn dans la frêle silhouette qui se balançait au bout d'une corde. La petite fille cessa brusquement de sangloter lorsqu'elle vit la pierre frontale de l'Etranger s'allumer vivement, et diffuser une lumière presque aveuglante. Elle resta interdite devant la scène qui se déroula sous ses yeux : l'homme, qui avait pourtant passé la cinquantaine, grimpa sur le piano, puis se suspendit au lustre, avec une telle célérité qu'elle n'en crut pas ses yeux. Elle jurerait par la suite à qui voulait l'entendre qu'elle l'avait vu rompre la corde à mains nues, et amortir la chute du garçon et la sienne dans un mouvement surnaturel.

Alors la petite fille se jeta sur son ami, desserra l'étau autour de son cou, lui tapota les joues, le secoua, et Adrieyn finit par aspirer l'air, dans un sifflement douloureux. Keller s'assura que le jeune garçon retrouvait son souffle, et lui caressa la tête, doucement, jusqu'à être sûr qu'il était hors de danger. Puis il s'adressa à la Petite Main.

- Comment t'appelles-tu, fillette ?
- Graziella, Signore.
- Graziella, va prévenir quelqu'un de haut placé. Le Prince Guasparre, la Reine, ou le Consigliere.

Graziella n'osa protester, mais, avant de partir, elle serra Adrieyn très fort contre elle et lui fit un baiser sur les lèvres.

Lorsqu'elle arriva dans les jardins, elle était totalement défaite. Son visage bouffi de larmes, ses cheveux en bataille, ses vêtements mal ajustés, s'accordaient avec les sentiments divers qui se disputaient sa jeune âme. Le soulagement, la peur rétrospective, l'amour, la crainte de se faire gronder, la hâte d'avoir terminé sa mission, rendaient son expression si vacillante qu'elle semblait avoir perdu la raison. Le Consigliere l'intercepta avant que son

désordre ne semât le trouble dans les Jardins - il était à l'affût et fondit sur elle comme un aigle sur une souris.

- Incapable ! la tança-t-il d'une voix aussi féroce que feutrée. Comment peut-on être aussi sot ! Tu as désobéi directement à mon ordre, tu as déserté ton poste de surveillance ! Je te promets que ça ne se passera pas comme ça !

La figure déjà bouleversée de Graziella fondit à nouveau en larmes.

- Pourquoi es-tu partie ? insista Lazzaro.
- Je... voulais... entendre... Adrieyn...

Lazzaro faillit la gifler.

- Tu ne seras jamais sa Petite Main, c'est tout ce que tu auras gagné ! Tu es trop stupide pour être une Petite Main de toutes façons, je vais te renvoyer à tes parents !
- Il... s'est... pendu...

Les mots, dans leur simplicité crue, firent au Consigliere l'effet d'une douche froide. La nouvelle avait un accent de vérité tragique. Cela faisait des semaines que la maltraitance de ce jeune Etranger avait été portée à sa connaissance; il savait que le Cantatore voulait le forcer à la castration, et qu'avait-il fait ? Rien. Il n'avait pas levé le petit doigt. Il n'était capable que de crier sur les enfants, pas de les protéger. Que penserait Lorenza lorsqu'elle apprendrait cette odieuse négligence ? Obnubilé par cette ballerine, par les intrigues du Prince, il n'avait pas vu que la mort lui ravissait un enfant à sa barbe. C'était lui, l'incapable, l'imbécile, trop stupide pour exercer sa fonction. Sa voix changea de ton, et se fit douce, presque gentille.

- Que s'est-il passé ?

En hoquetant, Graziella raconta ce qu'elle voulut bien raconter. Elle se garda de dire qu'elle avait prémédité de longue date de faillir à sa mission de surveillance, qu'elle jugeait parfaitement inutile - car pourquoi s'échiner à observer un vieux gâteau qui restait dans son fauteuil toute la journée, lorsqu'il était possible d'entendre son cher Adrieyn, qui devait chanter au spectacle de clôture de la Controverse ? Elle ne raconta pas non plus la stupeur, l'effarement et l'incompréhension qu'elle avait éprouvés en voyant qu'Adrieyn grimpait sur le tabouret de piano du Maestro avec une corde nouée autour de son cou. Elle ne décrivit

pas sa supplication désespérée et le geste sec du petit garçon pressé d'en finir. Elle dit plutôt qu'elle savait depuis le matin qu'il n'allait pas bien, et qu'elle avait justement peur qu'il ne commette l'irréparable - ce qui était faux, mais qui lui permettait de sauver la face. Sa défection finit par apparaître comme un acte d'héroïsme - la conséquence d'une empathie particulière, d'une prémonition d'amour, qui avait eu pour heureuse conséquence de sauver l'enfant in extremis. Lazzaro, qui n'était pas dupe, accepta l'ensemble de la version. Comment reprocher à la petite un geste qui avait, *in fine*, sauvé une vie humaine ?

- Retourne auprès de lui, installe-le dans sa chambre, et mets-toi à son service... C'est ta dernière chance, tu m'entends ? Je veux que tu le surveilles jour et nuit !

Et maintenant, place à la délibération du Jury ! Mesdames et Messieurs les Jurés, je vous rappelle que vous devez répondre à cette simple question pour chaque Art Mineur : cet Art doit-il désormais être considéré comme un Art Majeur ? Nous nous retrouvons tout à l'heure pour la proclamation officielle des résultats de cette Controverse.

Il y eut à cette annonce un grand va-et-vient dans les Jardins. Les spectateurs se levèrent pour consommer des rafraîchissements, et laisser libre cours à leurs bavardages. On commentait les oeuvres qui avaient été produites, on s'approchait de *l'Aube sur la Mer* pour la voir enfin, on échangeait des pronostics. On parlait du spectacle qui allait clôturer la manifestation. On scrutait aussi la foule pour reconnaître les silhouettes familières et caractéristiques des Artocrates - on s'échangeait les derniers potins sur leurs frasques.

Tandis que le Cantatore, agacé, se dirigeait vers ses appartements, bien décidé à ramener Adrieyn par les oreilles, il croisa Sofia Calvenzano, venue assister à la proclamation des résultats.

Gemma la repéra immédiatement, avertie par le sixième sens de sa haine qui, après toutes ces années, n'avait jamais faibli. La Chorégraphe vint s'installer dans les premiers rangs - sa face brune et tragique était encore belle, malgré les atteintes de l'âge.

- Regarde, souffla Gemma à son frère. Voilà la sorcière.
- Depuis tout ce temps, Gemma, tu n'as pas déposé les armes ? demanda Guasparre.
- Je suis très rancunière, dit-elle. Dis-moi, on m'a raconté que tu avais passé trois jours à la Villa Ridolfina avec une Petite Main ?

Guasparre fit un sourire vague .

- Qui t'a raconté ça ?
- Comme si cela importait... J'en conclus que c'est fini avec Margherita ?
- Rien n'a jamais vraiment commencé, avec Margherita. C'est une Artocrate - souviens-toi, je n'aime pas les Artocrates.
- En attendant, son tableau est très impressionnant. Je l'avais sous-estimée.

Guasparre sourit, mais ne répondit rien.

- Quoi, tu ne vas pas me dire que tu n'aimes pas son tableau, quand même ?
- Je l'aime beaucoup, dit-il en souriant toujours.

Gemma hocha la tête.

- Je ne sais pas ce que fabrique Fiametta, je vais devenir folle si elle ne revient pas avant la fin de la délibération .
- Tu l'as envoyée te chercher de l'Oubli ?

Gemma le toisa d'un air de défi.

- Et alors ?
- Fais attention, Gemma. Ne prends pas le chemin de Papa.
- Aucun risque. Et puis mêle-toi de tes affaires. C'est de ta faute si je suis dans cet état.
- De ma faute ?
- Oui. Si tu étais resté pour assurer la Régence, on n'en serait pas là.

Guasparre redevint sérieux.

- Tu as peur ?
- De quoi ? De ne pas revoir Maman vivante ? De me faire assassiner par Fabio ? De ne pas être à la hauteur ? De devoir gérer le Roi ? Evidemment, que j'ai peur.

Guasparre resta un instant silencieux.

- Au fait, Gemma... J'ai revu ces savants étrangers, à la Villa. Ils ont insisté pour que je vienne visiter leurs installations, mais je leur ai dit que je prenais la mer. Il faudrait sans doute envoyer quelqu'un pour tirer au clair ce qu'ils font et ce qu'ils ont à dire.
- Qu'est-ce que des savants étrangers peuvent bien étudier dans la Villa ? demanda Gemma d'un air ennuyé.
- Le Zoccolo, visiblement. Je n'ai pas très bien compris.
- Et pour quelle raison, par la Mère, m'ennuies-tu avec ça en plein milieu de la Controverse ?

Guasparre éclata de rire.

- Parce que tu vas être en charge des affaires, soeurette. Et que c'est à toi que les gens vont venir raconter ce genre de choses, dorénavant, à longueur de journée.

Gemma le regarda d'un oeil désespéré. Elle se ranima un peu lorsqu'elle vit arriver Fiametta, qui lui remit discrètement une fiole. Elle la saisit et but son contenu d'une traite, avant de pousser un soupir d'aise.

- Aah... Cela va beaucoup mieux.
- Tu devrais être plus discrète, Gemma.

Elle éclata de rire.

- Voyez-vous ça, ce sauvage de capitaine Guasparre en train de me donner des leçons de bienséance ! Discrète ? Moi ? Tu voudrais que je sois bien sage et bien silencieuse et bien habillée comme Nicolina ? Non... Guasparre, je suis une Albaregno, je suis jalouse, rancunière et excessive. Mais je protège les Arts, et c'est à ça que je sers.

Sofia Calvenzano ne quittait pas des yeux l'estrade royale, et particulièrement Gemma et Lorenza. Son regard était lourd d'un reproche informulé, et lorsqu'il rencontra celui de la Reine, le courant qui passa entre les deux femmes fut d'une froideur glaciale. Lorenza l'avait toujours tenue, plus ou moins publiquement, pour responsable de la déchéance de son époux. Le fait qu'elle fermât définitivement la porte du Roi à Sofia avait causé une extrême souffrance à cette dernière. Elle avait supplié les Albaregno, à plusieurs reprises, de la laisser essayer de réparer l'esprit brisé de Ridolfo. Mais la rigueur de Lorenza avait

été inflexible, et la haine infantile de Gemma, qui l'avait parfois fait sourire, du temps de son bonheur, était devenue plus dangereuse encore. Cet amour de Ridolfo, elle n'avait jamais cessé, elle ne cesserait jamais, de le payer. C'était ce qui donnait une telle force tragique à sa danse - après avoir fait étinceler la parole au théâtre, elle s'était consacrée à l'expression muette et corporelle de son éternel châtement.

Lorenza, de la hauteur royale de son estrade, soutint son regard jusqu'à lui faire baisser les yeux. Elle n'avait aucune pitié pour elle, et ne la tolérait à Marsilia qu'en vertu de son Art. Elle ne lui pardonnait ni l'amour de son mari, ni la déchéance de son Roi, ni les abandons de Guasparre, ni les crises de Gemma. Bien qu'elle se sentît immensément fatiguée, et que les drogues qu'on lui avait administrées la fissent presque flotter au-dessus de son propre siège, il lui restait assez de force et de lucidité pour s'inquiéter de ce qui se passerait si Ridolfo, arrivant au bras de Fabio, tombait nez à nez avec elle. Elle fut donc soulagée de voir Fabio revenir seul.

- Ton père n'allait pas bien ? demanda-t-elle.
- Il était très agité, et a fini par s'endormir, dit Fabio. Je pense que je vais rester auprès de lui, cette nuit, car son état m'inquiète.

Lorenza parut s'absenter de son propre regard - il lui arrivait de plus en plus souvent de garder ainsi les yeux dans le vague en plein milieu d'une conversation.

- Non, murmura-t-elle. C'est moi qui vais rester avec lui. Je veux passer un peu de temps avec lui avant mon départ.

Fabio insista.

- Mère, tu n'es pas en état de veiller. Il serait beaucoup plus raisonnable que ce soit moi qui...
- Non, Fabio, dit-elle d'un ton ferme. Mais je te remercie. Ta sollicitude pour ton père est à porter à ton crédit. Cependant...

Fabio plissa les yeux, dans l'attente du coup qui se préparait.

- Cependant, reprit-elle d'une voix trainante, un peu vague, c'est à Gemma que je vais confier Marsilia en mon absence. Elle a le soutien du peuple et des Artocrates, et, à l'heure où je te parle, c'est tout ce qui m'importe.

Fabio baissa les yeux.

- Je sais que tu trouves cela injuste, et cela l'est peut-être, continua Lorenza, d'une voix de plus en plus lente, comme si l'effort qu'elle faisait pour articuler une pensée cohérente devenait de plus en plus difficile. Mais tes positions passées contre l'Artocratie te disqualifient, mon fils. Tu dois le comprendre. L'Artocratie, c'est l'âme de Marsilia.
- Ce n'est qu'une régence transitoire, j'en suis sûr, dit Fabio d'un ton détaché. Tu reviendras guérie, et peut-être Père guérira-t-il de son côté. Aucun de vous deux n'est mort.

Lorenza, un peu surprise par cette apparente tranquillité, sourit. Un tel flegme était une qualité pour régner, à n'en pas douter. Tandis qu'elle se demandait si elle n'avait pas commis d'erreur dans le choix qu'elle venait de faire, une jeune fille aux yeux verts se présenta humblement à elle.

- Altezza, le Consigliere m'a demandé de me mettre tout de suite à votre service. Je suis la Petite Main qui vous accompagnera jusqu'en Albâtre.

Lorenza la regarda de haut en bas. Elle était trop jolie, et trop femme déjà, pour lui plaire, mais elle s'en remit à la sagesse de Lazzaro. Le temps des petites filles innocentes était peut-être passé.

- Quel est ton nom ?
- Agnese, Altezza.
- Eh bien, Agnese, dès que la proclamation des résultats aura eu lieu, tu me raccompagneras dans mes appartements. J'ai grand besoin de repos.

La jeune fille sourit avec humilité, et sans affectation. Lorenza ne remarqua pas que la main de Guasparre s'était attardée sur ses hanches, ni que leurs doigts s'étaient entrelacés furtivement lorsqu'elle alla se poster derrière le trône.

Il y eut bientôt une agitation perceptible - comme une ondulation à la surface d'une eau - et Gemma en trouva vite le centre : les membres du Jury venaient de se lever, ce qui signalait la fin de leur délibération. Dans quelques instants, le verdict qu'ils allaient rendre déterminerait si elle bénéficiait réellement de la faveur des Marsiliens. Il déterminerait également qui seraient ses amis parmi les Artocrates. Les Arts Majeurs n'avaient pas grand

chose à perdre, car ils jouissaient d'une popularité, et même d'une préférence, ancienne. La perte d'un peu d'or ne les empêcherait pas de créer. En revanche, tout Art Mineur qui passerait Majeur lui serait grandement redevable : l'augmentation des subsides permettrait la création d'écoles, l'organisation de manifestations diverses, l'utilisation de matériaux plus chers, plus nobles, plus prestigieux. Si aucun changement n'était proclamé, c'était l'échec. Si un Art mineur au moins devenait majeur, c'était une demi-victoire. S'il y en avait deux, Gemma s'estimerait comblée. En jetant les yeux sur le profil buté de Sofia Calvenzano, elle se prit à espérer que la Danse resterait à tout jamais un Art Mineur. Impatiente, elle réclama le silence, et on vit bientôt les membres du Jury se rasseoir, à l'exception d'un bourgeois vêtu avec extravagance, qui prit bientôt la parole.

- *Au nom du Jury qui vient de délibérer, je proclame les résultats de la Controverse. Ces résultats sont issus de discussions parfois âpres, et correspondent à l'avis d'une majorité. La Gastronomie et l'Erotisme, par leur incapacité à proposer, au-delà du plaisir des sens, une réelle vision du monde, demeureront des Arts Mineurs. L'Illusionnisme, par son aspect ludique, demeurera un Art Mineur. La Haute-Couture, par sa subordination aux autres Arts Visuels, et par son aspect utilitaire et social, demeurera un Art Mineur.*

Gemma se mordait la lèvre depuis le début, et commençait à avoir mal. La Haute-Couture était son objectif principal - c'était l'Art qu'elle avait étudié elle-même, et elle ressentait ce refus comme une gifle.

- *En revanche, il nous a semblé évident que le Théâtre et la Danse, par leur capacité particulière à représenter l'humain dans son mouvement et dans son histoire, offrent une vision du monde singulière et irréductible à la Poésie et à la Musique. Ils méritent de devenir des Arts Majeurs.*

L'assemblée éclata en acclamations et en applaudissements, et l'on entendit à peine la dernière phrase :

- *L'art du jardin, enfin, par sa gémellité avec l'Architecture, et par son imitation créatrice de la Nature, nous a paru également remplir toutes les conditions pour devenir un Art Majeur.*

La liesse était réelle - Gemma se sentait portée par une vague émotionnelle difficile à maîtriser. Elle avait envie de rire et de pleurer; le succès qu'elle rencontrait la grisait comme l'Oubli. Elle se tourna, rayonnante, vers sa mère, qui la félicita d'un regard tendre et las.

Puis, elle eut envie de voir la tête de Fabio, et se tourna vers lui, sans savoir exactement ce qu'elle espérait. Peut-être serait-il agréable de le voir s'efforcer à sourire, beau joueur, et s'incliner sans rancune. Peut-être serait-il plus agréable encore de le voir fulminer et ronger son frein. Mais elle ne vit ni l'un ni l'autre, car son frère la fixait, d'un air impénétrable, comme s'il pouvait voir, à travers les plumes et les perles qui ornaient ses cheveux, l'intérieur de son crâne, et en découvrait, consterné, l'insupportable vacuité. Ce regard doucha immédiatement la joie de Gemma, mais lui permit aussi de reprendre suffisamment le contrôle d'elle-même pour se lever. Elle se prêta un long moment au jeu des applaudissements et des cris d'amour qui lui étaient adressés, puis annonça le spectacle qui était donné pour clôturer l'événement.

Quelle autre voix pour succéder à celle du peuple de Marsilia, qui vient de s'exprimer par ses nobles représentants, que celle du plus célèbre et du plus grand musicien vivant ? Je vous laisse, chers Marsiliens, entre les ailes de l'Ange que vous attendez tous, et qui, me dit-on, pourrait avoir enfanté de nouveaux prodiges...

La Signora Calbi était proche de l'apoplexie. Son visage grimacier passait de la furie à l'extase en un laps de temps si court qu'elle en devenait comique. Elle avait tempêté contre l'Etrangère à chaque fois que cette dernière émettait un avis - la Signora Calbi ne comprenait pas pour quelle obscure raison on avait permis à des Etrangers de se mêler du destin des Arts, et elle le lui avait fait clairement savoir. Encore heureux, avait-elle dit, que le mari se soit désisté. Elle s'était ensuite déchaînée contre l'Erotisme, qu'elle jugeait scandaleux, contre la Haute-Couture, qu'elle jugeait frivole, contre la Gastronomie, qu'elle jugeait responsable de l'obésité de son fils, contre l'art des Jardins, qu'elle jugeait secondaire, et contre la Danse, qu'elle jugeait ridicule. La promotion de trois Arts Mineurs lui semblait excessive. Seul le Théâtre avait obtenu son suffrage, « pour le Roi ».

Pour l'heure, cependant, ses récents emportements déjà oubliés, elle guettait l'arrivée du Cantatore. Il tardait. La foule bavardait commentait les résultats, et ne s'en offusquait pas. On savait bien que les horloges des Artocrates ne marquaient que les heures de retard... On fut surpris toutefois de le voir arriver en compagnie de ce drôle d'Etranger qui avait fait partie du jury. L'homme avait un visage farouche et presque hostile, et le Cantatore, très pâle - n'était-ce pas du fard ? - ne plastronnait pas comme à son habitude. Etait-ce le dépit de voir d'autres Arts hissés au même rang que le sien ?

Keller échangea un long regard, de loin, avec sa femme, et se dirigea vers l'estrade royale, afin de parler à Guasparre. Pendant ce temps, Gabriello Bascio montait sur la scène comme s'il s'était agi d'un échafaud.

Les musiciens qui l'attendaient entamèrent l'introduction, mais comme le Cantatore, hébété, n'attaquait pas à la mesure attendue, ils furent obligés de reprendre plusieurs fois les premières mesures. Enfin, la voix de l'Ange retentit. Unique, reconnaissable entre toutes, puissante et agile, capable de tonner comme une mer et de murmurer comme un ruisseau. Mais cette voix parfaite, intrinsèquement sans défaut, chantait un demi-ton trop haut. Le malaise qui saisit d'abord confusément l'assemblée fut rapidement analysé par ce peuple de mélomanes. Le Cantatore chantait faux - sa voix, comme un instrument désaccordé, déraillait.

Immobile, il entendait sans doute le rendu cacophonique - mais il ne parvenait pas à corriger le tir, et sa voix, de mesure en mesure, ne s'harmonisait toujours pas avec l'orchestre, comme un projectile déjà lancé, indifférent à sa cible, dans sa trajectoire solitaire. Les musiciens essayèrent de s'accorder à lui, mais dès qu'ils le rejoignaient un demi-ton plus haut, Bascio se mettait à chanter un-demi ton plus bas. Au bout d'un long et pénible moment, le premier violiste abandonna son archet, bientôt suivi des autres musiciens, dont les bras retombèrent, encombrés de leurs instruments. Le chant solitaire, délivré de l'accompagnement fatal qui révélait sa faiblesse, s'éleva enfin. La mélodie monta, monta - petite phrase délicate, entêtante, gracieusement répétée d'octave en octave, et la voix qui atteignait des sommets d'acuité ne perdait rien de sa puissance. Tout le monde retenait son souffle, dans l'attente d'une chute. Cette voix qui montait trop haut allait se briser - elle *devait* se briser.

Mais elle ne se brisa pas. Gabriello acheva son *a cappella* monstrueux - et il y eut un étrange instant de silence. Les auditeurs demeuraient interdits, incapables de trancher entre le plaisir de cet aria incroyable et la douleur de son enfantement dissonant, entre l'admiration et le dégoût, entre le beau et le laid.

Ils finirent par applaudir sans force. Interrompu dans son conciliabule avec le Prince, Keller nota la nuance singulière de ces applaudissements hésitants et glacés.

- Que lui avez-vous fait, Keller ? demanda Guasparre. Avez vous utilisé... cela ? ajouta-t-il en désignant son front d'un air vague.

La lueur blanche de la pierre frontale de l'Etranger s'alluma pour vaciller aussitôt. Guasparre commençait à connaître ces gens, et savait que ces lueurs témoignaient souvent d'une émotion difficile à maîtriser.

- Je vous demande pardon, Capitaine. Je n'en avais pas le droit. Mais le petit Adrieyn gisait là, avec les morsures bleues de la corde sur son cou.
- Que lui avez-vous dit ?
- Je lui ai dit que son chant ne serait plus jamais parfait.

Guasparre le dévisagea un moment. Ce pouvoir lui faisait horreur, depuis le début, et il commençait à en mesurer l'étendue. Confier la guérison de sa mère à ces gens lui parut soudain à la fois plus sensé et plus terrifiant.

- Vous l'avez condamné à mort, dit-il assez froidement. Les Marsiliens lui auraient pardonné le suicide d'un enfant. Ils ne lui pardonneront pas ces fausses notes.

Keller ouvrit la bouche, comme pour se défendre, puis sa pierre frontale émit une lueur vive et il hocha simplement la tête.

- Je vous couvrirai, ajouta Guasparre. Mais restez à l'écart jusqu'au départ de la Libertà. Le Consigliere n'aimera pas cela et je ne voudrais pas qu'un nouveau scandale entache la Controverse de ma soeur. Nous resterons sur la version officielle : le Cantatore a été dévasté par le geste désespéré de son élève. Nous ne révélerons pas ce projet de castration.

Keller hésita, puis osa :

- Ne faudrait-il pas proposer à Adrieyn de le ramener chez lui ?
- Adrieyn sera un grand Artocrate, cher Keller. Je le considère déjà comme Marsilien. Marsilia est la patrie de tous les Artistes.

Plein de doutes et d'émotions contraires, l'Etranger rejoignit sa femme et ils s'éclipsèrent pendant la suite du spectacle - l'orchestre avait pris le relais en attendant l'arrivée du ballet.

Une seule personne, dans les jardins, n'avait pas prêté attention à ce qui venait de se produire. C'était Santa, qui regardait obstinément le bout de papier sur lequel elle voyait les lignes griffonnées par le Consigliere. Lorsqu'elle faisait appel à son pouvoir, elle pouvait

percevoir le toucher de sa fille, qui avait apporté le papier en courant, et toute la gravité du geste du scripteur. Elle sentait l'urgence et l'importance capitale, elle sentait la question de vie ou de mort. Mais elle ne savait pas lire. Et ses lèvres de mère n'avaient pas été capables de l'avouer à sa fille quand elle lui avait tendu le papier.

Eperdue, elle tentait de réfléchir. Ce message était certainement secret, et destiné à elle seule. Il pourrait être dangereux de le faire lire à une tierce personne. Mais que pouvait-elle faire d'autre? Un enfant qui courait bruyamment dans les parages finit par la sortir de sa torpeur.

- Petit, est-ce que tu serais capable de me lire ceci ? Mes yeux ne voient plus à cette heure...

L'enfant considéra ces yeux verts, aveugles, avec une certaine frayeur, et décida qu'il valait mieux obtempérer rapidement que de désobéir. Sa voix ânonna :

« Allez tout de suite. Qu'il vive, et qu'il soit incapable de prononcer une parole pendant vingt-quatre heures. »

L'enfant s'interrompit :

- Il y a une suite, mais ça ne veut rien dire, commenta-t-il.
- Lis-la moi quand même... murmura Santa, de l'air le plus engageant qu'elle put.
- *« Prenez garde aux cheveux mouillés. »*

Chapitre 21 - La Régence

Trouver la porte n'avait pas été difficile. Quand elle touchait les murs du Palazzo, Santa pouvait sentir irradier son Coeur Noir, exactement comme elle aurait pu sentir le cancer de la Reine en touchant n'importe quelle partie de son corps. La chambre du Roi était un centre et une origine, une source de souffrances et un principe d'altération. Elle opérait, de proche en proche, et jusque sur l'ensemble de l'atmosphère du Palazzo, de subtiles métamorphoses. Lorsqu'on s'en trouvait très éloigné, on pouvait encore en percevoir les échos affaiblis, indistincts, comme un harmonique demeurant longtemps après la note initiale, et polluant indéfiniment le silence.

Entrer lui avait demandé du courage - car ce Coeur Noir lui inspirait beaucoup de répulsion. S'approcher de cette source de souffrances était un combat contre l'instinct. Mais elle avait décidé d'être loyale à Lazzaro Calbi; non pas aux Albaregno, ni à Marsilia, mais à lui en particulier. Il lui plaisait, et lui inspirait confiance. Elle ferait exactement ce que ses mots griffonnés lui avaient commandé, et elle savait déjà de quelle manière. Mais cela ne l'empêchait pas, dans l'état de sensibilité physique extrême où elle se trouvait lorsqu'elle faisait usage du Pouvoir, d'éprouver de violentes sensations de dégoût et d'horreur.

Le Roi sommeillait, d'un sommeil artificiel. Santa avança sa main prudemment vers le vieil homme impudiquement écroulé dans ce fauteuil qu'il semblait ne jamais quitter. L'atmosphère sombre et rouge était épaisse et presque sirupeuse autour d'eux; le contact de la peau moite de l'épaule fut chaotique, violent et douloureux. Ce corps lui envoyait tant d'informations désespérées qu'elle chancela, et dut faire un effort pour maintenir le contact, puis pour appuyer plus fort. C'étaient des os brisés, qui se souvenaient de multiples fractures liées à ses chutes quotidiennes. Des muscles assoiffés et atrophiés, intoxiqués par l'Oubli. Un sang tumultueux et chargé, qui se frayait difficilement un passage dans les vaisseaux obstrués. Des organes épuisés, lésés, qui cachaient dans le secret des viscères leur éternelle douleur. Une vie suintante et saccadée, faible et tendue, immobile et tourmentée. Santa sentit des larmes monter à ses yeux et les laissa couler sans y prêter attention. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas touché une telle souffrance. Très exactement depuis les blessures inguérissables de sa mère, après que son père l'eut violée et battue une fois de trop. Elle fit claquer sa langue d'un geste rageur. Qui étaient-ils, ces

Princes et ces Princesses, pour laisser souffrir un homme comme cela ? Un animal dans le même état aurait été achevé depuis des années, avec plus de compassion.

C'était elle qui avait mis fin aux souffrances de sa mère, alors qu'elle n'était âgée que de treize ans. Elle avait également mis fin aux violences de son père. Ces deux morts avaient été nécessaires - comme était nécessaire aujourd'hui celle du Roi. Certaines nécessités avaient du mal à s'accomplir d'elles-mêmes, dans la nature imparfaite. Santa prêtait la main aux accouchements difficiles, aux cicatrisations récalcitrantes, aux érections empêchées. Elle prêtait éventuellement la main à la mort, quand elle était mûre et qu'il fallait la cueillir avant que tout ne pourrisse autour d'elle. Car c'était l'un des grands principes de la vie : la pourriture était contagieuse.

La Strega fit remonter sa main, lentement, jusqu'à la tête du Roi. Le voile de ses rêves confus se souleva un instant pour elle - visions tragiques, que la folie et la douleur rendaient étranges - et Santa s'en détourna. Elle cherchait autre chose, la cause de ce sommeil artificiel si profond, et finit par la trouver. Il y avait comme un corps étranger dans le Roi - des mots qui ne venaient pas de lui, et qui pourtant donnaient des ordres à tout son corps. On lui avait *ordonné* de dormir. Santa frissonna devant l'efficacité de ce Pouvoir qu'elle ne maîtrisait pas, et qui lui faisait peur, comme tout ce qui relevait du verbe. Elle n'aurait pas été capable de réveiller le Roi - mais elle était capable de prolonger son sommeil.

Dans sa bague-poison, se trouvaient quatre graines de morcenillier, réduites en poudre. Trois suffisaient pour tuer un homme - deux suffiraient probablement pour Ridolfo. Une plus petite quantité le plongerait dans un coma profond. Avec beaucoup d'adresse et de précision, elle récolta un quart de la poudre dans la petite coupelle formée par l'ongle, très long, de son index droit. Puis elle introduisit le doigt dans la bouche de Ridolfo, et tourna le doigt pour verser la poudre sur la langue et contre les gencives. Comme elle s'y attendait, une importante salivation se produisit, et Santa ferma les lèvres du vieil homme pour éviter que l'écume n'en sortît. Puis il y eut un réflexe de déglutition et le Roi reprit son immobilité de statue.

A n'en pas douter, il vivrait, et serait incapable de parler pendant vingt-quatre heures. Il ne restait donc plus maintenant qu'à se méfier des Cheveux Mouillés.

Lorenza se sentait immensément fatiguée, et le trajet qui menait des Jardins jusqu'à son appartement lui sembla long et pénible. Elle appréciait toutefois le bras souple et ferme de cette Agnese qui allait devenir sa Petite Main - son pas tranquille, naturellement mesuré au sien - sa manière pertinente de répondre aux questions sans précipitation - elle avait même un certain plaisir, elle devait l'avouer, à contempler son profil baissé, et la façon dont ses cheveux aux reflets dorés s'allumaient au soleil. Elle qui aimait les oeuvres d'art, elle était servie avec ce chef d'oeuvre humain; rien ne semblait manquer à sa perfection. Il y avait surtout quelque chose de reposant dans sa compétence - la petite Graziella l'avait amusée et touchée, mais il fallait toujours s'inquiéter qu'elle ne comprît pas les consignes ou qu'elle les réalisât mal. Et Lorenza avait besoin de cesser de s'inquiéter. L'Etrangère le lui avait dit : il fallait déposer tous les autres fardeaux. Et Agnese lui paraissait en être la dépositaire idéale.

La Reine, une fois la porte close, lorsqu'elle fut enfin hors de vue de ses sujets, se laissa aller. Son visage s'affaissa, elle dénoua ses cheveux et commença à délayer son vêtement; Agnese l'aida sans que Lorenza eût besoin de le lui demander, elle devançait ses gestes et lui prêtait la force de ses doigts. Lorenza, revêtue d'une chemise flottante et presque transparente, s'allongea sur l'ottomane de sa terrasse, et contempla le soir qui tombait sur la mer.

- As-tu déjà été en bateau, Agnese ?
- Non, Altezza. Je suis montée à bord de la Libertà il y a quelques jours, mais c'était la première fois de ma vie.
- Comment est-ce, à bord ?

Agnese sourit.

- Il y a plus de bois que dans une forêt, et cela bouge sans cesse... C'est affreux, mais c'est une affrosité tout imprégnée de votre fils. Vous y serez bien.

Lorenza la considéra un instant, les yeux plissés. Elle ne savait pas comment prendre cette remarque, qui lui paraissait trop familière, et resta un instant indécise, puis elle décida de la trouver spirituelle et sourit à son tour. La douleur se lisait cependant sur ses traits, et Agnese lui proposa :

- Voulez-vous que je vous masse, Altezza ?

Lorenza n'avait pas envie de dénuder son sein; ni envie qu'on le touche. Elle avait envie de l'oublier, de l'oblitérer. Elle préférait regarder la mer et attendre que la vague de douleur reflue.

- Non, merci. Je voudrais que tu ailles voir le Roi, et que tu installes quelque chose auprès de lui pour que je puisse le veiller. Si tu peux le transporter, il faudrait le laver, le changer et le coucher. Et lui donner à manger s'il est éveillé. Moi, je vais me reposer un moment, puis je viendrai le voir.

La voix de la Reine était de plus en plus faible, comme si le sommeil la prenait progressivement.

- Il a toujours très soif quand il se réveille... il aime boire un grand verre de vin coupé d'eau... Essaie de lui faire avaler un fruit...

La voix de plus en plus lente de la Reine menaçait de s'éteindre.

- Ferme la porte du Roi de l'intérieur. Sais-tu... où est la porte de communication ?...
- Je la trouverai, assura Agnese.

Mais la Reine ne répondit pas - elle avait fermé les yeux sur sa douleur, était rentrée dans sa fatigue comme dans une coquille.

Agnese la regarda un moment, cherchant en vain sur son visage les traits de Guasparre. Puis elle laissa la Reine se reposer, et entreprit de trouver la fameuse porte qui permettait à Lorenza d'accéder directement à la chambre du Roi. Elle jeta d'abord un oeil au judas, pour constater que le Roi dormait dans son fauteuil, puis elle fit glisser ses mains sur les parois de l'alcôve, et sur le mur qui la prolongeait. Elle finit par trouver la porte que le trompe-l'oeil dissimulait. Les fentes infimes de son encadrement étaient noyées dans les zébrures verticales d'une forêt, et dans un branchage horizontal. Elle l'ouvrit sans bruit, comme une porte familière dont on n'a pas besoin d'huiler les gonds. Les paroles de Lorenza, pleines de sollicitude, avaient surpris Agnese, qui était persuadée que le Roi suscitait chez son épouse la même répulsion consternée que chez son fils. Elle avait pourtant perçu autre chose : une préoccupation presque maternelle, une tendresse inexplicable, l'attachaient à lui. Le contraste entre la chambre bleue et aérée de la Reine, où circulaient l'air de la mer et celui de l'Art, et la chambre close et sanglante du Roi, la fit frissonner. Une odeur désagréable flottait dans l'air lourd; Agnese se demanda si ce n'était

pas là la source de ce parfum reptilien qu'elle avait perçu tout à l'heure chez la Reine. Surmontant son dégoût en respirant spontanément par la bouche, elle alla ouvrir les rideaux et les fenêtres. Le rouge ambiant se désépaissit un peu, s'oxygéna, ce qui lui rendit du courage. Le Roi était un peu effrayant, et elle se demanda comment la petite Graziella avait pu supporter un tel travail. Elle visita les lieux, alla fermer la porte principale de l'intérieur, ouvrit les coffres, changea les draps du lit, sortit des vêtements propres, servit un grand verre d'eau, rougi d'un peu de vin, et le disposa, avec des fruits, sur la table de nuit. Elle tira un divan qu'elle installa pour la Reine à côté du lit. Elle prépara aussi une cuvette d'eau chaude, du savon et du linge de toilette. Puis elle examina le fauteuil, dont deux pieds étaient munis de roulettes, et entreprit de le déplacer jusqu'au bord du lit. Quand elle fut bien sûre qu'aucun de ses gestes ne réveillerait le Roi, elle le déshabilla et entreprit de le laver. C'était la première fois qu'elle dispensait ce genre de soins, et elle ne savait pas trop comment s'y prendre. L'idée lui vint que ces manipulations pourraient être facilitées par le Toucher - et elle finit par se piquer l'épaule avec le poinçon pour éveiller son Pouvoir. À partir de là, ses gestes furent en effet plus faciles. Elle devinait d'instinct les prises qui permettraient de déplacer le Roi sans risquer de le faire tomber; elle évitait les zones douloureuses; elle frottait la peau aux endroits où la saleté s'était accumulée. Cette intimité tactile avec le vieil homme était devenue animale - elle s'occupait d'une vieille bête harassée, qu'elle fit rouler dans le lit avec une extraordinaire habileté, comme elle aurait allongé un vieux chien mourant sur une paille fraîche, après l'avoir pansé.

Quand Ridolfo fut installé dans la blancheur des draps immaculés, elle alla ouvrir les fenêtres en grand. Le calme du crépuscule envahit la pièce, et des senteurs fortes et saines arrivèrent jusqu'au lit. L'odeur de la pierre chauffée par le soleil, humide de la rosée nocturne. L'odeur salée de la mer. L'odeur d'épices et de poisson rôti qui sortait à cette heure des cuisines du Palazzo. Agnese regarda son oeuvre et sourit. Le Roi avait retrouvé une allure royale; sa barbe peignée, sa peau lustrée, son corps reposant dans une attitude digne, le transfiguraient. Ce fut alors qu'elle constata la ressemblance. La terrible, la maudite ressemblance entre Ridolfo et Guasparre. C'étaient le même nez, la même mâchoire, la même forme du visage, la même implantation de cheveux. Elle avait lavé avec horreur le sexe flétri du père, comme elle avait embrassé amoureuxment celui du fils. Cette idée lui fut désagréable, et elle tenta de cesser de voir cette ressemblance - mais, comme dans les images enfantines où une figure est cachée dans une autre, il devenait impossible de ne plus voir la deuxième image après qu'on l'avait vue une première fois. Elle avait sous

les yeux l'un des futurs possibles de Guasparre, et cela affectait, d'une manière insidieuse et profonde, la façon dont elle se le représentait. Lorsque quelqu'un essaya d'ouvrir la porte de l'extérieur, Agnese se figea. Elle revint à pas de loup dans les appartements de la Reine, referma la porte derrière elle, et vérifia que Lorenza reposait toujours sur son ottomane. Des pas se firent bientôt entendre, et une voix masculine retentit derrière la porte.

- Mère ?

Agnese ouvrit la porte précipitamment, et se trouva nez à nez avec Fabio. Le Pouvoir n'était pas tout à fait résorbé en elle, et elle sentit passer, à travers la porte qu'il venait de toucher, le courant d'une colère contenue.

- Va chercher la Reine, dit le Prince d'un ton sec.

- La Reine se repose, dit-elle respectueusement.

- La porte du Roi est fermée.

- La Reine souhaite veiller le Roi, Altezza. Elle m'a donné des ordres en ce sens.

La formule de politesse avait caressé Fabio - elle pouvait le sentir presque physiquement. Il sembla hésiter - mais il renonça vite à l'idée de forcer la porte de sa mère, dans l'état où elle se trouvait. Il finit donc par tourner les talons, sans un mot d'adieu, et Agnese put sentir sous ses pieds les ondes de sa frustration qui se répandaient à travers les carreaux précieux de la mosaïque.

Marga s'était enfin retirée dans les appartements somptueux que lui fournissait le Signore Miniato Lego. Ce béotien lui inspirait un mépris constant, dans tout ce qu'il faisait et disait, mais il n'exigeait rien d'elle, pas même de la politesse, et elle en remerciait la Mère.

Cette mission s'était avérée pénible, et il lui tardait d'y mettre un terme. Les temples de Porphyre lui manquaient, ainsi que la rigueur des prêtres de son culte. Par la pensée, elle se figura le temple de Port-Kharys, le grand visage de pierre de la Déesse se reflétant dans le bassin sacré entouré de ses colonnes d'eau. La pénombre verte, le bruit des chutes. Tout ce qu'elle voyait à Marsilia heurtait sa piété : tout n'était que relâchement, dépense, jouissance et dérèglement. La Mère était ici méprisée par les Artocrates, ignorée par la multitude, et adorée seulement d'une poignée de fidèles ignares. Nul ne

reconnaissait sa constellation dans le ciel. Il avait été très déstabilisant d'être confrontée à ces humains, en apparence si semblables aux habitants des Cités Portuaires, mais qui ne parlaient pas *la même langue*. Elle n'entendait pas par là un vocabulaire différent, mais des symboles différents pour interpréter le monde. Elle avait l'impression de vivre à côté d'une espèce étrangère, et, loin de s'émerveiller de cette diversité, elle en ressentait une vive contrariété. Les impies des Cités Portuaires étaient de moins en moins nombreux, et, devant la puissance de l'Eglise de la Mère, ils affichaient à tout le moins un certain respect. Mais ici... son vêtement passait pour un accoutrement de théâtre, ses cheveux huilés ne représentaient qu'une excentricité, et ses paroles n'étaient pas écoutées avec un intérêt particulier. Elle était anonyme et insignifiante - et cette indifférence était une insulte à la Déesse.

Le Révérend Cristome ne lui avait donné, au reste, aucune consigne particulière concernant Marsilia. Cette Cité de débauche et de vice, où personne ne savait utiliser la puissance de la Déesse, n'était qu'une fourmilière sans intérêt. Elle avait donc improvisé du mieux qu'elle avait pu, en acceptant d'aider la sédition du Prince. Il lui semblait que ce personnage, si sinistre qu'il fût, serait plus compatible avec le développement de l'Eglise que ces maudits Artocrates, qu'il détestait presque autant qu'elle. Il avait promis en échange de financer la construction d'un véritable temple et de promouvoir l'Eglise de la Mère, afin de redresser les mœurs marsiliennes. C'était là un résultat dont elle pourrait être fière de rendre compte à son Ordre.

Sa mission principale, cependant, n'avait pas donné les résultats qu'elle espérait. Les gens d'Albâtre avaient manifesté envers elle la plus grande méfiance, depuis leur embarquement à bord de la Libertà. Ils parlaient peu en public, et n'utilisaient jamais leur prétendu pouvoir. Elle n'avait quasiment rien pu apprendre sur eux. Marga soupçonnait que le soi-disant « Esprit » d'Albâtre était largement surfait. Comment toute une population pouvait-elle maîtriser les arcanes que seuls les Initiés possédaient, partout ailleurs ? Il devait s'agir de petites pratiques mineures et sans commune mesure avec ce qu'elle-même était capable de faire. Leur fameuse pierre greffée sur le front, dont la légende disait qu'elle s'allumait chaque fois qu'ils utilisaient l'Esprit, pouvait bien réagir à autre chose. Elle s'allumait parfois au milieu d'une conversation, et cela ne correspondait pas à l'idée que Marga se faisait de l'usage de la Puissance. Leur attitude l'avait également déçue : elle s'attendait à suivre de puissants stratèges, attelés à un but bien défini, et elle s'était rendue compte assez vite qu'ils ne faisaient qu'errer, dans leur exil. Le nez au vent, les yeux souvent mouillés de

larmes, admirant les beautés faciles de Marsilia, allant de ci, de là, sans la moindre cohérence. Les suivre était vain, et, malgré tout le respect qu'elle portait à Cristome, cette mission avait été une erreur, une monumentale perte de temps. Cela ne l'étonnait guère, d'ailleurs. Les Assesseurs étaient de saints hommes, mais la compagnie exclusive de la Déesse les éloignait des réalités du monde.

Lorsqu'on frappa à sa porte, Marga fit d'abord semblant de ne pas entendre. Au bout de quelques instants cependant, on insista, et la voix du Prince Fabio retentit.

- Prêtresse Marga, ouvrez-moi, dit-il.

Elle soupira et ouvrit la porte. Le Prince avait un air renfrogné qui ne présageait rien de bon.

- Je viens vous avertir de ne point vous présenter demain matin. La Reine, pour une obscure raison, a décidé de veiller son mari. On ne vous ouvrirait pas la porte.

Cette nouvelle, qui semblait si fâcheuse pour Fabio, la laissait parfaitement indifférente.

- Je vous remercie d'avoir pris la peine de venir m'en avertir, dit-elle.

- Que me proposez-vous pour pallier à cela ?

- Moi ? Que voulez-vous dire ?

- Vous vous étiez engagée à convaincre mon Père de parler en ma faveur avant l'annonce de la Régence.

- En effet, et les circonstances m'en ont empêchée.

- Il faudra donc recommencer après l'annonce... Cela sera plus difficile, car Gemma sera déjà en place, mais si nous parvenons à faire parler mon Père, après le départ de la Libertà...

- Je ne pourrai vous aider au-delà du départ de la Libertà.

- Pourquoi ?

- Parce que je repars avec elle.

Les yeux de Fabio étincelèrent de colère.

- Je vous ai grassement payée, Madame, et j'entends que vous respectiez votre part du contrat.
- Je peux vous rendre votre argent, si c'est là ce qui vous embarrasse. Pour qui vous prenez-vous ? Pensez-vous qu'on achète la puissance de la Déesse ?

Ils s'affrontèrent du regard, un long moment, le menton haut.

- Retardez votre voyage de retour. Attendez que je sois en place. Ainsi, vous pourriez m'aider pour la construction du Temple.

Marga fulminait intérieurement contre le ton suffisant de ce marchand impie.

- Il n'en est pas question, Fabio. Ma collaboration avec vous s'arrêtera au départ de ce bateau. Un devoir beaucoup plus sacré m'appelle.

Fabio se mordit la lèvre pour réussir à se contenir. Le verbiage religieux lui était presque aussi odieux que le verbiage des Artocrates. Mais cette femme représentait son dernier levier pour actionner le Roi.

- Un conseil, au moins, pour m'aider ? Vous qui avez pénétré l'esprit du Roi, qu'y avez-vous vu ?

Marga soupira à nouveau.

- Vous avez vu juste. Sofia est la seule personne qui puisse encore avoir une influence sur lui. Vous avez obtenu de bons résultats avec une jeune femme à sa semblance.
- Elle est morte, dit-il sourdement.
- En effet. Je vous avais prévenu de ne pas lui donner cette bague trop tôt. Les gens de peu de foi sous-estiment toujours le Pouvoir. Mais, depuis le début, j'avoue ne pas comprendre pourquoi vous vous compliquez ainsi la tâche. La vraie Sofia existe encore, n'est-ce pas ?

Fabio entrevoyait une lumière qui s'allumait dans son obscurité.

- Oui.
- Trouvez un intérêt commun avec elle, et, tous les deux, évincez votre soeur.

Le Prince regardait dans le vide, à l'affût d'une proie imaginaire. Elle se sentit soulagée de lui avoir donné un os à ronger, et espéra qu'il la laisserait tranquille, à présent. Elle fut exaucée à peine quelques minutes plus tard, lorsque Fabio Albaregno, ragaillardi, prit un congé définitif de son insaisissable alliée.

Lorsque Fabio se réveilla, le lendemain matin, il ouvrit les yeux sur la fenêtre ouverte. Le soleil était encore très bas dans le ciel, et les couleurs du paysage, encore tendres et pâles. Il pensa, malgré lui, à ce tableau de la Barberigi, *l'Aube sur la Mer*. Un tableau inutile, certes, mais réussi, qui aurait été très décoratif dans un appartement. Il se demanda s'il pourrait l'acquérir afin de l'offrir à son épouse.

Nicolina, quant à elle, était déjà vêtue, ou plutôt harnachée, de pied en cap. Elle était persuadée que l'heure de son époux avait sonné, et que la Reine n'aurait pas la folie de nommer Régente une péronnelle comme Gemma. Elle était assise au bord du lit, immobile, prête à jouer son rôle, comme une poupée que l'on aurait déballée de son papier coloré.

- Pourquoi t'es-tu préparée si tôt ? maugréa Fabio en guise de salutation.
- C'est un grand jour, Fabio.
- Ce n'est pas un grand jour, la détrompa-t-il. Ma mère m'a dit hier qu'elle allait nommer Gemma.

Nicolina, à ces mots, se récria.

- C'est impossible, Fabio. Elle n'a absolument pas les épaules pour régner, il faut ouvrir les yeux de ta mère.
- Ce sont les tiens qu'il faut ouvrir, ma pauvre Nicolina. Tu es toujours si sotte et si prompte à croire à tes illusions... Les Albaregno ne nous aiment pas, et ils ne nous aideront pas.
- Nous sommes des Albaregno, protesta-t-elle. Je suis Nicolina Albaregno.

Fabio eut un petit rire. Elle était désarmante.

- J'ai décidé de changer de stratégie, dit-il plus doucement.

Nicolina, qui ne se remettait pas de son indignation première, poussa un soupir douloureux.

- Encore ! se plaignit-elle.

- Et je voudrais que tu m'assistes, cette fois, dit-il pour l'encourager.

Nicolina lui fit un sourire où il n'avait nulle trace de rancune, et Fabio ressentit, devant cette fidélité presque canine, une pointe d'orgueil.

- Je voudrais que tu ailles assister à tous les ballets de la Calvenzano. Et si possible que tu ailles la louer à la fin pour son travail. Que tu deviennes son amie, en somme.

- Cette femme scandaleuse ? Je croyais que personne dans ta famille ne lui adressait plus la parole.

- Gemma l'humilie dès qu'elle le peut. Ma mère lui a interdit la porte de mon père depuis vingt ans.

Nicolina, qui était dotée d'une certaine intelligence pratique, sut tirer, à sa façon lente et progressive, les conclusions qui s'imposaient.

- Tu souhaites tirer parti de cette inimitié, dit-elle. Tu souhaites utiliser Sofia pour faire tomber Gemma et contourner ta Mère.

Fabio eut un rire satisfait, le même rire qu'il avait lorsque son chien montrait assez d'intelligence pour retrouver une balle qu'il avait cachée.

- Exactement, dit-il. Mais j'ai besoin de toi pour gagner sa confiance.

- Comment va-t-elle t'aider ?

- Je la laisserai parler au Roi, quand ma mère sera partie.

Nicolina examinait, dans son esprit étroit, les possibilités qu'offrait cette perspective.

- On raconte qu'elle le menait par le bout du nez, à l'époque, dit-elle avec un sourire plein d'espoir.

- Prie, ma chère, prie pour que ce soit encore le cas.

Quelque chose s'était produit, pendant la nuit, dans les souterrains endormis de l'esprit de Lazzaro. Une prise de conscience subite - ou plutôt le passage d'une idée abstraite, avec laquelle son intelligence jouait depuis des semaines, à une expérience concrète, corporelle, fondamentale, de la réalité.

Cette réunion était la dernière à laquelle il assisterait en tant que conseiller de la Reine - la Reine, dans quelques jours, ne serait plus là.

Une fringale terrible le prit, comme un vertige, devant ce réel aussi inconcevable que brutal, comme un trou qui se creusait en lui, et qui menaçait de l'emporter s'il ne le comblait pas vite, très vite. Il mangea tout ce qui lui tomba sous la main, sans s'arrêter, pendant un temps extrêmement long. Puis il se sentit un peu rassasié, comme si le trou béant au fond de lui-même était temporairement refermé. Et il fut capable de se ressaisir suffisamment pour jouer aux Albaregno la meilleure version de ce Consigliere habile et discret, qui leur donnait la réplique depuis quinze ans. Il ne s'agissait pas de faillir, de perdre ses moyens, d'oublier son texte, pour la dernière représentation. Il devait jouer son rôle à la perfection, pour laisser à Lorenza un souvenir sans tache.

Il arriva donc le premier dans les appartements de la Reine, et nota l'espèce d'intimité calme qui régnait déjà entre elle et Agnese. Quand il se fut présenté, Lorenza pria la Petite Main de partir, et Lazzaro la salua d'un signe respectueux.

- Agnese vous convient-elle ?
- Oui, elle s'occupe de tout avec une merveilleuse habileté. Je vais pouvoir me reposer sur elle.
- J'en suis heureux, Altezza.
- Lazzaro, Lazzaro... Même aujourd'hui, vous me refuserez le plaisir de m'appeler Lorenza ? De me considérer comme votre amie ?

Lazzaro se sentit rougir.

- Je ne vous refuserais jamais rien, Lorenza, dit-il tristement.

Lorenza était d'une humeur étrange, à la fois mélancolique et badine.

- Si je reviens de ce voyage, Lazzaro, je vous promets de passer une nuit avec vous. Vous n'aurez pas le droit de me le refuser.
- Altezza ! se récria-t-il.

Elle éclata d'un petite rire triste.

- Rassurez-vous, Lazzaro, je ne reviendrai peut-être pas...

Les yeux du Consigliere le piquèrent lorsqu'ils se remplirent de sel. Ses larmes, concentrées, épaisses, ne coulèrent pas, mais donnèrent à son regard une brillance fugitive. Lorenza en fut émue et lui donna sa main, qu'il porta respectueusement à ses lèvres.

- Vous êtes-vous décidée pour Gemma ?
- Oui. J'en ai averti Fabio. J'espère qu'il ne fera pas d'histoires. Me direz-vous ce que vous le soupçonniez de tramer ?
- Non, Altezza. Je préfère vous le taire.
- C'est là l'une de vos innombrables qualités, Lazzaro : savoir ce qu'il faut dire, savoir ce qu'il faut taire. Essayez de l'enseigner un peu à Gemma.

Leur conversation fut interrompue par l'arrivée des autres - Rigarda entra la première, suivie de Gemma, de Guasparre, de Nicolina et de Fabio. Tous s'installèrent sur la terrasse, qui à cette heure n'était pas trop ensoleillée. On voyait au loin la Libertà en train de caboter - elle avait quitté les chantiers navals, et s'approchait du Port, où elle resterait jusqu'au départ.

- Mes chers enfants, ma chère Rigarda, j'ai beaucoup de choses à vous dire tout à l'heure, dont je veux que vous soyez tous témoins. Lazzaro, vous prendrez note de tout ce que je vais dire, et vous ferez signer ce papier à tout le monde à l'issue de la séance. Bien entendu, vous le savez tous déjà, c'est Gemma qui assurera la Régence. Mais il y a beaucoup d'autres choses à évoquer.

Calbi s'inclina et se saisit d'un papier et d'une plume. Personne ne réagit à l'annonce officielle du choix de Gemma.

- Avant de commencer, je voudrais régler une question importante. Le Roi n'a plus de Petite Main, et en mon absence, il faudra trouver une personne de confiance, capable de l'aider à faire sa toilette, capable de se taire, capable de supporter les soins quotidiens d'un malade et la solennité particulière qu'il y a à veiller sur un Roi. Avez-vous en vue des Petites Mains suffisamment capables ?
- Fiametta pourrait sans doute s'occuper de Père, en plus de mon service, dit Gemma.
- Ne commence pas déjà à écraser tes sujets de tâches harassantes, lança Fabio. Fiametta aura déjà fort à faire pour nettoyer ton désordre et t'apporter ton Oubli.

Les yeux de Gemma lui lancèrent des éclairs, mais un regard sévère de sa mère lui ferma la bouche.

- As-tu quelqu'un à proposer, Fabio ?
- Oui. Je suis disposé à me séparer de mon fidèle Corrado. Je pense qu'un homme sera plus indiqué pour manipuler Père, qui devient lourd. J'ai une entière confiance en lui.
- Fort bien, cette question est donc réglée. Lazzaro, vous l'avez noté ?

On entendit la plume appliquée de Lazzaro crisser un instant sur le papier, puis il hocha la tête.

- En ce qui concerne Ridolfo, je souhaite expressément qu'il apparaisse en public le moins possible. Que ses habitudes, en dehors de mon départ, soient le moins possible bouleversées. Et que sa porte reste fermée à Sofia Calvenzano
- Je crains, Mère, que vous ne deviez l'appeler « Maestra », maintenant que la Danse est devenue un Art Majeur, fit remarquer Nicolina.
- Ne t'inquiète pas, Mère, je m'en charge, dit Gemma.
- Gemma, continua Lorenza, je sais que tu la hais. Je sais aussi que tu éprouves des sentiments violents envers différentes personnes, comme Appollonio Vittelli. Je te demande instamment de te maîtriser. Evite tout débordement affectif, tout acte de vengeance personnelle, tout abus de pouvoir servant tes propres émotions. Je suis très sérieuse à ce propos, et je vous demande à tous les trois, Consigliere, Dottoressa, et Fabio, de rappeler la Régente à l'ordre si une telle occasion se présente.

Gemma soupira.

- Je me ferai un plaisir particulier de rappeler ma petite soeur à l'ordre, Mère, dit Fabio. Mais je me demande si cela n'équivaut pas à demander à un chat de ne pas goûter la crème ou à un poisson de respirer hors de l'eau.
- Quant à toi, Fabio, il va de soi que tes sarcasmes ne doivent pas dépasser un cadre strictement familial. Tu as le devoir de respecter l'autorité de ta soeur, afin de ne pas fragiliser l'image de la famille. Si grand que soit ton dépit, il te faudra le museler. Je souhaite que tu obtiennes un avantage raisonnable, de ton choix, pour t'aider à le surmonter. Y a-t-il une fonction, quelque chose que tu brigues ?

Nicolina, qui avait déjà probablement réfléchi à des dizaines de faveurs possibles, s'agitait sur sa chaise, mais un regard de Fabio la réduisit au silence.

- Le poste de Tesoriere me conviendrait parfaitement.

Gemma ouvrit la bouche pour protester, mais Lorenza fut plus rapide.

- Cela semble juste, dit-elle. Surveillez vous l'un l'autre et empêchez-vous mutuellement de dilapider la fortune et la réputation de Marsilia. Avez-vous d'autres sujets à aborder ?

Lazzaro leva la main, et toutes les têtes se tournèrent vers lui.

- Comment souhaitez-vous que le problème du Cantatore soit réglé, Altezza ?
- La réputation du Cantatore doit être préservée coûte que coûte. Présentez une version des faits qui lui offre une porte de sortie digne de son génie.
- Et l'enfant ? demanda Guasparre.
- Trouvez lui un autre Maestro. Et que cette histoire de castration soit définitivement enterrée.
- Aucune sanction ? N'est-ce pas insuffisant pour ce qu'il a fait ? insista Guasparre.
- Voudrais-tu que ta figure de proue soit défigurée, Guasparre ? demanda Gemma. Le Cantatore est célèbre jusque dans les fins fonds de la Baie... Et puis nous ne pouvons nous permettre de faire la police des moeurs des Artocrates. Leur liberté est nécessaire à leur création.

- Je crois, ma soeur, que vous confondez liberté et licence, répliqua Nicolina.
- Je crois qu'elle confond aussi création et destruction, ajouta Fabio.
- C'est injuste, trancha Lorenza, mais c'est ainsi que je l'ordonne. Le Cantatore ne peut être conspué publiquement. Vous devrez acheter le silence de l'enfant.

Guasparre ouvrit la bouche pour contredire sa mère, puis, se rappelant peut-être qu'il ne restait pas à Marsilia, il se ravisa.

- D'autres questions ?

Lazzaro leva à nouveau la main.

- Souhaitez-vous que l'inauguration de la Villa Lorenziana, qui était programmée dans quelques semaines, attende votre retour ?

Lorenza réfléchit un instant.

- Non. Inaugurez-la en mon honneur. Et réunissez les Architectes pour qu'ils réfléchissent à de nouveaux plans.
- De nouveaux plans ? demanda Gemma. Quel monument as-tu prévu d'ériger ?
- Pas un monument, Gemma. Une nouvelle villa. La Villa Guasparinna.

Les mots retombèrent dans un silence de plomb. Gemma et Fabio échangèrent un regard interrogatif, oubliant leur rivalité devant leur ennemi commun; Guasparre se rembrunit; Lazzaro s'accrocha à sa plume et ressentit une bouffée d'amour pur pour sa Reine.

- Une Villa... Guasparinna ? demanda Gemma en détachant les mots. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Rigarda poussa un soupir fatigué. Elle semblait de très mauvaise humeur.

- Cela veut dire, bien sûr, que Guasparre sera le prochain Roi, dit la vieille femme. Et je ne vois pas en quoi cela vous étonne. Ce destin lui a été répété à chaque seconde de sa vie depuis sa naissance.
- Mère ? demanda Gemma en se tournant vers Lorenza.

- Je te nomme Régente, Gemma. Mais lorsque le Roi et moi viendrons à mourir, mon souhait est que ce soit Guasparre qui règne.

Tout le monde se tourna vers Guasparre qui, avec ostentation, regardait la mer.

- Guasparre ! l'appela Gemma. Tu étais au courant ?

Guasparre tourna lentement la tête vers sa soeur. Ses yeux gris avaient pris une teinte métallique.

- Comme l'a rappelé notre tante, j'ai grandi dans cette perspective. Je ne peux pas dire que l'idée ne m'ait pas effleuré.

- Mais...

- Nous n'en sommes pas là, dit-il. Il s'agit aujourd'hui d'exercer la Régence. Mère a exprimé son souhait, uniquement pour le cas malheureux où...

Il n'acheva pas sa phrase. Lorenza reprit :

- Il s'agit de mon souhait, mais il s'agit aussi, et il s'est toujours agi, du souhait de Ridolfo. Il a toujours considéré Guasparre comme son Dauphin, et cela ne s'est jamais démenti. Lazzaro, avez-vous bien noté ?
- J'ai noté : « La Reine exprime fermement sa volonté de voir son fils aîné, Guasparre, succéder à Ridolfo sur le trône. »
- Fort bien. Cette décision doit être archivée, mais n'a pas besoin d'être rendue publique. Je compte sur vous tous, qui l'avez entendue, pour la respecter, y compris toi, Guasparre. C'est ma dernière volonté.

Ces mots glacés de « dernière volonté » firent exactement l'effet que Lorenza avait escompté, en abattant la mort comme un atout maître.

Il n'y avait plus de carte à jouer après celle-là.

Rigarda avait demandé, assez sèchement, à Lazzaro de la raccompagner à la Crypte, et il soupçonnait qu'elle avait une bonne raison pour le faire. Il avait, du reste, également besoin de lui parler. Leur descente fut silencieuse et un peu pénible - puis ils se retrouvèrent dans

l'ombre caverneuse des vieilles voûtes. La Dottoressa se dirigea vers le grand autel de pierre sur lequel avait reposé la Ballerina, et où trônait à présent l'étui noir d'une viole.

- Hier soir, en rentrant de la Controverse, j'ai retrouvé ça, ici, dit-elle d'une voix accusatrice, en montrant, sur l'autel, une bague-poison.

Lazzaro reconnut l'objet, le prit délicatement dans ses doigts, et actionna le mécanisme d'ouverture. Dans un petit déclic agréable, la boîte s'ouvrit sur une poudre brune, qui répandait une odeur un peu âcre.

- Cette bague appartient à Santa, dit-il. Elle me l'a montrée, hier, quand elle a dit qu'elle avait amené de quoi...
- Expédier Ridolfo, poursuivit Rigarda.
- Oui, dit Lazzaro.

Le gros homme et la vieille femme se regardèrent en face, un long moment.

- Parlez, Consigliere, dit-elle avec humeur. N'est-ce pas pour cela que les Albaregno vous payent ?

Lazzaro mit quelques secondes à comprendre d'où venait son agressivité.

- Vous ne croyez tout de même pas que je lui ai demandé de vous déposer cela ?
- Je vous avouerai que l'idée m'a traversé l'esprit.
- Je ne me permettrais jamais, Altezza... La Strega a agi de son propre chef.

La vieille femme le scruta, suspicieuse, puis son visage se détendit brusquement.

- Je veux vous croire, Calbi. Admettons qu'elle soit venue déposer cela de son propre chef. Cela signifie malgré tout que vous lui avez laissé entendre que ce meurtre était envisageable.

Lazzaro baissa la tête.

- N'avez-vous rien remarqué dans le comportement de Fabio, ces derniers temps ?
- Pourquoi changez-vous de sujet ?

- Vous allez bientôt comprendre mon détour. Réfléchissez à ma question.
- Il semble plus pondéré que d'ordinaire, fait moins d'esclandres, dit moins de mal des Artocrates, et se montre plus proche de son père. Je dirais qu'il s'améliore.
- Si je vous disais qu'il tente depuis des mois de faire apprendre par coeur des tirades à son père... qu'il a demandé à Isabella Ascolti de lui rendre un service d'un genre particulier, qui impliquait qu'elle porte une robe de théâtre rouge... Qu'il est en relation étroite avec la prêtresse de la Mère, qui lui a probablement fourni le Charme que portait la Ballerina... Qu'il m'a amené un délégué des Marchands de Marsilia pour me sonder sur un projet de privatisation de l'Art... Que ce marchand héberge justement cette prêtresse de la Mère... Qu'il a cherché, hier au soir, à veiller lui-même son Père, et qu'il n'en a été empêché que par le plus grand des hasards...
- Je vous demanderais, assurément, où vous voulez en venir.
- J'ai une hypothèse, Dottoressa, qui explique toutes ces informations confuses. Qui les rend claires et lisibles.
- Je vous écoute.
- Le Prince Fabio a un projet pour la Cité. Un projet politique, qu'il m'a explicitement exposé, un projet qui ruinerait l'Artocratie, favoriserait les Marchands, rétablirait l'ordre moral. Ses alliés sont les Marchands de Marsilia, mais il a également réussi à rallier à sa cause l'Eglise de Porphyre.
- En quoi consisterait ce projet ?
- Les oeuvres des Artocrates seraient vendues par les Marchands, qui percevraient une énorme commission sur les ventes, et développeraient ce commerce. Le Palazzo ne recueillerait plus qu'une partie des bénéfices. Pour réduire les dépenses, le Palazzo cesserait d'entretenir les Artocrates les moins « vendus ». Les Artocrates seraient rémunérés en fonction de la valeur marchande de leurs oeuvres.
- Et les avant-gardistes, qui ne se vendront pas ? Et les Artocrates qui mettent toute une vie à produire une seule oeuvre ?

- Le projet de Fabio les évincerait de fait. Les Artocrates prolixes et populaires, qui fourniraient à la demande, et peut-être sur commande, des oeuvres dans le goût des acheteurs, seraient les seuls à pouvoir vivre de leur art.
- Mais c'est la fin de l'Artocratie ! murmura-t-elle, scandalisée.
- En effet.
- La qualité des oeuvres en sera terriblement affectée!
- C'est à craindre.
- En avez-vous parlé à Lorenza ?
- Non. Je n'ai pas osé. J'ai eu peur d'aggraver son inquiétude.
- Cela l'aurait tuée, siffla Rigarda, dont la mauvaise humeur semblait entièrement revenue. Mais quel rapport ce projet a-t-il avec Ridolfo ?
- Fabio a besoin de soutiens. Suite à une visite à son Père, il a dû se rendre compte qu'il était encore capable de parler, et s'est mis en tête de le manipuler afin qu'il prenne publiquement son parti. Lorsque Lorenza a annoncé son Haut Mal, il a pensé pouvoir forcer son Père à se positionner en sa faveur pour la Régence. Il n'y a pas renoncé, je pense, et c'est la raison pour laquelle il s'est assuré un accès facile à son Père en lui assignant son fidèle Corrado. Le soutien public de Ridolfo lui permettrait de lancer une offensive à l'égard de Gemma, qui est affreusement facile à discréditer par ailleurs...
- Et la Ballerine ?
- Je pense que Ridolfo, dans son délire, parle encore beaucoup de Sofia Calvenzano. Ce n'est qu'une conjecture.
- En effet, dit Rigarda. Cet amour ne l'aura pas quitté.
- Fabio a dû remarquer aussi que Ridolfo confondait parfois les personnes... Peut-être s'est-il trompé entre ses deux fils...
- Ridolfo prend sa Petite Main pour Gemma depuis plusieurs années...

Lazzaro se sentait de plus en plus excité par sa démonstration.

- Fabio a trouvé une jeune femme qui ressemblait à la Sofia Calvenzano d'il y a vingt ans. Une danseuse au corps athlétique, aux longs cheveux noirs, qui avait pris toutes les expressions de sa Chorégraphe, dont elle était très proche...
- Isabella Ascolti...
- Tout juste. Il l'a approchée, il lui a demandé de se déguiser avec une robe rouge, et de persuader le Roi d'apprendre des textes.
- A-t-il réussi ?
- En partie. Il a réussi à faire dire à son Père, lors du festival, la fameuse phrase qui a surpris tout le monde. « Peuple de Marsilia, acclamez le Cantatore. »
- La première phrase pertinente qu'il eût prononcée en quinze ans...
- Mais la Ballerine était probablement mal à l'aise avec ce secret, cette manipulation, ou tout simplement avec le Roi lui même, qui a peut-être cherché à la toucher dans un regain de passion...Comment savoir ? Elle a fait savoir au Prince qu'elle ne souhaitait plus se prêter à ce jeu. Mais elle représentait un risque pour Fabio : elle était le témoin gênant de ses intrigues.
- Il l'aurait tuée ? le coupa Rigarda. Il l'aurait poussée dans le vide ?

Lazzaro hésita.

- Pour être franc, Dottoressa, je n'en suis pas sûr. Je sais qu'il lui a offert une bague qui lui a porté malheur, en guise de paiement de ses services. Je n'ai pas pu établir qu'il l'avait activement tuée.

La vieille dame repassait, dans sa tête, les implications nombreuses de ce qu'elle venait d'apprendre.

- Lorsque la Libertà aura appareillé, dit-elle, Fabio ne sera plus entravé que par Gemma, qui a la tête faible. Il aura sa Petite Main dans la chambre du Roi. Et il sera Tesoriere.
- Il oeuvrera à deux choses parallèlement : faire tomber sa soeur, et faire parler le Roi.

Rigarda fit les cent pas dans la Crypte, soudain très agitée.

- Il ne s'agit plus d'un meurtre thérapeutique, pour sauver Lorenza... Il s'agit d'un meurtre politique.
- Les deux convergent, Dottoressa. Nous voulons sauver Lorenza, par tous les moyens possibles. Mais il faut aussi sauver l'Artocratie. Et protéger Gemma.
- Vous avez pris votre parti, Consigliere ?
- Cette décision est la vôtre. Je ne peux vous donner qu'un conseil. C'est pour cela que votre famille me paye.
- Quel est votre conseil ?
- De suivre l'avis de la Strega. D'agir vite. Je peux me rendre dans sa boutique de ce pas, si vous le souhaitez.
- Nous ne devons pas retarder le départ de Lorenza. Et elle ne doit surtout pas subir le choc de ce deuil.
- Alors attendons le départ de la Libertà, proposa Lazzaro.
- Oui, murmura la vieille femme. Attendons le départ de la Libertà.
- Voulez-vous que j'aille trouver la Strega ?

Rigarda eut une sorte d'étouffement, et dut s'asseoir et desserrer son col. Ses traits, que l'intelligence et l'excitation rajeunissaient souvent, apparaissaient maintenant dans toute leur vieillesse.

- C'est à moi qu'elle a donné la bague, dit-elle presque à voix basse. Elle sait ce que je sais aussi depuis le début.
- Quoi donc ? demanda Lazzaro, qui s'était empressé, affolé, autour d'elle.
- Que c'est à moi, et à personne d'autre, d'exécuter cette triste besogne.

Lazzaro, le coeur serré, observa le profil aquilin qui retombait, presque livide, dans le col de dentelles noires.

- Je lui ai dit, Dottoressa, dit-il d'une voix étranglée... Je lui ai dit que vous étiez une grande dame.

Pendant plusieurs minutes, Rigarda Albaregno regarda dans le vide, les joues affaissées, la respiration courte. Et Lazzaro, intimidé par un tel courage, finit par la laisser à sa solitude.

Chapitre 22 : E la nave va

Appollonio se sentait, aujourd'hui, extraordinairement léger. La femme au miroir qui l'avait hanté pendant des semaines venait de s'envoler et le laissait libre; son imagination n'était plus obsédée par rien, et il retrouvait le monde avec des yeux neufs, comme au sortir d'une longue convalescence.

Il fallait avouer que l'accouchement avait été particulièrement difficile - mais, tout compte fait, il était plutôt reconnaissant à Gemma de son concours involontaire. Maintenant que le tableau existait par lui-même, maintenant qu'il était sorti hors de lui, il fût devenu possible de le détruire. Mais Gemma s'y était attaquée trop tôt, alors que l'oeuvre possédait encore l'esprit et les mains d'Appollonio; alors qu'elle existait sous une forme spirituelle, immatérielle, inaltérable. En détruisant la toile, elle n'avait pas réussi à atteindre l'oeuvre, elle n'avait fait que forcer Appollonio à la recommencer, et c'était dans cette opération qu'il avait trouvé son second souffle, celui qui l'avait mené d'une traite jusqu'au bout du tableau. C'était étrange, de se dire que cette oeuvre, qui avait d'abord existé si fortement dans son esprit, qui avait habité sa chair, s'était maintenant détachée de lui au point de n'être plus qu'un objet. Un objet banal, dont on pouvait prendre les mesures, doté d'un poids, d'une matérialité, et d'une fragilité étranges.

Il eût préféré l'offrir à la Reine, mais il ne l'avait pas terminé à temps, et c'était maintenant à la Régente que les Artocrates devaient remettre leurs oeuvres. Toutefois ce n'était pas sans un malin plaisir qu'il se dirigeait vers la cour d'honneur où Gemma s'était installée pour recevoir ses premières visites officielles. Il dut attendre un moment, ce qui ne le dérangerait pas. La vacuité de son esprit était en elle-même si reposante, et son état de disponibilité si plaisant, qu'il souriait à part lui lorsqu'on l'introduisit. Gemma était très belle dans le rôle de Régente - Appollonio remarqua un léger figement de ses traits, d'ordinaire si mobiles, qu'il interpréta comme un stigmate précoce du pouvoir. Il était sincère dans sa bonne humeur. Gemma le considéra un moment, comme si elle hésitait sur le sens à donner à cet air amène.

- Maestro Vitelli, dit-elle courtoisement, que me vaut l'honneur de votre visite ?

Appollonio s'inclina.

- Je viens vous apporter mon nouveau tableau, Altezza, dit-il.

Le tableau était enveloppé, mais ses dimensions étaient familières à Gemma, et elle ne put s'empêcher de rougir.

- Je vous en prie, je serais ravie de le voir.

Son professionnalisme amusait Appollonio, et le touchait aussi, d'une certaine façon. Elle devait faire tant d'efforts pour obtenir cette expression indifférente, que cela en devenait admirable. Il y avait là, même, quelque chose de pictural - cet effort pour dissimuler son trouble, qui resurgissait là où elle ne s'y attendait pas, particulièrement dans la tension de son cou et de ses mains.

Appollonio posa le tableau sur un chevalet, et le dévoila sans tarder. Il n'y avait pas de public pour murmurer, mais Gemma était le meilleur public qu'il puisse imaginer. Non seulement parce que ses connaissances et son goût de la peinture étaient sûrs, mais aussi parce que son admiration aurait deux fois plus de prix, d'avoir triomphé de son amertume. Il vit passer tour à tour sur ce visage qu'il connaissait par coeur, dont il avait dessiné et peint tant d'expressions différentes, la surprise - celle de voir, ressuscité, le tableau qu'elle avait cru détruire - , la colère - celle que lui causait cette provocation de son ancien amant - et puis l'intérêt qui naissait pour la partie du tableau qu'elle n'avait jamais vu. Enfin, il y eut ce moment dans son visage, comparable à l'instant de l'orgasme, où tout ce qui était composé et social se dissipa, pour laisser place à un sentiment pur. L'émotion esthétique qu'elle ressentait était détachée du monde, elle était un hommage que sa sensibilité rendait à un chef d'oeuvre, envers et contre elle-même.

Elle resta muette de longues minutes, hors du temps, plongée dans l'espace utopique du tableau.

Vittelli avait reproduit la femme au miroir avec une telle exactitude que Gemma ne put y déceler la moindre différence. La femme, vue de dos, se déshabillait devant un miroir, à gauche du tableau, et ses vêtements royaux jetés en tas à ses pieds formaient un savant drapé. Elle levait le bras pour retirer une étoffe presque transparente, et il y avait dans le miroir, sur son sein crépusculaire, baigné de lune, cette araignée noire qui fascinait le regard. La fenêtre, derrière elle, était ouverte, et laissait entrevoir le paysage marin. C'était un crépuscule, ou un clair de lune, qui laissait tomber sur la surface noire de l'eau une blancheur, une lactescence fantomatiques. L'atmosphère de cette partie gauche du tableau était paisible et silencieuse. L'espace de la partie droite, qui était demeuré si longtemps confus dans les premières versions du tableau, avait pris forme. Il s'agissait

d'une scène de théâtre, aperçue du haut, côté cour. Les acteurs, dans des costumes brillants et bariolés, semblaient jouer une comédie effrénée, inconscients de baigner dans une sorte de brouillard d'incendie. Lorsqu'on regardait de plus près, on devinait en arrière-plan, côté jardin, des langues de feu qui menaçaient la scène et le public, et une fumée qui brouillait les contours de ce cauchemar collectif. Les premiers rangs du public riaient aux éclats, tandis que quelques spectateurs du fond commençaient à hurler et à courir. Il s'agissait d'une scène de genre, semblable à une scène de bataille ou de massacre, offrant le chaos d'une multitude de corps. Entre ces deux tableaux, qui formaient à l'intérieur d'une même toile comme un diptyque, se trouvait une sorte de frontière verticale sombre et floue. A gauche, la chambre bleutée de la Reine s'achevait sur un mur épais et noir, dont le tableau donnait à voir une coupe. Juste derrière ce mur, en face du spectateur, une galerie s'ouvrait, et toute la scène du théâtre se donnait à voir en plongée. Au bout de la galerie, en bas et au centre du tableau, comme un reflet vis-à-vis du spectateur, et le regardant droit dans les yeux, costumé et grimaçant, brandissant un pinceau, un singe offrait sa face grotesque.

- Quel est son titre, Maestro ? finit par demander Gemma.
- *Autoportrait en fin du monde.*
- Marsilia vous félicite pour ce chef d'oeuvre saisissant, Maestro. L'ingéniosité du dispositif spatial est remarquable, ainsi que le contraste entre les deux parties du tableau. Vous avez réussi une véritable gageure technique - et une oeuvre ambiguë qui touche profondément l'imagination.

Ayant tourné ces quelques phrases, Gemma regarda Appollonio et lui adressa un sourire impersonnel.

- C'est tout ? demanda-t-il.

Ce cri du coeur était sorti tout seul. Cette oeuvre qui lui avait pris tant de temps et d'énergie, cette oeuvre à laquelle il avait tout consacré et sacrifié, lui valait un éloge de trois phrases. Il savait que Gemma se réfrénait intentionnellement, qu'elle avait mille choses à dire sur ce tableau, qu'elle en avait remarqué mille détails, qu'elle savait apprécier la manière dont il avait surmonté les redoutables difficultés. Il savait qu'elle aurait pu en parler pendant des heures, avec enthousiasme, et il ne désirait rien tant que cet échange passionné.

Mais le visage faussement aimable de la jeune femme était une porte fermée.

- Merci Maestro, dit-elle.

Il était congédié.

Il laissa le tableau sur le chevalet, incertain de la manière dont il serait rendu public, comme de l'accueil qu'on lui réserverait. Marsilia absorbait son oeuvre, Gemma absorbait son oeuvre, sans lui rendre en retour ce qu'il espérait. Déçu, il quitta la cour d'honneur avec humeur, et décida d'aller rendre visite à Gabriello, dont la disgrâce le distrairait peut-être de sa propre frustration.

Chemin faisant, il remâcha le sentiment de vide qui l'étreignait, et qui avait brutalement succédé à sa légèreté. L'oeuvre envolée l'avait libéré de son poids, mais elle laissait aussi un creux presque douloureux. Il aurait voulu la savoir aimée, admirée. Le fait que la Reine ne l'eût pas vue lui causait une indicible contrariété. Le souci de la gloire, qui ne l'avait pas effleuré pendant tout le temps de son hypnose créatrice, revenait le tarauder avec une intensité redoublée. Il fallait que son *Autoportrait en fin du monde* fût maintenant *reconnu* - car sans cette reconnaissance tout son art lui apparaissait vain, comme s'il eût bâti de somptueux châteaux de sable, que la marée eût détruits.

Il arriva, morose, chez Gabriello, et le trouva dans un désordre effroyable, au pied de son piano, se roulant sur son tapis, dans des vêtements de scène à moitié déchirés, le visage maculé de fard dégoulinant, les yeux bouffis, l'haleine chargée. Il eut envie de le secouer, un bref instant, puis décida de s'abstenir de le juger. Il s'assit par terre à côté de lui et lui signala sa présence par un coup de coude.

- Tu es saoul ? demanda-t-il.

- Même pas, gémit Gabriello.

- Pourquoi te mets-tu dans de tels états ? Tu ferais mieux de profiter de ton émotion pour composer.

Gabriello ouvrit des yeux étonnés.

- Tu veux dire : composer des morceaux que je n'oserai même pas essayer de chanter ?

- Tu peux toujours essayer de les chanter dans ta baignoire. Et puis, ce n'est pas rien, de composer. C'est la partie la plus noble de ton art.

Gabriello secoua la tête, en signe de dénégation enfantine.

- Le gosse ne pourra même pas les chanter, et s'il n'y a plus de castrat, il n'y aura plus de voix à Marsilia pour chanter mes morceaux... Je vais tomber dans l'oubli !
- Il y aura toujours les femmes pour les parties aiguës, dit Apollonio avec une pointe d'agacement.
- Non, c'est fini, je suis fini, Apollonio... Si j'avais le courage j'en finirais tout de suite.

Apollonio haussa les épaules, et ajouta avec une certaine cruauté :

- Tu veux la corde pour te pendre ? Ça ferait un joli tableau, je l'appellerais « la Chute de l'Ange », on verrait ton reflet dans la laque du piano, je pourrais même lui rajouter des ailes.

Gabbriello, submergé de pitié pour lui-même, se mit à sangloter. Apollonio tourna le couteau dans la plaie :

- Le gosse l'a fait, lui. Et sans doute à cause de toi. Mais cela ne te fait rien, je suppose ?

Le Cantatore arrêta de sangloter mais ne répondit rien. Apollonio savait parfaitement ce qu'il en était - car ce monstre pathétique et odieux était son jumeau. Non seulement Gabbriello n'avait aucun remords, mais il ne se sentait probablement pas même responsable de ce qui était arrivé à Adrieyn. Il devait même éprouver une terrible rancune envers ce faible, ce pleurnichard, qui avait tout gâché. Le Cantatore était persuadé qu'une immense injustice venait de lui être faite, et rien au monde ne serait capable de le faire changer d'avis à ce sujet.

S'il poussait un peu l'examen de sa conscience, Apollonio admettait n'avoir jamais eu pitié, lui-même, des femmes qu'il abandonnait -par exemple de Gemma. Il la considérait uniquement sous l'angle de son Art, comme un moyen et non comme une fin. Il n'était pas capable de faire autrement. Et si les femmes l'aimaient, elles n'avaient qu'à en assumer les conséquences. Les Artocrates n'avaient pas à se soucier de cela.

Le léger dégoût que lui inspirait son ami s'intensifia lorsque Gabbriello tenta de s'accrocher à lui. Il se releva prestement.

- Je suis moi-même de mauvaise humeur, dit-il. Alors reprends-toi, et quand tu seras moins gluant et moins répandu, passe me voir.

La main fine du jeune garçon, pour aider Graziella, suivait les notes écrites sur le livre, mais cela empêchait en réalité la jeune fille de se concentrer sur leur nom. Sous ses doigts délicats et nacrés, les portées semblaient trembler, les notes frissonnaient et se troublaient. Cette main était si douce, si délicate, elle avait tellement envie qu'elle se pose, comme un oiseau timide, sur sa joue ou sur son cou, qu'elle en oubliait de chanter, et cela faisait rire Adrieyn, qui ramenait sa main quelques mesures en arrière, pour lui souffler les notes.

Chanter était plus facile que de lire le solfège avec un coeur aussi palpitant. Graziella, encouragée par le jeune convalescent, se découvrait une voix pleine de promesses. Elle avait une certaine facilité à retenir les mélodies par coeur, et à les reproduire avec justesse - lorsqu'Adrieyn lui eut enseigné quelques rudiments pour ajouter des ornements, elle s'y essaya, aussi, avec succès. Il lui semblait que c'était la première fois qu'elle réussissait quelque chose, et l'avenir lui paraissait radieux.

Le Consigliere, malgré ses remontrances, s'était montré bon pour Adrieyn. Il l'avait définitivement sorti des griffes de Bascio, lui avait alloué les services de Graziella, et l'avait confié à la Maestra Bruna. Cette femme qui commençait à prendre de l'âge, encore dotée d'une assez belle voix de mezzo-soprano, se révélait une excellente pédagogue. Elle maîtrisait des techniques variées, et un répertoire impressionnant - Adrieyn, qui avait un instant craint de ne plus jouir d'un enseignement d'excellence, sentit qu'il ne perdrait pas son temps avec Bruna. Cet avis avait été partagé par le Prince Guasparre, ainsi que par les gens d'Albâtre, qui lui firent de fréquentes visites avant leur départ. La peur obscure de revoir Bascio le tenaillait parfois - mais on entendait à son sujet des rumeurs rassurantes. Il était enfermé chez lui, disait-on, incapable de se remettre de son humiliation. Il envisageait de partir un long moment à la campagne, sur les flancs du Zoccolo - ou à la Villa Lorenziana, lorsqu'elle serait inaugurée. Adrieyn priait secrètement pour sa disparition du Palazzo - alors, il lui semblait que son bonheur pourrait déployer ses ailes.

Lorsque le Consigliere vint lui demander, avec force précautions, de garder le silence sur les mauvais traitements dont il avait été victime, il se sentit trahi. Il lui semblait primordial que cet épisode sombre, qui avait abouti à son suicide, fût raconté. Qu'il fût compris. Que la faute fût reconnue. Que Bascio comparût devant son public. Qu'on cessât de l'appeler l'Ange de Marsilia. Tout ce qui tendait à minimiser la grande souffrance qui avait failli lui coûter la vie lui paraissait redoubler le crime, relever de la complicité. Il n'osa pas s'emporter, mais il réclama un délai de réflexion, et, pendant deux jours, il buta sur le même mur. La forme de vengeance publique à laquelle il aspirait lui paraissait incontournable; c'était le seul chemin pour son existence, le seul chemin pour sortir de ce qu'il avait *traversé* : le seul lien possible entre son malheur passé et son bonheur à venir. Puis Aelenor était venue à lui, et lui avait donné à méditer. « Tu vas devenir un Artocrate, Adrieyn, et probablement un grand Artocrate. Tu seras libre alors de faire changer les choses. Ta souffrance passée ne doit pas te retenir prisonnier. Elle doit devenir une raison d'éviter la souffrance à venir, la tienne, et celle de tous les autres enfants. » Ces paroles simples n'avaient pas d'abord frappé son esprit; puis elles s'étaient enfoncées en lui petit à petit, en profondeur. Un autre chemin prit forme dans son existence - et il accepta les termes du Consigliere.

Graziella s'arracha à regret de son cours de solfège, et dirigea ses pas vers la salle où elle allait dire adieu à la Reine. L'appareillage de la Libertà était prévu en fin d'après-midi, à marée haute, et la Reine avait annoncé qu'elle recevrait les hommages des Marsiliens toute la matinée. Sa pâleur et sa maigreur donnaient à ces adieux une tonalité funèbre, et nombreux furent les Marsiliens qui quittèrent la salle en pleurant. Lorenza fut surprise par les marques d'amour qu'elle reçut. On la remercia pour des choses dont elle n'avait aucun souvenir, on la loua pour des qualités qu'elle ne pensait pas avoir. Sa Petite Main, Graziella, tomba à genoux à ses pieds en la remerciant pour tout ce qu'elle avait fait pour elle. Cette ferveur populaire la toucha - pourtant, au fond de son coeur, elle la regarda avec étrangeté, comme si de naïfs pèlerins venaient donner une offrande à quelque idole sculptée, par les yeux de laquelle elle les eût contemplés presque par effraction. Il y avait là comme un malentendu, dont elle était la seule à avoir conscience. Aucun d'eux n'avait eu affaire à *elle*. Ni ses sujets, ni ses Petites Mains, ni même, peut-être, ses enfants. Tous avaient eu affaire à la Reine. Aujourd'hui qu'elle quittait le masque de l'idole, elle sentait à quel point sa fonction l'avait séparée du monde. Les gens avaient adoré sa statue, mais ignoraient tout de sa vie intérieure. Cette sorte d'amour la plongeait aujourd'hui dans un

léger malaise - elle aspirait à vivre le temps qui lui restait loin des fonctions et des statues, libérée de sa gangue de marbre.

- Tous à vos postes de manoeuvre !

Le vent soutenu qui soufflait sur la Baie gonflait le coeur de Guasparre d'allégresse. Il faisait un temps splendide et l'appel de la mer, auquel il allait enfin pouvoir répondre, faisait battre son coeur à coups redoublés. Où qu'il portât les yeux, son horizon était dégagé : Agnese l'accompagnait, sa mère l'accompagnait, Marsilia semblait devoir prospérer sous la férule artiste de Gemma, et il éprouvait, comme toujours, un soulagement intense et inavouable à l'idée de mettre l'océan entre son père et lui.

- Mettez la voilure à poste !

Les passagers étaient tous sur le pont, et admiraient le Palazzo, le Port et la Baie vus de la mer. Ce point de vue nouveau leur paraissait encore plus beau que l'autre. Lorenza avait beaucoup pleuré dans la chambre rouge de son époux. Elle avait été prise de vertige en embrassant Gemma. Elle avait échangé un seul dernier regard plein de douleur avec Lazzaro Calbi. Et puis Guasparre l'avait prise par le bras, l'avait presque soulevée de terre, et l'avait déposée là, sur ces planches de bois, juste à côté de lui. Elle pouvait entendre sa voix puissante hurler les ordres de l'appareillage.

- Timonier, essai du gouvernail !

Cette voix vibrait comme un prélude, comme le début d'un crescendo qui allait vous prendre au corps et vous entraîner. Gemma, sur le quai, lui envoyait des signes de main passionnés et frémissants, le visage baigné de larmes. En revanche, Rigarda n'était nulle part en vue... Lorenza imaginait Lazzaro Calbi à l'une des fenêtres du Palazzo, d'où il pourrait laisser libre cours à sa tristesse. Elle pensait déjà à lui, et à Ridolfo, comme à de petits personnages qui se perdaient dans la distance. Même Gemma, du haut du bastingage, lui semblait minuscule.

- Levez l'ancre !

Aelenor et Keller envoyaient des saluts joyeux à Adrieyn, qui sortait ce soir pour la première fois depuis l'accident, soutenu par sa Petite Main. Ils étaient heureux de le laisser en sécurité, et cela leur apparaissait comme un augure favorable, comme le signe que leur fils

Artus, qu'ils avaient laissé âgé de 15 ans, et qui devait en avoir presque 20, serait lui aussi devenu un homme en toute sécurité.

- *Dédoubez l'amarrage !*

La prêtresse Marga, quant à elle, n'adressait pas un regard au Prince Fabio qui se tenait à côté de la Régente sur le quai, ou même à cette Cité impie. En montant à bord, elle avait été saisie par une vision: elle avait vu, de loin, une jeune fille aux yeux d'émeraude qui marchait à pas lents sur le pont, nimbée de la lumière du soir. C'était une incarnation, une représentation vivante de la Déesse. Lorsque cette apparition posa les yeux sur elle, Marga se sentit presque défaillir de gratitude et de vénération. Cette vision ne pouvait être que le signe d'une bénédiction particulière, et le coeur pieux de la prêtresse s'épandit immédiatement en une longue prière.

- *Hissez le hunier et le perroquet !*

Guasparre sentit le navire piaffer comme un cheval.

- *Retirez la coupée !*

Le vent s'engouffra dans la cambrure des voiles, et Guasparre ferma les yeux pour mieux sentir passer dans son propre corps la force de l'air, de la mer et du navire.

- *Larguez les amarres !*

La Libertà n'eut pas besoin de la poussée des petits bateaux qui s'affairaient autour d'elle; elle s'élança toute seule vers le large, dans un mouvement ample et silencieux.

À son balcon, Margherita Barberigi admirait le spectacle, avec sur les lèvres un sourire qui s'attardait. Il lui faudrait prendre un autre amant, sous peu... Elle hésitait entre plusieurs candidats - mais plus elle y songeait, plus elle se disait que pour remplacer un Prince, il lui faudrait au moins un grand Artocrate. Pourquoi pas Vitelli ?

Sur ses genoux, le gros chat Pippo ignorait tout de ces projets qu'il eût fermement condamnés. Il ronronnait et jouissait naïvement de sa suprématie retrouvée : sa maîtresse était à nouveau son territoire exclusif, que nulle puanteur de mâle ne venait souiller. Il suivit de ses yeux globuleux et étranges le navire qui s'éloignait sur la mer, tel une proie manquée qui s'échappait hors de portée de son indolente patte blanche.

Chapitre 23 : Le Roi Pécheur

Ils étaient tous avec elle, presque vivants à force de la hanter. Leur présence était plus réelle que les gens qu'elle croisait dans l'escalier - la Honte et la Pitié, surtout, qui se pendaient à ses basques comme des jumelles maudites. L'Amour comprimait son cœur d'une main désespérée; la Peur s'opposait à sa progression et l'empêchait de gravir les marches. Le Désir d'en finir, seul, semblait l'aider. Elle se sentait si vieille, et ce qu'elle avait à faire était si difficile, qu'elle ne savait même pas si elle survivrait. Ce qu'elle avait à faire, et qu'elle n'osait nommer, barrait son horizon.

Il est des événements opaques, à travers lesquels l'âme humaine, même en faisant des efforts, ne peut pas voir. Les naissances, les guerres, les passions, les morts. Elles vous aspirent vers elles comme des trous noirs et vous font sortir de l'axe. Prendre des chemins qui n'existent nulle part. La ligne de vie de Rigarda ne s'était pas souvent brisée, et elle se sentait désemparée devant les ténèbres qui recouvraient entièrement l'avenir. L'expression « dans une heure » ne voulait, tout à coup, plus rien dire.

Elle arriva au seuil de la chambre rouge, la gorge serrée et la main tremblante. Elle dut attendre, de longues minutes, avant de rassembler assez de courage pour entrer. Elle se tança elle-même. Le gros Calbi lui avait proposé de l'accompagner, en insistant sur le fait qu'il fallait que ce fût fait avant le retour de Fabio, avant l'arrivée de Corrado, tandis que tout le monde était encore sur le Port. Rigarda avait acquiescé, et avait décliné son offre. Ce n'était pas à lui, un roturier, de s'occuper de cela. C'était une tâche royale. Une tâche d'Albaregno. La seule tâche pour laquelle, peut-être, sa naissance l'eût désignée, elle.

Son cœur n'était pas prêt, mais sa tête actionna sa main, et la porte s'ouvrit. Les relents de maladie qui stagnaient dans la pénombre lui étaient atrocement familiers. L'habitude venait à son secours, étrangement, pour lui faire faire les gestes quotidiens. Elle s'approcha, ouvrit un peu les rideaux, vint embrasser son frère. Le vieil homme était là, haletant, dans son fauteuil. Elle ne voulait pas qu'il souffrît. Elle ne voulait surtout pas qu'il eût peur. Elle ne voulait pas voir dans ses yeux l'incompréhension et l'abandon, la terreur d'un frère que sa soeur bien-aimée, l'un de ses derniers secours, assassine. Elle ne fit pas attention aux larmes qui commençaient à couler de ses yeux; elles étaient silencieuses, et la pénombre les dissimulait.

- Tu m'as amené mon Oubli ? demanda-t-il d'un ton joyeux.
- Oui, dit-elle. Tu ne veux pas manger un peu d'abord ?
- Non, après.
- Tu es sûr ? Je te le mélange avec un peu d'eau ?
- Non. Je le préfère pur.

Elle saisit une coupe sur la table de chevet, et sortit de ses poches la fiole qu'elle avait préparée. Elle avait tout mesuré, avec exactitude, comme si la précision de la recette était d'une importance capitale. L'Oubli renforcerait l'effet du poison - mais elle l'avait dosé pour lui laisser un peu de temps, une petite heure, qu'elle voulait passer avec lui.

- Il n'est pas pur, aujourd'hui, dit-elle doucement.
- Mais ne mets pas d'eau.
- D'accord.

Elle avait versé tant de fois la mort dans cette coupe. Elle avait vu son frère y porter tant de fois les lèvres. L'habitude affermit sa main, et elle parvint à sourire.

- Merci, Rigarda. Tu as toujours été si bonne pour moi, dit Ridolfo.

Il ne s'agissait que de ses mots habituels, et il eût été étrange d'y répondre. Elle ne voulait pas qu'il eût peur. Elle ne voulait pas qu'il souffrît. Elle répéta mécaniquement les gestes et les mots de chaque jour, sans en changer aucun, pour s'assurer que cela n'arriverait pas.

Ridolfo était toujours revigoré par l'imminence de sa consommation d'Oubli - elle ne connaissait que trop bien cette joie pure, animale, qui le faisait ressembler à un enfant. Elle voulait que cette fête, si solitaire qu'elle fût, si incompréhensible et si révoltante qu'elle lui eût semblé pendant toutes ces années, que cette fête soit son dernier souvenir. Elle n'avait pas le droit de la gâcher.

- Tiens, Ridolfo.

Il lui adressa un sourire malicieux, derrière lequel reparut, pour la crucifier, le visage charmant du petit garçon qu'elle avait bercé. Elle y répondit à travers ses larmes, et ce fut comme un flot de tendresse immense qui passa entre eux et qui la fit presque suffoquer.

Ridolfo buvait l'Oubli à grands traits - elle pouvait voir sa pomme d'Adam, démesurément saillante dans son cou décharné, se soulever rythmiquement. Puis il desserra les doigts et sa coupe, comme souvent, tomba à terre, tandis qu'il renversait la tête en arrière, dans un geste d'extase théâtral.

Il n'y avait rien d'inhabituel - la mort était entrée dans son corps sans faire de bruit. Comme toujours dans les premières minutes de son ivresse, il était presque inconscient. Ses pupilles dilatées ne voyaient plus le monde extérieur, et son sourire flottant ne s'adressait plus à personne. Rigarda alors approcha un tabouret, et le prit maladroitement dans ses bras. Il se laissa faire, et reposa docilement sa tête contre les dentelles noires. Elle lui caressa la tête et le serra, en laissant libre cours aux sanglots qui faisaient tressaillir sa poitrine.

Ils restèrent là, un long moment, dans la chambre rouge. Ridolfo avait fini par s'endormir, mais il respirait encore paisiblement, et Rigarda, les yeux grands ouverts, semblait s'être changée en statue.

Ce fut Calbi qui la tira des profondeurs de l'oubli où le Roi l'entraînait à sa suite. Rigarda, hagarde, ne comprit pas d'abord ce qu'il disait.

- Il faut vous hâter, Dottoressa... Le Prince arrive, et il n'arrive pas seul. Sofia est avec lui.
Il ne faut pas qu'ils vous trouvent ici.

La vieille dame semblait avoir reçu une commotion cérébrale. Elle balbutiait et tournait la tête de tous côtés d'un air perdu, interrogatif.

- Altezza ! Rigarda, je vous en prie... Il faut me suivre.

Tout à coup l'intelligence revint dans les yeux de la vieille femme. Elle vit Calbi, affolé, et le décor de la Chambre Rouge. Elle replaça, avec une infinie douceur, Ridolfo dans son fauteuil, et lui posa un long baiser sur les cheveux. Puis, courbée en deux par la douleur, elle s'agrippa au bras du Consigliere et accepta de sortir.

C'était le nom de Sofia qui l'avait tirée de sa torpeur, parce qu'elle était obsédée par l'idée que Ridolfo mourût heureux - et les bras de Sofia, à cette heure, étaient la chose au monde qui le rendrait le plus heureux.

Les cartes l'avaient prévenue bien avant que le Prince ne vînt à elle. La Mort, les Amants, et le Bateleur, qui revenaient sans cesse, dans tous ses tirages, jusqu'à la rendre folle. Elle avait fini par croire qu'elle le verrait au moment de la Controverse. Que quelque chose se passerait ce jour-là. Il lui arrivait, parfois, de l'apercevoir sur l'estrade, parmi ses cerbères. Mais elle n'avait jamais pu accrocher son regard. Et elle était repartie une fois de plus déçue, sa plaie saignante, sa rancune plus vive que jamais. Mais les cartes avaient recommencé de plus belle. Et elle s'était remise à attendre.

Sofia Calvenzano attendait depuis vingt ans. Ces quelques jours n'avaient pas été longs - elle ne quittait presque plus, de toutes façons, cet état second où le temps s'accumule sans laisser de trace dans la conscience. Et puis il était venu, le Giocoliere, avec ses airs cauteux, ses manigances, ses raisons alambiquées qu'elle n'avait écoutées que d'une oreille. Elle avait dit oui à tout - qu'en avait-elle à faire ? Elle avait suivi ses consignes à la lettre, rien n'avait été plus facile. Savoir que la Reine était malade lui avait procuré une joie méchante. Savoir qu'elle quittait Marsilia lui avait fait monter des chants aux lèvres. Lorenza s'était conduite de la manière la plus cruelle, avec elle comme avec Ridolfo. Elle qui avait fait mine d'accepter leur amour sans rien dire, sans protester, en jouant les femmes d'état résignées, n'avait fait, en réalité, qu'attendre son heure. Et lorsque Ridolfo se fut éclipsé - alors, elle avait déchaîné sa vengeance. Une vengeance froide, qui était le résidu minéral de plusieurs années d'humiliation et de jalousie. Une inflexibilité inhumaine.

Sofia avait renié toute dignité. Elle avait supplié, s'était humiliée en pure perte. Elle avait essayé de lui faire comprendre qu'un tel amour possède une dimension esthétique supérieure, une dimension sacrée, et qu'il est au-dessus de tous les autres liens. Elle avait déballé son coeur et ses entrailles devant la Reine. Mais ce coeur froid et délaissé n'était pas capable de reconnaître l'Amour quand il passait. Elle avait lancé des mots raisonnables et blessants, des mots que Sofia ne comprenait pas plus que Lorenza ne comprenait le langage de la passion. Sofia avait dû s'incliner devant son pouvoir. Ridolfo avait été enfermé. Leur amour était resté pendant vingt ans en suspens, incapable de vivre comme de mourir, incompris, bâillonné, séquestré. On disait que le Roi s'intoxiquait à l'Oubli...

Sofia ne cessait, depuis plusieurs semaines, de se demander ce que la carte de la Mort voulait dire. Bien sûr, cela pouvait signifier que Ridolfo allait mourir. Mais cela pouvait aussi vouloir dire que quelqu'un d'autre allait mourir - Lorenza, par exemple. Ou bien la carte pouvait signifier non la mort, mais la renaissance.

Tandis qu'elle marchait, pour la première fois depuis toutes ces années, vers les appartements du Roi, à côté de Fabio qui avait bien du mal à suivre son allure empressée, son esprit, lui, revenait en arrière et remontait le temps. Elle se souvenait de leur dernière pièce, *Ormanno*. Ridolfo avait atteint l'apogée de son Art et se fondait maintenant si totalement dans ses personnages qu'il envoûtait littéralement son public. Sofia n'avait jamais eu un tel partenaire; sa présence sur scène tenait de la magie. *Ormanno*, qui joue la folie tout au long de la pièce pour dissimuler son amour coupable pour la fille de sa femme. *Ormanno*, qui, à force de jouer la folie, ne parvient plus à faire la différence entre la raison et la démence. Des répliques à double, à triple, à quadruple sens, qu'il interprétait avec une ambiguïté extraordinaire. Elle se souvenait encore de son monologue final - jamais les planches de Marsilia n'avaient résonné d'un art aussi pur. Le personnage devenait fou, perdait son amour, sa mémoire, sa vie. Et, le soir de la dernière, Ridolfo l'avait suivi.

Il avait franchi cette petite frontière floue et changeante qui sépare l'acteur de son rôle. Il s'était aventuré trop loin.

Sofia se souvenait très précisément de ce qui s'était passé après le tomber du rideau. On avait attendu quelques minutes - car il était de plus en plus fréquent que Ridolfo eût besoin de temps pour revenir à lui après avoir aussi intensément habité ses rôles. Mais on dut faire, au bout d'un quart d'heure, les salutations sans lui, et il ne réagit pas lorsqu'il entendit la foule de ses sujets ovationner et appeler leur Roi. Pendant plusieurs jours, il ne répondit que par des bribes de la pièce - parfois, il improvisait des répliques à double-sens, dans le style de la tragédie. Puis Sofia lui donna de l'Oubli, beaucoup d'Oubli, pour lui permettre de lâcher prise, de laisser partir Ormanno... Mais cela ne fit qu'empirer son état.

Les grandes crises avaient suivi. Il avait fait jeter tout un coffre de pièces d'or dans la mer. Il avait frappé Sofia, un soir, jusqu'à la couvrir de bleus. Il avait écrit une lettre à Gemma où il menaçait de la décapiter. Il avait insulté les sujets qui venaient lui demander audience. Sa soeur, la Dottoressa, avait donné des ordres dans l'urgence. Sofia fut congédiée. La villa Ridolfina fut évacuée en un jour. Le Roi disparut derrière sa porte close, et ne reparut

plus. Lorenza assura la continuité du pouvoir, et les Marsiliens, frappés de tristesse, renoncèrent à leur Roi.

Depuis vingt ans, Sofia ressassait inlassablement cette douleur. Depuis vingt ans, elle restait persuadée que leur amour était capable de la surmonter. Quand elle pénétra dans la chambre, elle eut l'impression étrange de remonter sur scène. Elle ignorait pourtant que, derrière un judas, un spectateur silencieux assistait à leur ultime représentation.

Ridolfo était disposé là, dans son trône défraîchi, avec un rayon de lumière qui tombait, oblique, sur son visage endormi. En fait de costume, il n'avait qu'une chemise brodée, couverte de traces jaunâtres, et sa main pendait au-dessus d'une coupe vide, qui était tombée sans se briser. Le fauteuil était posé au milieu de l'espace vide, face à l'ombre.

Elle demanda à Fabio de la laisser seule avec le Roi quelques minutes. Le Prince hésita, puis sortit. Elle s'approcha doucement, s'agenouilla auprès du Roi, et se mit à lui baiser les mains avec ferveur. Ridolfo remua d'abord dans son inconscience, puis cligna des yeux et revint à lui.

- Ridolfo, Ridolfo, mon amour, murmurait Sofia éperdue.

Le regard de Ridolfo était perdu dans le lointain, et il mit quelques secondes à se ré-accommoder à la réalité.

- Sofia, murmura-t-il. Sofia, c'est bien toi...

Elle pleura, et rit, et le vieillard regarda cette femme encore belle sur laquelle il n'avait pas pu poser les yeux depuis vingt ans. Il voulut lever les mains pour l'étreindre, mais il n'avait plus de forces, et ses membres ne lui obéissaient plus. Sa bouche, qu'il sentait déjà froide et rigide, souriait fixement.

- J'ai froid, Sofia... Réchauffe-moi...

Sofia se mit à frotter ses mains et sa poitrine, d'un geste tendre, tout en l'inondant de chaudes paroles.

- J'ai cherché à te voir sans cesse, mon amour... J'ai voulu m'occuper de toi...Je vais m'occuper de toi, maintenant...Il n'est pas trop tard, n'est-ce pas, Ridolfo ? Nous remonterons sur les planches, toi et moi, nous rejouerons *Nucca et Cino*, et nous mettrons le feu aux planches...

Lazzaro, derrière le judas, se sentait honteux, comme un voyeur. La Calvenzano l'avait toujours mis mal à l'aise - mais l'émotion à laquelle il assistait clandestinement était si pure et si vraie qu'il fut tenté de la respecter en refermant le clapet. Quelque chose pourtant l'en empêcha - une fascination pour ce qui se jouait, là, dans cette chambre rouge, pour ce dénouement qu'il avait lui-même écrit et que les acteurs étaient en train de transcender.

Elle s'affolait, maintenant, sentant probablement la mort à l'oeuvre, et ses paroles amoureuses prenaient un débit de plus en plus rapide. Ridolfo, lui, semblait avec langueur, comme un grand navire transpercé. Sa respiration, le mouvement de ses yeux, le dodelinement de sa tête, étaient de plus en plus imperceptibles. Il semblait, lentement, dans l'éternité, et le rythme effréné de Sofia ne faisait qu'accentuer la majesté terrible de sa descente.

Il prononça, à voix basse, une dernière parole, que Lazzaro n'entendit pas. Sofia le serra contre lui, et lorsqu'elle relâcha son étreinte, il ne bougeait plus.

Sofia poussa alors un cri tel que Lazzaro n'en avait jamais entendu. Un hurlement d'amour et de haine, de révolte et de mort, qui fit vibrer jusqu'à la moelle de ses os.

À cet instant, à cet instant précis, un grondement souterrain ébranla l'île de part en part, suivi d'un craquement immense et lugubre.

Le Zoccolo, réveillé de son sommeil séculaire, ouvrait un oeil et poussait son premier cri.

Fin du Tome 1

14/04/2022

Pauline Pucciano	1
Chapitre 1 - Le Prince Prodigue	2
Chapitre 2 - La Petite-Main	16
Chapitre 3 - Le Consigliere	28
Chapitre 4 - Les Artocrates	38
Chapitre 5- La Dottoressa	49
Chapitre 6- Le Prince, le Chat et la Petite-Main	58
Chapitre 7 - Ballerines et Marchands	71
Chapitre 8 - Le festival	84
Chapitre 9 - La Strega	107
Chapitre 10 - Les Étrangers	128
Chapitre 11 - Le Giocoliere	151
Chapitre 12 - Le Zoccolo	161
Chapitre 13 - Les Albaregno	173
Chapitre 14 - L'enfant, les Petites Mains et le Consigliere	181
Chapitre 15- La Princesse et les orateurs	193
Chapitre 16- Frère et Soeur	206
Chapitre 17 - Les missions de la Petite Main	211
Chapitre 18 - Les conclusions du Consigliere	232
Chapitre 19 - Les Amants	248
Chapitre 20 - La Controverse	258
Chapitre 21 - La Régence	287
Chapitre 22 : E la nave va	310
Chapitre 23 : Le Roi Pêcheur	320

